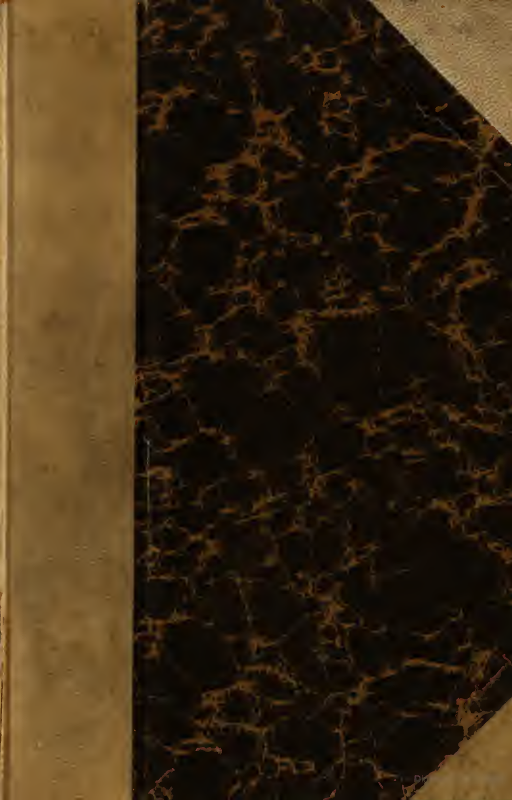




PROMENADES
DANS ROME

PAR

DE STENDHAL
(HENRY BEYLE)

> ESCALUS.
> Mon ami, vous m'avez l'air d'être un peu misanthrope et envieux ?
>
> MERCUTIO.
> J'ai vu de trop bonne heure la beauté parfaite.
>
> SHAKSPEARE.

SEULE ÉDITION COMPLÈTE

AUGMENTÉE DE PRÉFACES ET DE FRAGMENTS ENTIÈREMENT INÉDITS

PREMIÈRE SÉRIE





PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

—

1873

AVERTISSEMENT

Ce n'est pas un grand mérite, assurément, que d'avoir été six fois à Rome. J'ose rappeler cette petite circonstance, parce qu'elle me vaudra peut-être un peu de confiance de la part du lecteur.

L'auteur de cet itinéraire a un grand désavantage ; rien, ou presque rien, ne lui semble valoir la peine qu'on en parle avec gravité. Le dix-neuvième siècle pense tout le contraire, et a ses raisons pour cela. La liberté, en appelant à donner leur avis une infinité de braves gens qui n'ont pas le temps de se former un *avis*, met tout parleur dans la nécessité de prendre un *air grave* qui en impose au vulgaire, et que les sages pardonnent, vu la nécessité des temps.

Cet itinéraire n'aura donc point le pédantisme nécessaire. A cela près, pourquoi ne mériterait-il pas d'être lu par le voyageur qui va devers Rome ? A défaut du talent et de l'éloquence qui lui manquent, l'auteur a mis beaucoup

d'attention à visiter les monuments de la ville éternelle. Il a commencé à écrire ses notes en 1817, et les a corrigées à chaque nouveau voyage.

L'auteur entra dans Rome, pour la première fois, en 1802. Trois ans auparavant, elle était république. Cette idée troublait encore toutes les têtes, et valut à notre petite société l'escorte de deux observateurs qui ne nous quittèrent pas durant tout notre séjour. Quand nous allions hors de Rome, par exemple, à la villa Madama ou à Saint-Paul hors des murs, nous leur faisions donner un *bocal* de vin, et ils nous souriaient. Ils vinrent nous baiser la main le jour de notre départ.

M'accusera-t-on d'*égotisme* pour avoir rapporté cette petite circonstance? Tournée en style académique ou en style grave, elle aurait occupé toute une page. Voilà l'excuse de l'auteur pour le ton tranchant et pour l'*égotisme*.

Il revit Rome en 1811 : il n'y avait plus de prêtres dans les rues, et le Code civil y régnait ; ce n'était plus Rome. En 1816, 1817 et 1823, l'aimable cardinal Consalvi cherchait à plaire à tout le monde, et même aux étrangers. Tout était changé en 1828. Le Romain qui s'arrêtait pour boire à une taverne était obligé de boire debout, sous peine de recevoir des coups de bâton sur un *cavalletto*.

M. Tambroni, M. Izimbardi, M. degli Antonj, M. le comte Paradisi, et plusieurs autres Italiens illustres que je nommerais s'ils étaient morts, auraient pu faire avec toutes sortes d'avantages ce livre que moi, pauvre étranger, j'entreprends. Sans doute il y aura des erreurs, mais jamais

l'intention de tromper, de flatter, de dénigrer. Je dirai la vérité. Par le temps qui court, ce n'est pas un petit engagement, même à propos de colonnes et de statues.

Ce qui m'a déterminé à publier ce livre, c'est que souvent, étant à Rome, j'ai désiré qu'il existât. Chaque article est le résultat d'une promenade, il fut écrit sur les lieux ou le soir en rentrant.

Toutes les anecdotes contenues dans ces volumes sont vraies, ou, du moins, l'auteur les croit telles.

PROMENADES

DANS ROME

Monterosi (vingt-cinq milles de Rome), 3 août 1827. — Les personnes avec qui je vais à Rome disent qu'il faut voir Saint-Pétersbourg au mois de janvier et l'Italie en été. L'hiver est partout comme la vieillesse. Elle peut abonder en précautions et ressources contre le mal, mais c'est toujours un mal; et qui n'aura vu qu'en hiver le pays de la volupté en aura toujours une idée bien imparfaite.

De Paris, en traversant le plus vilain pays du monde que les nigauds appellent la belle France, nous sommes venus à Bâle, de Bâle au Simplon. Nous avons désiré cent fois que les habitants de la Suisse parlassent arabe. Leur amour exclusif pour les *écus neufs* et pour le service de France, où l'on est bien payé, nous gâtait leur pays. Que dire du lac Majeur, des îles Borromées, du lac de Como, sinon plaindre les gens qui n'en sont pas fous?

Nous avons traversé rapidement Milan, Parme, Bologne; en six heures on peut apercevoir les beautés de ces villes. Là ont

commencé mes fonctions de cicerone. Deux matinées ont suffi pour Florence, trois heures pour le lac de Trasimène, sur lequel nous nous sommes embarqués, et enfin nous voici à huit lieues de Rome, vingt-deux jours après avoir quitté Paris; nous eussions pu faire ce trajet en douze ou quinze. La poste italienne nous a fort bien servis; nous avons voyagé commodément avec un landau léger et une calèche, sept maîtres et un domestique. Deux autres domestiques viennent par la diligence de Milan à Rome.

Le projet des dames avec lesquelles je voyage est de passer une année à Rome; ce sera comme notre quartier général. De là, par des excursions, nous verrons Naples, et toute l'Italie au delà de Florence et des Apennins. Nous sommes assez nombreux pour former une petite société pour les soirées qui, dans les voyages, sont le moment pénible. D'ailleurs, nous chercherons à être admis dans les salons romains.

Nous espérons y trouver les mœurs italiennes, que l'imitation de Paris a un peu altérées à Milan et même à Florence. Nous voulons connaître les habitudes sociales, au moyen desquelles les habitants de Rome et de Naples cherchent le bonheur de tous les jours. Sans doute notre société de Paris vaut mieux; mais nous voyageons pour voir des choses nouvelles, non pas des peuplades barbares comme le curieux intrépide qui pénètre dans les montagnes du Thibet, ou qui va débarquer aux îles de la mer du Sud. Nous cherchons des nuances plus délicates; nous voulons voir des manières d'agir plus rapprochées de notre civilisation perfectionnée. Par exemple, un homme bien élevé, et qui a cent mille francs de rente, comment vit-il à Rome ou à Naples? Un jeune ménage qui n'a que le quart de cette somme à dépenser, comment passe-t-il ses soirées?

Pour m'acquitter avec un peu de dignité de mes fonctions

de cicerone, j'indique les choses curieuses; mais je me suis réservé très-expressément le droit de ne point exprimer mon avis. Ce n'est qu'à la fin de notre séjour à Rome que je proposerai à mes amis de voir un peu sérieusement certains objets d'art dont il est difficile d'apercevoir le mérite quand on a passé sa vie au milieu des jolies maisons de la rue des Mathurins et des lithographies coloriées. Je hasarde, en tremblant, le premier de mes blasphèmes: ce sont les tableaux que l'on voit à Paris qui empêchent d'admirer les fresques de Rome. J'écris ici de petites remarques tout à fait personnelles, et non point les idées des personnes aimables avec lesquelles j'ai le bonheur de voyager.

Je suivrai cependant l'ordre que nous avons adopté; car, avec un peu d'ordre, on se reconnaît bien vite au milieu du nombre immense de choses curieuses que renferme la ville éternelle. Chacun de nous a placé les titres suivants à la tête de six pages de son carnet de voyage:

1° Les ruines de l'antiquité: le Colysée, le Panthéon, les arcs de triomphe, etc.;

2° Les chefs-d'œuvre de la peinture: les fresques de Raphaël, de Michel-Ange et d'Annibal Carrache (Rome a peu d'ouvrages des deux autres grands peintres, le Corrége et le Titien);

3° Les chefs-d'œuvre de l'architecture moderne: Saint-Pierre, le palais Farnèse, etc.;

4° Les statues antiques; l'*Apollon*, le *Laocoon*, que nous avons vus à Paris;

5° Les chefs-d'œuvre des deux sculpteurs modernes: Michel-Ange et Canova; le *Moïse* à San Pietro in Vincoli, et le tombeau du pape Rezzonico dans Saint-Pierre;

6° Le gouvernement, et les mœurs qui en sont la conséquence.

Le souverain de ce pays jouit du pouvoir politique le plus absolu, et en même temps il dirige ses sujets dans l'affaire la plus importante de leur vie, celle du salut.

Ce souverain n'a point été prince durant sa jeunesse. Pendant les cinquante premières années de sa vie, il a fait la cour à des personnages plus puissants que lui. En général, il n'arrive aux affaires qu'au moment où ailleurs on les quitte, vers soixante-dix ans.

Un courtisan du *pape* a toujours l'espoir de remplacer son maître, circonstance que l'on n'observe pas dans les autres cours. Un courtisan, à Rome, ne cherche pas seulement à plaire au pape, comme un chambellan allemand veut plaire à son prince, il désire encore obtenir sa bénédiction. Par une *indulgence in articulo mortis*, le souverain de Rome peut faire le bonheur éternel de son chambellan; cela n'est point une plaisanterie. Les Romains du dix-neuvième siècle ne sont pas des mécréants comme nous; ils peuvent avoir des doutes sur la religion dans leur jeunesse; mais on trouverait à Rome fort peu de déistes. Il y en avait beaucoup avant Luther, et même des athées. Depuis ce grand homme, les papes, ayant eu peur, ont veillé sérieusement sur l'éducation. Le peuple de la campagne est tellement imbu de catholicisme, qu'à ses yeux rien dans la nature ne se fait sans miracle.

La grêle a toujours pour but de punir un voisin qui a négligé de parer de fleurs la croix qui est au coin de son champ. Une inondation est un avertissement d'en haut, destiné à remettre dans la bonne voie tout un pays. Une jeune fille meurt-elle de la fièvre au mois d'août, c'est un châtiment de ses galanteries. Le curé a soin de le dire à chacun de ses paroissiens.

Cette superstition profonde des gens de la campagne se communique aux classes élevées, par les nourrices, les bonnes, les domestiques de toute espèce. Un jeune *marchesino* romain

de seize ans est le plus timide des hommes[1], et n'ose parler qu'aux domestiques de la maison; il est beaucoup plus imbécile que son voisin le cordonnier ou le marchand d'estampes.

Le peuple de Rome, témoin de tous les ridicules des cardinaux et autres grands seigneurs de la cour du pape, a une piété beaucoup plus éclairée; toute espèce d'*affectation* est bien vite affublée d'un sonnet satirique[2].

Le pape exerce donc deux pouvoirs fort différents; il peut faire, comme prêtre, le bonheur éternel de l'homme qu'il fait *assommer* comme roi[3]. La peur que Luther fit aux papes du seizième siècle a été si forte, que si les États de l'Église formaient une île éloignée de tout continent, nous y verrions le peuple réduit à cet état de vasselage moral dont l'antique Égypte et l'Étrurie ont laissé le souvenir, et que de nos jours on peut observer en Autriche. Les guerres du dix-huitième siècle ont empêché l'abrutissement du paysan italien.

Par un hasard heureux, les papes qui ont régné depuis 1700 ont été des hommes de mérite. Aucun État d'Europe ne peut présenter une liste semblable pour ces cent vingt-neuf ans. On ne saurait trop louer les bonnes intentions, la modération, la raison et même les talents qui ont paru sur le trône pendant cette époque.

Le pape n'a qu'un seul ministre, *il segretario di stato*, qui,

[1] Voir l'*Ajo nell' imbarazzo*, comédie fort gaie du comte Giraud. Les arrangeurs qui nous l'ont fait connaître à Paris ont eu peur de nos mœurs qui sont collet-monté, ils ont remplacé la gaieté par des mots fins.

[2] Voir le sonnet sur les cardinaux nommés en dernier lieu; dix personnes sont peintes en seize vers.

[3] Histoire de ce pauvre jeune homme qui a été *mazzolato* à la porta del Popolo, en 1825. Il était innocent. Détails de l'exécution de Béatrix Cenci, en 1599; bonté de Clément VIII, qui régnait alors; anxiété de ce pape pour lui conférer une absolution juste au moment nécessaire.

presque toujours, jouit de l'autorité d'un premier ministre. Pendant les cent vingt-neuf années qui viennent de s'écouler, un seul *segretario di stato* a été décidément mauvais, le cardinal Coscia, sous Benoît XIII, et encore a-t-il passé neuf ans en prison au château Saint-Ange.

Il ne faut jamais demander de l'héroïsme à un gouvernement. Rome redoute avant tout l'*esprit d'examen*, qui peut conduire au protestantisme; aussi l'art de penser y a-t-il toujours été découragé et au besoin persécuté. Depuis 1700 Rome a produit plusieurs bons antiquaires; le dernier en date, Quirino Visconti, est connu de toute l'Europe et mérite sa célébrité. A mon gré, c'est un homme unique. Deux grands poëtes ont paru en ce pays : Métastase, auquel nous ne rendons pas justice en France, et, de nos jours, Vincenzo Monti (l'auteur de la *Basvigliana*), mort à Milan en octobre 1828. Leurs œuvres peignent bien leurs siècles. Ils étaient fort pieux tous les deux.

La carrière de l'ambition n'est pas ouverte aux laïques. Rome a des princes, mais leurs noms ne se trouvent pas dans l'almanach royal du pays (*le Notizie* de Cracas); ou, s'ils s'y glissent, c'est pour quelque fonction de bienfaisance gratuite et sans pouvoir, comme celles qui furent ôtées à M. le duc de Liancourt par le ministre Corbière. Si le gouvernement représentatif n'amenait pas à sa suite l'esprit d'examen et la liberté de la presse, quelque pape honnête homme, comme Ganganelli ou Lambertini, donnerait à ses peuples une chambre unique chargée de voter le budget.

Il faudrait alors des talents pour être *tesoriere*, c'est le nom du ministre des finances. Cette chambre pourrait être composée de dix députés des villes, de vingt princes romains et de tous les cardinaux. Autrefois ces messieurs étaient les conseillers du pape.

On peut craindre ici une guerre civile et fort cruelle, aussitôt que les dix-neuf millions d'Italiens verront l'Autriche, qui est leur Croquemitaine, engagée dans quelque guerre de longue durée; alors les deux partis tourneront les yeux vers le roi de France.

Rome est un État despotique; mais les emplois sont à vie, et l'on ne destitue personne. Sous Léon XII, le carbonarisme et M. de Metternich ont tout changé. La terreur règne à Ravenne et à Forli. Les hommes les plus distingués sont en prison ou en fuite. Florence est l'oasis où tous les pauvres persécutés d'Italie cherchent un asile. Ceux qui manquent tout à fait d'argent vont vivre en Corse.

Il y a deux façons de voir Rome : on peut observer tout ce qu'il y a de curieux dans un quartier, et puis passer à un autre;

Ou bien courir chaque matin après le genre de beauté auquel on se trouve sensible en se levant. C'est ce dernier parti que nous prendrons. Comme de vrais philosophes, chaque jour nous ferons ce qui nous semblera le plus agréable ce jour-là; *quam minimum credula postero.*

Rome, 3 août 1827. — C'est pour la sixième fois que j'entre dans la *ville éternelle*, et pourtant mon cœur est profondément agité. C'est un usage immémorial parmi les gens affectés d'être ému en arrivant à Rome, et j'ai presque honte de ce que je viens d'écrire.

9 août. — Notre projet étant de passer ici plusieurs mois, nous avons perdu quelques jours à courir, comme des enfants, à tout ce qui nous semblait curieux. Ma première visite, en arrivant, fut pour le Colysée, mes amis allèrent à Saint-Pierre; le lendemain nous parcourûmes le Musée et les *stanze* (ou chambres) de Raphaël au Vatican. Effrayés du nombre de

choses à noms célèbres devant lesquelles nous passions, nous nous enfuîmes du Vatican; le plaisir qu'il nous offrait était trop sérieux. Aujourd'hui, pour voir la ville de Rome et le tombeau du Tasse, nous sommes montés à Saint-Onuphre : vue magnifique; de là nous avons aperçu de l'autre côté de Rome le palais de Monte-Cavallo, nous y sommes allés. Les grands noms de Sainte-Marie-Majeure et de Saint-Jean-de-Latran nous ont ensuite attirés. Hier, jour de pluie, nous avons vu les galeries Borghèse, Doria, et les statues du Capitole. Malgré l'extrême chaleur, nous sommes toujours en mouvement, nous sommes comme affamés de tout voir, et rentrons, chaque soir, horriblement fatigués.

10 août. — Sortis de chez nous, ce matin, pour voir un monument célèbre, nous avons été arrêtés en route par une belle ruine, et ensuite par l'aspect d'un joli palais où nous sommes montés. Nous avons fini par errer presque à l'aventure. Nous avons goûté le bonheur d'être à Rome en toute liberté, et *sans songer au devoir* de voir.

La chaleur est extrême; nous montons en voiture de bon matin; vers les dix heures, nous nous réfugions dans quelque église, où nous trouvons de la fraîcheur et de l'obscurité. Assis en silence sur quelque banc de bois à dossier, la tête renversée et appuyée sur ce dossier, notre âme semble se dégager de tous ses liens terrestres, comme pour voir le *beau* face à face. Aujourd'hui nous nous sommes réfugiés à Saint-André della Valle, vis-à-vis les fresques du Dominiquin; hier ce fut à Sainte-Praxède.

12 août. — Cette première folie s'est un peu calmée. Nous désirons voir les monuments d'une façon complète. C'est ainsi, maintenant, qu'ils nous feront le plus de plaisir. Demain

matin nous allons au Colysée, et ne le quitterons qu'après avoir examiné tout ce qu'il y faut voir.

13 août. — Le 3 août nous traversâmes ces campagnes désertes, et cette solitude immense qui s'étend autour de Rome à plusieurs lieues de distance. L'aspect du pays est magnifique; ce n'est point une plaine plate; la végétation y est vigoureuse. La plupart des points de vue sont dominés par quelque reste d'aqueduc ou quelque tombeau en ruines qui impriment à cette campagne de Rome un caractère de grandeur dont rien n'approche. Les beautés de l'art redoublent l'effet des beautés de la nature et préviennent la satiété, qui est le grand défaut du plaisir de voir des paysages. Souvent, en Suisse, un instant après l'admiration la plus vive, il se trouve qu'on s'ennuie. Ici l'âme est préoccupée de ce grand peuple qui maintenant n'est plus. Tantôt on est comme effrayé de sa puissance, on le voit qui ravage la terre; tantôt on a pitié de ses misères et de sa longue décadence. Pendant cette rêverie, les chevaux ont fait un quart de lieue; on a tourné un des plis du terrain; l'aspect du pays à changé, et l'âme revient à admirer les plus sublimes paysages que présente l'Italie. *Salve magna parens rerum.*

Oggi è morto 19

Le 3 août nous n'avions pas le loisir de nous livrer à ces sentiments, nous étions troublés par la coupole de Saint-Pierre qui s'élevait à l'horizon; nous tremblions de n'arriver à Rome qu'à la nuit. Je parlai aux postillons, de pauvres diables fiévreux, jaunes et à demi morts; la vue d'un écu les fit sortir de leur torpeur. Enfin, comme le soleil se couchait derrière le dôme de Saint-Pierre, ils s'arrêtèrent dans la via Condotti, et nous proposèrent de descendre chez Franz, près la place d'Espagne. Mes amis prirent un logement sur cette place; là nichent tous les étrangers.

La vue de tant de fats ennuyés m'eût gâté Rome. Je cherchai des yeux une fenêtre de laquelle on dominât la ville. J'étais au pied du Pincio; je montai l'immense escalier de la Trinità de' Monti, que Louis XVIII vient de faire restaurer avec magnificence, et je pris un logement dans la maison habitée jadis par Salvator Rosa, via Gregoriana. De la table où j'écris je vois les trois quarts de Rome; et, en face moi, de l'autre côté de la ville, s'élève majestueusement la coupole de Saint-Pierre. Le soir, lorsque le soleil se couche, je l'aperçois à travers les fenêtres de Saint-Pierre, et, une demi-heure après, ce dôme admirable se dessine sur cette teinte si pure d'un crépuscule orangé surmonté au haut du ciel de quelque étoile qui commence à paraître.

Rien sur la terre ne peut être comparé à cela. L'âme est attendrie et élevée, une félicité tranquille la pénètre tout entière. Mais il me semble que, pour être à la hauteur de ces sensations, il faut aimer et connaître Rome depuis longtemps. Un jeune homme qui n'a jamais rencontré le malheur ne les comprendrait pas.

Le soir du 3 août j'étais si troublé, que je ne sus pas faire mon marché, et je paye mes deux chambres de la via Gregoriana beaucoup au delà de leur valeur. Mais en un tel moment comment s'occuper de soins si petits? Le soleil allait se coucher, et je n'avais plus que quelques instants; je me hâtai de conclure, et une calèche ouverte (ce sont les fiacres du pays) me conduisit rapidement au Colysée. C'est la plus belle des ruines; là respire toute la majesté de Rome antique. Les souvenirs de Tite-Live remplissaient mon âme; je voyais paraître Fabius Maximus, Publicola, Menennius Agrippa. Il est d'autres églises que Saint-Pierre: j'ai vu Saint-Paul de Londres, la cathédrale de Strasbourg, le dôme de Milan, Sainte-Justine de Padoue; jamais je n'ai rien rencontré de comparable au Colysée.

15 août. — Mon hôte a placé des fleurs devant un petit buste de Napoléon qui est dans ma chambre. Mes amis gardent définitivement leurs logements sur la place d'Espagne, à côté de l'escalier qui monte à la Trinità de' Monti.

Supposez deux voyageurs bien élevés, courant le monde ensemble; chacun d'eux se fait un plaisir de sacrifier à l'autre ses petits projets de chaque jour; et, à la fin du voyage, il se trouve qu'ils se sont constamment gênés.

Est-on plusieurs, veut-on voir une ville, on peut convenir d'une heure le matin, pour partir ensemble. On n'attend personne; on suppose que les absents ont des raisons pour passer cette matinée seuls.

En route, il est entendu que celui qui met une épingle au collet de son habit devient invisible; on ne lui parle plus. Enfin, chacun de nous pourra, sans manquer à la politesse, faire des courses seul en Italie, et même retourner en France; c'est là notre charte écrite et *signée*, ce matin au Colysée, au troisième étage des portiques, sur le fauteuil de bois placé là par un Anglais. Au moyen de cette charte, nous espérons nous aimer autant au retour d'Italie qu'en y allant.

Un de mes compagnons a beaucoup de sagesse, de bonté, d'indulgence, de douce gaieté; c'est le *caractère allemand.* Il a de plus une raison ferme et profonde qui ne se laisse éblouir par rien; mais quelquefois il oubliera pendant un mois d'employer cette raison supérieure. Dans la vie de tous les jours, on dirait un enfant. Nous l'appelons Frédéric; il a quarante-six ans.

Paul n'en a pas trente. C'est un fort joli homme, et d'infiniment d'esprit, qui aime les saillies, les oppositions, le cliquetis rapide de la conversation. Je crois qu'à ses yeux le premier livre du monde, ce sont les Mémoires de Beaumarchais. Il est impossible d'être plus amusant et meilleur. Les plus

grands malheurs glisseraient sur lui sans lui faire froncer le sourcil. Il ne pense pas plus à l'année qui vient qu'à celle qui passa il y a cent ans. Il veut connaître ces beaux-arts *dont on lui a tant parlé.* Mais je suppose qu'il les sent comme Voltaire.

Je ne sais si je nommerai de nouveau Paul et Frédéric dans la suite de ces notes. Ils les ont eues chez eux pendant plus d'un mois. Je ne sais s'ils sont allés jusqu'au bout, mais ils ont trouvé leurs portraits ressemblants. Il y a deux autres voyageurs d'un tour d'esprit assez sérieux, et trois femmes, dont l'une comprend la musique de Mozart. Je suis bien sûr qu'elle aimera le Corrége. Raphaël et Mozart ont cette ressemblance : chaque figure de Raphaël, comme chaque air de Mozart, est à la fois dramatique et agréable. Le personnage de Raphaël a tant de grâce et de beauté, qu'on trouve un vif plaisir à le regarder en particulier, et cependant il sert admirablement au drame. C'est la pierre d'une voûte, que vous ne pouvez ôter sans nuire à la solidité.

Je dirais aux voyageurs : En arrivant à Rome, ne vous laissez empoisonner par aucun avis; n'achetez aucun livre, l'époque de la curiosité et de la science ne remplacera que trop tôt celle des émotions; logez-vous via Gregoriana, ou, du moins, au troisième étage de quelque maison de la place de Venise, au bout du Corso; fuyez la vue et encore plus le contact des curieux. Si, en courant les monuments pendant vos matinées, vous avez le courage d'arriver jusqu'à l'*ennui par manque de société,* fussiez-vous l'être le plus éteint par la petite vanité de salon, vous finirez par sentir les arts.

Au moment de l'entrée dans Rome, montez en calèche, et, suivant que vous vous sentirez disposé à sentir le *beau inculte et terrible,* ou le beau joli et arrangé, faites-vous conduire au Colysée ou à Saint-Pierre. Vous n'y arriveriez jamais si vous partiez à pied, à cause des choses curieuses rencon-

trées sur la route. Vous n'avez besoin d'aucun itinéraire, d'aucun ciccrone. En cinq ou six matinées, votre cocher vous fera faire les douze courses que je vais indiquer.

1° Le Colysée ou Saint-Pierre.

2° Les loges et les salles de Raphaël au Vatican.

3° Le Panthéon, et ensuite les onze colonnes, restes de la basilique d'Antonin le Pieux, desquelles Fontana fit, en 1695, l'hôtel de la Douane de terre. C'est là qu'on vous conduit en arrivant à Rome, si votre consul ne vous a pas envoyé une dispense à Florence. Là on s'ennuie et l'on prend de l'humeur pendant trois heures.

Une fois, j'ai déserté le *vetturino* en lui laissant mes clefs, et suis entré dans Rome comme un promeneur, par la porta Pia. Il faut suivre le chemin en dehors des murs, à gauche de la porte del Popolo, le long du Muro torto.

4° L'atelier de Canova, et les principales statues de ce grand homme dispersées dans les églises et dans les palais : *Hercule lançant Lycas à la mer*, dans le joli palais de M. le banquier Torlonia, duc de Bracciano, sur la place de Venise, au bout du Corso ; le tombeau de Ganganelli aux Saints-Apôtres ; les tombeaux du pape Rezzonico et des Stuarts à Saint-Pierre, la statue de Pie VI devant le maître-autel. Il faut s'accoutumer à ne regarder dans une église que ce qu'on y est venu chercher.

5° Le *Moïse* de Michel-Ange à San-Pietro in Vincoli ; le *Christ* de la Minerve ; la *Pietà* à Saint-Pierre, première chapelle à droite en entrant. Vous trouverez tout cela fort laid, et serez étonné de l'honorable mention que j'en fais ici.

6° La basilique de Saint-Paul, à deux milles de Rome, du côté d'Ostie. Remarquez, près de la porte de la ville, en sortant, la pyramide de Cestius. Ce Cestius fut un financier comme le président Hénaut. Il vivait sous Auguste.

7° Les ruines des Thermes de Caracalla, et, en revenant, l'église de San-Stefano Rotondo; la colonne Trajane et les restes de la basilique découverte à ses pieds en 1811.

8° La Farnesina, près du Tibre, rive droite, côté étrusque. Là se trouvent les aventures de Psyché, peintes à fresque par Raphaël. Allez voir la galerie d'Annibal Carrache, au palais Farnèse, et l'*Aurore* du Guide, au palais Rospigliosi, place de Monte-Cavallo.

Tout près de là, l'église de Sainte-Marie-des-Anges, par Michel-Ange : architecture sublime. La statue de Sainte-Thérèse à Santa-Maria della Vittoria, et, en revenant, la jolie petite église appelée le Noviciat des Jésuites.

9° La villa Madama, à mi-coteau, sur le monte Mario. C'est une des plus jolies choses que Raphaël ait faites en architecture. Voyez, au retour, la villa di Papa Giulio, à une demi-lieue hors de Rome, près la porte del Popolo. Allez voir à côté le paysage de l'Acqua Acetosa. Le roi de Bavière y a fait placer un banc.

10° Les galeries Borghèse, Doria, Sciarra, et la galerie pontificale, au troisième étage du Vatican.

11° Si vous vous sentez disposé à voir des statues, faites-vous conduire au Musée Pio Clementin (au Vatican) ou aux salles du Capitole. Les pauvres têtes qui ont le pouvoir ne font ouvrir ces musées qu'une fois la semaine; cependant, si le peuple de Rome peut payer les impôts et voir un écu, c'est parce qu'un étranger a pris la peine de le lui apporter.

Il est impossible qu'une de ces choses-là ne vous plaise pas infiniment.

Allez revoir ce qui vous aura touché, cherchez les choses semblables. C'est la porte que la nature vous ouvre pour vous faire pénétrer dans le temple des beaux-arts. Voilà tout le secret du talent du cicerone.

Rome, 16 août. — Le Colysée offre trois ou quatre points de vue tout à fait différents. Le plus beau peut-être est celui qui se présente au curieux lorsqu'il est dans l'arène où combattaient les gladiateurs, et qu'il voit ces ruines immenses s'élever tout autour de lui. Ce qui m'en touche le plus, c'est ce ciel d'un bleu si pur que l'on aperçoit à travers les fenêtres du haut de l'édifice vers le nord.

Il faut être seul dans le Colysée; souvent vous serez gêné par les murmures pieux des dévots qui, par troupes de quinze ou vingt, font les stations du Calvaire, ou par un capucin qui, depuis Benoît XIV, qui restaura cet édifice, vient prêcher ici le vendredi. Tous les jours, excepté au moment de la sieste ou le dimanche, vous rencontrez des maçons servis par des galériens; car il faut toujours réparer quelque coin de ruines qui s'écroule. Mais cette vue singulière finit par ne pas nuire à la rêverie.

On monte dans les couloirs des étages supérieurs par des escaliers assez bien réparés. Mais, si l'on n'a pas de guide (et à Rome tout cicerone tue le plaisir), on est exposé à passer sur des voûtes bien amincies par les pluies et qui peuvent s'écrouler. Parvenu au plus haut étage des ruines, toujours du côté du nord, on aperçoit vis-à-vis de soi, derrière de grands arbres et presque à la même hauteur, San-Pietro in Vincoli, église célèbre par le tombeau de Jules II et le *Moïse* de Michel-Ange.

Au midi, le regard passe par-dessus les ruines de l'amphithéâtre, qui, de ce côté, sont beaucoup plus basses, et va s'arrêter au loin dans la plaine, sur cette sublime basilique de Saint-Paul, incendiée dans la nuit du 15 au 16 juillet 1823. Elle est à demi cachée par de longues files de cyprès. Cette église fut bâtie au lieu même où l'on enterra, après son martyre, l'homme dont la parole a créé ce fleuve immense qui,

sous le nom de religion chrétienne, vient encore aujourd'hui se mêler à toutes nos affections. La qualité de *saint*, qui, une fois, fut le comble de l'honneur, nuit aujourd'hui à saint Paul. Cet homme a eu sur le monde une bien autre influence que César ou Napoléon. Comme eux, pour avoir le plaisir de commander, il s'exposait à une mort probable. Mais le danger qu'il courait n'était pas *beau* comme celui des soldats.

Du haut des ruines du Colysée, on voit à la fois avec Vespasien qui le bâtit, avec saint Paul, avec Michel-Ange. Vespasien, triomphant des Juifs, a passé sur la voie Sacrée, près de cet arc de triomphe, élevé à son fils Titus, et que, de nos jours encore, le Juif évite dans sa course. Ici, plus près, est l'arc de Constantin; mais il fut construit par des architectes déjà barbares : la décadence commençait pour Rome et pour l'Occident.

Je le sens trop, de telles sensations peuvent s'indiquer, mais ne se communiquent point. Ailleurs ces souvenirs pourraient être communs; pour le voyageur placé sur ces ruines, ils sont immenses et pleins d'émotion. Ces pans de murs, noircis par le temps, font sur l'âme l'effet de la musique de Cimarosa, qui se charge de rendre sublimes et touchantes les paroles vulgaires d'un *libretto*. L'homme le plus fait pour les arts, J.-J. Rousseau, par exemple, lisant à Paris la description la plus sincère du Colysée, ne pourrait s'empêcher de trouver l'auteur ridicule à cause de son exagération; et, pourtant, celui-ci n'aurait été occupé qu'à se rapetisser et à avoir peur de son lecteur.

Je ne parle pas du vulgaire, né pour admirer le pathos de Corinne, les gens un peu délicats ont ce malheur bien grand au dix-neuvième siècle : quand ils aperçoivent de l'exagération, leur âme n'est plus disposée qu'à inventer de l'ironie.

Pour donner une idée quelconque des restes de cet édi-

fice immense, plus beau peut-être aujourd'hui qu'il tombe en ruines, qu'il ne le fut jamais dans toute sa splendeur (alors ce n'était qu'un théâtre, aujourd'hui c'est le plus beau vestige du peuple romain), il faudrait connaître les circonstances de la vie du lecteur. Cette description du Colysée ne peut se tenter que de vive voix, quand on se trouve, après minuit, chez une femme aimable, en bonne compagnie, et qu'elle et les femmes qui l'entourent veulent bien écouter avec une bienveillance marquée. D'abord le conteur se commande une attention pénible, ensuite il ose être ému; les images se présentent en foule, et les spectateurs entrevoient, par les yeux de l'âme, ce dernier reste encore vivant du plus grand peuple du monde. On peut faire aux Romains la même objection qu'à Napoléon. Ils furent criminels quelquefois, mais jamais l'homme n'a été plus grand.

Quelle duperie de parler de ce qu'on aime! Que peut-on gagner? le plaisir d'être ému soi-même un instant par le reflet de l'émotion des autres. Mais un sot, piqué de vous voir parler tout seul, peut inventer un mot plaisant qui vient salir vos souvenirs. De là peut-être cette pudeur de la vraie passion que les âmes communes oublient d'imiter quand elles jouent la passion.

Il faudrait que le lecteur qui n'est pas à Rome eût la bonté de jeter les yeux sur une lithographie du Colysée (celle de M. Lesueur), ou du moins sur l'image qui est dans l'*Encyclopédie.*

L'on verra un théâtre ovale, d'une hauteur énorme, encore tout entier à l'extérieur du côté du nord, mais ruiné vers le midi : il contenait cent sept mille spectateurs.

La façade extérieure décrit une ellipse immense; elle est décorée de quatre ordres d'architecture : les deux étages supérieurs sont formés de demi-colonnes et de pilastres corin-

thiens; l'ordre du rez-de-chaussée est dorique, et celui du second étage ionique. Les trois premiers ordres se dessinent par des colonnes à demi engagées dans le mur, comme au nouveau théâtre de la rue Ventadour.

Le monde n'a rien vu d'aussi magnifique que ce monument : sa hauteur totale est de cent cinquante-sept pieds, et sa circonférence extérieure de mille six cent quarante et un. L'arène où combattaient les gladiateurs a deux cent quatre-vingt-cinq pieds de long sur cent quatre-vingt-deux de large. Lors de la dédicace du Colysée par Titus, le peuple romain eut le plaisir de voir mourir cinq mille lions, tigres et autres bêtes féroces, et près de trois mille gladiateurs. Les jeux durèrent cent jours.

L'empereur Vespasien commença ce théâtre à son retour de Judée; il y employa douze mille Juifs, prisonniers de guerre; mais il ne put le finir; cette gloire était réservée à Titus, son fils, qui en fit la dédicace l'an 80 après Jésus-Christ [1].

Quatre cent quarante-six ans plus tard, c'est-à-dire l'an 526 de notre ère, les Barbares de Totila en ruinèrent diverses parties, afin de s'emparer des crampons de bronze qui liaient les pierres. Tous les blocs du Colysée sont percés de grands trous. J'avouerai que je trouve inexplicables plusieurs des travaux exécutés par les Barbares, et que l'on dit avoir eu pour objet d'aller fouiller dans les masses énormes qui forment le Colysée. Après Totila, cet édifice devint comme une

[1] Chercher au Musée, à Paris (nº 1047), le tableau de Jules Romain, dont le premier plan peint si nettement la cérémonie du triomphe de Vespasien et de Titus, et l'arc triomphal sous lequel les Juifs prisonniers sont contraints de passer. Cette cérémonie était pour les peuples anciens comme serait aujourd'hui donner un soufflet à toute une armée, ou signer la capitulation de Baylen.

carrière publique, où, pendant dix siècles, les riches Romains faisaient prendre des pierres pour bâtir leurs maisons, qui, au moyen âge, étaient des forteresses. Encore en 1625, les Barberini, neveux d'Urbain VIII, en tirèrent tous les matériaux de leur immense palais. De là le proverbe :

Quod non fecerunt barbari fecere Barberini[1].

17 août 1827. — Une fois, vers la fin du moyen âge (1377), Rome a été réduite à une population de trente mille habitants; M. le cardinal Spina disait même hier douze mille; maintenant elle en a cent quarante mille. Si les papes ne fussent pas revenus d'Avignon, si la Rome des prêtres n'eût pas été bâtie aux dépens de la Rome antique, nous aurions beaucoup plus de monuments des Romains; mais la religion chrétienne n'eût pas fait une alliance aussi intime avec le *beau*; nous ne verrions aujourd'hui ni Saint-Pierre, ni tant d'églises magnifiques répandues dans toute la terre : Saint-Paul de Londres, Sainte-Geneviève, etc. Nous-mêmes, fils de chrétiens, nous serions moins sensibles au *beau*. A six ans peut-être vous avez entendu parler avec admiration de Saint-Pierre de Rome.

Les papes devinrent amoureux de l'architecture[2], cet art

[1] Ce que n'ont pas fait les barbares, les Barberins l'ont fait. Paul II fit abattre le côté méridional.

[2] Ce n'est pas quand la vertu la plus pure occupe la chaire de saint Pierre, et quand les personnes appelées à l'administration des peuples sont remarquables par la réunion de la piété et des talents, qu'il est nécessaire, pour l'écrivain philosophe, de protester de son respect pour les autorités établies. Malgré leurs erreurs, elles maintiennent l'*ordre légal*, et cet ordre est maintenant le premier besoin des sociétés. Il faudra peut-être des siècles à la plupart des peuples de l'Europe pour atteindre au degré de bonheur dont la France jouit sous le règne de Charles X. P.

Cette note est de 1829.

éternel qui se marie si bien à la religion de la terreur; mais, grâce aux monuments romains, ils ne s'en tinrent pas au gothique. Ce fut une infidélité à l'enfer. Les papes, dans leur jeunesse, avant de monter sur le trône, admiraient les restes de l'antiquité. Bramante inventa l'architecture chrétienne; Nicolas V, Jules II, Léon X, furent des hommes dignes d'être émus par les ruines du Colysée et par la coupole de Saint-Pierre.

Lorsqu'il travaillait à cette église, Michel-Ange, déjà très-vieux, fut trouvé, un jour d'hiver, après la chute d'une grande quantité de neige, errant au milieu des ruines du Colysée. Il venait monter son âme au ton qu'il fallait pour pouvoir sentir les beautés et les défauts de son propre dessin de la coupole de Saint-Pierre. Tel est l'empire de la beauté sublime; un théâtre donne des idées pour une église.

Dès que d'autres curieux arrivent au Colysée, le plaisir du voyageur s'éclipse presque en entier. Au lieu de se perdre dans des rêveries sublimes et attachantes, malgré lui il observe les ridicules des nouveaux venus, et il lui semble toujours qu'ils en ont beaucoup. La vie est ravalée à ce qu'elle est dans un salon : on écoute malgré soi les pauvretés qu'ils disent. Si j'avais le pouvoir, je serais tyran, je ferais fermer le Colysée durant mes séjours à Rome.

18 août. — L'opinion commune est que Vespasien fit construire le Colysée dans l'endroit où étaient auparavant les étangs et les jardins de Néron; c'était à peu près le centre de la Rome de César et de Cicéron. La statue colossale de Néron, en marbre et de cent dix pieds, fut placée près de ce théâtre; de là le nom de *Colosseo*. D'autres prétendent que cette dénomination vient de l'étendue surprenante et de la hauteur colossale de cet édifice.

Comme nous, lès Romains avaient l'usage de célébrer par une fête l'ouverture d'une maison nouvelle ; un drame, représenté avec une pompe extraordinaire, faisait la dédicace d'un théâtre ; celle d'une naumachie était célébrée par un combat de barques ; des courses de chars, et surtout des combats de gladiateurs, marquaient l'ouverture d'un cirque ; des chasses de bêtes féroces faisaient la dédicace d'un amphithéâtre. Titus, comme nous l'avons vu, fit paraître, le jour de l'ouverture du Colysée, un nombre énorme d'animaux féroces qui tous furent tués [1]. Quel doux plaisir pour des Romains ! Si nous ne sentons plus ce plaisir, c'est à la religion de Jésus-Christ qu'il en faut rendre grâce.

Le Colysée est bâti presque en entier de blocs de *travertin*, assez vilaine pierre remplie de trous comme le tuf, et d'un blanc tirant sur le jaune. On la fait venir de Tivoli. L'aspect de tous les monuments de Rome serait bien plus agréable au premier coup d'œil si les architectes avaient eu à leur disposition la belle pierre de taille employée à Lyon ou à Édimbourg, ou bien le marbre dont on a fait le cirque de Pola (Dalmatie).

On voit des numéros antiques au-dessus des arcs d'ordre dorique du Colysée ; chacune de ces arcades servait de porte. De nombreux escaliers conduisaient aux portiques supérieurs et aux gradins. Ainsi, en peu d'instants, cent mille spectateurs pouvaient entrer au Colysée et en sortir.

[1] Ut fera quæ nuper montes amisit avitos
Altorumque exul nemorum, damnatur arenæ
Muneribus, commota ruit; vir murmure contra
Hortatur, nixusque genu venabula tendit :
Illa pavet strepitus, cuneosque erecta theatri
Despicit, et tanti miratur sibila vulgi.
CLAUD. in RUF., I. II.

On dit que Titus fit construire une galerie qui partait de son palais sur le mont Esquilin, et lui permettait de venir au Colysée sans paraître dans les rues de Rome. Elle devait aboutir entre les deux arcs marqués des numéros 38 et 39. Là on remarque un arc qui n'est pas numéroté. (Voir Fontana, Neralco et Marangonius.)

L'architecte qui a bâti le Colysée a osé être simple. Il s'est donné garde de le surcharger de petits ornements jolis et mesquins, tels que ceux qui gâtent l'intérieur de la cour du Louvre. Le goût public à Rome n'était point vicié par l'habitude des fêtes et des cérémonies d'une cour comme celle de Louis XIV. (Voir les Mémoires de Dangeau.) Un roi devant agir sur la *vanité* est obligé d'inventer des distinctions et de les *changer souvent.* Voir les fracs de Marly, inventés par Louis XIV. (Saint-Simon.)

Les empereurs de Rome avaient eu l'idée simple de réunir en leur personne toutes les magistratures inventées par la république à mesure des besoins des temps. Ils étaient consuls, tribuns, etc. — Ici tout est simplicité et solidité ; c'est pour cela que les joints des immenses blocs de travertin qu'on aperçoit de toutes parts prennent un caractère étonnant de grandiose. Le spectateur doit cette sensation, qui s'accroît encore par le souvenir, à l'absence de tout petit ornement; l'attention est laissée à la masse d'un si magnifique édifice.

La place où l'on donnait les jeux et les spectacles s'appelait arène (*arena*), à cause du sable qui était répandu sur le sol, les jours où les jeux devaient avoir lieu. On prétend que cette arène était anciennement plus basse de dix pieds qu'elle ne l'est aujourd'hui. Elle était entourée d'un mur assez élevé pour empêcher les lions et les tigres de s'élancer sur les spectateurs. C'est ce qu'on voit encore dans les théâtres en bois, destinés, en Espagne, aux combats de taureaux. Ce mur était

percé d'ouvertures fermées par des grilles de fer. C'est par là qu'entraient les gladiateurs et les bêtes féroces, et que l'on emportait les cadavres.

La place d'honneur, parmi les Romains, était au-dessus du mur qui entourait l'arène, et s'appelait *podium*; de là on pouvait jouir de la physionomie des gladiateurs mourants, et distinguer les moindres détails du combat. Là se trouvaient les siéges réservés aux vestales, à l'empereur et à sa famille, aux sénateurs et aux principaux magistrats.

Derrière le *podium* commençaient les gradins destinés au peuple; ces gradins étaient divisés en trois ordres appelés *meniana*. La première division renfermait douze gradins, et la seconde quinze; ils étaient en marbre. Les gradins de la troisième division étaient, à ce qu'on croit, construits en bois. Il y eut un incendie, et cette partie du théâtre fut restaurée par Héliogabale et Alexandre. La totalité des gradins pouvait contenir quatre-vingt-sept mille spectateurs, et on estime que vingt mille se plaçaient debout dans les portiques de la partie supérieure, bâtis en bois.

On distingue, au-dessus des fenêtres de l'étage le plus élevé, des trous dans lesquels on suppose que s'enchâssaient les poutres du *velarium*. Elles supportaient des poulies et des cordes, à l'aide desquelles on manœuvrait une suite d'immenses bandes de toile qui couvraient l'amphithéâtre et devaient garantir les spectateurs de l'ardeur du soleil. Quant à la pluie, je ne conçois pas trop comment ces tentes pouvaient mettre à l'abri de ces pluies battantes que l'on éprouve à Rome.

Il faut chercher dans l'Orient, parmi les ruines de Palmyre, de Balbec ou de Pétra, des édifices comparables à celui-ci pour la grandeur; mais ces temples étonnent sans plaire. Plus vastes que le Colysée, ils ne produiront jamais sur nous la

nouvelles sont fondées sur des faits vrais. On y voit ce qu'était Rome du temps de Raphaël et de Michel-Ange. Il y avait bien plus de magnificence, d'esprit et de gaieté à la cour des papes qu'à celle d'aucun roi de l'Europe. La moins barbare était celle de François Ier, et l'on y trouvait encore bien des traces de grossièreté. Le sabre tue l'esprit.

Tous les genres de mérite, même celui qui est fondé sur l'art de penser et de découvrir la vérité dans les matières difficiles, étaient alors bien venus à Rome. Là se rencontraient tous les plaisirs. Une politesse qui passait pour parfaite ne nuisait point à l'originalité des esprits. Je conseille au voyageur de lire quelques nouvelles de Bandello, choisies parmi celles dont la scène est à Rome; cela le guérira des préjugés qu'il a pu prendre dans Roscoe, Sismondi, Botta, et autres historiens modernes[1].

Pour moi, j'ai cherché à indiquer le plus de faits possibles. J'aime mieux que le lecteur trouve une phrase peu élégante, et qu'il ait, sur un monument, une petite idée de plus. Souvent, au lieu d'une expression plus générale, et par là moins dangereuse pour l'auteur, je me suis servi du *mot propre.* Rien ne choque davantage le bel usage du dix-neuvième siècle. Mais je tiens au mot propre, parce qu'il laisse un souvenir distinct.

part des Italiens célèbres du moyen âge. Pignotti, Muratori, Mazzuchelli et Verri doivent être crus de préférence à tous les historiens modernes. Si, après avoir lu l'*Histoire de Toscane* de Pignotti, et l'*Histoire de Milan* de Verri, en tout 12 vol. in-8°, la curiosité est excitée et non pas fatiguée, on peut entreprendre la collection des écrivains originaux dont Verri et Pignotti ont donné des extraits faits avec conscience.

[1] Les amateurs de ces peintures naïves, énergiques et vraies, peuvent demander le *Novelliere*, publié en 1815 par Silvestri, à Milan, 22 volumes.

20 août. — Si l'étranger qui entre dans Saint-Pierre entreprend de tout voir, il prend un mal à la tête fou, et bientôt la satiété et la douleur rendent incapable de tout plaisir. Ne vous laissez aller que quelques instants à l'admiration qu'inspire un monument si grand, si beau, si bien tenu, en un mot la plus belle église de la plus belle religion du monde. Regardez les deux admirables fontaines de la place; l'imagination la plus riante peut-elle se figurer rien de plus joli? Cherchez dans l'église le tombeau de Clément XIII (Rezzonico), de Canova. La piété du pape, la douleur des lions, la beauté du génie colossal, la simplicité de la figure de la Religion, méritent tous vos regards. Peut-être Canova n'avait-il pas l'âme assez sombre et assez forte pour inventer la tête de la Religion catholique; peut-être aussi les formes élégantes, et surtout la pose du génie colossal, rappellent-elles un peu la fatuité moderne. J'aime mieux les anges en demi-relief du tombeau des trois derniers Stuarts; ce sont bien là ces génies bienfaisants, gracieux intermédiaires entre un pouvoir inexorable non moins qu'immense et un être aussi faible que l'homme.

Près le tombeau des Stuarts se trouve la porte de l'escalier qui conduit sur les combles de Saint-Pierre. Montez, vous vous trouverez sur la place publique d'une petite ville. On parvient à la croix par un escalier qui rampe entre les deux calottes de la coupole. La vue que l'on a de l'intérieur de l'église au-dessous de soi est à faire frémir.

En revenant vers la façade, derrière les statues colossales, on aperçoit dans le lointain la montagne d'Albano. Après cette vue si belle, descendez dans les souterrains, vous y trouverez le tombeau de l'infâme Alexandre VI, le seul homme qu'on ait pu croire une incarnation du diable.

En sortant de Saint-Pierre, voyez l'architecture du mur

extérieur de l'église, au couchant, derrière la sacristie. Après quoi passez à un objet absolument différent, allez aux jardins Borghèse ou à la villa Lante. Faute de cette méthode, vous vous fatiguerez étonnamment et arriverez plus vite au *dégoût de l'admiration*. C'est le seul sentiment que le voyageur ait à redouter ici.

Le curieux qui ne le craint pas est comme ces gens qui disent ne jamais s'ennuyer. Le ciel ne leur a pas vendu au prix de quelques instants de malaise cette sensibilité passionnée faute de laquelle on est indigne de voir l'Italie.

La société, et une société agitée de petits intérêts et de petits bavardages, est fort nécessaire pour prévenir ce dégoût d'admirer. Ce matin, lassés du sublime, après avoir vu Saint-Pierre, Frédéric et moi nous avons été saisis d'un accès de sommeil léthargique, tandis que notre calèche de Monte-Citorio (ce sont les fiacres de Rome) nous transportait au Palais Barberini. Nous allions y chercher le portrait de la jeune Beatrix Cenci, chef-d'œuvre du Guide. (Il est placé dans le cabinet du prince Barberini.)

Nous avons revu avec un vrai plaisir le beau lion antique en demi-relief sur l'escalier. Ce lion peut-il être comparé aux lions de Canova du tombeau de Clément XIII ? Cette question difficile nous eût donné mal à la tête. Nous nous sommes bornés aux plaisirs faciles que l'on trouve devant les tableaux. J'ai distingué le portrait d'un duc d'Urbin, par le Barroche, ce peintre qui rappelle le pastel, qui fut empoisonné tout jeune et vécut toujours souffrant jusqu'à un âge avancé. Une tête de femme, de Léonard de Vinci, nous a fait plaisir. Ma raison a été obligée d'admirer le fameux tableau de la Mort de Germanicus, du Poussin. Le héros expirant prie ses amis de venger sa mort et de protéger ses enfants. Les deux portraits de la Fornarina, par Raphaël et Jules Romain,

sont un exemple frappant de la manière dont le caractère d'un peintre change le même style [1].

L'immense plafond de Pierre de Cortone, au palais Barberini, nous a transportés dans un autre siècle, qui fut pour les beaux-arts ce que celui des Delille et des Marmontel a été pour la littérature française.

De là nous sommes allés voir l'atelier de M. Tenerani; il y a du talent, même de l'originalité. *Utinam fuisset vis!* Nous avons dîné à côté de jeunes artistes brillants de vivacité, chez Lepri (soixante-deux baïoques ou trois francs cinq sous pour deux), mais des serviettes peu blanches. Le soir, grand monde chez M. l'ambassadeur de ***; huit ou dix cardinaux, autant de femmes remarquables, du moins à mes yeux. Mots spirituels et fins de M. le cardinal Spina. Quand on y réfléchit, on trouve, aux réparties de ce *porporato*, la profondeur du génie de Mirabeau. M. le cardinal de Gregorio a plus de verve que nos hommes les plus aimables et autant d'esprit; il est fils de Charles III cet homme singulier qui a tout fait en Espagne.

Les gens d'esprit, à Rome, ont du *brio*, ce que je n'ai observé qu'une seule fois chez un homme né à Paris. On voit que les hommes supérieurs de ce pays-ci méprisent l'affectation; ils diraient volontiers : « *Je suis comme moi; tant mieux pour vous.* » Le bon cardinal Hœfelin, malgré ses quatre vingt-douze ans, est toujours dans le monde, occupé, comme Fontenelle, à adresser des choses fines aux jeunes femmes.

[1] La Fornarina, dont les palais Barberini et Borghèse ont des portraits, n'est pas la femme qui a servi de modèle pour un des plus beaux portraits de la Tribune à Florence. J'ai cherché la vérité sur ce détail dans la *Vie* de Raphaël. Le portrait de Florence a pendant longtemps été attribué au Giorgion; mais il porte la date de 1512, et à cette époque le grand peintre de Venise était mort. On retrouve à la galerie de Modène la même femme peinte par le Giorgion.

J'aime le caractère ferme et vif de M. le cardinal Cavalchini, l'ancien gouverneur de Rome.

La conversation de ces hommes décidés est toujours singulière, pourvu qu'ils aient reçu assez d'éducation pour savoir rendre leurs idées. Les cardinaux ont à peu près le costume de Bartholo dans le *Barbier* de Rossini, un habit noir avec des passe-poils rouges et des bas rouges. Ils parlent beaucoup de Rossini, et ils parlent toujours aux plus jolies femmes, mesdames Dodwell, Sciolofra, Martinetti, Bonacorsi. Madame Dodwell est une jeune Romaine d'une famille française, les Giraud (prononcez Gira-o); cette charmante tête offre la perfection du *joli* italien. Giacomo della Porta copiait la beauté d'après des têtes comme celle de madame la princesse Bonacorsi, pour laquelle on se brûle la cervelle. Madame la duchesse Lante, qui a été la plus jolie femme de son temps, rappelle aujourd'hui, par les grâces de son esprit, ces femmes célèbres du dix-huitième siècle, chez lesquelles Montesquieu, Voltaire et Fontenelle aimaient à se rencontrer.

M. de Laval est l'homme aimable par excellence : gai, de bon goût, il représente sa nation telle qu'elle était autrefois. M. d'Italinski, envoyé de Russie, est un philosophe de l'école du grand Frédéric : beaucoup d'esprit et de science, encore plus de simplicité ; c'est un sage comme le milord Maréchal de J.-J. Rousseau. On lui a donné des secrétaires de légation qui voient tout ce qui se passe en Italie, et dont l'esprit brillant rappelle la manière d'être des hommes les plus aimables du siècle de Louis XV.

Je n'oublierai de la vie les moments heureux que je dois à l'esprit vif et pittoresque de M. le comte K***, mais, hélas ! je crains de nuire aux gens en les nommant dans un livre peu *grave*, qui va droit son chemin, sans s'incliner devant aucun préjugé, qu'il soit à *gauche* ou à *droite*.

On n'est pas plus aimable à rencontrer que M. de Funchal, ambassadeur du Portugal. C'est un esprit singulier qui chasse l'ennui d'un salon même diplomatique (où l'on ne peut parler de tout ce qui fait ailleurs le sujet habituel de la conversation). Au reste, rien de moins diplomatique que les soirées des ambassadeurs à Rome : excepté dans le groupe où se trouve l'ambassadeur, on parle de nouvelles comme chez Cracas.

Où trouver en Europe une réunion comparable à celle dont je viens de nommer quelques acteurs? Chaque soir on rencontre les mêmes personnes dans un salon différent.

Les glaces sont excellentes ; les murs garnis de huit ou dix tableaux des grands maîtres. Le *brio* qu'il y a dans la conversation dispose à goûter leur mérite. Pour être poli envers le souverain, on dit, dans l'occasion, quelques mots en faveur de Dieu.

Les vexations éprouvées pour nos passe-ports, à Modène et ailleurs, nous avaient donné les préventions les plus injustes. Les voyageurs trouvent chez M. d'Appony des manières franches et fort polies ; on croirait parler à un jeune colonel hongrois. Depuis la lutte établie entre l'aristocratie de la naissance et celle de l'argent, je ne connais pas, en Europe, de salons préférables à ceux de Rome; il est impossible que cent indifférents réunis se donnent réciproquement plus de plaisir ; n'est-ce pas la perfection de la société?

En France, nous marchons à la liberté; mais, en vérité, par un chemin bien ennuyeux. Nos salons sont plus collet monté et plus sérieux que ceux d'Allemagne ou d'Italie. Je sais bien qu'on s'y présente pour avoir de l'avancement ou améliorer sa position dans son parti. Rien de pareil à Rome; chacun cherche à s'amuser, mais à deux conditions : sans se brouiller avec sa cour et sans déplaire au pape. L'aimable comte Demidoff, qui s'est brouillé avec Léon XII, est allé s'établir à Florence.

J'ai eu le bonheur de recevoir cinq ou six invitations pour voir des tableaux précieux que l'on ne montre pas. Je me figure que ces chefs-d'œuvre ont été acquis autrefois d'une manière peu correcte, ou plutôt le propriétaire ne veut pas recevoir, dans sa chambre à coucher, vingt étrangers chaque semaine. Un Italien qui aime un tableau l'accroche en face de son lit pour le voir en s'éveillant, et son salon *reste sans ornement*. On veut ici des plaisirs réels, et le *paraître* n'est rien [1].

J'oubliais que ce soir j'ai été obligé de m'éloigner d'un groupe de jeunes femmes pour écouter un homme grave qui m'a fait toute l'histoire de Molinos, lequel, avant d'aller en prison, fut sur le point d'être cardinal. L'histoire de Molinos est encore de mise à Rome; c'est comme à Paris le ministère de M. de Serres. Vous savez sans doute que Molinos était un Espagnol qui proposait aux dames d'aimer Dieu comme un amant bon enfant. Ce système fut transporté en France par l'aimable madame Guyon, l'amie de Fénelon. Si Madeleine et Marthe, les amies de Jésus-Christ, eussent vécu du temps de Louis XIV, elles eussent été envoyées à la Bastille. Bayle a fait un excellent article sur mademoiselle Bourignon. Par les soins de Molinos, plusieurs dames romaines aimaient Dieu comme mademoiselle Bourignon. Cet amour est admirablement peint dans les lettres de sainte Thérèse; on y trouve une sensibilité passionnée et pas d'affectation: c'est le contraire d'un poëme moderne.

Grotta-Ferrata, 21 août. — Hier soir on nous a fait peur de la fièvre. Au mois d'août, nous a-t-on dit, il faut habiter les délicieux coteaux d'Albano, qui s'élèvent, comme une île vol-

[1] Voir le *Baron de Fœneste*, curieux roman d'Agrippa d'Aubigné.

terais pour les emporter en France. Il y a un César magnifique.

22 août. — De ma fenêtre je pourrais jeter une pierre dans le lac de Castel-Gandolfo ; et, de l'autre côté, à travers les arbres, nous voyons la mer. La forêt qui s'étend d'ici à Frascati nous offre une promenade pittoresque, et toute la journée nous y avons trouvé une fraîcheur délicieuse. A chaque cent pas, nous sommes surpris par un site qui rappelle les paysages du Guaspre. Pour tout dire en un mot, ceci est comparable aux rives du lac de Como, mais d'un genre de beauté bien plus sombre et majestueux.

Quelques personnages prudents ont voulu nous faire peur des brigands ; mais un homme d'esprit (M. le cardinal Benvenuti) les a supprimés. Le quartier général de ces messieurs était à Frosinone, pas fort loin d'ici, et l'on peut y aller par les bois sans paraître dans la plaine. Se faire brigand, dans ce pays, s'appelle *prendre le bois* (*prendere la macchia*) ; être brigand, *esser alla macchia*. Le gouvernement traite assez souvent avec ces gens-là et puis leur manque de parole. Ce pays pourrait être civilisé en dix-huit mois par un général français ou anglais, et ensuite il serait aussi estimable que peu curieux ; quelque chose dans le genre de New-York.

Je désire, comme honnête homme, surtout quand je suis en butte aux vexations des polices italiennes, que toute la terre obtienne le gouvernement légal de New-York ; mais, dans ce pays si moral, en peu de mois l'ennui mettrait fin à mon existence.

En 1823, je fus à Naples avec un homme de bon sens, qui passait son temps à avoir peur qu'on ne lui volât dix-huit chemises qu'il avait dans sa valise. Nous nous sommes affranchis de ces tristes sensations : nous avons fort peu d'argent et

des montres de trente-six francs; nous ne fermons rien à clef. Ces précautions sont toujours de mise dans les pays sauvages. En Angleterre, on nous estimait d'après la beauté de la montre et des bijoux d'or déposés sur le *somno*. Les *souverains* qui paraissaient dans notre bourse augmentaient évidemment notre considération. C'est que, dans les pays aristocratiques, il faut montrer la richesse; il faut la cacher ici. C'est par l'oubli de ces précautions qu'un grand nombre d'Anglais se font voler en Italie. Quelquefois, comme ce beau jeune homme tué près de Naples avec sa femme, ils se piquent d'honneur contre les brigands et font feu avec des pistolets de poche sur quatre ou cinq voleurs bien armés.

Le génie anglais est de *lutter contre les obstacles*. Nous, Français, qui n'avons pas ce mérite, sommes convenus de rire des petits vols, au lieu de faire une scène dans les auberges. On ne vient qu'une fois en Italie; il faut faire le sacrifice de vingt-cinq louis, s'attendre à vingt-cinq petits vols, et ne jamais se mettre en colère. *Ride si sapis*. Cette admirable idée est de Frédéric.

23 août. — Nous avons traversé la forêt de Castel-Gandolfo à Frascati par de petits chemins délicieux, et sommes allés voir les *ville* Bracciano, Conti, Mondragone, qui tombent en ruines, Taverna, Ruffinella, et enfin la villa Aldobrandini, la plus charmante de toutes. Nous avons fait cent fois le péché d'envie. Les grands seigneurs qui firent construire ces belles maisons et ces jardins ont obtenu la plus belle union des beautés de l'architecture et de celles des arbres.

La campagne de Rome est jaune, la verdure a tout a fait disparu. Il n'y a de vert que les pins et les chênes verts. Ces arbres sont bien sérieux; nos yeux regrettent les souvenirs de Richmond et de Hagley-Park. Ah! si les Anglais avaient eu

un *Palladio*, que n'eût pas fait dans le genre des *ville* cette nation si riche et si aristocratique! A mon âge, je ne puis encore me défendre d'un premier mouvement de respect pour un vieillard qui habite un beau palais.

Figurez-vous la villa Aldobrandini, au lieu de la maison carrée de Hagley (près Birmingham).

24 août. — Nous nous sommes trouvés ce matin une certaine disposition à recevoir des idées par des figures bien peintes, plutôt que par des mots alignés dans une ligne. Nous sommes allés à Rome, au palais Borghèse. Notre début, vraiment noble, a été de donner un scudo (cinq francs trente-huit centimes) au custode; nous étions six [1]. Nous l'avons prié de nous mettre vis-à-vis la *Descente de croix*, tableau célèbre de la seconde manière de Raphaël, avant qu'il eût vu Rome et Michel-Ange. Nous avons vu la *Chasse de Diane*, du Dominiquin, la *Sibylle de Cumes*, du même; les portraits de César Borgia et d'un cardinal, attribués à Raphaël; l'*Amour divin* et l'*Amour profane*, du Titien; un portrait de Raphaël, par Timoteo d'Urbin; un portrait de la Fornarina, par Jules Romain. David a laissé vingt tableaux, et Raphaël, mort à trente-sept ans, trois cents. C'est que le dessin n'est qu'une science exacte fort accessible à la patience. Les personnages de la *Descente de croix* étaient un peu plus difficiles à créer que ceux du *Léonidas*. Ils ont l'âme noble et tendre. Or que pensez-vous de l'*âme* du père des Horaces? Le style de la *Descente de croix* de Raphaël

[1] Une personne seule donne deux francs, et, si elle porte un titre, dix francs. Voilà le mécanisme de l'effet du *titre* sur le Romain. Il ne se croit nullement honoré par la présence de l'homme titré, en cela le contraire du calico français, qui vous méprise si vous payez comptant ce que vous prenez chez lui.

est dur et sec; il y a de la petitesse dans la manière, c'est l'opposé du Corrége; on y trouve même une grosse faute de dessin. Le custode du palais Borghèse, touché de notre générosité, voulait à toute force nous montrer le reste de sa collection; nous nous sommes enfuis. Nous étions, cinq minutes après, au palais Doria, dans le Corso, où nous avons vu le plus beau Claude Lorrain qui soit sur le continent (c'est le *Moulin*); un tableau de Garofolo, le *Pont Lucano* sur le chemin de Tivoli, et beaucoup d'autres paysages de Gaspard Duguet Poussin, dit le *Guaspre;* le portrait de Machiavel, par André del Sarto; six paysages demi-circulaires d'Annibal Carrache, qui y a représenté les époques les plus remarquables de la vie de la Madone, la *Fuite en Égypte*, la *Visitation*, la *Naissance de Jésus*, l'*Assomption*, etc.; le portrait d'Innocent X, par Vélasquez, qui paraît singulier parmi de si belles choses, et une grande Madone de Sasso-Ferrato. Nous étions fatigués d'admirer. Nous sommes allés le soir à la jolie soirée de madame M......, et nous venons de rentrer chez nous, à Grotta-Ferrata, comme une heure sonnait. Il n'y a plus de brigands depuis deux ans; cependant le cocher mourait de peur évidemment, ce qui ne rassurait pas nos compagnes de voyage.

Grotta-Ferrata, le 25 août. — Excepté dans les jours de vive émotion, où l'imagination est créatrice et donne des sensations même à propos d'un ouvrage médiocre, mes amis ne regardent un tableau qu'autant qu'il est attribué à un des vingt-neuf peintres dont voici les noms :

ÉCOLE DE FLORENCE.

Michel-Ange.
Léonard de Vinci.
Le Frate.
André del Sarto.

ÉCOLE ROMAINE.

Raphaël.	Pérugin.
Jules Romain.	Michel-Ange et Polydore de Caravage.
Le Poussin.	Le Garofolo.
Le Lorrain.	

ÉCOLE LOMBARDE.

Luini.	Le Parmigianino.
Le Corrége.	

ÉCOLE DE VENISE.

Giorgion.	Le Tintoret.
Le Titien.	Les deux Palma.
Paul Véronèse.	Sébastien del Piombo.

ÉCOLE DE BOLOGNE.

Les trois Carraches.	Le Guerchin.
Le Guide.	Cantarini ou le Pesarèse.
Le Dominiquin.	Francia.

La plupart des tableaux de la galerie Borghèse ont eté achetés directement des peintres où des personnes qui les avaient eus de ceux-ci. C'est un des lieux du monde où l'on peut étudier avec le plus de sécurité le *style* d'un maître.

26 août. — Nous sommes retournés à Rome. Nous avons débuté par l'académie de Saint-Luc, où nous avons vénéré le crâne véritable du divin Raphaël. Il indique que Raphaël était de bien petite taille. Je serais ridicule si j'avouais l'attendrissement dont je me suis senti pénétré. Je me répétais à demi-voix :

Ille hic est Raphael, timuit quo sospite vinci
Rerum magna parens, et moriente mori.

Un goût sévère peut blâmer le marivaudage de cette pensée; mais j'aime ces vers depuis si longtemps, que les répéter ajoute à mon émotion. On voit ici trois portraits de Raphaël faits par lui-même, et où il n'a eu garde de se donner ce petit air précieux d'un *jeune duc modeste* qu'on lui connaît à Paris, grâce à M. Quatremère.

En sortant de l'académie de Saint-Luc, nous sommes allés à San-Gregorio, à cause des deux *Martyres de saint André*, fresques admirables du Guide et du Dominiquin. Situation tranquille et heureuse de cette petite église. Cela rappelle à Frédéric la *Vie tranquille*, roman d'Auguste la Fontaine.

J'aime bien mieux les fresques que les tableaux à l'huile; mais les fresques sont invisibles pendant deux mois aux yeux qui arrivent de Paris. Nos compagnes de voyage regrettaient les tableaux à l'huile. D'excellents petits chevaux, méchants et maigres à faire peur, ont parcouru au galop tout l'intervalle qui nous séparait du Vatican. Là, au troisième portique de la cour de Saint-Damase, dans une grande chambre dont les murs nus sont recouverts d'une teinte de vert tendre, nous avons trouvé la *Transfiguration* et la *Communion de saint Jérôme*, cent fois mieux placées, en vérité, que jamais elles ne le furent en France.

Comme on ne peut pas excommunier le pape, Pie VII s'est bien gardé de restituer aux couvents leurs biens et leurs tableaux. Il a réuni dans ce petit musée une cinquantaine d'ouvrages excellents. Le *Crucifiement de saint Pierre*, du Guide, plusieurs tableaux de Raphaël et du Pérugin. J'ai remarqué de ce dernier maître un *Saint Louis*, roi de France, qui a la mine d'un jeune diacre contrit; ce n'était pas la physionomie de cet homme sublime, qui eût été le meilleur disciple de Socrate. Mais, enfin, dans ce tableau est bien sensible la lumière

dorée (comme si elle passait à travers un nuage au coucher du soleil) par laquelle ce peintre éclaire ses ouvrages, et qui en fait le *ton général.*

Le ton général du Guide est *argentin;* celui de Simon de Pesaro, cendré, etc., etc. On remarque dans la *Vierge au donataire*, de Raphaël, une faute de dessin épouvantable dans le bras de la figure de saint Jean, maigre à faire peur.— Si je ne craignais de choquer les gens moraux, j'avouerais que j'ai toujours pensé, sans le dire, qu'une femme appartient réellement à l'homme qui l'aime le mieux. J'étendrais volontiers ce blasphème aux tableaux. A Paris, nous en étions si peu amoureux, que nous parlions de notre amour d'une façon presque officielle, comme un mari.

Cinq heures ont sonné, mes amis sont allés dîner chez un ambassadeur; je suis descendu seul dans Saint-Pierre. Il y a justement un grand banc de bois à dossier vis-à-vis le tombeau des Stuarts (par Canova), où se trouvent ces deux anges si jolis. De là j'ai vu venir la nuit dans ce temple auguste. A la chute du jour sa physionomie change de quart d'heure en quart d'heure. Peu à peu tous les fidèles sont sortis; j'ai entendu les derniers bruits, et ensuite les pas retentissants des porte-clefs fermant successivement toutes les portes avec un tapage qui faisait tressaillir. Enfin l'un d'eux est venu m'avertir qu'il n'y avait plus que moi dans l'église. J'étais sur le point de céder à la tentation de m'y cacher et d'y passer la nuit; si j'avais eu un morceau de pain et un manteau, je n'y aurais pas manqué. J'ai donné deux pauls au porte-clef, ce qui m'assure une immense considération pour l'avenir.

Voilà une journée telle qu'aucun autre pays de la terre ne peut la fournir. J'ai fait, à l'Armellino, dans le Cours, un dîner magnifique qui m'a coûté trois francs (cinquante-six baïoques). M. Mercadante était assis vis-à-vis de moi; tout le monde

parlait avec étonnement d'un courrier du commerce qui, traversant hier la forêt de Viterbe, a tué deux voleurs et pris le troisième. Ce courrier était Français, ce qui m'a fait plaisir. Après quoi, joli concert chez madame L***; la musique y était médiocre, mais on la sentait avec passion. Quels yeux divins que ceux de madame C***, écoutant un certain air bouffe de Païsiello (l'air du *Pédant* dans la *Scuffiara*, chanté avec verve par un amateur)! Nous rentrons à Grotta-Ferrata à deux heures; nous n'avons plus peur.

27 août. — Ce qu'il y a de plus beau en musique, c'est incontestablement un récitatif dit avec la méthode de madame Grassini et l'âme de madame Pasta. Les *points d'orgue*, et autres ornements qu'invente l'âme émue du chanteur, peignent admirablement (ou, pour dire vrai, *reproduisent dans votre âme*) ces petits moments de repos délicieux que l'on rencontre dans les vraies passions. Pendant ces courts instants, l'âme de l'être passionné *se détaille les plaisirs* ou *les peines* que vient de lui montrer le pas en avant fait par son esprit. Cela, expliqué en dix pages élégantes, serait *compris de tous et augmenterait la masse de science qui permet aux sots d'être pédants*. J'en aurais le talent, que je ne le ferais pas. Je ne désire être compris que des gens nés pour la musique; je voudrais pouvoir écrire dans une langue sacrée.

Les arts sont un privilége, et chèrement acheté! par combien de malheurs, par combien de sottises, par combien de journées de profonde mélancolie! Je remarquais au concert d'hier soir quelques-unes des plus jolies femmes de Rome. La beauté romaine, pleine d'âme et de feu, me rappelle Bologne; il y a ici de plus longs moments d'indifférence ou de tristesse.

On aperçoit l'effet du grand monde. Ces dames ont un peu

de l'indifférence d'une duchesse de l'ancien régime[1]; mais leur vivacité les emporte; elles changent souvent de place, s'agitent beaucoup dans un salon, elles n'en sont que plus belles. Tant de mouvements dérangeraient à Paris une jolie robe de Victorine.

28 août. — La plus belle forêt du monde est celle de la Riccia. De grands rochers nus, couleur de bistre, percent au milieu de la plus belle verdure et des accidents de feuillage les plus pittoresques. On voit bien, à l'étonnante vigueur de la végétation, que la montagne d'Albano est un ancien volcan. Malgré la chaleur accablante partout ailleurs et la crainte des serpents, nous avons erré toute la journée à deux lieues environ de la Riccia. Nous avons commencé nos courses par revoir pour la cinquième fois les fresques du Dominiquin au couvent de Saint-Basile, à Grotta-Ferrata. Saint Nil, moine grec, représenté dans ces fresques, fut en son temps un homme du plus grand courage et tout à fait supérieur. Il a trouvé un peintre digne de lui. Ce que j'ai raconté de son histoire à nos compagnes de voyage a doublé l'effet de la fresque du Dominiquin. Je m'en suis profondément affligé avec ces dames. Elles sont loin encore d'aimer et de comprendre la peinture. Le sujet ne fait rien au mérite du peintre; c'est un peu comme les paroles d'un *libretto* pour la musique. — Tout le monde s'est moqué de cette idée, même le sage Frédéric.

29 août. — On a beaucoup parlé peinture hier soir chez

[1] Voir la Galerie des Dames françaises. Londres (Paris) 1790, in-8°, de 207 pages, contenant cinquante-huit portraits du temps. Le peintre est ridicule, mais il y a de la ressemblance. M. le docteur Villermé donne une explication singulière de la mauvaise santé des grandes dames en 1789.

madame la duchesse de D*****. Il y avait sur le piano un magnifique portrait de César Borgia, par le Giorgion [1], qu'elle voulait acheter. Un homme, remarquable par le feu de son esprit, a en quelque sorte improvisé sans projet; il parlait des arts, et, comme il voyait son succès dans les yeux des auditeurs, il a réellement été touchant. Ce matin, la partie de notre petite caravane qui possède le pouvoir exécutif a décidé qu'au lieu d'aller chercher de la fraîcheur dans la grotte de Neptune, à Tivoli, comme le projet en avait été arrêté, nous irions voir des tableaux. Cette fois on a demandé des fresques.

Nous avons débuté par l'*Aurore* du Guide, au palais Rospigliosi; c'est, ce me semble, la plus *intelligible* des fresques. Cette charmante peinture a l'air moderne; c'est que le Guide a imité la beauté grecque. Mais, comme il avait l'âme d'un grand peintre, il n'est pas tombé dans le genre froid, le pire de tous. Il a encore admis une ou deux têtes réelles, en corrigeant les défauts comme fait Raphaël: par exemple, les deux têtes contre le bord du tableau, à gauche.

Il ne faut pas chicaner le Guide sur la lumière qui fuit de deux points différents, ce que vous apercevez tout de suite en considérant l'ombre *portée* sur la cuisse du génie qui tient un flambeau. En admirant ce chef-d'œuvre, vous avez maudit mille fois le graveur Raphaël Morghen, qui en a publié une si indigne caricature. Ce Raphaël-là ne sait pas dessiner; personne ne l'ignore; mais ici il n'a pas même su graver les têtes.

Dans la chambre, à droite du salon, où est l'*Aurore*, il y a

[1] M. le comte Borgia, de Milan, après avoir fait la guerre du temps de Napoléon avec une bravoure digne de ses aïeux, protége les arts pendant la paix; il vient de faire exécuter par Palaggi une fort bonne copie de ce portrait. L'original appartient au célèbre graveur Longhi, le maître des Anderloni et des Garavaglia, dont je vous conseille d'acheter les gravures.

une tête de génie dans un tableau de Samson, par Louis Carrache : on dirait cette tête faite par le Guerchin. La salle à gauche est célèbre à cause d'un mauvais tableau du Dominiquin : David triomphe, la tête de Goliath à la main ; Saül, jaloux, déchire ses vêtements. Tout a poussé au noir dans ce tableau, excepté les chairs et surtout les pieds.

Comme nous étions fort près de l'église de Santa-Maria degli Angeli, nous y sommes entrés.

Rome compte vingt-six églises consacrées à cet être sublime qui est la plus belle invention de la civilisation chrétienne. A Lorette, la Madone est plus Dieu que Dieu lui-même. La faiblesse humaine a besoin d'aimer, et quelle divinité fut jamais plus digne d'amour ! Sainte-Marie-des-Anges fut construite par les ordres de Pie IV ; on profita de deux salles des Thermes de Dioclétien ; Michel-Ange fut l'architecte : c'est une croix grecque de trois cent trente-six pieds romains de longueur, sur trois cent huit de large. La grande nef a quatre-vingt-quatre pieds de hauteur, et soixante-quatorze de large. Vanvitelli a gâté cette église en 1749. Remarquez huit colonnes énormes, chacune d'un seul morceau de granit égyptien.

Fraîcheur étonnante de la fresque du Dominiquin. Le ciel devait ce dédommagement à ce grand homme, pour toutes les intrigues de ce charlatan de Lanfranc dont il fut la victime. Dans quel plat oubli est tombé ce Lanfranc, qui fut un si grand peintre pour les rois et les grands seigneurs de 1640 ! Fraîcheur charmante du pied droit de saint Sébastien. Le cheval au galop est trop long ; un peu de confusion dans les femmes que le soldat à cheval éloigne de l'instrument de supplice. Abattu par la misère et par la persécution, le pauvre Dominiquin manquait un peu d'invention. Par contre, l'esprit sans talent a la composition : exemple, M. Gérard.

Le pauvre cicerone aveugle qui me fait voir le *Saint Sébas-*

tien m'a raconté l'histoire courante : Zabuglia *scia le mur* sur lequel cette fresque avait été peinte à Saint-Pierre, et la transporta ici. On eut tous ces soins, parce que l'opinion générale est qu'après Raphaël vient le Dominiquin. Je suis de cet avis; après les trois grands peintres, Raphaël, le Corrége et le Titien, je ne vois pas qui peut le disputer au Dominiquin. Annibal Carrache s'est trouvé n'avoir pas d'âme. Le Guide était un homme léger; reste le Guerchin. La dispute s'établirait entre la *Sainte Pétronille* et le *Saint Jérôme;* entre les fresques de Saint-André della Valle et la fresque de l'*Aurore* à la villa Ludovisi; l'*Agar* du musée de Milan et la *Sibylle* du Capitole, au palais des Conservateurs. Que mettrait-on à côté des *Jeux* (la chasse) *de Diane* au palais Borghèse? Dominiquin fut grand paysagiste. La fresque du Guide, à San-Gregorio-Magno, bat la sienne vis-à-vis.

La cour Farnèse tranche du Colysée. Les âmes sèches, plus sensibles à l'architecture qui admet trois centièmes de *crainte de la mort*, ont un peu peur pour la cour Farnèse. Leur vanité piquée se venge par des plaisanteries lorsqu'on leur expose le genre gracieux des grands peintres; le Corrége est haï des Français.

Nous sommes allés rapidement (sans faire arrêter la calèche et sans céder à aucune tentation) à Saint-André della Valle; le *Saint Jean* du Dominiquin a été compris, ensuite les trois autres évangélistes. L'air si noble, tempéré par une timidité charmante, des figures de femmes qu'il a peintes au-dessus du grand autel, a produit tout l'effet possible, et un si grand effet, que l'on est allé sur-le-champ à la galerie Borghèse, où nous n'avons regardé que la *Chasse de Diane* du Dominiquin. La jeune nymphe qui se baigne sur le premier plan, et qui peut-être louche un peu, a séduit tous les cœurs. Nous avons passé fièrement les yeux baissés devant les autres tableaux. Enfin on est arrivé à la Farnesina.

Là sont les fresques les plus belles peut-être de Raphaël, et certainement les plus faciles à comprendre : les sujets sont pris dans l'histoire de Psyché et de l'Amour, jadis mise en français par la Fontaine. Après une demi-heure passée en silence à regarder, on s'est souvenu qu'hier soir on fit plusieurs allusions à la vie de Raphaël. A Rome, Raphaël est comme autrefois Hercule dans la Grèce héroïque ; tout ce qui a été fait de grand et de noble dans la peinture, on l'attribue à ce héros. Sa vie elle-même, dont les événements sont si simples, devient obscure et fabuleuse, tant elle est chargée de miracles par l'admiration de la postérité. Nous parcourions doucement le joli jardin de la Farnesina, sur la rive du Tibre ; ses orangers sont chargés de fruits. L'un de nous a raconté la vie de Raphaël, ce qui a semblé augmenter l'effet de ses ouvrages.

Né le vendredi saint 1483, il mourut à pareil jour en 1520, à l'âge de trente-sept ans.

Le hasard, juste une fois, sembla rassembler tous les genres de bonheur dans cette vie si courte. Il eut la grâce et la retenue aimable d'un courtisan, sans en avoir la fausseté ni même la prudence. Réellement simple comme Mozart, une fois hors de la vue d'un homme puissant, il ne songeait plus à lui. Il rêvait à la beauté ou à ses amours. Son oncle Bramante, le fameux architecte, se chargea toujours d'intriguer pour lui. Sa mort à trente-sept ans est un des plus grands malheurs qui soient arrivés à la pauvre espèce humaine.

Il était né à Urbin, petite ville pittoresque située dans les montagnes, entre Pesaro et Pérouse. Rien qu'à voir ce pays, on conçoit que les habitants doivent briller par l'esprit et la vivacité. Vers 1480, les beaux-arts y étaient à la mode. Le premier maître de Raphaël fut son père, peintre médiocre sans doute, mais non pas *affecté* (voir un tableau de Jean Sanzio, au musée de Brera, à Milan). Le peintre non affecté étudie

la nature, et la rend comme il peut. Le peintre maniéré enseigne à son malheureux élève certaines *recettes* pour faire un bras, une jambe, etc. (Voir les tableaux des grands peintres loués par Diderot, les Vanloo, les Fragonard, etc.) Raphaël, encore enfant, acquit de nouvelles idées en voyant les ouvrages de Carnevale, peintre moins médiocre que son père [1]. Il alla à Pérouse travailler dans la boutique de Pierre Vannucci, que nous appelons le Pérugin. Bientôt il fut en état de faire des tableaux absolument semblables à ceux de son maître, si ce n'est que ses airs de têtes sont moins bourgeois. Ses figures de femmes sont déjà plus belles; leur physionomie annonce un caractère noble *sans être sec*. C'est à Milan, au musée de Brera, que se trouve un des chefs-d'œuvre de la jeunesse de Raphaël, le *Mariage de la Vierge*, gravé par le célèbre Longhi. L'âme tendre, généreuse, pleine de grâces, du jeune peintre, commence à se faire jour à travers le profond respect qu'il sent encore pour les préceptes de son maître. On voyait, avant la Révolution, chez M. le duc d'Orléans, un Christ portant sa croix et marchant au supplice, charmant petit tableau absolument du même caractère; c'était comme un bas-relief. Raphaël eut toujours horreur des compositions *chaudes*, si chéries de Diderot et autres gens de lettres; cette âme sublime avait senti que ce n'est qu'à son corps défendant que la peinture doit représenter les points extrêmes des passions.

Le Pinturicchio, peintre célèbre par les ouvrages qu'il avait faits à Rome avant la naissance de Raphaël, prit ce jeune homme avec lui pour l'aider dans les fresques de la sacristie de Sienne. Ce qui est incroyable, c'est qu'il n'en fut pas jaloux, et ne lui joua aucun mauvais tour. Bien des personnes pensent

[1] Les curieux peuvent chercher la *Vie de Raphaël* par l'Anonyme, 150 pages in-4°. Le Florentin Vasari est ennemi de Raphaël et partisan de Michel-Ange.

que la peinture n'avait rien produit jusqu'alors d'aussi agréable que les grandes fresques de cette sacristie ou bibliothèque. Raphaël ne fut pas seulement l'aide du Pinturicchio ; à peine âgé de vingt ans, il se chargea des esquisses et des *cartons* de la presque totalité de ces fresques charmantes, et qui semblent peintes d'hier, tant les teintes ont conservé de fraîcheur. Ces immenses tableaux représentent les diverses aventures d'Énéas Silvius Piccolomini, savant célèbre qui devint pape sous le nom de Pie II et régna six ans.

Il me semble que l'on peut attribuer à Raphaël plusieurs des têtes admirables que l'on voit dans cette sacristie. Au lieu de cet air *dévot*, *égoïste* et *triste* que l'on trouve ordinairement dans les têtes peintes vers 1503 dans l'État romain et la Toscane, quelques-uns des personnages des fresques de Sienne annoncent un caractère pieux, tendre et un peu mélancolique, qui fait désirer de devenir leur ami. Si ces gens-là avaient plus de force d'âme, ils s'élèveraient à la *générosité*.

En 1504, Raphaël quitta Sienne pour Florence ; il y rencontra un des génies de la peinture, fra Bartolommeo della Porta ; ce moine montra à son jeune ami le *clair-obscur*, et Raphaël lui enseigna la *perspective*.

En 1505, nous trouvons Raphaël à Pérouse, où il peint la chapelle de Saint-Sévère. La *Déposition de croix* que nous avons vue au palais Borghèse est de ce temps. Raphaël retourna ensuite à Florence, d'où il partit pour Rome en 1508. Les ouvrages qu'il a faits de 1504 à 1508 sont de sa seconde manière : par exemple, la Madone avec Jésus enfant et saint Jean, au milieu d'un paysage orné de rochers, que l'on admire à la tribune de la galerie de Florence [1].

[1] J'ai énoncé un peu sèchement toutes ces dates, parce qu'on a publié quarante volumes peut-être sur cette époque de la vie de Raphaël. On a voulu embrouiller tout ceci. En général, ces fatras sont écrits

En 1508, Raphaël, âgé de vingt-cinq ans, arriva à Rome; jugez des transports que la vue de la ville éternelle dut faire naître dans cette âme tendre, généreuse et si amoureuse du beau! La nouveauté de ses idées et son extrême douceur excitèrent l'admiration du terrible Jules II, avec lequel, grâce au Bramante, il se trouva d'abord en relation. Ainsi, comme Canova, ce grand homme n'eut aucun besoin de l'intrigue. A cette époque, la seule passion que nous trouvions chez Raphaël est celle de l'antique. On le chargea de peindre les *stanze* du Vatican; en peu de mois il fut regardé par Rome entière comme le plus grand peintre qui eût jamais existé. Raphaël devint l'ami de tous les gens d'esprit de son temps, parmi lesquels se trouve un grand homme, l'Arioste, et l'écrivain qui, à lui seul, forme l'opposition du siècle de Léon X, l'Arétin. Pendant que Raphaël peignait les *stanze*, Jules II appela Michel-Ange auprès de lui.

Les partisans de ce dernier furent les seuls ennemis de Raphaël; mais Raphaël ne fut point le leur. On ne voit pas qu'il ait jamais haï personne, il était trop occupé de ses amours et de ses travaux. Quant à Michel-Ange, il ne comprenait guère le génie de son rival; il disait que ce *jeune homme était un exemple de ce que peut faire l'étude*. C'est Corneille parlant de Racine. Raphaël fut toujours plein de respect pour l'homme étonnant que les intrigues de la cour de Rome lui donnaient pour rival. Il remerciait le ciel de l'avoir fait naître du temps

par des partisans de Michel-Ange, grands ennemis de Raphaël. C'est ici surtout qu'il ne faut croire que ce que l'on a vérifié sur les ouvrages de ce grand peintre. Un religieux de ma connaissance est allé s'établir à Urbin. Après trois ou quatre ans de travaux, il nous donnera une vie de Raphaël en trois volumes. Voilà la littérature consciencieuse que l'on rencontre souvent en Italie. Ici le plaisir est de travailler et non d'obtenir une récompense.

de Michel-Ange. Buonarotti, dont l'âme n'était pas aussi pure, faisait des dessins fort savants, sur lesquels il faisait appliquer des couleurs par fra Sébastien del Piombo, élève du Giorgion. On rencontre dans les galeries quelques tableaux créés ainsi; ils montrent les corps et non les âmes; chaque personnage a un peu l'air de ne s'occuper que de lui seul. Il y a quelque chose de David, et rien de Mozart. Raphaël dut aux efforts de ses ennemis une activité extrême qui sembla l'abandonner vers la fin de sa carrière, quand Michel-Ange, un peu brouillé avec Léon X, passa plusieurs années à Florence sans rien faire.

Je vous ai fait voir la maison de Raphaël, dans la rue qui mène à Saint-Pierre; c'est là qu'il rendit le dernier soupir en 1520, douze ans après son arrivée à Rome. Nous avons remarqué au palais Barberini, et dans la dernière salle de la galerie Borghèse, des portraits de la Fornarina, qui fut l'occasion de sa mort. Un autre portrait attribué à Raphaël fait l'un des ornements de la tribune de la galerie de Florence. On voit dans cette tête un grand caractère, c'est-à-dire beaucoup de franchise, le dédain de toute ruse, et même cette férocité que l'on rencontre dans le quartier de Trastevere. Cette tête est à mille lieues de l'affectation d'élégance, de mélancolie et de faiblesse physique que le dix-neuvième siècle voudrait trouver chez la maîtresse de Raphaël. Nous nous vengeons en l'appelant laide. Raphaël l'aima avec constance et passion.

Nous parlerons plus tard des trois grands ouvrages de Raphaël qui se trouvent au Vatican : les *Loges*, les *Stanze* et les *Arazzi*, ou tapisseries exécutées à Arras d'après ses cartons ou dessins coloriés. Ces grands travaux m'embarrassent beaucoup; je ne puis me résoudre à n'en pas parler avec détails, et je tremble d'être long.

On rend compte de diverses façons de l'immense quantité d'ouvrages que Raphaël fit pour Jules II et Léon X. Vers 1512,

tous les gens riches de Rome lui faisaient la cour pour avoir quelque chose de sa main. Un peu avant sa mort, Agostino Chigi, riche banquier, obtint qu'il peindrait les aventures de Psyché dans ce charmant petit palais, sur les rives du Tibre, où nous sommes maintenant. Raphaël vécut au milieu du bruit des armes. Dans sa jeunesse, un tyran à la Machiavel régnait à Pérouse, et la bataille de Marignan est de 1515.

GROTTA-FERRATA, 30 août. — On trouve dans ce moment une société charmante dans les palais qui occupent les plus jolis sites de la montagne de Frascati. Il nous arrive souvent de ne pas aller à Rome et de rester à la campagne.

Hier soir il y avait à la villa Aldobrandini un homme d'esprit qui arrive de Naples, M. Melchior Gioja.

« Pour la Calabre actuelle, nous a-t-il dit, ce sont des bois d'orangers, des forêts d'oliviers, des haies de citronniers. »

M. Melchior Gioja nous a fait passer une soirée charmante. Il nous parlait de la Calabre, de Naples, de la Grèce; car la Calabre est aussi grecque que l'Épire. Les habitants ont le front grec, le mouvement des yeux, le nez grecs.

M. Perronti a été chef de bataillon dans les troupes françaises. Sa bravoure est prouvée par cent combats; il a commencé sa carrière par être condamné à mort en 1800; il ne se vante de rien que d'être esprit fort. De ses batailles, pas un mot; mais, outre qu'il sait par cœur le *Compère Matthieu*, la *Jeanne* de Voltaire, etc., dont il cite des fragments, il a toujours quelque nouvelle raison qu'il vous explique, pour prouver que, cinq minutes après la mort, on est tout juste aussi avancé que cinq minutes avant de naître. Le sort a voulu que cet esprit fort se soit trouvé dernièrement à Naples le jour d'une des fêtes de saint Janvier. Par malheur, lui et plusieurs de ses amis se laissèrent entraîner dans la cathédrale de Naples, au milieu de

cette foule immense de gueux qui disent des injures à saint Janvier, et l'appellent *faccia verde* si son sang tarde à se liquéfier. A peine Perronti est-il près de la balustrade de fer qui sépare le public du miracle, qu'il pleure, il se précipite à genoux, et enfin se fait appliquer sur le front et sur la bouche le reliquaire qui contient le précieux sang de saint Janvier. La cérémonie finie, il se cache dans un confessionnal. Le lendemain, honteux et confus, il répondait à tous les quolibets : *C'est plus fort que moi.* Ainsi sont les Italiens esprits forts ; tous les souvenirs chéris de l'enfance, qui forment le caractère, sont liés aux cérémonies pompeuses de la religion catholique ; on ne voit plus heureusement de ces francs athées du quinzième siècle, comme l'Arétin,

> Che disse mal d'ognun fuor che di Cristo,
> Scusandosi col dir : non lo conosco [1].

M. Gioja nous disait : Un des négociants les plus riches de Milan voyageait gaiement en poste avec un de ses amis ; la ga-

[1] L'Arétin fut à lui seul le *Courrier français*, le *Figaro*, etc., en un mot l'opposition tout entière du quinzième siècle. Il est singulier qu'il n'ait pas été assassiné vingt fois. Un siècle plus tard, lorsque l'influence de Charles-Quint eut tout avili en Italie, l'Arétin n'eût pas vécu six mois après avoir écrit. Il mourut en riant. On lui fit cette épitaphe, qui est un chef-d'œuvre de style ; la langue italienne, souvent obscure, est ici claire et limpide :

> Qui giace l'Aretin, poeta Tosco,
> Che disse mal d'ognun fuor che di Cristo,
> Scusandosi col dir : non lo conosco.

Pierre Arétin, né à Arezzo en 1491, mort en 1556, fut, comme on voit, le contemporain de tous les grands hommes de l'Italie. Les sots le calomnient, c'est le sort de l'opposition. Il a écrit des ouvrages fort indécents, mais moins dangereux, selon moi, que la *Nouvelle Héloïse* ou les sonnets de Pétrarque.

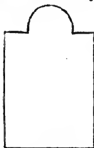
lanterie avait beaucoup de part à leur entretien, et, le voyage resserrant les nœuds de l'amitié, « je ne manquerai pas, à mon arrivée à Milan, de vous présenter à ma maîtresse, » disait le négociant à son ami. On arrive à Loreto. Quelle ne fut pas la surprise de Melchior Gioja quand il vit son ami tourner au sérieux tout à coup, dépenser vingt-deux napoléons d'or pour faire dire des messes pour le salut de sa maîtresse et pour sa *bonne mort* à lui, et emporter force chapelets! Il ne reprit sa gaieté que vingt lieues plus loin, vers Pesaro.

Je serais obligé de faire du style pour donner une idée de ce que nous éprouvions, malgré nous, en revenant, à une heure du matin, à travers le bois, de la villa Aldobrandini à Grotta-Ferrata. Je gâterais, en essayant de le peindre, ce divin mélange de volupté et d'ivresse morale; et, après tout, les habitants de l'Ile-de-France ne pourraient me comprendre. Le climat est ici le plus grand des artistes.

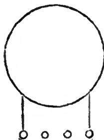
Jamais nous ne nous serions doutés de ces sensations si nous avions vu l'Italie pendant l'hiver, ou seulement si nous eussions restés dans Rome.

1er septembre. — Nous sommes allés voir ce matin l'église de l'Anima, la Navicella, Sainte-Praxède et Sainte-Agnès.

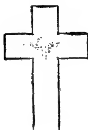
On peut se souvenir des églises de Rome en les classant d'après leur forme. Il y en a quatre :

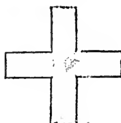


Basilique.



Panthéon.


Croix latine.


Croix grecque.

1° La basilique, dont le plan général rappelle la forme d'une carte à jouer. Par exemple, Sainte-Marie-Majeure; ordinairement le côté opposé à la porte d'entrée se termine en demi-cercle.

La partie demi-circulaire opposée à la porte d'entrée est appelée *tribune* par les Italiens.

2° La forme ronde, comme l'Assomption à Paris et le Panthéon à Rome.

3° La croix latine, c'est la forme d'un crucifix couché par terre.

La partie de la croix qui commence à la porte d'entrée est beaucoup plus longue que les trois autres.

4° La croix grecque. Dans cette forme d'église, les quatre parties de la croix sont de longueur égale, comme Sainte-Agnès, place Navone.

On compte à Rome huit basiliques :

Sainte-Marie-Majeure,
Saint-Paul hors des murs,
Saint-Jean-de-Latran,
Saint-Laurent hors des murs,
Saint-Sébastien,
Sainte-Marie in Trastevere,
Santa-Croce in Gerusalemme.

Saint-Pierre, quoique ayant la forme d'une croix latine, a conservé le nom de *basilique*, qui indique la forme de l'église bâtie par Constantin et démolie sous Jules II.

12 septembre. — Notre passion pour la campagne et la forêt de la Riccia continue. Cependant nous sommes allés à Rome ce matin, le hasard nous a conduits aux *stanze* du Vatican. Aujourd'hui on comprenait Raphaël, on regardait ses ouvrages avec le degré de passion qui fait découvrir et sentir les détails, quelque enfumée que soit la peinture.

On peut prendre mesure d'habit à un homme dédaigneux et froid, comme Childe-Harold, qui, du haut de son orgueil, juge ses sensations et même son esprit, dont il a beaucoup. Mais il n'est au pouvoir de personne de lui faire avoir du plaisir par les beaux-arts. Il faut que l'orgueil daigne se donner la peine d'être attentif: on ne peut pas faire avaler le plaisir comme une pilule; voilà ce que je pensais en style bas, sans le dire à mes amis.

Comme vous le savez, à son arrivée de Florence à Rome, en 1508, Raphaël reçut de Jules II l'ordre de peindre une muraille dans une des *stanze* du Vatican. D'autres peintres en grande renommée y travaillaient alors: c'étaient Pietro della Francesca, Bramantino de Milan, Luca di Cortona, Pietro della Gatta et Pietro Perugino. Tous étaient plus âgés que Raphaël. On peut se figurer la haine et le mépris avec lesquels ils reçurent ce jeune homme si protégé.

Raphaël entreprit son tableau de la *Dispute du saint sacrement*. Il avait à représenter une multitude de grands personnages, héros du christianisme, occupés à méditer ou à disputer sur le mystère de la Trinité. On distingue aux coins d'un autel, sur lequel l'eucharistie est exposée, les quatre grands docteurs, Augustin, Grégoire, Jérôme et Ambroise. Viennent

ensuite les théologiens célèbres, saint Thomas, saint Bonaventure, Scot. Plus loin, une foule de jeunes gens semble apprendre d'eux ce qu'il faut croire de ces mystères, sur lesquels se tromper est si dangereux. Dans la partie supérieure on aperçoit Jésus entre la Madone et saint Jean, et à ses côtés saint Pierre, saint Paul, saint Étienne, qui le premier mourut pour lui. Le Saint-Esprit paraît sous la forme d'une colombe; au plus haut du ciel on voit le Père Éternel entouré d'anges d'une beauté sublime [1].

On trouve bien des traces du Pérugin dans ce premier grand ouvrage de son élève. Au lieu de représenter l'or avec des couleurs, Raphaël, égaré par les idées de richesse, qui dans l'esprit du vulgaire sont si voisines de celles de beauté, employa ici l'or lui-même pour les auréoles des saints et les rayons de la *gloire* de Dieu le Père. Cette *gloire* est dans le genre de celle de la fresque de Saint-Sévère. Dans quelques endroits le style est dur, mesquin, timide. Tout est traité avec ce soin extrême que les nigauds appellent *sécheresse*, mais que beaucoup de personnes préfèrent aux *à peu près* rapides et vagues de la peinture moderne. Raphaël commença ce tableau par le côté droit; arrivé à gauche, on voit qu'il a fait déjà des progrès.

On croit que cette fresque fut finie en 1508. Jules II en fut tellement frappé, qu'il ordonna sur-le-champ à des ouvriers maçons de détruire à coups de marteau les fresques exécutées dans cette chambre par les peintres que nous avons nommés. Jules II voulut que toutes les peintures de ces salles fussent de Raphaël. On ne conserva que quelques ornements du Sodome et une voûte du Pérugin.

[1] Vous aurez beaucoup plus vite du plaisir à Rome, si avant de quitter Paris vous avez lu les descriptions de ces fresques de Raphaël en présence des gravures que Volpato en a données. Elles sont partout, et, par exemple, à la bibliothèque du roi.

15 septembre. — L'aimable colonel Corner nous racontait ce soir, chez madame Lampugnani, qu'un jour, pendant que ses mules reposaient, il s'arrêta dans une auberge d'Espagne, et se mit à la fenêtre.

Un aveugle arriva, s'assit sur le banc devant l'auberge, accorda sa guitare, et puis se mit à jouer négligemment. Une servante venait de loin, portant un vase d'eau sur la tête. D'abord elle se mit à marcher en cadence, puis fit de petits sauts, et enfin, quand elle arriva près de l'aveugle, elle dansait tout à fait. Elle posa sa cruche, et se mit à danser de tout son cœur. Un garçon d'écurie, qui traversait la cour au loin, portant un bât de mule, laissa là son fardeau et se mit à danser. Enfin, en moins d'une demi-heure, treize Espagnols dansaient autour de l'aveugle. Ils s'occupaient fort peu les uns des autres. Il n'y avait pas vestige de galanterie, chacun avait l'air de danser pour son compte, et afin de se faire plaisir, comme on fume un cigare.

Les dames romaines se sont récriées sur la folie des Espagnols : se donner tant de peine pour rien! « Il est certain, me disait M. Corner, qu'il y a dans notre caractère italien quelque chose de sombre et de tendre qui ne s'accommode point des mouvements précipités. Cette nuance de délicatesse et de volupté douce manque tout à fait en Espagne, aussi la beauté y est-elle rare. Les Espagnoles n'ont de fort bien que la jambe et les jolis pieds qui leur servent à danser. C'est aussi ce qu'on peut louer le plus rarement chez nos femmes d'Italie. Ici tout mouvement, quand l'âme est rêveuse, semble un effort pénible. Il y a de beaux yeux en Espagne; mais ils sont durs, et montrent plutôt l'énergie qu'il faut pour les grandes actions que le feu sombre et voilé des passions tendres et profondes.

« L'Espagnol aime la musique qui fait danser; l'Italien, la

musique qui, en peignant les passions, redouble le feu de celle qui le dévore.

« Une ressemblance des deux peuples, c'est qu'une Espagnole, comme une Romaine, désire la même chose *six mois de suite*, ou n'est agitée par aucun désir, et s'ennuie. Une Française jeune porte dans ses volontés un feu et une pétulance qui étonnent et fatiguent l'âme plus prudente d'une Romaine. Mais ce feu de paille dure deux jours. Le caractère du tigre peint assez bien la volupté romaine, si l'on veut y joindre des moments de folie absolue. » — En effet, ai-je répondu, nous venons de rencontrer deux jeunes Romains avec leurs maîtresses et leurs familles, qui, montés sur une charrette, revenaient d'une partie de plaisir au mont Testaccio. Ils chantaient, gesticulaient, et étaient absolument fous, hommes et femmes; il n'y avait pas d'ivresse physique, mais jamais l'*ivresse morale* n'alla plus loin. Voir Casanova.

16 septembre. — Le matérialisme déplaît aux Italiens. L'*abstraction* est pénible pour leur esprit. Il leur faut une philosophie toute remplie de terreur et d'amour, c'est-à-dire un Dieu pour premier moteur. La religion s'est sottement faite *ultra* dans le Nord, elle marche au suicide. Qu'importe aux agents? N'ont-ils pas de bons carrosses? Tout cela n'est pas en Italie. Le promoteur le plus enthousiaste de la révolution de Naples était un prêtre. En ce pays, un pape habile peut ranimer le catholicisme pour plusieurs siècles.

L'Italien adore son Dieu par la même fibre qui lui fait idolâtrer sa maîtresse et aimer la musique. C'est que pour lui il entre beaucoup de crainte dans l'*amour*. L'essentiel pour faire la conquête d'une Italienne, c'est d'avoir l'âme *exaltable*. L'esprit français, qui prouve du *sang-froid*, est un obstacle. C'est ce que l'aimable Paul ne veut pas comprendre. Il amuse

beaucoup, mais ne séduit nullement; il est tout étonné de ne pas plaire à des femmes qu'il fait rire aux larmes.

18 septembre. — Après cinq ou six mois de séjour ici, nous entreprendrons de voir en détail chaque fresque des *Stanze* de Raphaël au Vatican.

Maintenant nous traversons souvent ce sanctuaire de la peinture sublime. Nous jetons, en passant, un coup d'œil sur le tableau, qui, *ce jour-là*, nous semble intéressant. Voici la liste des ouvrages faits par Raphaël dans ces salles obscures.

I

Dans la salle de Constantin, les figures de la *Mansuétude* et de la *Justice*, peintes à l'huile sur le mur, et peut-être la tête de saint Urbain, pape. Après la mort de son maître, Jules Romain peignit à fresque la grande bataille de Constantin contre Maxence; le dessin seulement est de Raphaël. On attribue à ce grand homme le dessin des deux autres grandes fresques à droite et à gauche de la bataille. La figure de la *Mansuétude* a fait la conquête de nos compagnes de voyage dès le premier jour. Dans l'art de passionner une figure isolée, Raphaël ne connaît qu'un rival au monde, c'est le Corrége. Fra Bartolommeo sait donner le sentiment de la vraie piété à un prophète isolé dans sa niche.

II

Les quatre grandes fresques de la seconde salle sont de Raël.

1° *Héliodore chassé du temple;*

2° Le *Miracle de Bolsena,* sur la fenêtre;

3° *Saint Léon arrête l'armée d'Attila,* composition fort in-

telligible, qui ressemble un peu à un bas-relief. Nos dames trouvent qu'Attila a trop de grâces;

4° *Un ange délivre saint Pierre, qui est en prison.* Ceci, en revanche, est un sujet que la seule peinture pouvait rendre.

III

1° La *Dispute du saint sacrement,* premier ouvrage de Raphaël au Vatican, 1508. Ce grand homme sait donner de la grâce même à des théologiens qui disputent. Que de génie ne fallait-il pas pour inventer cette grâce! C'est de la persuasion, de l'onction, de la candeur. Plusieurs têtes de jeunes évêques nous plaisent beaucoup. Quel dommage que Raphaël n'ait pas peint les tragédies de Shakspeare! disait-on hier.

2° L'*École d'Athènes,* réunion idéale de tous les philosophes de l'antiquité. A droite, au coin, les portraits de Raphaël et du Pérugin, son maître. Il y a trois groupes principaux.

3° Au plafond, autour de la fenêtre et au-dessus, la *Prudence,* la *Force* et la *Tempérance.* La peinture n'a jamais rien exécuté de plus difficile. Il y a loin de là aux têtes de femmes du Titien et de Rubens; voir l'*Apothéose de Henri IV.*

4° Justinien et Grégoire IX, aux deux côtés de la fenêtre. Nous avons remarqué les portraits de Jules II, de Léon X et de Paul III.

5° Le *Mont Parnasse.* La tête d'Homère est inspirée. Celle de Sapho a choqué nos compagnes de voyage Il y a trop de force et pas assez de finesse et de mélancolie. Un plafond de M. Ingres, au Louvre, rappelle un peu la manière de dessiner de Raphaël. C'est le contraire du *genre vaudeville.* Honneur à l'homme de courage qui ose lutter avec le genre français par excellence! Quand Raphaël ou Beethoven sont à la mode, le Parisien les adore mais il ne les sent pas.

IV

Cette salle fut peinte en 1517.

1° L'*Incendie du Borgo*. Dans les pensions de jeunes demoiselles, à Paris, on fait dessiner la figure de femme qui est à droite. Elle porte un vase d'airain et appelle au secours. Nos compagnes de voyage l'ont reconnue avec le plus vif plaisir, et nous ne passons jamais ici sans nous arrêter devant cette fresque. Le musée de Paris a de fort bonnes copies à l'huile de sept ou huit fresques des *stanze*. Quand le public aura-t-il la permission de les voir?

2° La *Bataille d'Ostie*, victoire de saint Léon IV sur les Sarrasins; tout n'est pas de la main de Raphaël; beaux soldats, bien militaires;

3° Le *Couronnement de Charlemagne*, par saint Léon III;

4° La *Justification de saint Léon III*. La voûte de cette salle est du Pérugin.

Les soubassements des *stanze* sont de Polydore de Caravage, qui eut le bon esprit d'imiter les bas-reliefs de la colonne Trajane. C'est ce qui reste de plus *ressemblant* sur les Romains.

20 septembre. — Il faut absolument se faire une idée du mot style, autrement nous tomberions dans des périphrases infinies.

Le quai Voltaire est peuplé d'estampes qui représentent la *Madonna alla Seggiola* (que Waterloo a rendue au palais Pitti). Les amateurs distinguent deux gravures de ce tableau célèbre : l'une de Morghen, l'autre de M. Desnoyers. Il y a une certaine dissemblance entre ces estampes, c'est ce qui fait la différence des *styles* de ces deux artistes. Chacun a cherché d'une manière particulière l'imitation du même original.

Supposons le même sujet traité par plusieurs peintres, l'*Adoration des rois*, par exemple.

La force et la terreur marqueront le tableau de Michel-Ange. Les rois seront des hommes dignes de leur rang, et paraîtront sentir devant qui ils se prosternent.

Chez Raphaël, on songera moins à la puissance des rois; ils présenteront des formes plus distinguées, leurs âmes auront plus de noblesse et de générosité. Mais ils seront tous éclipsés par la céleste pureté de Marie et les regards de son fils. Cette action aura perdu sa teinte de férocité hébraïque; le spectateur sentira confusément que Dieu est un tendre père.

Donnez le même sujet à Léonard de Vinci. La *noblesse* sera plus sensible que chez Raphaël lui-même; la force et la sensibilité brûlante ne viendront pas nous distraire; les petites âmes, qui ne peuvent pas s'élever jusqu'à la majesté naïve, seront charmées de l'*air noble* des rois. Le tableau, chargé de sombres demi-teintes, semblera respirer la mélancolie.

Il sera une fête pour l'œil charmé s'il est du Corrége. Mais aussi la divinité, la majesté, la noblesse ne saisiront pas le cœur dès le premier abord; les yeux ne pourront s'en détacher, l'âme sera heureuse, et c'est par ce chemin qu'elle arrivera à s'apercevoir de la présence du Sauveur des hommes.

Le *style* en peinture est la manière particulière à chacun de dire les mêmes choses. Chacun des grands peintres chercha les procédés qui pouvaient porter à l'âme cette *impression particulière* qui lui semblait le grand but de la peinture. Un choix de couleurs, une manière de les appliquer avec le pinceau, la distribution des ombres, certains accessoires, etc., *augmentent le style* d'un dessin. Tout le monde sent qu'une femme qui attend son amant ou son confesseur ne prend pas le même chapeau. Le vulgaire des artistes donne le nom de *style* par excellence au style qui est à la mode. En

1810, quand on disait à Paris : Cette figure a du *style*, on voulait dire : Cette figure ressemble à celles de David.

Chez le véritable artiste, un arbre sera d'un vert différent s'il ombrage le bain où Léda joue avec le cygne (délicieux tableau du Corrége, gravé par Porporati), ou si des assassins profitent de l'obscurité de la forêt pour égorger le voyageur (*Martyre de saint Pierre l'inquisiteur*, par le Titien, maintenant à Venise, où le soleil le gâte).

Vous sentirez le *style* de Raphaël quand vous reconnaîtrez la teinte particulière de son âme dans sa manière de rendre le *clair-obscur*, le *dessin*, la *couleur* (ce sont les trois grandes parties de la peinture).

23 septembre. — Je vois avec une peine infinie que je rebuterais mes amis si je voulais par force leur faire admirer les *stanze*. Au fond, telle enluminure de M. Cammuccini leur plaît davantage, et le *Déluge* de Girodet leur semble supérieur à Michel-Ange. Je me réfugie dans les explications historiques.

Pour bien comprendre la plupart des tableaux des grands maîtres, il faut se figurer l'atmosphère moral au milieu duquel vivaient Raphaël, Michel-Ange, Léonard de Vinci, le Titien, le Corrége et tous les grands peintres qui ont paru avant l'école de Bologne[1]. Eux-mêmes étaient imbus d'une foule de

[1] Voici quelques dates :
Michel-Ange, né en 1474, mort en 1563;
Léonard de Vinci, né en 1452, mort en 1519;
Fra Bartolommeo della Porta, né en 1469, mort en 1517;
Raphaël Sanzio, né en 1483, mort en 1520;
Le Corrége, né en 1494, mort en 1534;
Le Titien, né en 1477, mort en 1576;
Paul Véronèse, mort en 1588, au moment ou naissaient les Carraches, le Guide, le Guerchin, le Dominiquin, les grands peintres de l'école de Bologne.

préjugés oubliés aujourd'hui, et qui régnaient avec force surtout chez les vieillards riches et dévots qui leur commandaient des tableaux.

Un vieillard s'appelait Jean-François-Louis; il demandait au Corrége de lui faire un tableau représentant la Madone tenant le Sauveur dans ses bras, et il voulait voir autour du trône de Marie saint Jean-Baptiste, saint François, qui a vécu si longtemps après lui, et saint Louis, roi de France. Que peuvent se dire ces personnages, qui, dans la vie réelle, ont été séparés par tant de siècles? Le riche vieillard, qui portait leurs noms, voulaient qu'ils fussent revêtus de tous leurs attributs, afin qu'on pût les reconnaître facilement. Ainsi saint Laurent ne marche jamais sans avoir à ses côtés un petit gril qui rappelle celui sur lequel il souffrit le martyre; sainte Catherine a toujours une roue; saint Sébastien porte des flèches, etc. Souvent il faut supposer que les saints placés dans un tableau sont invisibles les uns pour les autres. Vous sentez pourquoi les plus grands peintres se sont si peu occupés de la *composition*; c'est l'art de faire que tous les personnages d'un tableau concourent à une même action, comme cela se voit dans un drame.

Le Bronzino et la plupart des peintres florentins, qui ont imité Michel-Ange à l'aveugle, comme nos sculpteurs imitent l'antique, ne songent qu'à faire de belles académies dans des positions fort singulières et à peine possibles. Ils ont été conduits à rechercher ce genre de mérite par les dévots qui leur demandaient un tableau représentant saint Pierre, saint Léon et saint François-Xavier. Quelle action commune peut lier ces personnages? Mais voici un grand avantage : le vieillard qui commandait le tableau, et probablement le peintre, croyaient fermement que, au moment du jugement terrible qui suit la mort, saint Pierre, saint Léon et saint François-Xavier seraient

les avocats du dévot auprès du Tout-Puissant, et plaideraient sa cause avec d'autant plus de zèle qu'il les aurait plus honorés pendant sa vie. Vous avez vu dans Saint-Pierre que les paysans d'aujourd'hui croient encore que le chef des apôtres est fort attentif, du haut du ciel, aux hommages que l'on rend à sa statue de bronze, qui est dans son église au Vatican.

En suivant dans tous leurs détails les mœurs et les croyances du treizième et du quatorzième siècle, on verrait le pourquoi de plusieurs choses ridicules que l'on remarque dans les tableaux des grands peintres [1]. La religion chrétienne permettait alors toutes les passions, toutes les vengeances, et n'exigeait qu'une chose : c'est qu'on crût en elle.

24 septembre. — Du temps de Raphaël et de Michel-Ange, le peuple était, comme toujours, en arrière d'un siècle; mais la haute société raffolait des écrits de l'Arétin et de Machiavel. L'Arioste donnait des conseils à Raphaël pour son tableau du *Parnasse* au Vatican, et les plaisanteries qu'il a placées dans son divin poëme retentissaient dans les palais des nobles. La religion ne produisait guère alors d'autre effet sur la classe élevée que de donner une passion aux vieillards : elle les guérissait de l'ennui et du dégoût de toutes les choses par la peur de l'enfer.

Cette peur extrême, se réunissant au souvenir de l'amour qui avait été la passion de leur jeunesse, a créé tous les chefs-d'œuvre des arts que nous voyons dans les églises. C'est de 1450 à 1530 qu'ont été faites les plus belles choses; soixante

[1] L'*auréole* des saints est peut-être l'imitation d'un effet électrique, que quelque jeune novice aura remarqué en allant éveiller avant le jour, pour *matines*, un vénérable vieillard qui couchait dans des draps de laine.

ans plus tard, le désir de la gloire produisit l'école de Bologne, qui a imité toutes les autres, mais qui eut à agir sur des passions moins vierges. Je doute que le Guide crût beaucoup aux saints qu'il peignait. La *bonne foi* nuit peut-être à l'esprit, mais je la crois indispensable pour exceller dans les arts. Le Guide est touchant par ses têtes de belles femmes regardant le ciel, que nous appelons des *Madeleines*. Il disait avec enthousiasme : « J'ai deux cents manières différentes de faire regarder le ciel par deux beaux yeux. »

Un poëte qui voulait plaire à la haute société du siècle de Raphaël, s'écriait : « Vous me demandez ma croyance : je crois dans le bon vin et dans le chapon rôti ; en y croyant, on est sauvé. »

> Rispose allor Margutte : a dirtel tosto,
> Io non credo più al nero che all' azzurro,
> Ma nel cappone, o lesso, o vuolsi arrosto;
> E credo alcuna volta anco nel burro.
> . . . .
> Ma sopra tutto nel buon vino ho fede,
> E credo che sia salvo chi gli credo.
>
> Pulci, *Morgante maggiore*, canto XVIII, stanza cli.

Mais, en 1515, la bourgeoisie et le bas peuple croyaient fermement aux miracles ; chaque village avait les siens, et on avait soin de les renouveler tous les huit ou dix ans, car en Italie un miracle vieillit, et les dévots l'avouent sans peine. Ils croient avec tant de sincérité, qu'ils répéteraient, au besoin, le mot de saint Augustin : *Credo quia absurdum.* Je crois parce que c'est absurde.

25 septembre. — Les jésuites ont recréé de nos jours la religion telle qu'elle était avant Luther ; ils disent à leurs

élèves du collége de Modène : *Faites ce qu'il vous plaira, et ensuite venez nous le raconter.*

Qu'il y a loin de cette religion commode, qui se contente de demander l'aveu des péchés, à la sombre croyance du bourgeois de Londres, qui, le dimanche, *ne va pas se promener*, de peur d'offenser Dieu ! Voir les sermons de M. Irwing, où la meilleure compagnie se presse tous les dimanches.

J'allais à l'église, un dimanche matin, à Glascow, avec le banquier auquel j'étais recommandé ; il me dit : « Ne marchons pas si vite, *nous aurions l'air de nous promener*. Son crédit eût été diminué par ce péché. En Amérique, on fait souvent descendre, le dimanche, le voyageur qui court en malle-poste. On veut le sauver malgré lui ; voyager, c'est travailler. On permet ce péché au courrier, qui travaille pour l'intérêt d'argent de beaucoup de monde ; mais on arrête le voyageur qui se damne pour son intérêt particulier. On est plus immoral à Rome, mais pas si sot. Nous sommes ici en présence du point extrême des deux religions Nous voyons un autre contraste, la liberté la plus pure et le despotisme le plus complet.

26 septembre. — Vers l'an 1515, quand François Ier et la noblesse française s'immortalisaient dans les plaines de Marignan, le bas peuple d'Italie croyait sur la religion des choses telles, qu'un jour il paraîtra impossible qu'il y ait eu des gens dans le monde capables de les imaginer et de les écrire.

A la vérité, les hommes supérieurs de cette époque avaient le malheur d'être athées, ou, du moins, ne voyaient dans Jésus-Christ qu'un philosophe aimable, dont la vie était exploitée par des gens adroits.

Après la barbarie complète du neuvième siècle, l'Italie

avait eu des républiques marchandes qui lui donnèrent ce *fonds de bon sens* que, dans tout ce qui ne regarde pas les miracles et les saints, l'on retrouve encore dans le caractère italien. Depuis 1530 et Charles-Quint, tout ce qui était possible a été tenté pour l'avilir[1].

Mais, dans l'intervalle de trois siècles, de la chute des républiques à l'importation du despotisme espagnol (de 1230 à 1530), les princes, qui, dans chaque ville, avaient usurpé le pouvoir souverain, vivaient avec les gens d'esprit du pays. Chose incroyable, mais qui paraîtra moins surprenante si l'on considère que Laurent de Médicis, Alphonse d'Est, Léon X, Jules II, les Can della Scala, les Malatesta, les Sforza, et vingt autres, auraient été comptés parmi les premiers hommes de leur siècle, même quand une révolution les aurait privés du pouvoir.

La plupart des grands peintres ne survécurent pas de beaucoup à l'année 1520, marquée par la mort de Raphaël. Vers cette époque, l'incrédulité descendait rapidement dans les classes moyennes. « Allez dire à mon ami le cardinal, disait Rabelais mourant, que je vais chercher un grand peut-être. »

La liberté de penser dura en Italie jusqu'à Paul IV, qui avait été grand inquisiteur (1555). Ce pape vit le péril que Luther faisait courir au catholicisme. Lui et ses successeurs s'occupèrent sérieusement de l'éducation des enfants, et bientôt les croyances les plus plaisantes recommencèrent à Rome, à Naples et dans toute l'Italie située au delà de l'Apennin. Ce ne sont que crucifix qui parlent, que madones qui se fâchent,

[1] Étudier le *règne modèle* du grand duc Come I[er], à Florence. Non content d'exiler tous les Toscans qui montraient quelque générosité, il les faisait assassiner au loin. Les hommes vils avaient seuls des droits à sa protection.

qu'anges qui chantent les litanies à la procession : tout cela s'est renouvelé en 1814 et a duré jusqu'en 1820.

Vers 1750, les hautes classes de la société partageaient encore ces croyances. Et enfin, en 1828, j'ai vu à Naples des familles fort nobles et fort riches croire à la liquéfaction du sang de saint Janvier, qui s'opère à jours fixes, trois fois par an.

Les plus jolies femmes ôtent leur chapeau pour que le prêtre puisse appliquer sur leur front le reliquaire qui contient le vénérable sang.

Nous avons vu l'une des plus aimables répandre des larmes au moment où elle donnait un baiser à ce reliquaire, et, un mois auparavant, elle s'était donné mille peines pour faire venir de Marseille un exemplaire de Voltaire. L'introduire à Naples n'avait pas été une petite affaire. Les amis de cette dame recrutaient les leurs au café près de la poste, pour aller voir le vaisseau français, et, au retour, chacun prenait un volume de Voltaire dans chacune de ses poches.

Un soir, nous entendîmes, sous les fenêtres de cette dame, des pétards que des enfants tiraient dans la rue en l'honneur d'un saint dont c'était la fête; il y avait grande illumination et grand concours de peuple dans l'église voisine, qui portait le nom de ce saint : la dame en dit beaucoup de mal. Quelques Français qui avaient aidé à faire prendre terre à l'exemplaire de Voltaire virent dans ces plaisanteries l'effet des doctrines voltairiennes; ils commençaient à s'égayer sur les miracles, mais on les reçut fort mal. La belle Napolitaine ne se moquait du saint voisin que par *jalousie*. Elle s'appelait Saveria et adorait saint Xavier, son patron, dont la fête, qui avait eu lieu quelques jours auparavant, avait été célébrée d'une façon beaucoup moins brillante. — Il y avait un fonds d'*italianisme* dans le caractère de Napoléon : c'était l'amour des cordons de

toutes couleurs et la crainte du prêtre. La couleur éclatante des cordons entre pour beaucoup dans le plaisir que l'Italien sent à les regarder et à les porter.

A côté des croyances qui régnaient exclusivement en Italie vers 1769, époque de la naissance de Napoléon, l'amour entraînait aux démarches les plus étranges. Une bonne confession à Pâques effaçait tout; on avait bien peur pendant huit jours, et puis l'on recommençait. Il n'y avait nulle hypocrisie, on était de bonne foi dans la peur comme dans le plaisir.

28 septembre. — Rome a été république un instant en 1798. De 1800 à 1809 elle fut gouvernée par Pie VII, qui, étant cardinal et évêque de Césène, avait fait une proclamation fort libérale. En 1809, elle se vit réunie à l'Empire français, et le Code civil commença à la civiliser, en montrant à tous que la justice est le premier besoin. La conscription était vue avec horreur; mais les conscrits qui sont revenus civilisent leurs villages, comme le font en Russie les soldats qui ont vu la France. De 1814 à 1823, le cardinal Consalvi a résisté du mieux qu'il a pu à l'influence de M. de Metternich et des cardinaux payés par l'Autriche. Le cardinal Consalvi ne voulait pas croire aux carbonari, et avait la plus vive répugnance à ordonner des supplices. Cet homme supérieur avait une grande peur du diable.

Les choses ont bien changé sous Léon XII; la Romagne et Rome même ont vu des supplices atroces infligés à des innocents. Léon XII aussi avait une peur véritable du diable. La nuit, cette peur le réveillait en sursaut. — Anecdote de Munich.

En 1824, j'ai assisté à la canonisation de saint Julien. Le nouveau saint a été élevé à cette dignité, parce que, entrant un jour chez un gourmand, c'était un vendredi, il voit des

alouettes rôties sur la table ; aussitôt il leur rend la vie ; elles s'envolent par la fenêtre, et le péché devient impossible [1].

L'un de nous, qui a été en garnison dans des villages italiens, a souvent entendu parler de madones qui tournent les yeux ou qui soupirent. L'effet assuré de ce genre de miracles est d'enrichir le cabaretier voisin. Au bout de six mois, lorsque le prodige commence à trouver des incrédules, l'autorité ecclésiastique le défend. Nos compagnes de voyage attendent avec impatience un tel miracle pour aller le voir. Nous remarquons que la haute société de Rome croit à ces miracles, ou, du moins, a peur d'offenser la Madone, en se permettant d'en plaisanter. La bourgeoisie s'en moque ouvertement. Le bas peuple de Trastevere, ou du quartier des Monti, y croit fermement, et ferait un mauvais parti à qui manifesterait un doute.

Un de ces jours, un jeune peintre allemand, du plus grand talent, fut frappé de la beauté céleste d'une jeune femme qui était sur la porte de sa maison, via della Longara. Sans songer à mal, le peintre s'arrêta à quelques pas d'elle. Un homme à favoris énormes parut bientôt sur la porte, s'approcha de l'étranger et lui dit, avec un regard expressif : « *Passa, o mai più non passerai.* » Va-t'en, ou bientôt tu ne pourras plus t'en aller.

L'administration française a laissé dans l'âme des Romains un souvenir colossal qui, peu à peu, se change en admiration.

La classe moyenne, qui, à Rome, commence à l'homme qui jouit de cent louis de rente, lit Voltaire et le Compère Matthieu, qui lui semble bien plus joli que Voltaire. Les hautes classes,

[1] *Historique.* Voir le *Diario di Roma*, journal officiel des États du pape. Montesquieu disait : « A quoi bon calomnier l'inquisition ? » Un autre saint vient d'être canonisé pour avoir changé un chapon gras en carpe.

au contraire, ont horreur des mauvais livres, et j'ai trouvé sur les sofas une traduction italienne de Rollin, annotée par M. Letronne, qui passe, parmi les jeunes marquis, pour un philosophe bien hardi.

En revanche, rien n'est comparable au solide bon sens des bourgeois de Rome. Dialogue de la populace avec le pauvre jeune homme qui fut *mazzolato* à la porte du Peuple vers 1825. Le jeune homme, qui peut-être n'avait pas seize ans, s'écriait, en marchant au supplice : Ah ! je suis innocent de la mort du prêtre ! Le peuple lui répondait en chœur : « *Figlio, pensa a salvar l'anima; del resto poco cale.* » Mon ami, pense à sauver ton âme ; le reste n'est plus rien pour toi.

Un boucher fut condamné aux galères, en 1824, pour avoir vendu de la viande un vendredi. A la vérité, à la même époque, dans un département du midi de la France, un procureur du roi concluait, devant son tribunal, à une amende de deux cents francs et à quinze jours de prison contre deux voyageurs qui avaient mangé de la viande un vendredi. En France, on s'est contenté de dire : Voilà un juge qui veut avoir la croix. A Rome, le peuple a été indigné de la condamnation du boucher *e se l'è legata al dito*, me disait un Romain : le peuple se l'est liée au doigt ; ce qui veut dire : a mis cette condamnation au nombre des griefs dont un jour il se vengera. Ce peuple est moins éloigné que nous des grandes actions ; il *prend quelque chose au sérieux*. En France, dès qu'on a expliqué avec esprit le *pourquoi* d'une bassesse, elle est oubliée.

12 octobre 1827. — Nous nous plaisons à la campagne et négligeons Rome. Il me semble que nos compagnes de voyage ne regrettent pas encore le joli château à dix lieues de Paris. Le sage Frédéric a dit que, en ce qui le concerne, le jour des regrets serait la veille du départ pour retourner en France.

L'année dernière, le mois d'août fut passé dans un joli château; de là nous épiions le plus chétif cabriolet qui cheminait sur la grande route. Un excellent télescope de Reichenbach était braqué; le moindre sot qui arrivait faisait événement, tant on s'amuse à la campagne. Pour qu'elle soit agréable, il faut y porter des passions ou la lassitude des passions. Mais qu'y peut trouver un être aimable et bon qui a grande envie de s'amuser, et qui meurt de peur d'être ridicule en s'amusant? Les richesses, la naissance, ne font que rendre le mal plus incurable; on est privé de deux sources de désirs non encore proscrites par la vanité.

Je soupçonne que tels sont les motifs qui amènent à Rome; mais tout cela a été soigneusement déguisé par toutes les phrases *convenables* (le *convenable* est le grand malheur du dix-neuvième siècle) sur le plaisir de la tranquillité, l'amour des fleurs, des beaux arbres, etc.; et l'on sacrifie tout cela au désir de voir Rome. Sur quoi je dis : Un homme qui sèmerait du blé, et toujours au bout de trois mois passerait la charrue sur son champ, voyant que le blé ne se reproduit pas, n'aurait aucune idée de la formation des épis et de la manière dont le blé se récolte.

Et mes amis se moquent de moi.

26 octobre. — Excepté pour les faits très-voisins de nous, comme la conversion des protestants par les dragons de Louis XIV, ou pour les faits insignifiants, comme la victoire de Constantin sur Maxence, l'histoire, comme on dit, n'est qu'une fable convenue; mais on ne se fait pas d'idée de la vérité de cette maxime. Si jamais vous vous trouvez à Édimbourg ou à Copenhague, dans les salons les mieux composés, faites-vous raconter l'histoire de la *Terreur*, ou celle du 18 brumaire.

Les faits suivants, qu'il est de mon devoir de raconter à mes amis, ne sont guère moins prouvés ou plus romanesques que tout ce qu'il est d'usage de croire au collége sur l'histoire de France; cependant j'invite la plupart des lecteurs à sauter cinq ou six pages.

M. Courier, dont la mort encore impunie ne fait pas l'éloge des juges de France, m'avait prêté l'excellent livre de M. Clavier, qui donne l'*histoire probable de la guerre de Troie.*

M. Clavier fut un véritable savant, tel que les Boissonnade, les David, les Hase et quelques autres.

Énée, après avoir échappé, avec quelques soldats, au massacre qui suivit la prise de Troie, entreprit avec eux un voyage de mer alors de la plus grande hardiesse. Après avoir erré entre tous les écueils de la Méditerranée, il aborda enfin en Italie dans les Campi Laurenti. Un étranger qui arrivait avec deux cents guerriers mourants de faim était respectable dans ces temps de petite population. Énée, moins pleureur que ne l'a fait Virgile, épousa Lavinia, fille du roi Latinus, et fonda une ville nommé Lavinium. Il mourut après avoir eu de Lavinia un fils nommé Ascagne, lequel fonda Alba Longa, trente ans après que son père eut fondé Lavinium.

Le fils d'Ascagne naquit par hasard dans une forêt, ce qui lui fit donner le nom de *Silvius,* qui devint celui de sa dynastie.

Le fils de celui-ci, Eneas Silvius, lui succéda, et voici les noms des rois qui régnèrent de père en fils dans Albe : Latinus, Silvius, Alba, Atis, Capis, Capetus, Tiberinus. Ce dernier se noya dans le fleuve Albula, qui prit le nom de Tibre.

Tiberinus eut pour successeurs Agrippa, Romulus, Aventinus, lequel fut tué par un coup de tonnerre, et donna le nom d'*Aventin* au mont sur lequel on l'enterra. C'est là qu'est aujourd'hui la jolie église de Sainte-Sabine, où nous avons remarqué ce charmant tableau de Sasso-Ferrato. Après Aventi-

nus, régna Procus, qui eut deux fils, Numitor et Amulius; ce dernier usurpa la couronne sur son frère aîné.

Nous voici enfin arrivés à la fable célèbre connue de toute la terre. Rea Silvia, fille de Numitor, et qui malgré elle avait été vouée au culte de Vesta, se trouva enceinte; elle dit qu'un dieu avait été son époux. Il paraît qu'Amulius, redoutant les partisans de son frère, n'osa pas faire périr Rea Silvia. Elle accoucha de deux jumeaux, Romulus et Rémus, qui, par ordre d'Amulius, furent exposés dans les bois sur la rive gauche du Tibre (au Velabro, vers l'endroit où est aujourd'hui l'Arco di Giano Quadrifronte). Une louve, ou une femme connue par ce surnom injurieux, donna son lait à Rémus et à Romulus. Arrivés à l'âge de dix-huit ans, ils tuèrent l'usurpateur Amulius, et replacèrent leur aïeul Numitor sur le trône d'Albe. Mais Rémus et Romulus avaient vécu dans les bois, où ils subsistaient de vols, ainsi que leur troupe, composée des plus mauvais sujets des peuplades de la rive gauche du Tibre. Ce genre de vie avait été ennobli en quelque sorte par le grand projet de rendre la couronne à leur aïeul Numitor. Cette restauration accomplie, les deux jeunes brigands s'ennuyèrent bientôt dans Albe, où ils étaient regardés comme des hôtes incommodes. Ils eurent recours à l'expédient dicté par la nécessité; car on ne pouvait alors ni voyager à l'étranger, ni aller habiter la campagne seul : ils résolurent de fonder une ville, et remirent au vol des oiseaux à décider lequel des deux choisirait le site de la ville et lui donnerait son nom. Rémus ne fut pas favorisé par le sort; il se fâcha et perdit la vie.

Le 21 avril, dans la troisième année de la sixième olympiade, Romulus, après avoir pris les augures, fonda sa ville sur le mont Palatin, où il avait été élevé, et lui donna la forme carrée. Ce jour, 21 d'avril, fut à jamais consacré par les Romains, qui l'appelaient *Palilia*.

D'après les rites prescrits par la religion de cette époque, le circuit de la ville fut tracé par une charrue attelée d'une vache et d'un taureau, celui-ci placé à droite.

L'enlèvement des Sabines eut lieu vers l'an 4 de Rome. Il paraît qu'à la suite de cette entreprise Romulus fut battu; car, quatre années plus tard, l'an 8 de Rome, il fut obligé de partager la couronne avec Tatius, roi des Curites.

Tatius occupa le mont Tarpeius, appelé depuis Capitolin; ils l'enfermèrent dans la ville. La vallée qui sépare le mont Palatin du mont Capitolin devint naturellement la place publique ou le Forum, dans lequel les habitants de toutes ces petites cabanes placées sur le sommet des monts passaient les jours de fête à discuter les moyens de n'être pas massacrés par les peuplades voisines; car alors tel était le droit de la guerre. Il y a loin de là à être conquis comme nous l'avons été en 1814 par les alliés. Cette terrible présence de la mort et du déshonneur le plus infâme, suite immédiate et immanquable de la conquête, explique l'histoire des quatre premiers siècles de Rome.

Tout Romain était laboureur ou soldat, et ne pouvait pas être autre chose. Au milieu de ces terribles nécessités, lorsque la mort par la faim ou la mort par l'épée venait punir le moindre manque de prudence, on sent qu'aucun Romain ne perdait son temps à une chose aussi inutile que celle d'écrire l'histoire.

Le nom de ceux des rois de Rome qui n'ont rien fait a probablement été oublié, et le temps de leur règne réuni au règne du prince leur prédécesseur ou leur successeur qui s'était signalé par quelque établissement utile ou par quelque grande victoire. C'est ainsi que Romulus régna trente-huit ans, et que le sage Numa Pompilius, qui donna des lois à Rome, eut un règne de quarante-cinq ans. Numa était Sabin, et réunit

à la ville une partie du Quirinal (près de la colonne Trajane).

Tullus Hostilius, troisième roi, renferma le mont Cœlius dans l'enceinte de Rome, et y transporta les habitants d'Albe, qui venait d'être détruite.

Le premier des Tarquins voulut construire en pierres de taille le mur de Rome, jusque-là formé, à ce qu'il paraît, de simples moellons. La mort l'en empêcha, et ce projet fut exécuté par le sixième roi de Rome, Servius Tullius, qui monta sur le trône en l'année 176.

Quatre cent quatre-vingt-dix-huit ans plus tard, Sylla agrandit l'enceinte de Servius Tullius; plusieurs empereurs firent des augmentations partielles; et enfin, l'an 271 de Jésus-Christ et 1022 de Rome, l'empereur Aurélien construisit l'enceinte qui porte son nom.

Quand les rois furent chassés de Rome, les Grecs étaient établis avec leur civilisation et leurs arts dans la grande Grèce et sur les côtes d'Italie. Ils étaient bien voisins de Rome, puisqu'ils occupaient le pays de Naples. Mais l'intérieur du pays était habité par les aborigènes. Quelques années avant Jésus-Christ, Rome était maîtresse de tout le pourtour de la Méditerranée, et son empire s'étendait bien loin des côtes, en Europe, en Asie et en Afrique.

Quoi qu'on en ait dit, il ne reste aucun vestige certain et reconnu de l'enceinte d'Aurélien. Les murs actuels n'ont que seize milles et demi de circonférence. Nous en avons fait le tour très-commodément en cinq heures, en nous arrêtant souvent pour chercher des vestiges de l'enceinte de Servius Tullius et de celle d'Aurélien. Sortis par la porte del Popolo, nous sommes allés jusqu'au Tibre; revenant ensuite sur nos pas, nous avons passé devant le muro Torto, ensuite devant les portes de la villa Borghèse et de la maison de campagne de Raphaël. Nous avons vu les portes Salara, Pia, S. Lorenzo,

Maggiore, S. Giovanni, S. Sebastiano, S. Paolo, et sommes venus rejoindre le Tibre, près du mont Testaccio.

La partie la plus ancienne des murs actuels ne remonte qu'à l'année 402 de l'ère chrétienne; à cette époque, l'empereur Honorius rétablit les murs, ainsi que le prouvent les inscriptions placées au-dessus de plusieurs des portes.

A droite du Tibre, c'est-à-dire sur le territoire étrusque, les murs de la ville sont tout à fait modernes et n'offrent aucun intérêt. Vers l'an 850, le pape Léon IV éleva des murs pour défendre Saint-Pierre du pillage des Sarrasins, et cette portion de la ville s'appela citta Leonina. Quatre portes sont ouvertes sur le territoire étrusque : deux dans le Trastevere; les portes Portèse, sur le bord du Tibre, et Saint-Pancrace; deux dans la ville de Léon IV : savoir, Cavalleggieri et Angelica.

Point d'argent monnayé à Rome avant 268; le luxe arrive après Pyrrhus, 479; mais l'orgueil de ces guerriers le fait gigantesque, apparemment craignant les sarcasmes des Étrusques ou des Grecs de l'extrémité de l'Italie, qui pouvaient leur reprocher le manque de finesse.

28 octobre. — Ce matin, nous nous sommes embarqués en dehors de la porte del Popolo, sur un grand bateau que nous avions fait venir de Ripetta; c'est le port du Tibre, derrière le palais Borghèse. Nous avions pris un grand bateau, parce que le cours du Tibre, dans Rome, passe pour être d'une navigation dangereuse. Nous avons passé sous quatre ponts, le pont Saint-Ange, orné par le Bernin, dont la direction est nord et sud; les ponts Sixte, Quattro-Capi et San-Bartolomeo. Nous avons vu les restes de trois ponts ruinés, savoir : le pont Vatican, le pont Palatin, et le Sublicio; nous avons pénétré dans la cloaca Massima.

Du temps d'Auguste, Rome était divisée en quatorze quar-

tiers (*regiones*); on a les noms que portaient ces régions vers l'an 380. Rome est encore divisée aujourd'hui en quatorze rioni, ou quartiers, dont les noms sont écrits au coin des rues.

Ce sont Monti, vers Sainte-Marie-Majeure, dont la population est regardée comme féroce;

Trevi, ainsi nommé à cause de la belle fontaine;

Colonna, Campo-Marzo, Ponte, Parione, Regola, S.-Eustachio, Pigna, Campitelli, S.-Angelo, Ripa;

Et, sur le territoire étrusque, Trastevere, célèbre par l'énergie de ses habitants, et Borgo; c'est le nom que Sixte-Quint lui donna en 1587. C'était auparavant la citta Léonina.

Rome, 2 novembre 1827. — Un préfet du roi Murat nous racontait ce soir qu'un Calabrois, *homme honnête et bon*, était venu lui proposer un jour, dans la simplicité de son cœur, de faire assassiner à frais communs son ennemi, dont il venait de découvrir la retraite, et que le préfet cherchait de son côté, parce que le ministre de la police lui avait donné l'ordre de l'arrêter. Madame L*** s'est fait répéter les mots *bon* et *honnête*, ils étaient dits de bonne foi. On peut être bon et honnête à Cosenza ou à Pizzo, tout en faisant assassiner son ennemi. Du temps des Guise, on pensait ainsi à Paris; et il n'y a pas cinquante ans que la bonne compagnie de Naples avait encore ces idées: tel était le point d'honneur. Ne pas se venger dans certain cas par l'assassinat, c'était comme à Paris recevoir un soufflet sans en demander raison.

Voilà le plaisir de voyager. Je m'émerveille de cette anecdote, que je crois véritable; racontée à Paris, elle m'eût fait hausser les épaules.

Dans les petites villes, à partir de la frontière de Toscane vers Pérouse, jusqu'à Reggio de Calabre et à Otrante, un différend pour un mur mitoyen produit des injures qui blessent si pro-

fondément ces cœurs sensibles et sombres (à la façon de J.-J. Rousseau dans ses dernières années), qu'il faut du sang. Le préfet napolitain, notre ami, reprochait à un paysan de ne pas payer ses impôts. « Que voulez-vous que je fasse, monsieur? répondit le paysan, la grande route ne produit rien. Il ne passe personne; j'y vais cependant souvent avec mon fusil; mais je vous promets d'y aller chaque soir, jusqu'à ce que j'aie ramassé les treize ducats qu'il vous faut. » Notez bien, si vous voulez comprendre les contemporains de Cimarosa, que ce paysan n'a pas la moindre idée qu'il doit légitimement ces treize ducats au roi, qui pour ce prix-là donne la justice, l'administration publique, etc., etc. Il regarde le roi comme un homme heureux qui occupe une belle place anciennement établie; cet homme heureux est le plus fort, et par le moyen de ses gendarmes extorque de lui, paysan des Calabres, treize ducats, qu'il aimerait bien mieux employer à faire dire des messes pour l'âme de son père. Le droit du roi sur les treize ducats lui semble absolument le même que celui que lui, paysan, exerce sur la grande route, la *force*.

Quelle distance de ces idées à celles qui, depuis la vente des biens nationaux, règnent dans les villages de France!

Comment voulez-vous établir un gouvernement constitutionnel parmi de tels êtres? Grâce au climat et à la race des hommes (ce sont des Grecs)[1], l'éducation fera en dix ans à Naples ce qu'elle ne peut opérer qu'après un demi-siècle en Bohême. Un Frédéric II, avec dix ans d'enseignement mutuel, placerait ce pays à la hauteur des chambres. Le *carbonarisme* n'est peut-être qu'un enseignement mutuel auquel le *danger*

[1] Voir la savante dissertation de M. le docteur Edwards sur les races d'hommes et les rapports de la physiologie et de l'histoire. Paris, 1829.

donne une sanction étonnante (on fusille encore dans les Calabres en juin 1827). C'est la canaille élevée par les moines qui est abominable; n'oubliez pas que beaucoup de petites villes renferment des hommes qui, au besoin, suivraient la ligne des Mirabeau, des Babeuf, des Dupont de Nemours. Je citerai M. le colonel Tocco, parce qu'il est en lieu de sûreté. Comment voulez-vous engager un tel peuple à se battre pour l'*honneur?* Il se battra pour se venger de son ennemi ou pour obéir à san Gennaro. Notez que son imagination est si vive, qu'elle en est folle; il se fait une image terrible de la douleur et des blessures.

Quant à se battre pour son roi, vous venez de voir quelles idées il se fait de cet être heureux et puissant. Que lui importe qu'il s'appelle Ferdinand ou Joachim?

Le Turc est bien moins idolâtre que l'adorateur de san Gennaro. Mais je m'arrête; les hommes qui ont le pouvoir et qui donnent des bals aux gens riches ont prié ceux-ci de flétrir du nom d'*inconvenants* certains détails vrais que l'on pourrait donner sur les gouvernements. Il y aurait du cynisme à raconter ce qui se passe dans les palais de Naples et de Rome. Il faut se borner aux généralités et invoquer pour l'Italie le bienfait de l'*éducation*. L'Espagne n'a pas eu un Voltaire, il lui faut vingt années comme 1826 et dix mille supplices. — Demandez l'histoire des religieuses de Baiano.

Rome, 4 novembre. — Que ne peut-on pas oser dans un pays qui n'a fait qu'entrevoir la civilisation moderne du 17 mai 1809 jusqu'en avril 1814? Quel immense bienfait pour l'artisan de Rome, que la mise en activité du Code civil! Et vous lui parlez des *deux chambres!* C'est parler de millions au malheureux qui a besoin de deux francs pour aller dîner. Ce soir, chez M. Tambroni, un de mes nouveaux amis, qui sera cardi-

nal, déplorait l'existence de cette époque *corruptrice* (administration française de 1809 à 1814 ; il m'a dit fort poliment que tous les Français étaient *hérétiques*. (Ne prêchent-ils pas les *bonnes actions* et l'*examen personnel?*)

Le Romain éclairé qui regrette le plus le tribunal de première instance, la cour d'appel et toute l'*admirable justice* du régime français (c'est leur mot), voit cependant avec bien de la peine que nous soyons des hérétiques (aujourd'hui en 1828).

Pendant cinq années une idée singulière se répandait à Rome : c'est que l'on pouvait obtenir quelque chose d'un préfet sans payer sa maîtresse ou son confesseur.

Mon ami disait : « Ici il est permis d'oser aux ouvriers qui cultivent la vigne du Seigneur ; si le zèle les égare un instant, ils n'ont pas à craindre le rire de l'impiété et les récits satiriques de votre liberté de la presse. »

Si, dans une famille composée de quatre sœurs, lui ai-je répondu, on fait une robe d'une certaine étoffe lilas aux deux aînées, les cadettes meurent de chagrin jusqu'à ce qu'elles aient obtenu une robe semblable. Notre littérature a donné à la France le droit d'aînesse en Europe ; Napoléon et la République ont renouvelé ce droit. La France a une certaine chose nommée la *Charte :* la Russie et l'Italie pleureront jusqu'à ce qu'elles aient une charte.

6 novembre. — Aujourd'hui nous nous sommes réveillés avec la curiosité d'étudier plus exactement le site des diverses enceintes de Rome.

Il faut avoir un plan de Rome ancienne et chercher les murs bâtis par Romulus. C'est à peu près comme Paris, que l'on trouve d'abord dans une petite partie de l'île Notre-Dame. Cette retraite de brigands courageux, nommée Rome, n'occupa d'abord que le seul mont Palatin (aujourd'hui villa Farnese),

et ensuite le mont Capitolin. Numa, que je suppose pour le moment le successeur immédiat de Romulus, comprit dans la ville une partie du mont Quirinal.

Tullus Hostilius, que l'on regarde comme le troisième roi de Rome, après avoir détruit Albe, en transporta les citoyens dans sa ville, suivant les usages de ces temps primitifs, et les établit sur le mont Cœlius (où est aujourd'hui la villa Mattei). Du haut du mont Cœlius, qui fut enfermé dans les murs de Rome, les Albains apercevaient les ruines de leur patrie.

Ancus Martius, successeur de Tullus, détruisit les villes de Tellène, Ficana et Politorium; il en transporta les habitants sur le mont Aventin (où est aujourd'hui le prieuré de Malte), et il enferma ce mont dans le mur de Rome. Il jeta sur le Tibre un pont de bois, qui, depuis, fut rendu célèbre par la valeur d'Horatius Coclès. Il eût été de la dernière imprudence d'établir un pont sans le défendre par une forteresse; Ancus Martius construisit une citadelle sur le Janicule, point très-important à occuper, car les villes d'Étrurie, dominées par les prêtres, gouvernées sous eux par des rois, et jouissant d'un degré de civilisation fort avancé, commençaient à être jalouses de Rome.

Les rois d'Étrurie ou lucumons, contrariés par les prêtres, n'attaquèrent pas Rome d'assez bonne heure pour la détruire; mais ils lui firent courir de rudes dangers, et enfin, après plusieurs siècles de guerres continues, pendant lesquelles les Romains adoptèrent en partie la religion de l'Étrurie, ce pays finit par être conquis [1]. Je demande pardon pour cette digression, qui dessine la position militaire de Rome pendant les premiers siècles de son existence. Le danger venait pres-

[1] Pignotti raconte fort bien tout ceci sans emphase, et sans chercher à se donner de l'importance. Voir Micali et Niebuhr

que toujours de la rive droite du Tibre, le côté étrusque.

Servius Tullius construisit tout autour de la ville des murs très-solides en blocs carrés de pierre volcanique. Il établit un rempart nommé Agger, depuis l'extrémité orientale du Quirinal jusqu'à l'emplacement qui est occupé aujourd'hui par l'église de Santo-Vito, sur l'Esquilin. Rome comprenait alors sept collines à l'orient du Tibre; de là le nom de Septicollis. On voit qu'on ne fit pas attention, en lui donnant ce nom, à la petite forteresse établie sur le Janicule (rive droite du Tibre). L'enceinte de Servius Tullius avait environ huit milles; il ajouta deux monts à la ville, le Viminal et l'Esquilin, ainsi qu'une partie du Quirinal.

Depuis Servius Tullius jusqu'à l'empereur Aurélien, Rome, devenue puissante, se défendit par ses armées, et ne fut pas réduite à songer à la force de ses murs. Mais Aurélien craignit que les Barbares, dans quelqu'une de leurs excursions, ne s'emparassent par surprise de la capitale de l'empire. Il commença une enceinte nouvelle qui fut achevée par Probus, successeur de Tacite.

Notre étude d'aujourd'hui a eu pour but de nous faire une idée nette de la Rome qu'habitèrent les héros. Nous sommes allés revoir le tombeau de Caïus Poblicius Bibulus, place Macel de' Corvi, au commencement de la montée de Marforio, à l'extrémité méridionale du Corso. Ce monument vénérable fut érigé hors des murs de Servius Tullius pour honorer la mémoire d'un citoyen qui avait bien mérité de la patrie. Il est de travertin et orné de quatre pilastres qui supportent un bel entablement. Cela nous a fait plus de plaisir que la plus belle statue.

Dans l'étude de ces antiquités reculées, l'essentiel est d'admettre pour probable ce qui est probable, et de ne croire que ce qui est prouvé; je ne parle pas de preuves mathématiques, chaque science a un degré de certitude différent.

On dit que le mur d'Aurélien avait presque cinquante milles d'étendue; le contemporain Vopiscus l'assure.

Vous savez que les murs actuels n'ont que seize milles. La partie la plus ancienne ne remonte qu'à l'année 402, et fut relevée par les ordres d'Honorius. Il faut se faire une idée nette des dix ou onze collines sur lesquelles Rome s'étendit, et étudier leur histoire. Le mont Capitolin avec ses deux sommets; le mont Cœlius, nommé d'abord Querquetularius, à cause des chênes qui le couvraient, etc.

Grâce à d'immenses travaux, les monuments anciens de Rome ont tout à fait changé d'aspect depuis 1809, et la science qui s'en occupe est devenue plus raisonnable.

J'ai beaucoup abrégé l'article précédent, et toutefois je crains qu'il ne soit encore bien ennuyeux. Il épargnera des recherches assommantes aux voyageurs curieux de ces sortes de détails. J'espère que les autres sauteront de temps en temps huit ou dix pages.

M. Nibby a publié un ouvrage sur les murs de Rome. On peut consulter Nardini, Fontana et vingt autres.

La logique a fait de grands progrès depuis ces savants. On aime mieux ignorer que croire à la légère.

De tous ces livres un seul doit trouver grâce à vos yeux; achetez chez M. Giegler, libraire à Milan, l'édition française de Quirino Visconti. Les gravures sont de l'aimable Locatelli. La lecture de Visconti augmente le plaisir que l'on trouve à Rome.

Frédéric aime les Étrusques et leur influence sur les Romains. J'ai le malheur de ne croire que ce qui est prouvé. Au lieu de *rêver* à l'histoire, j'aime mieux employer mon imagination à la musique ou à la peinture.

Frédéric dit du mal de Cimarosa ou du Corrége quand je refuse de croire aux grandes actions des Étrusques.

Ils furent les élèves des Égyptiens et les maîtres des Romains; mais les Romains, qui, avant tout, songeaient à la guerre, ne leur prirent d'abord que leur religion, et longtemps repoussèrent les arts. Les patriciens voulaient la religion à cause du *serment;* c'était la loi de *recrutement* à Rome. Les Étrusques savaient construire des canaux, à ce que disent leurs amis; ils avaient une architecture très-avancée. Voyez Volterra. Conclurons-nous de la forme pyramidale donnée au tombeau de Porsenna (douteux), que les Étrusques admiraient les pyramides d'Égypte? La forme pyramidale n'est-elle pas donnée par les tas de pierres formés au coin des champs dans les pays de montagnes comme la Toscane? Les Étrusques avaient apparemment inventé la *voûte* ce miracle de la jeune architecture inconnu aux Égyptiens.

Il ne faut qu'un homme sombre et tendre comme J.-J. Rousseau pour inoculer une religion à un peuple. Si cet homme pousse l'amour du pouvoir, ou la pique d'amour-propre contre ses ennemis, jusqu'à se faire brûler, sa religion en fait des progrès bien plus rapides. Ainsi, donnez le courage d'une femme de Calcutta à un saint Paul, et la nouvelle religion prend des ailes.

Probablement il y avait en Étrurie une caste qui faisait travailler les nigauds à son avantage (profit). Elle avait des secrets magiques. On trouve celles de ses formules magiques qui guérissaient les animaux dans l'ouvrage de Caton le Censeur intitulé *de Re rustica*. M. le prince de Hohenlohe prouve, de nos jours, que, quand le malade croit à certaines paroles, elles le guerissent souvent. Les patriciens, qui tiraient un si bon parti des augures, les prirent aux Étrusques.

Figurez-vous un président de collége électoral chargé par M. de Villèle d'escamoter des votes. Au moment où il voit entrer une douzaine d'électeurs libéraux il déclare qu'il aperçoit

deux hirondelles qui volent dans un sens singulier et de *mauvais augure*. Là-dessus, il lève la séance, et les électeurs ennemis eux-mêmes se retirent *tout pantois*.

Tels furent les augures tirés de l'Étrurie pour les Romains contemporains de Fabius Maximus !

L'air du Vatican est-il fait pour inspirer la *crédulité?* Quel bel endroit pour y réunir une assemblée d'archéologues !

L'alphabet des Étrusques dérivait, comme tous les autres, de celui des Phéniciens, ce peuple d'industriels. Les Étrusques n'avaient pas reçu leurs lettres des Grecs, puisqu'ils écrivaient de droite à gauche et supprimaient les voyelles brèves, comme les Hébreux.

L'étrange *aspiration* que l'on trouve dans l'italien de Florence vient de l'étrusque.

10 novembre. — Ce matin, nos compagnes de voyage se plaignaient de ne pas trouver de musique en Italie. Sur ce qu'on leur avait dit de ce pays, je crois qu'elles se figuraient qu'on ne s'y parle qu'en chantant. Elles déclarent que tous les voyageurs sont des menteurs.

Dans la rue, vis-à-vis le café de' Servi, à Milan, nous avons trouvé de la musique bouffe sublime, à laquelle ces dames n'ont pas seulement fait attention. Dans la rue, en France, on rencontre des reparties pleines de finesse et d'à-propos, et de la musique à faire grincer des dents.

Un voyageur note ce qu'il trouve de singulier : s'il ne dit pas qu'il fait jour en plein midi à Modène, en conclurez-vous que le soleil ne se lève pas sur le quartier général des jésuites? Un voyageur note les différences; entendez que tout ce dont il ne parle pas se fait comme en France.

Rien de plus faux que cette dernière ligne. Non, l'action la plus simple ne se fait pas à Rome comme à Paris; mais cette

différence à expliquer, c'est le comble de la difficulté. Un de mes amis l'a tenté autrefois ; les gens graves ont dit qu'il était chimérique. Les yeux accoutumés à se fixer sur les grands intérêts des peuples ne voient pas les nuances de mœurs et de passions.

L'Italie a sept ou huit centres de civilisation. L'action la plus simple se fait d'une manière tout à fait différente à Turin et à Venise, à Milan et à Gênes, à Bologne et à Florence, à Rome et à Naples. Venise, malgré des malheurs inouïs qui vont l'anéantir, a la franche gaieté ; Turin, la bilieuse aristocratie. La bonhomie milanaise est célèbre autant que l'avarice génoise. Pour être considéré à Gênes, il faut ne manger que le quart de son revenu, et, si l'on est vieux et riche, jouer de mauvais tours à ses enfants : par exemple, mettre dans leurs contrats de mariage des conditions insidieuses. Mais tout est plein d'exceptions dans ce monde. La maison d'Italie où l'on reçoit les étrangers avec le plus de grâce est celle de M. le marquis del Negro, à Gênes. La position de la Villetta, jardin de cet homme aimable, est unique pour la beauté et le pittoresque. J'y ai vu un médecin célèbre qui se fâche lorsque les Anglais veulent le payer à chaque visite. Malgré cet éclatant contraste, Gênes n'en est pas moins la ville de l'avarice ; on dirait une petite ville du midi de la France.

Les Bolonais sont remplis de feu, de passions, de générosité, et quelquefois d'imprudence. A Florence, on a beaucoup de logique, de prudence et même d'esprit ; mais je n'ai jamais vu d'hommes plus libres de passions ; l'amour même y est si peu connu, que le plaisir a usurpé son nom. Les grandes et profondes passions habitent Rome. Pour le Napolitain, il est l'esclave de la sensation du moment ; il se souvient aussi peu de ce qu'il sentait hier qu'il ne prévoit le sentiment qui demain l'agitera. Je crois qu'aux deux bouts de l'univers on ne trou-

verait pas des êtres aussi opposés, et se comprenant si peu, que le Napolitain et l'habitant de Florence.

On a plus de gaieté à Sienne, qui n'est qu'à six lieues de Florence : on trouve de la passion à Arrezzo. Tout change en Italie toutes les dix lieues. D'abord les races d'hommes sont différentes. Supposez deux îles de la mer du Sud que le hasard d'un naufrage a peuplées de chiens lévriers et de barbets; une troisième est remplie d'épagneuls; une quatrième, de petits chiens anglais mopses. Les mœurs sont différentes. Grâce au saugrenu de la comparaison, vous saisirez toute l'étendue de la différence que l'expérience établit entre le flegmatique Hollandais, le Bergamasque à demi fou tant ses passions sont vives, et le Napolitain à demi fou tant il suit avec impétuosité la *sensation du moment.*

Longtemps avant les Romains, l'Italie était divisée en vingt ou trente peuplades, non-seulement étrangères les unes pour les autres, mais ennemies. Ces États, conquis plus ou moins tard par les Romains, gardèrent leurs mœurs et probablement leur langage. Ils ressaisirent leur individualité lors de l'irruption des Barbares, et reconquirent leur indépendance au neuvième siècle, lors de l'établissement des célèbres républiques du moyen âge. Ainsi l'effet de la différence des races d'hommes a été fortifié par les intérêts politiques.

Cinq ou six petits détails de mœurs auraient montré plus clairement ce que j'ai tâché d'indiquer par ces phrases pleines de gravité.

11 novembre. — Les meilleurs voyages en Italie sont ceux de Forsyth, de Brosses, Misson, Duclos, Lalande. Les Mémoires de Casanova, édition de Leipsick, peignent fort bien les mœurs antérieures au coup de canon du pont de Lodi (1796). Le voyage le plus curieux par le ridicule est celui du prêtre Eus-

tace, qui prétend qu'à Rome l'administration française voulait *vendre les matériaux de Saint-Pierre*. Quelques Anglais deviennent rouges de colère quand on rappelle que Napoléon dépensait des millions pour déterrer la basilique près la colonne Trajane, la colonne de Phocas, le temple de la Paix, etc. Comme le siècle est méfiant, je vais citer M. Eustace.

« What then will be.... the horror of my reader when I inform him.... the french committee turned its attention to Saint-Peter's and employed a company of Jews to estimate and *purchase* the gold, silver, and bronze, that adorn the inside of the edifice, as well as the copper that covers the vaults and dome on the outside! »

Ce livre a eu huit éditions en Angleterre, et nous le voyons chez tous les voyageurs de la classe élevée. Il faut que la France soit bien grande pour exciter une haine si furibonde.

Burke, le Châteaubriand de l'Angleterre, a dit de nous pire encore.

Les commis marchands français qui courent l'Italie savent par cœur les traits d'esprit du président Dupaty, aussi ridicule qu'Eustace. Son voyage, protégé par les industriels, a eu quarante éditions, et celui du président de Brosses n'a pu arriver qu'à la seconde.

12 novembre. — Les différences que l'on remarque entre Florence, Naples, Venise, etc., s'effacent chez les hommes dont les pères avaient cinquante mille livres de rente. Beaucoup de jeunes gens riches et nobles de Naples ont l'air gai d'un jeune Anglais au bal d'Almack's.

Chez les jeunes Italiens qui ne sont ni très-nobles ni très-riches, la haine, l'amour, etc., empêchent la vanité de naître.

En général, ils sont mal vêtus, ils portent trop de barbe et de cheveux, leurs cravates et leurs bagues sont trop massives. Tout cela leur nuit beaucoup auprès des belles dames qui viennent du Nord. Elles ne trouvent de grâces qu'aux jeunes dandys florentins; les passions ne leur font pas oublier la vanité. Ils sont fort beaux. Les bals du prince Borghèse, à Florence, nous ont frappés. Tous les samedis Son Altesse offre à la société trente-sept salons de plain-pied, magnifiquement meublés et éclairés. Son architecte, homme d'esprit, a fait faire toutes les étoffes à Lyon; les dessins sont adaptés à la grandeur de chaque salon, et la couleur est calculée de manière à faire accord ou contraste avec la couleur de la tenture du salon voisin. Les bals du prince Borghèse et du banquier Torlonia, à Rome, sont supérieurs à ceux donnés jadis par l'empereur Napoléon et à tout ce que nous avons vu dans le Nord.

15 novembre. — Hier, au bal de M. Torlonia, nous avons rencontré huit ou dix jeunes banquiers allemands, fort riches, dit-on. Ces messieurs ont des talents; ils sont poëtes, musiciens, peintres, etc. Aucun d'eux ne présente l'idée d'une nouvelle édition de Turcaret, comme....

Le roi de Bavière fait des vers singuliers et remplis d'âme, s'ils ne sont excellents. Quant à l'histoire ancienne, on ne s'en doute qu'en Allemagne. Tout ce qu'on publie en France sur l'antiquité est à mourir de rire.

Tout ce bavardage incohérent est le procès-verbal de notre conversation d'hier. — Nos dames se sont liées avec M. de Strombeck, l'un des hommes les plus spirituels, les plus naïfs et les plus savants que j'aie rencontrés. Il nous explique avec candeur les rares vestiges des premiers siècles de la république. Il ne craint pas de se déshonorer en disant souvent:

« Je ne sais pas. » Quelquefois il nous fait rire, en nous citant la manière dont les écrivains français, et par exemple la Harpe, traduisent les auteurs grecs ou latins, qu'ils disent admirer. Je ne pensais pas que nous fussions si fats. Courier me l'avait cependant bien dit; mais je croyais que sa misanthropie exagérait.

Le 17 novembre 1827. — Rome comprend dans ses murs dix ou onze collines qui serrent le Tibre de fort près et en font un fleuve rapide et profondément encaissé. Ces collines semblent dessinées par le génie du Poussin, pour donner à l'œil un plaisir grave et en quelque sorte funèbre. Suivant moi, Rome est plus belle par un jour de tempête. Le beau soleil tranquille d'une journée de printemps ne lui convient pas. Ce sol semble disposé exprès pour l'architecture. Sans doute il n'y a pas ici comme à Naples une mer délicieuse, la volupté manque; mais Rome est la ville des tombeaux; le bonheur qu'on peut s'y figurer, c'est le bonheur sombre des passions, et non l'aimable volupté du rivage de Pausilippe.

Quelle vue plus singulière que celle du prieuré de Malte, bâti sur le sommet occidental du mont Aventin, qui, du côté du Tibre, se termine en précipice! Quelle impression profonde produisent, vus de cette hauteur, le tombeau de Cecilia Metella, la voie Appienne et la campagne de Rome! A l'autre extrémité de la ville, au nord, que peut-on préférer à la vue que l'on a du monte Pincio, occupé jadis par trois ou quatre couvents, et que le gouvernement français a transformé en un jardin magnifique? Croiriez-vous que les moines sollicitent la destruction de ce jardin, le seul qui existe à Rome à l'usage du public? Le cardinal Consalvi fut un impie aux yeux des curés de campagne, qu'il s'est donnés pour collègues, parce qu'il n'accorda pas exclusivement à une vingtaine de moines

Augustins la vue délicieuse de la campagne de Rome et du monte Mario, placé vis-à-vis le Pincio. Rien ne dit que les Augustins ou Camaldules ne rentreront pas dans leurs droits. Les collines élevées qui dans Rome bordent le Tibre, forment des vallées tortueuses et profondes. Les labyrinthes produits par ces petites vallées et les collines semblent disposés, suivant le mot du fameux architecte Fontana, pour donner lieu à l'architecture d'étaler ce qu'elle a de plus beau.

J'ai vu des Romains passer des heures entières dans une admiration muette, appuyés sur une fenêtre de la villa Lante, sur le mont Janicule. On apperçoit au loin les belles figures formées par le palais de Monte-Cavallo, le Capitole, la tour de Néron, le Monte-Pincio et l'Académie de France, et l'on a sous les yeux, au bas de la colline, le palais Corsini, la Farnesina, le palais Farnèse[1]. Jamais la réunion des jolies maisons de Londres et de Paris, fussent-elles badigeonnées avec cent fois plus d'élégance, ne donnera la moindre idée de ceci. A Rome souvent une simple *remise* est monumentale[2].

Ce n'est point sur les collines qu'on a bâti la rue du Corso et la Rome actuellement habitée, mais bien dans la plaine, auprès du Tibre, et au pied des monts. La Rome moderne occupe le Champ de Mars des anciens; c'est là que Caton et César venaient se livrer aux exercices gymnastiques, néces-

[1] C'est à peu près d'ici qu'est prise la grande vue perspective de Rome gravée par Piranesi. C'est un portrait fort ressemblant dans le style des portraits d'Holbein. (Grande abondance de détails secs; voir l'admirable portrait d'Érasme au Louvre.)

[2] C'est ce qui fait que les architectes qui aiment leur art ne peuvent plus quitter Rome M. Pâris, dont les recueils sont maintenant à la bibliothèque de Besançon, voulut bien, en 1811, m'expliquer Rome. Les idées de cet homme habile et passionné, fort intéressantes pour moi feraient longueur ici.

saires au général comme au soldat, avant l'invention de la poudre.

Il faudrait jeter les yeux sur la carte géologique du sol de Rome, donnée par M. Brochi.

La Rome habitée se termine au midi par le mont Capitolin et la roche Tarpéienne, à l'occident par le Tibre, au delà duquel il n'y a que quelques mauvaises rues, et à l'orient par les monts Pincio et Quirinal. Les trois quarts de Rome à l'orient et au midi, le mont Viminal, le mont Esquilin, le mont Cœlius, l'Aventin, sont solitaires et silencieux. La fièvre y règne, et on les cultive en vignes. C'est au milieu de ce vaste silence que se trouvent la plupart des monuments que va chercher la curiosité du voyageur.

18 novembre. — Plus une sensation est inaccoutumée, plus vite on s'en fatigue. C'est ce qu'on lit dans les yeux ennuyés de la plupart des étrangers qui courent les rues de Rome un mois après leur arrivée. Dans la ville qu'ils habitent, ils voyaient un objet d'art huit ou dix fois par an ; à Rome il leur faut voir chaque jour huit ou dix choses qui ne sont nullement utiles pour faire gagner de l'argent, et nullement plaisantes ; elles ne sont que *belles*.

Les étrangers ont bientôt par-dessus les yeux des tableaux, des statues et des grands ouvrages de l'architecture. Si, pour comble de malheur, par suite de quelque caprice du gouvernement des prêtres, il n'y a pas de spectacle, les voyageurs prennent Rome en guignon. Le genre de conversation qu'ils peuvent rencontrer le soir chez les ambassadeurs n'est encore que de l'admiration pour les chefs-d'œuvre des arts. Rien ne semble plus insipide. Dès les premiers symptômes de la maladie que je viens d'indiquer, on ne doit pas marchander le remède ; il faut fuir et aller passer huit jours à Naples ou dans

l'île d'Ischia; et, si l'on en a le courage, y aller par mer; on s'embarque à Ostie.

A Paris, dès l'instant qu'on est décidé à entreprendre le voyage de Rome, il faudrait s'imposer la loi d'aller au Musée de deux jours l'un; on accoutumerait son âme à la sensation du beau. Les deux statues de Michel-Ange, qui sont au Musée d'Angoulême, feraient comprendre le grandiose du quinzième siècle.

Grotta-Ferrata, 20 novembre. — Quand on veut savoir l'histoire, il faut avoir le courage de la regarder en face. Ce soir, chez la jolie madame Dod**, qui a une charmante *conversazione* à Frascati, de l'autre côté de notre forêt, un moine, le R. P. Rangoni, nous disait : « Les gens de Modène ont le diable au corps, mais il y a là un prince énergique et sensé qui comprime le carbonarisme et l'impiété.

« Je me trouvais à Modène, continue-t-il, quand on pendit le prêtre N., noble et carbonaro. »

Je supprime de tristes détails.

« Mais cette mort, continue le père Rangoni, a été provoquée par une mort dans le sens contraire, et je pourrais même dire deux. Depuis Salicetti, le plus beau génie que l'Italie ait produit pour la police a été sans doute Giulio Besini. C'était un homme sans naissance, qui, s'appuyant sur la peur comme M. Manger de Cassel, parvint à cette fortune immense dans un petit État despotique, d'être le favori d'un souverain homme de sens et très-fin lui-même.

« Besini était directeur de la police à Modène. Le souverain avait eu un autre favori qui est devenu fou, et dans sa folie dit des horreurs de la maison d'Autriche.

« Le père de Giulio Besini était juge, et comme tel chargé de prononcer sur le sort de certains accusés auxquels on im-

putait le crime de carbonarisme. La veille de la sentence, Besini père dit, avec un singulier mélange d'envie de servir son prince et de respect pour son métier de juriste : « Il n'est « pas prouvé que les gens à juger demain soient sectaires « (carbonari); mais je les condamnerai à mort comme fauteurs. » Il expira dans la nuit, quinze heures seulement après ce propos.

« Son fils Giulio voulut, contre l'usage, assister à ses obsèques, qui eurent lieu la soirée suivante. Il était dans l'église, pleurant à chaudes larmes et regardant le drap mortuaire qui couvrait son père, lorsqu'une vieille femme s'approche et lui dit : « Tu vois où est ton père; si tu ne changes, tu y seras bien-« tôt. » On peut juger si le chef tout-puissant de la police la plus terrible qui fût jamais fit faire des recherches, et avec quelle rapidité; mais la vieille femme avait disparu, et probablement était un des jeunes gens qui regardaient les *carabiniers* courir et s'agiter dans l'église (c'est le nom des gendarmes à Modène).

« Giulio Besini eut, dit-on, une peur extrême, mais ne changea rien dans sa manière d'agir. La faveur dont il jouissait lui était devenue trop nécessaire. Il sortait rarement et bien accompagné; il avait obtenu d'avoir une garde. Un soir il céda tout à coup à une envie de se promener qui lui vint; il sort, donnant le bras à un ami; deux carabiniers, par lesquels il se faisait toujours accompagner, venaient de tourner le coin d'une rue; tout à coup l'ami qui accompagnait Besini se sent renverser d'un coup de poing, Besini lui-même tombe; il est percé d'une courte épée qui, entrant près du foie, remontait vers le cœur et sortait par l'épaule; il survécut quatre heures.

« Jamais recherches ne furent mieux dirigées que celles qui suivirent cet horrible attentat, et jamais recherches ne furent plus infructueuses. Les circonstances de la blessure, de la mort, de la poursuite, ont occupé le pays pendant plusieurs

mois (et formé le caractère des jeunes Modénois de dix-huit ans). Le malheureux Besini, homme rempli d'esprit et de courage, avait eu un pressentiment. Du reste, le genre de vie du Pygmalion de Télémaque, ni d'aucun tyran, ne peut être comparé à celle que cet ambitieux a menée pendant les six mois qui se sont écoulés entre la mort de son père et la sienne. »

Ce singulier récit avait produit le plus profond silence dans le salon; il touchait à des intérêts pour lesquels on pend dans les États de Léon XII. J'omets vingt circonstances pittoresques, mais odieuses; nous n'avons pu deviner de quel parti est notre *fratone*. Il s'est tu; et, pendant que le silence continuait encore, il a pris une glace tranquillement (à fort petites cuillerées, et *saporitamente* comme un cardinal célèbre).

Le *fratone* sentait qu'il avait payé son billet d'entrée dans le salon, et n'a plus ouvert la bouche de toute la soirée. Il regardait madame Lampugnani et souriait à ce qu'elle disait; la céleste beauté de la jeune Milanaise faisait oublier au moine les intérêts de son ambition.

Cette grande figure sombre recouverte de la superbe robe noire et blanche de l'ordre de Saint-Dominique était réellement imposante. Le *fratone* a plu à nos compagnes de voyage; madame Lampugnani nous fera dîner avec lui. Je place ici ce que le P. Rangoni nous a dit huit jours après.

« Lors de l'enfantillage nommé à tort révolution du Piémont, les élèves de l'Université de Modène se révoltent. Ils reçoivent de leurs chefs occultes l'ordre de s'apaiser, et tout à coup ils se laissent apaiser. Les troupes étaient déjà en marche. L'aide de camp de S. A., officier Piémontais, qui avait réussi à apaiser la sédition, dit à *** : « Deux élèves m'ont « servi à ramener les autres, il faut les récompenser. — Il faut « les punir, » dit cet homme de sens. Et on les enferme dans la prison du Rubiera.

« Pendant cinq ans, M. le marquis Sanguinetti, à cause de son attachement à M. le duc de Modène, avait été en butte à la police de Napoléon. Il eut deux fils chassés de l'Université, pour la part qu'ils avaient prise à la révolte, et vint demander grâce.— « Allez en exil avec eux. »

A l'occasion de toutes ces anecdotes, dont je supprime les plus vives, on récite un sonnet de Maggi. Je retiens les trois derniers vers, qui peignent l'état des âmes de 1530 à 1796, depuis la prise de Florence jusqu'au réveil de l'Italie par les armées françaises.

> Darsi pensier della commun salvezza
> La moderna viltà periglio stima,
> E per ventura il non aver fortezza [1].

Le roi de B*** a parfaitement rendu cette pensée dans une pièce de vers que S. M. a daigné lire chez madame Martinetti.

22 novembre. — Ce soir Frédéric a fort bien défendu le voyageur Lalande contre les injures d'un savant anglais. Les jésuites, amis de M. de Lalande, lui fournirent un grand nombre de Mémoires sur chaque ville d'Italie. Ces Mémoires avaient l'avantage d'être écrits par des jésuites habitant ces villes, et l'on en trouve de fort bons extraits dans le voyage de Lalande. Cet athée célèbre a de la simplicité, de l'esprit; il n'est impatientant que lorsqu'il copie les sottises que MM. Cochin ou Falconet ont imprimées sur les beaux-arts. Il faut voir de quel ton ces artistes inconnus parlent des plus grands maîtres. La partie historique du voyage de Lalande est remplie de falsifi-

[1] Recueil du P. Ceva, page 113. Le soir, avant de nous séparer, nous lisons souvent avec plaisir un sonnet ou deux. Les littératures de France ou d'Angleterre n'ont rien de comparable aux sonnets et aux *nouvelles*.

cations jésuitiques. Il se garde bien, par exemple, de parler des lettres que Pétrarque a écrites sur la cour des papes. Malheureusement Pétrarque veut faire du beau style latin, et devient souvent vague et obscur. On écrirait de plaisants Mémoires avec ces lettres; nous en avons lu plusieurs, en rentrant, dans le bel exemplaire in-folio des *Œuvres* de Pétrarque, que le libraire de Romanis vient de vendre à Frédéric au prix de cent quatre-vingts pauls; on l'aurait eu pour un louis à Paris.

J'oubliais une grande discussion sur le *beau idéal* chez madame la duchesse de D***. M. le cardinal Spina, monsignor N. et M. Nystrom, jeune architecte suédois, ont parlé avec tout l'esprit possible. Les premiers siècles de la peinture ne se sont pas doutés du *beau idéal*.

Voyez les peintures du Ghirlandajo, faites vers l'an 1480, en Toscane. Les têtes sont d'une vivacité qui surprend, d'une vérité qui enchante. On appelait *beau* ce qui était fidèlement copié, le *beau idéal* eût passé pour incorrection. Ce siècle voulait-il honorer un peintre, il l'appelait le *singe* de la nature. Les peintres n'aspiraient qu'à être des miroirs fidèles, rarement choisissaient-ils. L'idée de *choisir* ne parut que vers 1490.

Grotta-Ferrata, 23 novembre. — Le temps est décidément à la pluie; nous allons passer trois jours à Rome, afin de voir Saint-Pierre, comme si nous devions nous en *éloigner pour jamais*.

ARTICLE PREMIER.

ASPECT EXTÉRIEUR.

Rome, 24 novembre. — Ce matin, lorsque notre calèche a débouché du pont Saint-Ange, nous avons aperçu Saint-Pierre

au bout d'une rue étroite. Napoléon avait annoncé le projet de marquer son entrée dans Rome par l'achat et la démolition de toutes les maisons qui sont à la gauche de cette rue. Il dit une fois que ce décret-là serait signé par son fils; mais le monde s'est remis au petit pas, et le régime constitutionnel est trop sage pour faire jamais une aussi folle dépense.

Nous avons suivi cette rue droite, ouverte par Alexandre VI, et sommes arrivés à la place de' Rusticucci, sur laquelle, tous les jours à midi, la garde du pape monte la parade avec force musique et tambours, mais sans jamais pouvoir prendre le pas. Cette place s'ouvre sur l'immense colonnade formant deux demi-cercles à droite et à gauche qui annonce si bien le plus beau temple de la religion chrétienne. Le spectateur aperçoit à droite, au-dessus de cette colonnade, un palais fort élevé: c'est le Vatican. Il vaudrait mieux, pour l'effet de Saint-Pierre, que ce palais n'existât pas.

La place comprise entre les deux parties semi-circulaires de la colonnade du Bernin (mais, je vous en prie, ayez les yeux sur une lithographie de Saint-Pierre) est, à mon gré, la plus belle qui existe. Au milieu, un grand obélisque égyptien; à droite et à gauche, deux fontaines toujours jaillissantes, dont les eaux, après s'être élevées en gerbe, retombent dans de vastes bassins. Ce bruit tranquille et continu retentit entre les deux colonnades, et porte à la rêverie. Ce moment dispose admirablement à être touché de Saint-Pierre, mais il échappe aux curieux qui arrivent en voiture. Il faut descendre à l'entrée de la place de' Rusticucci. Ces deux fontaines ornent cet endroit charmant, sans diminuer en rien la majesté. Ceci est tout simplement la *perfection de l'art.* Supposez un peu plus d'ornements, la majesté serait diminuée; un peu moins, il y aurait de la nudité. Cet effet délicieux est dû au cavalier Bernin, dont cette colonnade est le chef-d'œuvre. Le pape Alexan-

dre VII eut la gloire de la faire élever. Le vulgaire disait qu'elle gâterait Saint-Pierre.

La place ovale, dont les deux extrémités sont terminées par les deux parties de la colonnade, a sept cent trente-huit pieds de long sur cinq cent quatre-vingt-huit de large. Vient ensuite une place à peu près carrée, et qui finit à la façade de l'église. La longueur totale de ces trois places qui précèdent Saint-Pierre est, à partir de la rue par laquelle on y arrive, de mille cent quarante-huit pieds.

Les deux portiques circulaires du Bernin se composent de deux cent quatre-vingt-quatre grosses colonnes de travertin et de soixante-quatre pilastres; ces colonnes forment trois galeries. Dans de certaines solennités, les carrosses des cardinaux passent sous celle du milieu. La base des colonnes est d'ordre toscan; le fût, d'ordre dorique, et l'entablement, d'ordre ionique; elles ont trente-neuf pieds deux tiers de haut. Les deux portiques semi-circulaires ont cinquante-six pieds de large et cinquante-cinq de hauteur. La balustrade supérieure est ornée de cent quatre-vingt-douze statues de douze pieds de haut, comme celle du pont Louis XV. Les statues de Rome sont en travertin; elles furent faites sous la direction du cavalier Bernin, et présentent des mouvements assez ridicules, mais on ne les regarde pas; et, comme elles sont bien placées, elles contribuent à l'ornement.

L'homme qui nous apprend le plus de choses sur l'antiquité, parce qu'au lieu de faire des phrases comme Cicéron il conte net, Pline, nous dit que Nuncoré, roi d'Égypte, fit élever dans la ville d'Héliopolis l'obélisque qui est à Saint-Pierre. Caligula le fit transporter à Rome; on le plaça dans le cirque de Néron, au Vatican. Constantin bâtit sa basilique de Saint-Pierre sur une partie de l'emplacement de ce cirque; mais, jusqu'en 1586, l'obélisque, chose étonnante, resta debout dans le lieu

où Caligula l'avait mis, c'est-à-dire à l'endroit où se trouve maintenant la sacristie de Saint-Pierre, bâtie par Pie VI.

En 1586, presque un siècle avant la construction de la colonnade, Sixte-Quint fit placer l'obélisque où il se voit aujourd'hui. Ce transport, qui coûta deux cent mille francs, fut exécuté par l'architecte Fontana, au moyen d'un mécanisme admirable, que, de nos jours, personne ne pourrait inventer, ni peut-être imiter. A la fin du moyen âge, on a transporté jusqu'à des clochers à une distance de soixante ou quatre-vingts pas du lieu qu'ils occupaient d'abord [1]. L'obélisque du Vatican a soixante-seize pieds de haut et huit pieds dans sa plus grande largeur. La croix qui le surmonte est à cent vingt-six pieds du pavé. Cet obélisque n'a point d'hiéroglyphes; il n'est pas le plus grand de ceux de Rome, mais quelques personnes le regardent comme le plus curieux, parce que, n'ayant jamais été renversé, il a été conservé dans toute son intégrité.

Aux côtés de l'obélisque, on voit les deux fontaines. Les brillantes pyramides d'écume blanche qui s'élèvent dans les airs retombent dans deux bassins formés chacun d'un seul morceau de granit oriental de cinquante pieds de circonférence. Le jet le plus élevé monte à neuf pieds.

ARTICLE II.

HISTOIRE DE L'ANCIENNE BASILIQUE DE SAINT-PIERRE ET DE L'ÉGLISE ACTUELLE.

Saint-Pierre occupe l'emplacement du cirque où Néron se livrait à sa passion pour les courses de chars; beaucoup de

[1] Pignotti, *Histoire de Toscane* : cette histoire *raconte*, elle est amusante.

martyrs y trouvèrent la mort[1]. Les premiers chrétiens ensevelirent leurs restes dans une grotte placée au pied du mont Vatican; peu après, saint Pierre ayant été mis en croix (voir le tombeau du Guide au Vatican) son corps fut transporté dans ce cimetière par un de ses disciples appelé Marcel. *Sic dicitur.*

L'an 65 de Jésus-Christ, le pape Anaclet fit ériger un oratoire dans le lieu où l'apôtre avait été enseveli.

L'an 306, Constantin se fit chrétien pour se donner un parti et faire oublier ses crimes.

Conquérir l'empereur était un pas immense pour la nouvelle religion; on fut bientôt d'accord. Pour prix de l'absolution générale que lui conférait le baptême, le nouveau chrétien dut faire élever une somptueuse basilique. C'est l'antique Saint-Pierre, dont aujourd'hui il ne reste plus rien[2].

Cette église eut la forme d'un carré long, et fut divisée en cinq nefs séparées par quatre rangs de vingt-deux colonnes chacun; elle avait cinq portes et ressemblait beaucoup à Saint-Paul hors des murs. Suivant l'usage de la primitive Église, cette basilique était précédée par une petite place carrée en-

[1] Voici le récit de Tacite (Ann. liv. xv, § 44) :
Pereuntibus addita ludibria ut ferarum tergis contecti laniatu canum interirent, aut crucibus affixi, aut flammandi, at que ubi defecisset dies in usum nocturni luminis urerentur. Hortos suos ei spectaculo Nero obtulerat, et circense ludibrium edebat, habitu aurigæ permixtus plebi, vel curriculo insistens. Dès que la religion des martyrs a été la plus forte, elle a eu ses auto-da-fé, et plusieurs rois d'Espagne en ont joui comme Néron. Les pauvres brûlés sont toujours les mêmes, les âmes passionnées et poétiques. La civilisation, en étiolant ces deux dernières qualités, va détruire la cruauté.

[2] Voir Gibbon. Cet écrivain est savant, il dit la vérité; mais il faut la saisir à travers un style déclamatoire. Gibbon avait de la petitesse dans le caractère, et sacrifiait à la mode.

vironnée d'un portique (comme celui de la Madone de San-Celso, à Milan). Ce portique était soutenu par quarante colonnes. On enleva toutes ces colonnes aux temples de la religion que l'empereur abandonnait.

La basilique élevée par Constantin dura onze siècles. Vers l'an 1440, elle menaçait ruine, et Nicolas V entreprit de bâtir un nouveau Saint-Pierre. Ce pape fut un homme d'un vrai génie et qui peut-être aima les arts d'un amour plus sincère que Léon X lui-même. On démolit par ses ordres le temple de Probus Anicius, situé tout près de l'ancienne basilique; et, sur la place qu'occupait le temple, on jeta les fondements d'une nouvelle *tribune* en dehors et au couchant de l'ancienne église, à laquelle on ne toucha point. Rossellini et Léon-Baptiste Alberti furent les architectes de Nicolas V; mais ce prince mourut (1455), et le nouvel édifice, qui n'était élevé que de quatre ou cinq pieds au-dessus du sol, fut abandonné. Quelques années après, Paul II, Vénitien, donna cinq mille écus pour le continuer. Toutes les nations de la chrétienté faisaient des offrandes à Saint-Pierre de Rome. Leur produit était si considérable, que le clergé de l'église était largement payé par les offrandes reçues à certaines fêtes de l'année, depuis l'heure de tierce jusqu'au lendemain.

Enfin parut sur le trône pontifical Jules II. Ce pape avait le génie des grandes choses. Si l'on considère ce qu'il a fait et l'âge avancé auquel il lui fut permis de commencer à agir, on peut le comparer à Napoléon. Il n'a régné que dix ans, de 1503 à 1513. Il était né à Savone, et s'appelait della Rovère (du Chêne). De là le chêne qui formait ses armes et que l'on retrouve en mille endroits de Rome. Jules II voulut finir Saint-Pierre; il se connaissait en hommes, et choisit le dessin du célèbre Bramante Lazzari; il lui dit de chercher à faire la plus belle chose du monde et de ne pas songer à la dépense.

Bramante admirait la coupole de la cathédrale de Florence; il sentit que cet ornement, par son inutilité et par sa grandeur, convenait à la religion chrétienne. Bramante se proposa de surpasser la coupole de Florence : la sienne devait être éclairée d'une vive lumière; il avait élevé jusqu'à la corniche quatre énormes piliers destinés à la soutenir, lorsque la mort l'arrêta.

L'église devait avoir la forme d'une croix grecque (dont les quatre branches sont égales).

Bramante mourut en 1514, une année après Jules II. L'aimable Léon X parvint au trône, d'où le poison le précipita neuf ans plus tard, en 1522. Il donnà pour architectes à Saint-Pierre Julien de San-Gallo et le grand Raphaël. Ils fortifièrent les fondations des quatre piliers, qu'ils jugèrent trop faibles pour soutenir une coupole immense. Raphaël conçut, dit-on, le projet de donner à l'église la forme d'une croix latine, celle qu'elle a maintenant. En 1520, une imprudence d'amour et l'erreur d'un médecin conduisirent ce grand homme au tombeau. Les architectes nommés par plusieurs papes changèrent souvent le plan de l'édifice. Enfin Paul III, ne se laissant point égarer par des intrigues puissantes, donna la direction de Saint-Pierre à Michel-Ange (1546).

Ce grand homme eut l'idée de donner au dôme de Saint-Pierre la forme du Panthéon; il fit le modèle, mais il mourut avant que la coupole fût achevée. Heureusement Michel-Ange était à la mode lorsqu'il mourut, et, malgré l'envie qu'ils en avaient, on empêcha ses successeurs de changer le dessin de la coupole. Elle ne fut achevée qu'en 1573, par Jacques della Porta. La voûte extérieure fut construite en vingt-deux mois, sous Sixte-Quint; mais les architectes changèrent le dessin de la façade, qui, au lieu du triste placage que l'on voit aujourd'hui, devait se composer de colonnes isolées comme celles

du Panthéon. L'obscurité qui règne au fond des portiques de ce genre convient tout à fait à la religion chrétienne. Le vestibule actuel de Saint-Pierre pourrait mener à un théâtre.

Paul V (Borghèse) eut la gloire de terminer le plus bel édifice du monde. Charles Maderne, plus courtisan qu'architecte, reprit l'idée de la croix latine, afin de renfermer dans la nouvelle basilique tout l'espace occupé par l'ancienne, et qui avait été consacré par le sang des martyrs et par un culte de onze siècles. Cet architecte voulait plaire aux prêtres et mourir riche. Il éleva de chaque côté de la nef les trois chapelles les plus voisines de l'entrée, et termina en 1612 la façade, sur laquelle on lit en caractères énormes :

PAVLVS V BVRGHESIVS ROMANVS, etc.

Le Bernin ajouta plus tard les deux grands arcs aux extrémités de la façade; il commença la construction d'un clocher que, fort heureusement, on fut obligé de démolir. Il fit ensuite la fameuse colonnade sous Alexandre VII, et l'effet de Saint-Pierre fut doublé.

En 1784, Pie VI a bâti une sacristie; mais, de son temps, l'architecture touchait au dernier terme de la décadence. Heureusement on ne voit guère cette sacristie, cachée derrière le côté gauche de l'église, dont elle gâte le contour extérieur.

Si je ne craignais d'abuser de la patience du lecteur, je placerais ici quelques extraits du livre curieux que Fontana a publié sur la basilique du Vatican (*Tempio Vaticano illustrato*, etç., in-fol.). Suivant Fontana, les sommes dépensées pour cet édifice s'élevaient, en 1694, à quarante-sept millions d'écus romains. L'écu romain, qui vaut aujourd'hui cinq francs trente-huit centimes, ne valait alors que trois francs douze sols, monnaie de Louis XIV. Saint-Pierre avait donc coûté

cent soixante-neuf millions deux cent mille livres. En 1694, le marc d'argent valait quarante francs; il en vaut maintenant cinquante-deux. Ainsi, en monnaie d'aujourd'hui, Saint-Pierre avait coûté, du temps de Fontana, deux cent vingt millions de francs.

ARTICLE III.

LA FAÇADE.

La mauvaise façade de Saint-Pierre, toute composée de petites parties, a cent cinquante-sept pieds romains de haut et trois cent soixante-six de large. Les colonnes, qui sont disposées de manière à ne produire aucun effet, ont cependant quatre-vingt-six pieds de hauteur et huit pieds de diamètre (hauteur des colonnes, quatre-vingt-six pieds et demi, la corniche dix-huit pieds, l'attique trente et un, la balustrade cinq pieds et demi, les statues seize; total égal, cent cinquante-sept pieds).

Si le plan de Michel-Ange avait été respecté, du milieu de la place on eût aperçu la coupole (à peu près comme on aperçoit le dôme des Invalides du côté du midi), tandis qu'aujourd'hui on ne voit qu'une façade carrée comme celle d'un palais. Remarquez au-dessus d'une porte, dans la bibliothèque du Vatican, la vue de Saint-Pierre tel qu'il eût été d'après le plan de Michel-Ange. Est-il sûr que Raphaël soit l'auteur du plan qu'on a préféré?

La croix placée au haut de Saint-Pierre est à quatre cent trente-deux pieds de terre. Les 28 et 29 juin de chaque année, jours consacrés à saint Pierre et à saint Paul, cette façade, les trois coupoles et la colonnade sont illuminées au moyen de trois mille huit cents lanternes et de six cent quatre-vingt-dix flambeaux. C'est du balcon, au-dessus de la porte

principale, que, le jeudi saint, le jour de Pâques et celui de l'Ascension, le souverain pontife donne la bénédiction *urbi et orbi*.

En avançant vers l'église, on se trouve sous un grand vestibule sans physionomie. Aux deux extrémités sont deux mauvaises *statues équestres* qui portent les noms de Constantin et de Charlemagne, bienfaiteurs des papes. Si Charlemagne avait eu le génie qu'on lui prête, il eût donné aux papes une province entière, mais située au milieu de la France.

Saint-Pierre a cinq portes; l'une d'elles est murée et ne s'ouvre que tous les vingt-cinq ans, pour la cérémonie du jubilé. Le jubilé, qui une fois réunit à Rome quatre cent mille pèlerins de toutes les classes, n'a rassemblé que quatre cents mendiants en 1825. Il faut se presser de voir les cérémonies d'une religion qui va se modifier ou s'éteindre.

ARTICLE IV.

VUE GÉNÉRALE DE L'INTÉRIEUR DE SAINT-PIERRE.

On pousse avec peine une grosse portière de cuir, et nous voici dans Saint-Pierre. On ne peut qu'adorer la religion qui produit de telles choses. Rien au monde ne peut être comparé à l'intérieur de Saint-Pierre. Après un an de séjour à Rome, j'y allais encore passer des heures entières avec plaisir. Presque tous les voyageurs éprouvent cette sensation. On s'ennuie quelquefois à Rome le second mois du séjour, mais jamais le sixième; et, si on y reste le douzième, on est saisi de l'idée de s'y fixer.

Quand vous serez assez malheureux pour désirer connaître les dimensions de Saint-Pierre, je vous dirai que la longueur de cette basilique est de cinq cent soixante-quinze pieds;

elle a cinq cent dix-sept pieds de large à la croisée. La nef du milieu a quatre-vingt-deux pieds de largeur et cent quarante-deux de hauteur. Elle est ornée de grosses statues de saints de treize pieds de proportion. Saint-Pierre est si beau, qu'on oublie leur laideur. Le *rococo*, mis à la mode par le Bernin, est surtout exécrable dans le genre colossal. C'est Dorat chargé de faire l'oraison funèbre de Napoléon. C'est encore le Bernin qui a gâté l'intérieur de Saint-Pierre par une foule de mauvais médaillons de marbre représentant divers papes. On peut dire qu'ils donnent l'idée de la magnificence à qui ne les examine pas en détail. Cet effet est dû au grandiose de l'architecture, à l'extrême propreté et aux soins infinis que l'on se donne pour que tout, dans Saint-Pierre, rappelle au voyageur qu'il est dans le palais du souverain.

En arrivant près du grand autel (en vérité, c'est un voyage), on aperçoit une sorte de trou revêtu de marbres magnifiques et de bronzes dorés. Cent douze petites lampes sont allumées jour et nuit autour de la balustrade de marbre qui environne ce lieu surbaissé. Là reposent les restes de saint Pierre; c'est ici que ce premier chef de l'Église souffrit le martyre; ce lieu vénérable s'appelle la *Confession* (l'apôtre a *confessé* sa religion en donnant son sang pour elle); on a placé ici la statue de Pie VI, qui mourut en France dans l'exil; elle est de Canova; la tête est traitée avec mollesse; elle n'en est que plus ressemblante.

Le grand autel est disposé comme dans la primitive église; le célébrant regarde le peuple; le pape seul a le droit d'y dire la messe.

Heureusement cet autel est assez simple, je le voudrais d'or massif; un baldaquin en bronze d'une hauteur énorme le fait apercevoir de loin. Cet ornement était nécessaire; mais on gémit quand on se rappelle qu'il a été fait avec du bronze en-

levé au Panthéon. C'est le cavalier Bernin qui exécuta ce baldaquin en 1663. Croiriez-vous qu'il est plus élevé que le palais Farnèse? Le sommet est à quatre-vingt-six pieds du pavé; c'est vingt et un pieds de plus que le fronton de la colonnade du Louvre; on y employa mille huit cent soixante-trois quintaux de bronze [1].

Rien ne sent l'effort dans l'architecture de Saint-Pierre, tout semble grand naturellement. La présence du génie de Bramante et de Michel-Ange se fait tellement sentir, que les choses ridicules ne le sont plus ici, elles ne sont qu'insignifiantes.

Je ne crois pas que des architectes aient jamais mérité un plus bel éloge.

Je serais injuste si je n'ajoutais pas le nom du Bernin à celui de ces deux grands hommes. Le Bernin, qui, dans sa vie, essaya tant de choses à l'étourdie, a parfaitement réussi pour le baldaquin et pour la colonnade.

En levant les yeux quand on est près de l'autel, on aperçoit la grande coupole, et l'être le plus plat peut se faire une idée du génie de Michel-Ange. Pour peu qu'on possède le feu sacré, on est étourdi d'admiration. Je conseille au voyageur de s'asseoir sur un banc de bois et d'appuyer sa tête sur le dossier; là il pourra se reposer et contempler à loisir le vide immense qui plane au-dessus de sa tête.

Le diamètre intérieur du Panthéon est de cent trente-trois pieds romains; la coupole de Michel-Ange a cent trente pieds

[1] On trouve sous le portique du Panthéon une inscription dans laquelle un pape se glorifie d'avoir fait faire, avec un bronze inutile, des canons et le baldaquin de Saint-Pierre. Léon X n'eût pas pensé ainsi; mais c'était un grand prince. Trop souvent, depuis la peur de Luther, le pape n'a été qu'un prêtre à tête étroite.

de diamètre; elle commence à cent soixante-trois pieds du pavé. On compte, du pavé jusqu'à la voûte de la lanterne, trois cent soixante-neuf pieds. Pour soutenir le poids de ce temple élevé dans les airs, il a fallu donner au mur vingt-quatre pieds d'épaisseur.

Sur la frise de l'entablement, on lit, en caractères de quatre pieds et demi de haut exécutés en mosaïque, le fameux jeu de mots sur lequel est fondée la puissance du pape, et en vertu duquel la totalité du sol de la France a été donnée trois fois à l'Église.

Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo ecclesiam meam, et tibi dabo claves regni cœlorum. Il faut avouer qu'on lui devait cet honneur.

Gardez-vous de chercher les noms de cette foule d'artistes médiocres qui ont rempli Saint-Pierre de tableaux, de statues, de bas-reliefs, de tombeaux, etc. De leur vivant ils étaient à la mode. Je nommerai ceux qui ont quelque mérite. La plupart ont été plus médiocres ici qu'ailleurs; ils avaient peur.

Lorsqu'on a pu s'arracher au spectacle de la coupole, on arrive au fond de l'église; mais, si l'on a de l'âme, déjà l'on est abîmé de fatigue et l'on n'admire plus que *par devoir*.

Au fond de la tribune on remarque quatre figures gigantesques en bronze, qui soutiennent du bout du doigt, avec grâce et comme feraient des danseurs dans un ballet de Gardel, un fauteuil aussi en bronze. Il sert d'étui à la chaire de bois dont saint Pierre et ses successeurs se servirent longtemps pour leurs fonctions ecclésiastiques. Au peu d'effet que produisent ces quatre statues colossales, placées dans le plus beau lieu du monde, vous reconnaissez l'*esprit* du Bernin. Que n'eût pas fait Michel-Ange avec cette masse de bronze, sur des spectateurs préparés par la colonnade, par la vue de l'église et par la coupole! Mais Michel-Ange manquait d'intrigue pour se

faire employer [1]. Le génie dans le genre terrible n'ayant plus reparu sur la terre depuis la mort de ce grand homme, il ne nous reste qu'à le copier. Il faudrait construire en bronze une statue imitée du *Moïse* de San-Pietro in Vincoli, et dont la tête serait couronnée par la *Gloire*, telle qu'elle existe au-dessus de la chaire de Saint-Pierre.

On appelle *gloire* un amas de rayons dorés. Cet ornement, qui environne l'hostie consacrée dans un ostensoir, est une *gloire*. *Ostensoir*, c'est l'instrument avec lequel on donne la bénediction.

Voici des détails exacts.

Ces quatre figures colossales de bronze représentent deux docteurs de l'Église latine : saint Ambroise et saint Augustin; et deux de l'Église grecque : saint Athanase et saint Chrysostome. Ces deux derniers sont plus près du mur et ont quatorze pieds de proportion; les docteurs latins ont seize pieds. Ces quatre statues en bronze pèsent cent seize mille livres. On peut monter à l'aide d'une échelle et voir la chaire de Saint-Pierre, qui est de bois avec d'anciens ornements en ivoire et en or. On remarque deux anges debout sur les côtés de la chaire de bronze soutenue par les quatre docteurs, et, au-dessus, deux enfants qui portent la tiare et les clefs pontificales. On a tiré parti d'une fenêtre qui, au moyen de glaces de couleur jaune, éclaire le fond de la *gloire* et produit, au coucher du soleil, un effet assez piquant. Le Saint-Esprit, sous la forme d'une colombe, couronne tout l'ouvrage.

Cette partie lumineuse, qu'on aperçoit de loin au fond de l'église, est environnée d'une multitude d'anges et de séraphins qui paraissent adorer la chaire de Saint-Pierre. Ceci ne laisse pas que d'être très-hardi sous le rapport des préséances.

[1] Voir l'*Histoire de la Peinture en Italie*.

On employa pour cette *gloire* deux cent dix-neuf mille livres de bronze arraché au portique du Panthéon; la dépense fut d'environ six cent mille francs.

Il va sans dire que les vitres de couleur jaune sont de l'invention du Bernin. L'effet total me semble *joli*, et par là peu digne de ce temple, qui est *beau*. Mais, au reste, ces deux mots ne sont pas bien séparés dans beaucoup de têtes du Nord.

Un pape homme d'esprit pourrait faire cadeau à quelque église d'Amérique des quatre statues du Bernin, admirables pour des bourgeois, mais tout à fait indignes, par leur exagération comique, de la place qu'elles occupent dans Saint-Pierre.

En revanche, à côté de ces danseurs en mitre, le spectateur aperçoit à sa gauche un tombeau qui est d'une beauté sublime: c'est celui de Paul III (Farnèse). Giacomo della Porta l'exécuta sous la direction de Michel-Ange. Au-dessous de la figure du pape, qui est de bronze, se trouve cette célèbre statue de marbre blanc représentant la Justice, qui est si belle, qu'il a été nécessaire de la couvrir d'une draperie de cuivre. Examinez cette tête; c'est le caractère de beauté des Romaines saisi avec un rare talent. Elle est belle sous tous les aspects, ainsi que doit être la véritable sculpture. Cette statue m'a valu l'honneur de disputer pendant dix ans avec l'immortel Canova. Il y trouvait trop de *force*.

Le tombeau à droite est celui d'Urbain VIII (Barberini), mort en 1644, cent vingt-quatre ans après Raphaël, et il n'y a rien qui n'y paraisse. La figure d'Urbain VIII est de bronze; la Charité et la Justice sont en marbre. Le Bernin voulut plaire à la mode et réussit; on arrivait au siècle du *joli*, lequel change tous les cinquante ans. Le tombeau d'Urbain VIII n'est guère meilleur que le monument de M. de Malesherbes au Palais de Justice, à Paris, ou que le tombeau du cardinal de Belloy, à Notre-Dame.

On trouve quelque plaisir à regarder les bas-reliefs de stuc doré qui ornent la voûte de la tribune de Saint-Pierre. Celui du milieu, qui représente *Jésus-Christ donnant les clefs à saint Pierre*, fut exécuté d'après un dessin de Raphaël. Le *Crucifiement de saint Pierre* est imité du fameux tableau du Guide, et la *Décollation de saint Paul*, d'un bas-relief de l'Algarde. Mais tout cela est exécuté mollement et en style académique; le malheureux statuaire avait peur d'être lui-même. Je parierais qu'il est mort riche et comblé d'honneurs.

L'axe de Saint-Pierre suit à peu près exactement la ligne d'orient en occident; la longueur de l'église, de la porte à la tribune, est de cinq cent soixante-quinze pieds et demi; la largeur, prise au grand autel, est de cinq cent dix-sept pieds et demi.

En allant de la porte d'entrée vers le grand autel, on peut remarquer, après le troisième arc à droite et à gauche, que la grande nef se rétrécit de huit pieds; on entre dans la croix grecque projetée par le Bramante.

Là aurait été l'entrée du temple si l'on eût suivi son plan. Jules II en posa la première pierre le 18 avril 1506, dans la fondation, derrière la statue de sainte Véronique.

Le jour de l'Ascension, nos compagnes de voyage ont vu avec étonnement, et même avec une sorte de terreur, plusieurs centaines de paysans de la Sabine; ils étaient réunis dans la grande nef, autour d'une statue de saint Pierre en bronze. Ils ont usé, par leurs baisers, le pied de bronze de cette idole. Ces paysans descendent de leurs montagnes pour célébrer la grande fête dans Saint-Pierre et assister à la *funzione*. Ils sont couverts de casaques de drap en lambeaux leurs jambes sont entourées de morceaux de toiles, retenus par des cordes en losanges; leurs yeux hagards sont cachés par des cheveux noirs en désordre; ils portent contre leur

poitrine des chapeaux de feutre auxquels la pluie et le soleil n'ont laissé qu'une couleur d'un noir rougeâtre; ces paysans sont accompagnés de leurs familles, non moins sauvages qu'eux.

Après les avoir examinés dans toutes les parties de l'église où leur dispersion nous permettait de les voir de près, nous sommes revenus au saint Pierre en bronze placé à droite dans la grande nef. Cette statue, roide, fut un Jupiter; c'est maintenant un saint Pierre. Elle a gagné en moralité personnelle; mais ses sectateurs ne valent pas ceux de Jupiter. L'antiquité n'eut ni inquisition, ni Saint-Barthélemy, ni *tristesse puritaine*. Elle n'eut point le fanatisme, cette passion mère des cruautés les plus inouïes. Le fanatisme a été créé par ce passage : *Multi sunt vocati, pauci vero electi*, hors de l'Église point de salut.

Le son de voix de ces paysans, qui me semble *beau*, fait horreur à nos compagnes de voyage. Telle est l'origine de tous nos différends : beaucoup de choses insignifiantes à mes yeux leur semblent jolies, et ce qui est la beauté sublime pour moi leur fait peur. Les Romains, qui entendent parler de Michel-Ange depuis leur enfance, sont accoutumés à le vénérer, c'est un culte. Leur âme simple et grande le comprend.

Les habitants de la montagne entre Rome, le lac de Fucino, Aquila et Ascoli, représentent assez bien à mon gré l'état moral de l'Italie vers l'an 1400. A leurs yeux, rien ne se fait que par miracle; c'est la perfection du principe catholique; si la foudre tombe sur un vieux châtaignier, c'est que Dieu veut punir le propriétaire. J'ai retrouvé le même état moral dans l'île d'Ischia.

Nos compagnes de voyage ont remarqué des paysans à genoux à huit ou dix pas d'un confessionnal; on voyait s'abaisser sur leur tête une longue verge blanche qui venait enlever

leurs péchés *véniels*. Quelques confessionnaux privilégiés étaient occupés par trois moines tenant chacun une gaule. On ne rit jamais en Italie; tout ceci était fort grave Du reste, il n'y avait pas dans l'église un seul Romain des hautes classes.

Pour mettre un peu d'ordre dans notre description de l'intérieur de Saint-Pierre, nous allons parler :

1° De la coupole.

2° Parvenus au fond de l'église, nous suivrons le mur du nord; en revenant vers la porte d'entrée, nous examinerons les tombeaux, les tableaux en mosaïque, etc., qui se trouvent dans la nef du nord (à la droite du voyageur qui entre).

Nous arriverons ainsi à la première chapelle à droite en entrant, remarquable à cause du fameux groupe de Michel-Ange nommé la *Pietà* (la Madone soutient sur ses genoux le corps de son fils).

3° Enfin nous retournerons de la porte au fond de l'église, en suivant le mur du midi, et nous arriverons ainsi au tombeau de Paul III, qui termine ce côté; nous aurons vu tout Saint-Pierre.

ARTICLE V.

LA COUPOLE.

Vous savez que Bramante avait élevé jusqu'à la corniche les quatre énormes piliers de la coupole, qui ont chacun deux cent six pieds de circonférence. L'église de San-Carlo alle Quattro Fontane occupe exactement l'espace de ces piliers et ne paraît pas petite.

Bramante jeta les quatre grands arcs qui, comme des ponts, unissent ces piliers l'un à l'autre.

Voilà ce que Michel-Ange trouva; c'est là-dessus qu'il

éleva sa coupole. Elle a cent trente pieds de diamètre, c'est-à-dire trois pieds de moins que celle du Panthéon. Elle commence à cent soixante-trois pieds du pavé, et sa hauteur, prise depuis sa base jusqu'à l'ouverture de la lanterne, est de cent cinquante-cinq pieds. On ne croirait jamais que la petite lanterne qui est au-dessus a cinquante-cinq pieds de haut, l'élévation d'une maison ordinaire. Ainsi la coupole de Michel-Ange, enlevée de dessus les piliers, et placée par terre, aurait deux cent soixante pieds de haut, élévation qui surpasse celle du Panthéon. Montons sur les combles de Saint-Pierre pour voir la partie extérieure du dôme : le piédestal de la boule de bronze a vingt-neuf pieds et demi de hauteur ; la boule elle-même, sept pieds et demi. La croix qui couronne l'église est haute de treize pieds.

La hauteur totale de Saint-Pierre, depuis le pavé de l'église jusqu'au dernier ornement de la croix, est de quatre cent vingt-quatre pieds. Les Romains comptent onze pieds de plus, je crois, parce qu'ils mesurent l'élévation à partir du pavé de l'église souterraine, où est le tombeau d'Alexandre VI.

Cette hauteur fait frémir quand on songe que l'Italie est fréquemment agitée de tremblements de la terre, que le sol de Rome est volcanique, et qu'un instant peut nous priver du plus beau monument qui existe. Certainement jamais il ne serait relevé: nous sommes trop raisonnables. Deux moines espagnols, qui se trouvèrent dans la boule de Saint-Pierre lors de la secousse de 1730, eurent une telle peur, que l'un d'eux mourut sur la place [1].

Pour que l'œil soit satisfait, le contour extérieur de la partie

[1] Lors du tremblement de terre de 1813, le lit de M. Nystrom, qui loge près de Saint-Pierre, fut éloigné de la muraille de sa chambre de trois pouces.

sphérique d'une coupole ne doit pas être le même que le contour intérieur; la coupole de Saint-Pierre a deux calottes, et entre les deux, rampe l'escalier par lequel on monte jusqu'à la boule.

Le *tambour* de la coupole (la partie cylindrique) est percé de seize fenêtres; c'est à travers ces fenêtres qu'en se promenant au Pincio on aperçoit quelquefois le soleil qui se couche.

La voûte de la coupole est divisée en seize compartiments ornés de stucs dorés et de tableaux en mosaïque qui représentent Jésus-Christ, la Vierge, les apôtres, des saints, des anges. Comme effet de peinture, tout ceci est mal arrangé; il fallait un homme de génie, un Corrége, un Michel-Ange, un Raphaël, un Annibal Carrache, qui aurait osé inventer quelque chose. On ne trouva que de pauvres diables d'imitateurs, sans originalité ni audace, un cavalier d'Arpin, par exemple, qui a fait le *Père Éternel* qui est sur la voûte de la lanterne. Les *Quatre Évangélistes*, aussi en mosaïque, qui occupent le haut des façades principales des quatre piliers de la coupole, sont de César Nebbia et de Jean de' Vecchi. Chacun de ces piliers est orné de deux niches, l'une au-dessus de l'autre, exécutées sur les dessins du chevalier Bernin. Elles produisent un assez bon effet. Les niches supérieures ont des balcons et des colonnes torses de marbre blanc; ces colonnes, nommées *Vitinee*, soutenaient autrefois le baldaquin placé au-dessus de la Confession de Saint-Pierre, dans la basilique bâtie par Constantin[1]. Elles avaient été enlevées au temple de Jérusalem.

Pour les quatre figures en marbre de quinze pieds de proportion, qui remplissent les niches inférieures des piliers du

[1] Voir l'effet de ces colonnes dans un tableau attribué à Jules Romain, placé au Musée du Louvre, nº 1046, près le portrait de François Ier. C'est une circoncision du Sauveur, cérémonie qui a lieu dans le temple de Jérusalem.

côté du grand autel, il eût fallu le génie de Michel-Ange. Rien n'est plus médiocre que la *Sainte Véronique qui présente un saint suaire* et la *Sainte Hélène tenant une croix*. Le *Saint Longin* est du chevalier Bernin. La quatrième statue, *Saint André*, est du célèbre sculpteur flamand François Duquesnoy, qu'en Italie on appelle *il Fiammingo*.

Je me fais violence pour ne pas placer ici deux pages de petits faits qui me semblent intéressants, parce que j'aime Saint-Pierre.

ARTICLE VI.

CÔTÉ DU NORD.

Après avoir vu en conscience les choses notées dans les pages précédentes, nous étions trop fatigués pour rien examiner avec détail. Nous sommes revenus le lendemain, et après avoir revu la coupole et être arrivés aux tombeaux de Paul III et de Urbain VIII, nous avons rebroussé chemin vers les portes de l'église, en suivant, à partir du tombeau d'Urbain VIII, le mur du nord.

Nous avons remarqué d'abord une mosaïque représentant saint Michel archange; c'est une copie du célèbre tableau du Guide, que nous vîmes, le lendemain de notre arrivée, aux Capucins de la place Barberini. Le premier parmi les peintres, le Guide eut l'idée d'imiter la beauté grecque pour les traits du visage; il étudia les têtes du groupe de *Niobé*, et surtout celle de cette malheureuse mère. Nous verrons, dans une lettre adressée au comte Baldassar Castiglione, par Raphaël, qu'il cherchait la beauté en copiant les plus belles têtes de femmes qu'il pouvait rencontrer et *corrigeant* leurs défauts. Le travail qui devait se faire dans la tête d'un grand peintre pour *trou-*

ver la beauté était embarrassé par les rêveries de Platon, fort à la mode du temps de Raphaël.

La grande sérénité que l'on remarque sur le front et dans le haut de la tête de l'archange saint Michel vient évidemment des Grecs, et, ce me semble, ne se trouve jamais chez Raphaël.

On voit tout près de l'archange la plus belle mosaïque de Saint-Pierre; elle est du chevalier Cristofari; c'est la copie de la *Sainte Pétronille* du Guerchin, dont l'original fut à Paris et se trouve maintenant au Capitole. La sainte est représentée au moment de son exhumation; la mosaïque a su conserver presque toute la chaleur du tableau, qui est l'un des chefs-d'œuvre de son auteur. L'un de nous, le représentant du goût français, a été fort choqué de ce que le Guerchin a donné à quelques-uns de ses personnages le costume italien de l'an 1650. Ce tableau est chaud comme un roman de l'abbé Prévost.

On passe devant le tombeau de Clément X (Altieri), mort en 1676; tout y est médiocre. Le *Martyre de saint Érasme*, du Poussin, est un tableau estimable, mais fort désagréable à voir.

En revanche, presque tout est sublime dans le tombeau de Clément XIII (Rezzonico), mort en 1769. Son père, riche banquier de Venise, avait acheté pour lui le chapeau de cardinal (au prix de trois cent mille francs). L'argent ne fut peut-être pas étranger à sa promotion à la papauté. Toute sa vie, le bon Rezzonico eut des remords de cette grande simonie. Ce fut un homme médiocre, fort honnête et dévot de bonne foi.

C'est ce que l'immortel Canova a divinement exprimé dans la tête de ce pape, qu'il a représenté priant. La figure colossale de Clément XIII est à genoux sur son mausolée; la tête est tournée vers le grand autel de Saint-Pierre; à gauche du voyageur est la figure de la Religion, debout; elle tient une croix. De l'autre côté est le génie de la mort, assis, et dans

l'attitude de la douleur. Ce génie est peut-être trop joli; il a le tort de réveiller un peu l'idée de la fatuité.

La porte de la sacristie, qui se trouve dans la partie inférieure du mausolée, produit un admirable effet; on dirait qu'elle mène dans le royaume de la mort. C'est ainsi que le génie sait tirer parti des difficultés. C'est aux deux côtés de cette porte que l'on voit ces admirables figures de lions si célèbres parmi les artistes; ils expriment deux nuances différentes d'une extrême douleur : l'accablement profond et la colère. Peut-être sommes-nous ici en présence de la perfection de l'art. Canova était fort pauvre lorsque ses protecteurs lui firent obtenir de la maison Rezzonico la *commission* de ce tombeau; il fut obligé de tailler lui-même le manteau de la figure qui représente la religion; il perça, à l'aide d'un vilebrequin, appuyé sur le côté gauche de la poitrine, tout l'espace qui se trouve entre ce manteau et le côté de la statue de la Religion. Telle fut l'origine des vives douleurs d'estomac dont ce grand artiste s'est plaint toute sa vie, et qui l'ont conduit au tombeau en 1823, à l'âge de soixante-trois ans.

J'ai vu beaucoup de personnes admirer sans réserve la figure du pape et les deux lions. La Religion laisse quelque chose à désirer; on regrette dans le front et dans les yeux l'absence de la force terrible de Michel-Ange. Les dessinateurs de l'école de David appliquaient leur froid compas au génie de la mort, et trouvaient, je crois, quelque chose à reprendre dans les proportions d'une jambe [1].

On peut comparer à ce tombeau celui de Marie-Christine, à Vienne, par Canova; celui du maréchal de Saxe, à Strasbourg; celui de Jules II, par Michel-Ange (à Rome, dans l'é-

[1] J'ai vu, en 1810, un rapport à l'empereur, dans lequel M. Denon assurait que Canova savait dessiner.

glise San-Pietro in Vincoli); ceux des Médicis, à Florence, qui sont de Michel-Ange; celui du général Moore, à Saint-Paul de Londres; et enfin le tombeau de Paul III (Farnèse), dans Saint-Pierre.

Le tombeau de Marie-Christine est composé d'un trop grand nombre de figures et manque un peu d'unité; il plaît surtout aux âmes froides. Les tombeaux des Médicis, à Florence, ont le défaut contraire; ils ne présentent qu'une figure; dans celui du maréchal de Saxe, il n'y a de bien que la tête et la position du corps, qui montrent l'intrépidité avec laquelle ce général s'avance vers la mort.

Le tombeau du général Moore, à Londres, serait voisin de la perfection s'il eût été exécuté par un sculpteur. Enfin, je ne serais pas étonné que la voix de la postérité ne plaçât avant tous les autres le tombeau de Clément XIII. S'il était dans une église gothique, telle que la cathédrale de Cologne ou celle de Florence, la lumière terrible et vraiment catholique, qui à travers les vitraux peints descend jusqu'au pavé, doublerait l'effet de la tête de Rezzonico, et ôterait au génie de la mort l'air un peu trop mondain et les derniers vestiges du mauvais goût inventé par le Bernin.

Presque en face du chef-d'œuvre de Canova, on voit une grande mosaïque ridicule qui représente la barque de saint Pierre sur le point d'être submergée, et Jésus venant au secours de l'apôtre. La peur ignoble de saint Pierre rappelle le personnage comique de don Abondio des *Fiancés*, de M. Manzoni. L'auteur de ce tableau est Lanfranc, de Bologne, cet intrigant si cher aux hommes puissants, si heureux et si adroit, qui sema de tant d'épines la carrière du pauvre Dominiquin. Sifflé par tout le monde, le Dominiquin finit par douter du mérite de ses plus beaux ouvrages (par exemple, les fresques de Saint-André della Valle, à Rome).

Toutes les statues des environs sont ridicules, on dirait toujours un danseur représentant dans quelque ballet le personnage d'un saint; telle est, à la salle de l'Institut, à Paris, la statue de Fénelon. Je me contenterai de nommer les statues de saint Bruno, de saint Joseph Calasance, de saint Cajetan et de saint Jérôme Émilien, placées près du tombeau de Rezzonico.

Je suis fâché que celui de Benoît XIV (Lambertini), ce grand prince et cet homme aimable, ne soit pas meilleur. Il mourut en 1758, époque de décadence complète pour la sculpture. Son tombeau est de Pierre Bracci.

Nous sommes arrivés à la belle mosaïque qui fait pendant avec la *Transfiguration* de Raphaël, placée de l'autre côté de l'église, au midi : c'est la célèbre *Communion de saint Jérôme*, du Dominiquin. Inférieure par la sublimité des têtes à la *Transfiguration*, la *Communion* l'emporte par le *clair-obscur;* il y a *unité* par le clair-obscur, c'est pourquoi elle produit plus d'effet dans Saint-Pierre. Ce tableau a un autre avantage, l'unité du sujet. La mosaïque est de Cristofari.

On passe devant deux tombeaux médiocres. Celui de Grégoire XIII (Buoncompagni), que le massacre de la Saint-Barthélemy réjouit si fort, est de marbre. Le tombeau de stuc, où d'abord Buoncompagni avait été placé, a été accordé, après son départ, aux cendres de Grégoire XIV.

La chapelle du Saint-Sacrement est fermée par une grille de fer; cette chapelle est riche et non pas belle. Le tabernacle de l'autel a été fait d'après les dessins du chevalier Bernin; c'est un petit temple de dix-neuf pieds de haut, décoré de douze colonnes de lapis. Pierre de Cortone, mélange de talents et de mauvais goût, a peint à fresque le tableau principal: c'est une Trinité. Dans la même chapelle on voit un autre autel avec un tableau de saint Maurice, peint par le Pellegrini. C'est devant

cet autel que se trouve placé sur le pavé le tombeau de Sixte IV, disposé à peu près comme celui du cardinal de Richelieu à la Sorbonne. Ce pape, mort en 1484, a eu pour sculpteur Antoine Pollajuolo. Ce fut Jules II, encore cardinal, qui fit élever ce tombeau à son oncle. On fait voir à côté de l'autel la porte de communication qui conduit au Vatican (dans l'appartement où sont placés les *Arazzi*, ou tapisseries exécutées d'après les cartons de Raphaël). Cette chapelle commence la nef ajoutée par Paul V à la croix grecque; on peut remarquer au point de l'union une légère irrégularité de construction.

On passe devant les tombeaux d'Innocent XI et de la célèbre comtesse Mathilde. La tête de cette femme si utile à l'église est du Bernin.

La chapelle de saint Sébastien possède la mosaïque du martyre de ce saint. Cristofari l'exécuta d'après la fresque du Dominiquin qui est à Sainte-Marie-des-Anges.

On arrive enfin à la chapelle della Pietà, ainsi nommée parce qu'on voit sur l'autel le fameux groupe de Michel-Ange: la Vierge soutient sur ses genoux le corps mort de son fils. Ce groupe est en marbre.

Dans cette belle langue italienne on appelle *una Pietà* (une Pitié), par excellence, la représentation du spectacle le plus touchant de la religion chrétienne. Michel-Ange exécuta ce chef-d'œuvre pour le cardinal de Villiers, abbé de Saint-Denis et ambassadeur de Charles VIII auprès du pape Alexandre VI.

Michel-Ange commença, comme Canova, par imiter fidèlement la nature. Ensuite les prédications et la mort de Savonarola lui firent comprendre la religion catholique, et il adopta le style sublime et terrible dans lequel personne ne peut lui être comparé. Né à Florence en 1474, il mourut à Rome en 1563.

On remarque dans un coin de la chapelle della Pietà une

grille de fer qui entoure une colonne torse en marbre; c'est celle sur laquelle Jésus-Christ s'appuya en disputant contre les docteurs dans le temple de Salomon. Quelques personnes supposent que cette colonne est une des douze de même forme que Constantin avait fait venir de Grèce, et qui, par son ordre, furent placées autour du tombeau du prince des apôtres dans l'antique Saint-Pierre.

L'urne antique ornée de bas-reliefs que l'on voit ici appartint à Probus Anicius, préfet de Rome, mort en 395. Elle servait pour les fonts baptismaux dans l'ancienne basilique.

Le grand arc qui de la nef du milieu conduit à la Pietà est large de quarante pieds et demi et haut de soixante et onze. La petite coupole qui précède la chapelle a cent vingt-cinq pieds de hauteur et quarante-cinq pieds dans son plus grand diamètre. Les mosaïques sont des copies grossières d'après Pierre de Cortone et Ciro Ferri.

ARTICLE VII.

NEF DU MIDI.

Après avoir examiné le côté du nord, nous avons traversé l'église, en passant devant les cinq portes d'entrée. La forme des fenêtres qui sont au-dessus est trop mondaine, et toute cette façade intérieure est à refaire. Pie VI l'a gâtée en y faisant placer deux horloges, l'une française, et l'autre italienne (qui, au coucher du soleil, marque toujours vingt-quatre heures).

Le plafond de l'église est resplendissant d'or, comme la galerie de Compiègne; ce sont des rosaces et des caissons en stuc doré. Nous avons remarqué, au-dessus des grands arcs qui communiquent de la nef principale aux nefs latérales, un

grand nombre de statues dans lesquelles on a cherché la beauté grecque, arrangée comme il le fallait pour plaire au seizième siècle, c'est-à-dire que le sculpteur a réuni à l'expression de la force et de la justice celle de la volupté. Ce lambris doré avec magnificence fait de Saint-Pierre la chapelle d'un grand souverain dont la puissance se fonde sur la religion, et non pas une église catholique. Ne trouvez-vous pas que le seul genre gothique est en harmonie avec une religion terrible, qui dit au plus grand nombre de ceux qui entrent dans ses églises : *Tu seras damné?* Saint-Pierre convenait parfaitement à la cour élégante d'un pape homme d'esprit, tel que Léon X. Les papes les plus bigots qui depuis y ont fait travailler n'ont pu lui faire perdre ce caractère de beauté mondaine et *courtisanesque*. La prière, dans Saint-Pierre, n'est pas l'élan du cœur vers un juge terrible qu'il faut fléchir à tout prix, c'est une cérémonie à remplir envers un être bon et indifférent pour bien des choses.

Toutes ces idées, présentées à nos compagnes de voyage, n'ont point passé sans opposition. Je prie le lecteur de se souvenir que je ne fais que l'office d'*avocat général;* je propose des *motifs de conviction*. J'invite à se méfier de tout le monde et même de moi. L'essentiel est de n'admirer que ce qui a fait réellement plaisir, et de croire toujours que le voisin qui admire est payé pour vous tromper : par exemple, monseigneur D***, qui dînait hier à côté de moi, chez M. l'ambassadeur de Russie, et nous vantait avec ferveur l'administration de la justice criminelle à Rome (peu de mois après il a été fait cardinal). Je demande pardon pour le parler bref et en quelque sorte *tranchant*. Souvent trois mots mis au lieu d'un adouciraient la forme, mais porteraient cet itinéraire à trois volumes.

La première chapelle à gauche en entrant dans Saint-Pierre, le long du mur méridional, est celle des fonts baptis-

maux; c'est une superbe conque de porphyre de douze pieds de long sur six de large qui contient l'eau consacrée; elle fut longtemps le couvercle du tombeau de l'empereur Othon II, mort à Rome en 983. L'ornement, assez ridicule, en bronze doré, a été exécuté en 1698 sur les dessins de Fontana. On voit autour de cette urne trois mosaïques médiocres : celle du milieu représente Jésus-Christ baptisé par saint Jean; c'est la copie d'un froid tableau de Charles Maratte. Pendant les premiers siècles du christianisme, on ne baptisait à Rome qu'à Saint-Pierre et à Saint-Jean-de-Latran.

En s'avançant vers le fond de l'église, on rencontre à gauche le tombeau de Marie Sobieski Stuart, reine d'Angleterre, morte à Rome en 1755. On a essayé ici une chose qui semble fort raisonnable aux gens d'esprit, tels que d'Alembert, Chamfort, etc., mais qui produit toujours un mauvais effet. Le portrait de la reine d'Angleterre, exécuté en mosaïque, est placé au milieu d'ornements sculptés. Au-dessous de ce tombeau se trouve la porte de l'escalier qui conduit à la grande coupole et sur les combles de Saint-Pierre.

Nous avons revu le plus aimable des chefs-d'œuvre de Canova; c'est le tombeau de Jacques III, roi d'Angleterre, et de ses deux fils, le cardinal d'York et le Prétendant, époux de cette spirituelle comtesse d'Albany qui fut aimée d'Alfieri. Le roi d'Angleterre actuel, Georges IV, fidèle à sa réputation du gentleman le plus accompli des trois royaumes, a voulu honorer la cendre de princes malheureux que de leur vivant il eût envoyés à l'échafaud s'ils fussent tombés en son pouvoir. La forme de ce tombeau est un peu gothique. Sur une plinthe on voit les bustes des trois Stuarts en demi-relief, traités d'une manière un peu efféminée, et qui rappelle l'absence totale de caractère que l'on remarquait chez ces hommes, sans doute les plus malheureux de leur siècle.

Au-dessous de ces bustes, un grand bas-relief représente la porte d'un tombeau, et aux deux côtés deux anges dont, en vérité, il m'est impossible de décrire la beauté.

Vis-à-vis est un banc de bois sur lequel, en 1817 et 1828, j'ai passé les heures les plus douces de mon séjour à Rome. C'est surtout à l'approche de la nuit que la beauté de ces anges paraît céleste. Ils me rappelaient le souvenir de la *Nuit* du Corrége, à Dresde. En arrivant à Rome, c'est auprès du tombeau des Stuarts qu'il faut venir essayer si l'on tient du hasard un cœur fait pour sentir la sculpture. La beauté tendre et naïve de ces jeunes habitants du ciel apparaît au voyageur longtemps avant qu'il puisse comprendre celle de l'*Apollon du Belvédère*, et bien longtemgs avant qu'il soit sensible à la sublimité des marbres d'Elgin. Comparés à la statue de Thésée, ces anges sont presque un portrait. C'est contre ces anges que se déchaîne le plus la haine furibonde de certains hommes qui, pour le malheur des arts, se sont faits sculpteurs. Que ne se faisaient-ils fabricants de draps ou banquiers! ils seraient arrivés plus vite à l'opulence.

Le tableau en mosaïque de la seconde chapelle est une présentation de la Madone au temple. Les mosaïques de la coupole sont des copies d'après Charles Maratte, qui est aux grands peintres ce que les tragédies de la Harpe sont à celles de Voltaire.

Je ne dirai rien des petites coupoles ovales qui servent d'ornement aux nefs latérales de Saint-Pierre; après tout, il vaut mieux qu'elles existent. Elles font l'effet d'un médiocre accompagnement de basse sous un beau chant.

Nous nous sommes arrêtés longtemps devant le tombeau d'Innocent VIII, Cibo, mort en 1492; il est de bronze, et montre l'exactitude un peu sèche dont on se piquait vers la fin du quinzième siècle. Cela vaut bien mieux que l'ignorance pré-

somptueuse de notre *laisser-aller* actuel. Le sculpteur fut Antoine Pollajuolo. Ce pape est représenté sur son tombeau de deux façons différentes, c'est-à-dire vivant et mort.

Vis-à-vis est une porte qui conduit à la tribune des musiciens, et au-dessus de cette porte l'on dépose toujours le corps du pape dernier mort.

Là, depuis le mois d'août 1823, reposait le vénérable Pie VII, lorsque Léon XII est venu prendre sa place le 15 février 1829. Quand le successeur d'un pape vient encore une fois le remplacer, on descend les restes de l'avant-dernier souverain dans les souterrains de Saint-Pierre (*le grotte*), ou on les rend à la famille.

Le cardinal Consalvi a pourvu, par son testament, à ce que son bienfaiteur, mort très-pauvre, ne manquât pas d'un tombeau. C'est M. Thorwaldsen qui en est chargé; je l'ai vu fort avancé dans son atelier (1828). Ce sont, comme à l'ordinaire, trois figures colossales, celle du pape et deux vertus. Pie VII est représenté assis et donnant la bénédiction. Avec un peu d'audace, on l'eût montré debout et répondant à la colère de Napoléon. Une des vertus est la *Sagesse*, qui lit dans un livre; l'autre est la *Force de caractère*, qui, vêtue d'une peau de lion, croise les bras et lève les yeux au ciel.

Si cet ouvrage est supérieur à tous les tombeaux vulgaires que l'on rencontre à Saint-Pierre, il faut en rendre grâce à la révolution opérée dans les arts par l'illustre David. Ce grand peintre *a tué la queue du Bernin*. (Je demande pardon pour ce mot d'un grand peintre de mes amis.)

La dernière chapelle de la partie ajoutée par Paul V est celle du chœur (*del coro*). Là, tous les jours officie le chapitre de Saint-Pierre, composé d'un cardinal archiprêtre, d'un monsignore, qui est son vicaire, de trente chanoines, trente-six bénéficiaires et vingt-six clercs. Cette chapelle, à elle seule

grande comme une église, est séparée du reste de Saint-Pierre par des glaces ajustées entre les barreaux de fer de la porte. Elles préservent du froid les vieux prêtres qui viennent chanter ici les louanges du Seigneur, et les *soprani* qui les aident de leurs aigres voix. La voûte est ornée magnifiquement, on dirait par un sculpteur grec, tant on y aperçoit de figures nues qui se détachent en blanc sur un fond d'or. Ces ornements outragent à la fois l'esprit et la lettre du christianisme; mais ceux qui ordonnèrent ces figures à Giacomo della Porta, mort vers 1610, n'en savaient pas davantage. Les convenances n'avaient pas encore fait ces tristes progrès qui, aujourd'hui, confinent dans le genre ennuyeux les artistes qui travaillent pour l'Église.

Le dimanche matin, vers midi, on voit réunies devant cette porte de fer beaucoup de jolies Anglaises donnant le bras à leurs tristes maris. Ces messieurs ont d'énormes moustaches. Les étrangers finissent par se connaître tous de vue. Les castrats de 1820 sont pitoyables; Rome a grand besoin d'un pape ami des arts, autrement on n'y viendra plus. La seule belle voix de ce genre était à Dresde il y a six ans; aussi y avait-il toujours foule à la messe du roi.

En face de nous, au fond de la nef que nous suivons, on distingue de loin une mosaïque assez bien exécutée, d'après la *Transfiguration* de Raphaël. A cause de l'absence de clair-obscur, on ne distingue pas le sujet d'aussi loin que celui de la *Communion de saint Jérôme*, mais le grand nom de Raphaël enlève l'admiration, et l'effet produit est magnifique. Ce n'est qu'en 1758 que cette mosaïque a été placée ici.

Nous avons remarqué en passant le tombeau de Léon XI, Médicis, qui occupa la chaire de saint Pierre pendant vingt-sept jours, en avril 1605. Lorsqu'il était eardinal, ce pape avait été envoyé par Clément VIII au roi de France Henri IV, pour

recevoir de ses mains la *ratification des conditions au prix desquelles le saint-siége lui accordait l'absolution des censures.* Le bas-relief qui représente cette mission du cardinal de Médicis est de l'Algarde, sculpteur, qui, placé dans une école moins mauvaise, n'eût pas été sans talents. Il a fait les trois statues obligées de ce tombeau.

Celui d'Innocent XI, Odescalchi, mort en 1689, est d'un sculpteur bourguignon, Étienne Monot. Le bas-relief est relatif à la levée du siége de Vienne par les Turcs.

Nous arrivons à la chapelle Clémentine, ainsi nommée de Clément VIII, qui la fit construire. La mosaïque de l'autel, d'après André Sacchi, représente un des miracles de saint Grégoire le Grand, dont le corps est placé près de là.

La croisée méridionale, ainsi que celle du nord, est terminée en *cul de four*, comme disent les architectes. On y voit le fameux *Crucifiement de saint Pierre* du Guide; c'est une copie en mosaïque de ce tableau célèbre que les victoires d'Italie avaient amené à Paris, et que Waterloo a renvoyé au troisième étage du Vatican. Le Guide, rempli de l'idée des statues grecques, n'a pas donné à son saint Pierre le corps d'un portefaix. C'est souvent le défaut du Guerchin et des autres grands peintres de l'école de Bologne.

L'autel à gauche présente un tableau de Spadarino. C'est sainte Valérie qui apporte sa tête à saint Martial, évêque, pendant qu'il célèbre la messe. On peut s'arrêter devant le tableau voisin : saint Thomas veut toucher le côté de Jésus-Christ (je suis toujours surpris que ce grand acte de philosophie soit représenté dans les églises). Cette mosaïque est faite d'après un tableau de M. Cammuccini, que l'on regarde à Rome comme le plus grand peintre vivant. Ses ouvrages sont-ils comparables à ceux de MM. Gérard, Gros, Delaroche et autres illustres Français? On dit que M. Cammuccini a beaucoup

aidé à la réputation de M. Thorwaldsen, et que M. Thorwaldsen n'a pas nui à la réputation de M. Cammuccini. La diplomatie fait la moitié du talent des artistes modernes.

En avançant vers le fond de l'église, on remarque, entre deux colonnes de granit noir, une porte toujours ouverte; elle conduit à la sacristie bâtie par Pie VI.

Nous sommes arrivés ensuite à un effroyable tombeau. Un énorme squelette de cuivre doré soulève une draperie de marbre jaune; c'est le dernier ouvrage du Bernin. Là repose Alexandre VII, Chigi. Le pape est à genoux; on le voit entouré de figures de femmes qui représentent la Justice, la Prudence et la Charité. Le Bernin avait osé montrer la Vérité dans toute la simplicité de son costume; on l'a revêtue d'une draperie de bronze.

Je ne nierai pas qu'il n'y ait ici un certain feu d'exécution qui attire les regards du peuple. J'ai souvent vu devant ce tombeau huit ou dix paysans de la Sabine arrêtés bouche béante. Mais ce qui est fait pour toucher le vulgaire révolte mes amis. Voici la grande difficulté des arts et de la littérature au dix-neuvième siècle. Le monde est rempli de personnages que leurs richesses appellent à *acheter*, mais à qui la grossièreté de leur goût défend d'*apprécier*. Ces gens sont la pâture des charlatans. Les succès qu'ils font étouffent la réputation du peintre homme de talent. Heureux cet homme de talent s'il ne devient pas envieux et méchant! Il faudrait prendre son parti et travailler pour le *gros* public ou pour *the happy few*. On ne peut plaire à la fois à tous les deux. Je dirais aux artistes: Les Mémoires d'une contemporaine ont trouvé d'abord un bien autre succès que les pamphlets de Courier.

Les paysans de la Sabine, après avoir considéré l'énorme squelette doré du tombeau d'Alexandre VII, retournent dans

leurs montagnes bien meilleurs catholiques. Voilà un effet que notre clergé de France n'entend point lorsqu'il proscrit la musique et les beaux-arts; les plaisanteries de Voltaire lui font trop de peur. Il faut que le peuple respire la religion par tous les pores. Avant qu'on défendît le *Requiem* de Mozart à Saint-Sulpice, j'y voyais des gens fort peu dévots.

Sous le tombeau d'Alexandre VII est la porte qui ouvre sur la place Sainte-Marthe. M. le cardinal Spina nous disait avant-hier qu'il faut entrer dans Saint-Pierre par cette porte; le premier coup d'œil est plus singulier. Voilà une idée anglaise.

Près de là est un mauvais tableau de Vanni, qui représente la *Chute de Simon le Magicien.* Le sujet de ce tableau n'étant pas admis officiellement par l'Église, on ne l'a pas traduit en mosaïque.

Sur l'autel de saint Léon le Grand on voit, entre deux colonnes de granit rouge oriental, un bas-relief de l'Algarde, que quelques personnes regardent comme son chef-d'œuvre. Saint Léon détourne Attila, roi des Huns, de continuer sa marche vers Rome, en lui montrant saint Pierre et saint Paul irrités contre lui. Il ne faut pas se souvenir du même sujet traité par Raphaël. Je ne conçois pas en vérité comment M. Cicognara a pu faire des grands hommes de tous les tristes sculpteurs qui ont rempli l'intervalle entre Michel-Ange et Canova. Ce sont d'habiles ouvriers dans le genre de M. l'abbé Delille, et rien de plus. Plusieurs ont bien connu la coupe du marbre comme lui la coupe des vers. Je me rappellerai toujours avec plaisir la description de la Pêche à la ligne par M. l'abbé Delille. On trouvera de même quelques jolies petites statues de l'Algarde. Bien des gens préféreront la Pêche à la ligne au récit de Cinna :

Jamais contre un tyran entreprise conçue, etc.

La médiocrité de tous ces sculpteurs vantés par M. Cicognara ne vous semble-t-elle pas confirmée par le tombeau d'Alexandre VIII, Ottoboni? De Rossi a fait le pape en bronze, la Religion et la Prudence en marbre. Le bas-relief qui représente une Canonisation faite par Alexandre VIII en 1690 a beaucoup de réputation. Est-ce là le même art que celui qui a produit les tombeaux des Médicis à Florence?

Après ce tombeau on arrive à celui de Paul III, et au fond de l'église, dont maintenant nous avons fait le tour.

Une réflexion triste domine toutes les autres. Le gouvernement des deux chambres va parcourir le monde et porter le dernier coup aux beaux-arts. Les souverains, au lieu de songer à faire une belle église, penseront à placer des fonds en Amérique pour être de riches particuliers en cas de chute. Les deux chambres une fois impatronisées dans un pays, je vois deux choses : 1° elles ne donneront jamais vingt millions pendant cinquante ans de suite pour faire un monument comme Saint-Pierre ;

2° Elles amèneront dans les salons une foule de gens fort estimables, fort honorables, fort riches, mais privés par leur éducation de ce tact fin nécessaire pour les beaux-arts. Je souhaite à ceux-ci de pouvoir se tirer de ces trois malheurs.

Si jamais l'on voulait finir Saint-Pierre, il faudrait remplacer tous les mauvais tableaux par des mosaïques exécutées d'après l'*Assomption* et le *Saint Pierre* du Titien, la *Résurrection du Christ* d'Annibal Carrache, la *Sainte Cécile* de Raphaël, le *Martyre de saint André* du Dominiquin (fresque à Saint-Grégoire, à Rome), la *Déposition de Croix* du Corrége (au musée de Marie-Louise, à Parme), la *Descente de Croix* de Daniel de Volterre (à la Trinità de' Monti à Rome), etc., etc.

Je préférerais à beaucoup de ces tableaux des mosaïques

exécutées d'après certaines parties des fresques de Michel-Ange à la Sixtine; ici on les verrait; mais on m'a sifflé ce matin, comme je proposais cette idée à mes compagnons de voyage. Presque toutes les statues placées dans Saint-Pierre sont ridicules ; M. Rauch de Berlin en ferait de meilleures.

Le vestibule a trop l'air mondain; il y faudrait absolument quatre grands tombeaux, c'est-à-dire le souvenir de la mort mêlé à celui d'un grand homme. Quelle belle idée pour la religion!

Il manque dans Saint-Pierre un orgue digne d'un tel vase.

Saint-Pierre, éclairé au gaz et par une seule masse de lumière placée au-dessus du grand autel, présentera peut-être un jour un spectacle dont nous n'avons pas d'idée. Mais de quel mot profane viens-je de me servir? *Présenter un spectacle!* Hélas! les beaux jours de Saint-Pierre sont passés; pour y avoir du plaisir, pour y trouver une émotion profonde, il faut d'abord être croyant.

Les combles de Saint-Pierre et l'église souterraine méritent fort d'être vus, mais je n'ose retenir le lecteur plus longtemps. Je sacrifie vingt pages de petits faits qui m'intéressaient beaucoup en les écrivant.

Grotta-Ferrata, 2 décembre. — Avant-hier nous sommes venus à Rome tout exprès pour voir les *Grâces*, groupe célèbre de Canova. Voici la traduction d'une lettre que j'ai volée à madame Lampugnani, cette femme si naïve, si fière, si belle et si jeune! Cette froideur étonnante qui augmente le charme de sa figure n'est pas celle qui montre l'impossibilité des passions, mais leur absence. Rien ne semble digne de donner de l'émotion [1]. En voyant tant de beauté et tant d'impassibilité

[1] Ce caractère est souvent joué en Angleterre, par exemple; mais il ne produit d'effet qu'autant qu'on le croit sincère.

pour tout ce qui est commun, l'être le plus calme ne peut se défendre d'un moment de rêverie. Après ce portrait de peintre, voici son esquisse du chef-d'œuvre de Canova :

« Carissima Sorella,

« Je n'ai pas rencontré, dans tout notre voyage d'Italie, de statue qui m'ait fait l'impression du groupe des trois *Grâces* de Canova. Ces charmantes sœurs ont beaucoup plus d'esprit qu'aucune des *Vénus* que nous connaissons, ce groupe est d'ailleurs d'une décence parfaite. Les trois statues sont de grandeur naturelle ; la différence d'âge est bien marquée.

« Les trois sœurs, légèrement enlacées dans les bras l'une de l'autre, sont représentées dans un de ces moments de joie et d'amitié vive et folle que l'on trouve, loin des regards des hommes, chez les jeunes filles d'ailleurs les plus retenues. Le sculpteur est indiscret de les avoir ainsi représentées; mais c'est la faute de l'art, et non pas celle de ces jolies sœurs. La plus jeune des Grâces demande à sa sœur aînée un baiser que celle-ci lui refuse, et que la seconde essaye de lui faire obtenir[1].

« En considérant ce groupe du vrai point de vue, on aperçoit de face l'aînée des Grâces, et les deux autres sont vues de profil. Le bras droit de l'aînée des sœurs est abandonné sur l'épaule de la seconde et s'y repose avec amour, tandis que de sa main gauche elle presse doucement la taille de la plus

[1] Remarque du traducteur. Il fallait une sensibilité exquise pour que la grâce pût naître, et en même temps une action extrêmement peu importante ; autrement, puisqu'il y a sensibilité profonde, la passion aurait paru, et la grâce n'eût plus été qu'accessoire, comme dans les divines madones du Corrége. Rappelez-vous les fresques et le musée de Parme, ou mieux encore celui de Dresde.

teune et tempère ainsi la rigueur du refus qu'elle lui fait éprouver. Le seul Canova au monde était digne de faire cette main qui protége et caresse tout à la fois. L'aînée des Grâces, qui, dans l'intention du sculpteur, doit donner l'idée de la grâce noble, a un air de raison et de majesté que tempère une beauté touchante.

« Je trouve plus de physionomie et de mouvement à la seconde; sa tête, toute sa personne, sont remplies d'expression; son sourire et son regard spirituel caressent comme ses jolies mains; avec l'une elle essaye de faire baisser la tête à sa sœur aînée. Du reste, comme elle ne demande ni ne refuse, elle est dans l'attitude du repos, une jambe passée devant l'autre. Il y a dans cette pose une aisance, un abandon qui est presque de la volupté; une nuance de plus, et les hommes y verraient peut-être l'habitude de la coquetterie.

« La troisième Grâce a quelque chose de l'enfance; mais ce n'est point l'air étourdi, c'est l'ingénuité tendre. Elle a posé avec une aimable confiance son bras droit sur l'épaule de sa sœur aînée, et de sa main gauche, qu'elle appuie légèrement sur la poitrine de cette sœur chérie, elle la presse de lui accorder le baiser qui fait le sujet de l'action. De cette main s'échappe un voile léger qui achève la peinture morale de la Grâce si différente de la Volupté, et cache une partie des charmes de la sœur aînée. Le torse un peu penché de la plus jeune des sœurs donne une admirable variété au groupe, et ne laisse voir que ses jolies épaules point trop maigres, ce que demandait cependant le très-jeune âge de cette aimable fille.

« Peut-être cette longue description vous fera-t-elle regarder avec plus de plaisir la gravure de ce groupe que vous trouverez dans ma lettre. Remarquez que lorsque l'on est au point de vue, l'ensemble présente tous les détails de la plus parfaite des femmes.

« L'intérêt de ce petit drame, *la plus jeune obtiendra-t-elle un baiser?* est suffisant pour animer la scène, mais point assez vif pour faire oublier les formes, etc., etc. [1]. »

3 décembre. — Je viens d'entendre prononcer d'une manière délicieuse ces jolis vers latins :

Tu semper amoris
Sis memor, et cari comitis ne abscedat imago [2].
VAL. FLACCUS

Ils ont été adressés à Frédéric par un de nos amis allemands qui retourne chez lui, et que nous sommes allés accompagner jusqu'au Ponte-Molle. Je l'aimais tant, que je croyais occuper la première place dans son cœur. Mais j'ai bien vu, au ton des adieux, que Frédéric était le préféré. Il a raison.

5 décembre 1827. — La vérité triste et crue sur beaucoup

[1] C'est ainsi que, dans ce que les Français appellent une comédie de caractère, le *Misanthrope*, par exemple, l'intrigue est suffisante pour animer la scène, mais point assez vive pour faire oublier la peinture ni le développement du caractère bourru d'Alceste et de la coquetterie de Célimène. — Il va sans dire que cette explication n'est point dans la lettre de la belle Milanaise, à laquelle je crains bien d'avoir fait perdre toutes ses grâces en l'abrégeant. L'italien ose être passionné. Malgré le manque d'*unité*, cette langue vivra, car elle fournit des paroles à la musique, et elle ose exprimer naïvement la passion. L'italien *parlé* se compose de huit ou dix langues absolument différentes. Le patois *milanais* n'est compris de l'habitant de Gênes que par la ressemblance qu'il peut avoir avec l'italien *écrit*, qui n'est en même temps la langue *parlée* qu'à Rome, à Sienne et à Florence. Dans la seule ville de Naples on compte quatre langues différentes. Il y a ici de la sensibilité et pas de vanité. *En Italie, on ne songe au voisin que pour s'en méfier ou le haïr.*

[2] Del nostro amore e del caro compagno, deh! non ti fugga la rimembranza.

de choses ne se rencontre à Paris que dans la conversation de quelque vieil avoué d'humeur acariâtre. Tout le reste de la société se plaît à jeter un voile sur le vilain côté de la vie. L'excès du déguisement devient quelquefois ridicule parmi les gens qui ont eu le malheur de naître très-nobles et très-riches; mais en général cette manière de représenter la vie fait le charme de la société française.

Le Romain ne déguise par aucun compliment l'*âpreté du réel de la vie*. La société dans laquelle il vit est semée de trop de dangers mortels pour qu'il s'expose au risque de faire des fautes de raisonnement, ou à celui de donner de faux avis. Son imagination devient folle à chaque découverte d'un malheur inconnu. Elle veut tout voir d'un premier coup d'œil, et ensuite tâcher de s'y accoutumer.

Ce *respect pour la vérité* et la *permanence des désirs* sont, à notre avis, les deux grands traits qui séparent le plus le Romain du Parisien. Paul disait fort bien hier : cette sincérité, pour nous inusitée, de la société romaine, lui donne un premier aspect de méchanceté; elle est pourtant la source de la *bonhomie*. Votre ami ne vous reçoit pas chaque jour avec une nuance différente. Cela troublerait la rêverie et le *dolce far niente*, qui sous ce climat sont le premier des plaisirs, et le terroir fertile dans lequel germe la volupté.

Les peuples sont inintelligibles les uns pour les autres. Le mot de *bonhomie italienne* vous a fait hausser les épaules; cette bonhomie tue l'esprit.

Quand il s'y appliquerait curieusement toute sa vie, un Romain, homme d'esprit, un Gherardo de Rossi, un N***, ne parviendrait jamais à se figurer l'étendue de la *légèreté parisienne*. A chaque moment, ne pouvant arriver à la vérité, il supposerait de l'hypocrisie dans l'objet de ses observations.

Madame N*** nous disait ce soir : Le plus grand plaisir du

voyage est peut-être l'*étonnement du retour*. Je vois qu'il donne de la valeur aux êtres et aux choses les plus insipides.

On ne pourra s'imaginer connaître un peu la Rome actuelle que lorsqu'on sera dans l'habitude d'avoir de fréquentes conversations avec des gens du pays. Il ne faut pas choisir ses interlocuteurs dans le *primo ceto*. Les gens fort riches et fort bien élevés des pays étrangers ont à peu près les manières et le caractère des Français de la cour de Louis XV. On trouve chez eux une vanité très-susceptible, assez ordinairement de la politesse un peu lourde, du reste une absence presque complète de toutes les passions et de toutes les habitudes qui donnent une physionomie locale.

Nous leur trouvons le défaut de nous singer un peu. Un bourgeois milanais, dandy de son métier, portait l'épaule en dedans, parce que la dernière estampe du journal des modes de Paris avait cette faute de dessin.

Frédéric, l'homme sage de notre petite caravane, est parvenu à nous lier avec des bourgeois aisés, mais non pas riches. Nous n'avons pu obtenir que des négociants; car ceux des Romains qui vivent de leurs rentes évitent par peur toute espèce de rapports avec les étrangers, qu'ils supposent toujours mal vus par leur gouvernement. Ils sont moins curieux et plus prudents. Tout ce qui tient au commerce ne se gêne point pour maudire la façon de gouverner de Léon XII.

Un des amis de Frédéric consent quelquefois à venir prendre une tasse de chocolat avec nous. C'est un Romain de la vieille roche, je veux dire un homme dont le moral était formé avant 1797 et l'établissement de la *république romaine*. Quoique très-libéral au fond, il croit presque à un grand nombre de miracles. Son grand-père, qui l'a élevé, était entré dans le monde vers 1740, et y croyait tout à fait.

Notre ami nous raconte que dans son enfance on allait voir

à Saint-Paul le fameux crucifix qui parla à sainte Brigite; un autre crucifix de sainte Marie Transpontine s'était entretenu plusieurs fois avec saint Pierre et saint Paul. Un jour, la Madone de Saint-Côme et Saint-Damien au Forum (cette église singulière qui fut autrefois le temple de Rémus et de Romulus) reprit aigrement saint Grégoire, qui passait devant elle sans la saluer. Cette scène a été mise en vers latins[1] il y a quelque

1 VIRGO MARIA.

Heus tu! quo properas, temerarie claviger? heus tu!
Siste gradum.

SANCTUS GREGORIUS.

Quæ reddita vox mihi percutit aures?
Quis cœli regis me sceptra vicesque gerentem
Impius haud dubitat petulanti lædere lingua?

VIRGO MARIA.

Siste gradum! converte oculos, venerare vocantem.

SANCTUS GREGORIUS.

O mirum! o portentum! effundit imago loquelas!
(At forte illudunt sopitos somnia sensus)!
Mene vocas, o effigies! Hanc labra moventem
Flectentemque caput video. Quid quæris imago?
Nomen, imago, tuum liceat cognoscere.

VIRGO MARIA.

Mater
Sancta tui Domini tibine est ignota, Gregori?
Virgo parens, ignara tori, tactusque virilis,
Regia progenies, rosa mystica, fœderis arca,
Excelsi regina poli, domus aurea, sponsa tonantis,
Justitiæ speculum et clypeus, Davidica turris,
Janua cœlorum, tibine est ignota, Gregori?

SANCTUS GREGORIUS.

Ignaro veniam concede, insignis imago,
Virgo Maria prius nunquam mihi visa : loquentem
Nunquam te prius audivi : quis talia vidit?

VIRGO MARIA.

Parco lubens : posthac sed reddere verba salutis
Debita mente tene. Quo te nunc semita ducit?

mille ans, par l'abbé Joachim, ou par le vénérable Beda, qui y croyaient fermement.

LA MADONE.

Holà! ho! où vas-tu, téméraire porte-clef? Holà! arrête-toi.

SAINT GRÉGOIRE.

Quelle voix frappe mon oreille? Quel impie a l'insolence de m'attaquer, moi qui porte le sceptre du roi du ciel, et qui suis son vicaire ici-bas?

LA MADONE.

Arrête, téméraire! tourne les yeux, et adore qui t'appelle!

SAINT GRÉGOIRE.

O chose admirable! ô prodige! une image me parle! Mais peut-être le sommeil égare-t-il mes sens. M'appelles-tu, ô image? Mais je la vois qui remue les lèvres; elle baisse la tête! Que demandes-tu, image? Qu'il me soit permis de connaître ton nom.

LA MADONE.

Quoi donc, ô Grégoire! est-ce que tu peux méconnaître la mère de ton saint Seigneur? Ne reconnais-tu pas la Vierge mère, celle qui n'a jamais approché ni du lit, ni des embrassements d'un homme, la fille des rois, la rose mystique, l'arche d'alliance, la reine du ciel, la maison d'or, l'épouse de celui qui tient le tonnerre, le miroir et le bouclier de la justice, la tour de David, la porte des cieux?

SAINT GRÉGOIRE.

Image illustre, pardonne à qui a péché par ignorance! ja-

SANCTUS GREGORIUS.

Supra altare tuum missam celebravit odoram
Presbyter Andreas : animam liberavit, et ecce
Impatiens, semicocta, jacet prope limina clausa
Gurgitis. Illa viam petit a me.

VIRGO MARIA.

Perge, Gregori.

mais je n'ai vu la Vierge Marie; jamais je ne t'ai entendue parler. Qui a vu de telles choses?

LA MADONE.

Je te pardonne volontiers; mais, dorénavant, rappelle-toi de te conformer à ton devoir. — Où vas-tu?

SAINT GRÉGOIRE.

Le prêtre André vient de célébrer une messe sur un de tes autels; il a délivré une âme du purgatoire; et voilà que, impatiente et à demi cuite, elle s'est avancée jusqu'à la porte encore fermée de l'abîme immense; elle me demande de lui ouvrir.

LA MADONE.

Continue ton chemin, je te le permets.

On allait voir, dans la charmante église de Sainte-Sabine (du mont Aventin), une grosse pierre que le diable lança du haut de la voûte à saint Dominique pour l'écraser; mais la pierre fut détournée, et le saint miraculeusement garanti. Ce récit pourrait bien cacher une tentative d'assassinat.

Il n'y a pas un siècle que l'on montrait à Saint-Sylvestre (*al campo Marzo*) le portrait de Jésus, fait, disait-on, par le Sauveur lui-même, et qu'il envoya au roi Abgarus. Eusèbe rapporte les lettres d'Abgarus à Jésus-Christ, et de Jésus-Christ à Abgarus; mais il ne dit rien de l'image[1]. On prétend que Jean Damascène en a parlé.

L'arche d'alliance, ainsi que la baguette de Moïse, celle d'Aaron, et une partie du corps de Jésus-Christ, se trouvaient à Saint-Jean-de-Latran. On montrait dans l'église de Sainte-Croix de Jérusalem, qui est presque vis-à-vis, de l'autre côté de la grande route qui conduit à Naples, une des pièces d'ar-

[1] J. Reiskii *Exercitationes de imaginibus Christi.*

gent que reçut Judas, la lanterne de ce traître, et la croix sur laquelle fut crucifié le bon Larron.

San-Giacomo Scossacavalli possédait la pierre sur laquelle Jésus-Christ fut circoncis, on voyait l'empreinte d'un des talons du jeune enfant; cette pierre était sur l'autel de la Présentation.

On conservait, sur l'autel de Sainte-Anne, la table de marbre qui avait été préparée pour le sacrifice d'Isaac.

L'impératrice Hélène, mère de Constantin, envoya ces reliques avec l'ordre de les placer dans Saint-Pierre; mais, quand le char qui les portait passa devant Saint-Jacques, il fut arrêté par une main invisible, et les chevaux presque renversés du contre-coup. De là le nom de Scossacavalli donné à Saint-Jacques, qui eut les reliques.

Les livres qu'on lisait habituellement à Rome vers 1720 sont presque aussi curieux que les miracles que l'on croyait à la même époque. Pour se souvenir d'une bibliothèque, il faut parcourir un de ses volumes. Demandez d'un air fort sérieux, à la bibliothèque du palais Barberini ou à celle du Vatican :

Les *Conformités de saint François avec Jésus-Christ;*

Le *Psautier de la Vierge;*

L'*Évangile éternel.*

Quant à la *Taxe de la chancellerie apostolique*, on a honte de ce livre, et on ne le montre pas aux étrangers, pour peu qu'ils aient l'air moqueur. Mais vous le verrez à Florence sans difficulté. Il est intitulé : *Taxa cameræ seu cancellariæ apostolicæ.* Les écrivains les plus célèbres par leur impiété ne peuvent s'empêcher de rendre hommage à la finesse d'esprit et à la logique à la fois *délicate et profonde* qui guide les casuistes dans la déduction de leurs raisonnements. Beaucoup d'historiens à la mode pourraient prendre des leçons de logique chez ces écrivains ecclésiastiques si négligés aujourd'hui.

Ainsi que chez les philosophes arabes, la donnée primitive des raisonnements de ces gens-là n'est peut-être pas assez prouvée; mais on ne peut trop admirer la force et la profondeur avec lesquelles ils en déduisent des conséquences.

J'oubliais le miracle de sainte Marie-Majeure : on y conserve une des images de la Madone peintes par saint Luc, et plusieurs fois on a trouvé les anges chantant les Litanies autour de ce tableau.

6 décembre. — Nous venons de visiter les antiquités du quartier des Juifs. C'est le pape Paul IV, Caraffa (ce vieillard napolitain qui de bonne foi se croyait infaillible, et craignait d'être damné s'il ne suivait les mouvements secrets qui lui ordonnaient de persécuter), qui commença à vexer les juifs (1556). Il les obligea d'habiter le Ghetto, ce quartier sur les bords du Tibre, près du Ponte-Rotto, maintenant si sale et si misérable. Les juifs furent forcés de rentrer dans le Ghetto à vingt-quatre heures (c'est-à-dire au coucher du soleil); Paul IV voulut qu'ils vendissent leurs possessions, et ne leur permit d'autre négoce que celui des vieilles hardes. Ils furent astreints à porter un chapeau jaune. Grégoire XIII donna à ces mesures un complément raisonnable : il obligea un certain nombre de juifs à écouter tous les samedis un sermon chrétien.

Malgré toutes ces vexations, et bien d'autres qui me feraient passer pour jacobin si je les rapportais, telle est l'admirable énergie avec laquelle ce peuple malheureux tient encore à la loi de Moïse, qu'il n'a pas laissé de multiplier beaucoup. Les juifs ont un précepte qui leur ordonne de se marier au plus tard à vingt ans, sous peine d'être traités avec opprobre et comme gens vivant en péché.

Tout cet ensemble de persécutions inventé par le pape Ca-

raffa était tombé en désuétude sous le règne de l'aimable cardinal Consalvi ; mais depuis la mort de Pie VII tout a recommencé : les juifs sont enfermés dans leur Ghetto à huit heures. Avant-hier, au spectacle, on nous a fait observer que le parterre était entièrement rempli, parce que c'était le jour où les portes du Ghetto restent ouvertes jusqu'à dix heures (ou deux heures et demie de nuit, le soleil se couchant actuellement à sept heures et un quart. Les *venti-quattro* (les vingt-quatre heures) changent tous les quinze jours. Le parti rétrograde tient beaucoup à cette façon peu commode de faire sonner les horloges; l'autre manière s'appelle *alla francese.*

Frédéric lisait ce soir l'*Histoire de la littérature romaine* de M. Baehr. Il nous raconte plusieurs usages des Romains des premiers siècles. Pendant longtemps la main de fer de la nécessité éloigna de Rome toute espèce de luxe. Frédéric parle avec éloge des ouvrages de MM. Dorow et Otfried Muller sur l'ancienne Étrurie.

8 décembre 1827. — Ordinairement, les étrangers maudissent les restes du temple d'Antonin le Pieux, quoique ces onze colonnes forment peut-être la plus belle ruine de ce genre qui existe à Rome. On y a construit la douane. Là est conduit le malheureux étranger qui arrive; et, pour peu que trois ou quatre calèches aient précédé la sienne, et qu'elles soient remplies d'Anglais, dont le *spleen* saisit l'occasion d'une querelle avec les douaniers, on peut fort bien attendre deux ou trois heures. Vous fâcherez-vous? *That is the question.*

Non, l'orgueil déplacé des Anglais sera pour vous comme l'ivresse d'un ilote pour un Lacédémonien. Non, vous songerez à cette masse de patience que vous avez mise à part avant de vous présenter dans ce pays de petites vexations et de petits despotes. Je vous conseille d'aborder un douanier

9.

d'un air riant, et de lui donner un *paul* (cinquante-deux centimes). Touché d'une si grande générosité et de votre air gai, cet homme sera utile *al signor Francese.* Ce nom, lié à celui de Napoléon, est encore d'un poids immense en Italie. Ah! si nos ministres savaient exploiter l'héritage de ce grand homme, quelle influence ne donneraient-ils pas au roi de France en sachant distribuer aux plus dignes, comme le fit Louis XIV, vingt pensions de cent louis et trente croix!

Pendant que votre voiture attend son tour à la douane, montez chez *madama* Giacinta, à vingt pas de là, et choisissez une chambre. Vous y serez à deux pas du Corso, du libraire Cracas, où on lit les journaux, et de la *Trattoria dell' Armellino* (de la Belette), où je me réfugie quelquefois pour éviter la fatuité française et les Anglais, porteurs de grandes moustaches, qui peuplent les environs de la place d'Espagne.

Je vois encore d'ici l'air de supériorité polie du comte D. N., auquel, *à sa prière,* au moment où il partait pour Rome, j'avais indiqué ma modeste *madama* Giacinta. En m'en parlant à son retour, le comte avait l'air de Louis XIV à qui l'on eût proposé de monter en coucou. Car enfin, puisqu'il faut l'avouer, une chambre fort propre chez *madama* Giacinta ne coûte que deux francs.

Il ne reste du temple d'Antonin le Pieux que onze colonnes de marbre grec cannelées et d'ordre corinthien; elles ont trente-neuf pieds six pouces de haut et quatre pieds deux pouces de diamètre. La base est attique et le chapiteau orné de feuilles d'olivier.

Quoique très-endommagée par les incendies, cette ruine est magnifique. Ces onze colonnes formaient une partie latérale du portique qui entourait le temple. Tâchez de vous les figurer ainsi; oubliez l'ignoble douane, et voyez le reste du monument tel qu'il exista pour les Romains. Si vous êtes accou-

tumé aux décorations magnifiques que M. Sanquirico fait pour le théâtre de la Scala, à Milan, les ruines de Rome vous feront beaucoup plus de plaisir; vous pourrez plus facilement vous *figurer ce qui manque, et faire abstraction de ce qui est.*

Je vous demande, pour une ruine, ce qu'il faut faire en présence de presque tous les porteurs de grandes réputations; la plupart, hélas! sont aussi des ruines.

Tout près du temple d'Antonin se trouve l'église de Saint-Ignace. Le grand peintre Dominiquin avait fait deux dessins; un jésuite prit la moitié de chacun de ces dessins, et c'est ainsi que nous est venue l'église actuelle, commencée en 1626 et finie en 1685. L'intérieur est riche plutôt que beau. Au poste d'honneur, au-dessus des grands piliers de la croisée, un jésuite a peint deux assassinats tirés de la Bible.

10 décembre. — A côté de l'église des jésuites est le collége Romain; vous me prendriez pour un satirique bilieux et malheureux si je vous expliquais le genre des vérités qu'on y enseigne. Je crois qu'il a fallu une bulle pour permettre d'y exposer, mais seulement *comme une hypothèse*, le système qui prétend que la terre tourne autour du soleil. Josué n'a-t-il pas dit: *Sta sol*, soleil, arrête-toi? De là cette fameuse persécution de Galilée sur laquelle on ment *même aujourd'hui*, en 1829. La vérité ne se trouve que dans deux gros volumes in-4°, imprimés autrefois, et qui n'ont été mis en vente qu'il y a peu d'années à Florence. Je les ai trouvés chez M. Vieusseux, libraire et homme d'esprit, éditeur de l'*Antologia*, le meilleur journal d'Italie. Cette *revue* est soumise à la censure, mais en revanche elle est écrite avec *conscience*, chose unique peut-être sur le continent.

Au *collegio Romano* on nous a montré une collection complète des *as* romains. Comme nous faisions la conversation en

véritables bonnes gens, et que nous avons souvent parlé *del gran Parigi*, un de nos guides nous a fait des histoires à son tour. Sa *méfiance* romaine s'est adoucie parce que nous sommes Français.

« C'est ici, nous a-t-il dit, qu'a été élevé le jeune Marchesino della Genga (qui régnait en 1828 sous le nom de Léon XII, qu'il prit à son avénement parce que Léon X avait donné à sa famille la terre de la Genga, près Spolette).

« Dans ce collége, continue notre guide, un homme fort habile prédit au jeune Marchesino, alors assez pauvre, que par la suite il serait pape. Voici pourquoi : les enfants faisaient une procession à l'insu des professeurs; ils portaient sur un brancard la statue de la Madone. Le Marchesino della Genga, ayant une figure belle comme celle d'une femme, avait été choisi pour remplir le rôle de la Madone. Tout à coup on entend venir un professeur; les élèves qui portaient le brancard prennent la fuite, et la Vierge tombe. D'après certaines règles de prédiction connues de tout le monde à Rome, et qui furent appliquées par l'homme habile, le lendemain chacun dit dans le collége que l'écolier qui était tombé du brancard en faisant le rôle de la Madone serait pape un jour. » Cette histoire nous a coûté quatre *paoli*, et vous semblera ridicule par son peu d'importance si, lorsque vous la lirez, Léon XII n'est plus pape.

En revenant dans la rue del Corso, nous avons vu le palais Sciarra, d'une architecture fort agréable. La galerie de tableaux de ce palais étant située au midi et bien éclairée, nous l'avons réservée pour un jour de pluie. Il faut, au contraire, aller au palais Doria, naturellement obscur, à onze heures, un jour de beau soleil.

Rien de plus curieux, pour qui aime la peinture, qu'une ancienne copie de Raphaël faite par un bon peintre. La galerie

Sciarra est fière de la copie de la *Transfiguration* attribuée à *Monsu* Valentin (bon peintre français, mort jeune en 1632). On voit ici des ouvrages de ce Garofolo, élève de Raphaël, dont le palais Borghèse a trente-deux tableaux et la galerie Doria les plus grands ouvrages qui existent. Cet homme a de la sécheresse, de la dureté, mais de la grandeur et de la simplicité, choses si rares depuis le seizième siècle. Les ouvrages du Garofolo ressemblent aux tragédies médiocres du grand Corneille. On voit à la galerie Sciarra, des Barroche, des Guide, des André del Sarto, des tableaux d'Innocenzo da Imola, copiste de Raphaël, et de ce Sacchi, dont il y a cinquante ans on voulait faire un grand peintre, je ne sais pourquoi. Rien n'est étonnant comme un charlatanisme lorsqu'il est tombé; sous ce point de vue, l'histoire de plusieurs de nos grands hommes de 1829 sera curieuse à lire en 1850. Moi qui vous parle, j'ai vu M. Esménard tenant l'état de grand homme et plus prôné que ne l'est aujourd'hui M. ***. La dernière salle du palais Sciarra possède un portrait par Raphaël, peint en 1518, deux ans avant sa mort; la *Vanité et la Modestie*, tableau célèbre de Léonard de Vinci, inférieur à sa réputation; une *Décollation* par Giorgion, rival du Titien, qui mourut d'amour à trente-quatre ans. Le froid Titien mourut de la peste à quatre-vingt-dix-neuf ans. Nous avons admiré, nos compagnes de voyage surtout, une *Madeleine*, ouvrage sublime du Guide. Sur la fin de sa vie ce grand homme devint joueur et faisait quelquefois, quand il était pressé par ses créanciers, jusqu'à trois tableaux en un jour.

On passe devant plusieurs palais, dont les façades, pleines de style, n'ont besoin, pour faire beaucoup d'effet, que d'une rue plus large. On arrive au palais Doria, qui jadis appartenait à la famille Pamphili, enrichie par le pape Innocent X, vers 1650.

Ce palais, fort grand, est moins remarquable par l'architecture, qui date du dix-septième siècle, époque de décadence, que par sa superbe galerie de tableaux. Nous ne nous y sommes arrêtés qu'un instant; nos compagnes voulaient, ce matin, voir de l'architecture; elles prétendaient la comprendre.

Vers la fin du règne de Louis XIV, du temps de madame de Sévigné, quand les ouvrages de la Bruyère, de Descartes et de Bayle étaient dans toutes les mains, le duc de Mazarin et la duchesse de Guise faisaient couvrir de plâtre les statues qui leur appartenaient, et brûler les tableaux qu'ils trouvaient indécents. Sous Louis XIII, un M. Desnoyer, sous-ministre, qui voulait de l'avancement, fit couper en morceaux la *Léda* du Corrége. Nous avions au Musée un tableau de ce grand peintre, qui a disparu vers 1816. Où est-il?

Le prince Pamphili, qui vivait en 1688, était fort riche et fort jeune; les jésuites le pressaient vivement d'entrer dans leur société. Ce pauvre jeune homme se décida à faire mettre des chemises de plâtre à un grand nombre de magnifiques statues antiques dont il venait d'hériter de son père. Il fit barbouiller une fameuse *Vénus* du Carrache. Quelques années plus tard, il devint amoureux, se maria et renvoya les jésuites; il fit ôter le plâtre qui voilait ses statues; mais malheureusement les maçons avaient *rustiqué* le marbre, afin que le plâtre pût prendre.

Avant-hier, à la galerie Farnèse, on nous a montré un petit habillement de fer-blanc, placé, il y a quelques mois, sur toutes les statues, afin de plaire à un grand personnage. Ce sont en général des vieillards qui possèdent les palais et les galeries de tableaux, et il est à craindre que le retour de sévérité ecclésiastique que l'on éprouve à Rome en ce moment ne soit fatal à plusieurs objets d'art.

On voit près du palais Doria les deux palais Bonaparte. En

arrivant sur la place voisine la vue est frappée par l'aspect d'une sorte de forteresse; c'est le palais de Venise; il fut bâti en 1468, avec des pierres du Colysée. Là résidait l'aimable cavalier Tambroni, en sa qualité de directeur des artistes allemands à Rome. L'empereur d'Autriche s'est emparé de ce palais, qui appartint à la république de Venise jusqu'à sa chute, en 1798. C'est là que madame la comtesse d'Appony donne ses jolis vendredis.

11 décembre. — Vis-à-vis est le palais de M. Torlonia, duc de Bracciano, où ce soir nous sommes allés au bal[1]. De la condition la plus vulgaire, M. Torlonia s'est élevé, par son savoir-faire, à la position la plus brillante. L'amour exclusif de l'argent est, selon moi, ce qui gâte le plus la figure humaine. La bouche surtout, exempte de toute sympathie chez les gens à argent, est souvent d'une atroce laideur. M. Torlonia est curieux à entendre lorsqu'il raconte l'histoire de la rivalité des jeunes princes romains qui sollicitaient la main de ses filles. Il a une sorte de naïveté dans son respect sans bornes pour l'argent. Pendant plus de dix ans il n'a pas osé venir habiter le palais où l'on dansait ce soir: une diseuse de bonne aventure lui avait prédit qu'il mourrait la première nuit qu'il y coucherait.

Voilà des préjugés profondément enracinés. Rien de plus naturel, tout le monde apprend ici la théologie qui mène à tout; et la physique mène en prison. M. Torlonia est le banquier de tous les Anglais qui viennent à Rome, et fait des bénéfices énormes, en leur payant leurs livres sterling en écus

[1] Ce riche banquier n'est plus. Il a suivi de près au tombeau un homme aussi haï que lui-même était envié. Léon XII est mort le 10 février et M. Torlonia le 28. Le célèbre père Fortis, général des jésuites, les avait précédés de fort peu de jours.

romains. Chaque hiver est égayé par quelque nouveau conte, où figurent, d'un côté, la lésinerie du froid et tranquille banquier, et de l'autre la grande colère de quelque riche Anglais, qui se plaint du *change*. En revanche, M. Torlonia donne à ses clients des bals charmants, dont l'entrée ne serait pas trop payée à quarante francs par tête. Ce jour-là il n'est plus avare.

Les quatre côtés de la cour de son palais sont occupés par une galerie magnifique et qui communique à plusieurs vastes salons, dans lesquels on danse. Les meilleurs peintres vivants, MM. Palaggi, Cammuccini, Landi, les ont ornés de peintures. Un salon a été construit pour placer d'une manière convenable le fameux groupe colossal de Canova, *Hercule furieux lance Lycas dans la mer*. Les jours de bal, ce groupe est éclairé d'une façon pittoresque par des masses de lumières placées dans des points indiqués par Canova lui-même. Les fêtes de M. Torlonia sont plus belles et mieux entendues que celles de la plupart des souverains de l'Europe. Il y a par exemple toujours assez de monde, et jamais la foule incommode d'un *rout*. Remarquez-vous au milieu des groupes, formés par les plus belles femmes de l'Angleterre et de Rome, un petit vieillard au regard inquiet, et qui porte un gilet blanc trop long? C'est le maître du logis; il raconte sans doute aux étrangers quelque anecdote d'économie intérieure. Par exemple, ce petit Portugais, à la tête si bien frisée, et si pétillant d'esprit, M. le comte de F***, admirait, il n'y a qu'un moment, les glaces magnifiques placées vis-à-vis l'*Hercule* de Canova. M. Torlonia annonce une anecdote. On fait cercle autour de lui, et il entre dans tous les détails d'une ruse adroite, au moyen de laquelle il obtint des marchands de glaces de Paris un rabais de cinq pour cent.

Il se vêtit encore plus mal qu'à l'ordinaire, sa physionomie prit une teinte encore plus misérable et plus juive; ainsi grimé,

il se présenta aux marchands de Paris, auxquels il dit que ce banquier italien, si avare, le fameux Torlonia, l'avait chargé, lui pauvre miroitier de Rome, d'acheter des glaces à Londres ou à Paris. Il offrait de payer comptant. C'est ainsi, poursuit le millionnaire triomphant, que j'ai arraché un rabais de cinq pour cent sur le prix le plus restreint que j'aurais pu obtenir en me présentant sous mon nom; ce rabais de cinq pour cent fit une somme assez ronde. Et les petits yeux du banquier brillent de joie et perdent pour un moment leur air inquiet.

Plus tard, vers les une heure, le duc de Bracciano parlait de ses fils au groupe où était la pauvre miss Bathurst. « *Un tel*, disait-il en montrant l'aîné, je crois, est un nigaud; il aime les tableaux, les arts, les statues: je lui laisserai trois millions et deux duchés. Mais l'autre, c'est bien différent, celui-là est un homme! il connaît le prix de l'argent; aussi lui laisserai-je ma maison de banque, il l'augmentera, l'étendra, et un jour vous le verrez, non pas plus riche que tel ou tel prince, mais que tous les princes romains pris ensemble; et, s'il arrive à la moitié de la prudence de son père, il fera son fils pape. »

(Comme l'ont fait le banquier Rezzonico ou Agostino Chigi, que Bandello peint fort bien, Agostino était un homme d'esprit qui s'attacha à rendre plus heureuse, du côté de l'argent, la position de tous les hommes de talent, ses contemporains.)

A deux pas du duc, la célèbre lady N*** était attristée de voir cette figure à argent. « Torlonia, disait-elle, ne devrait pas se trouver aux bals qu'il donne, les princesses ses filles en feraient les honneurs. Malgré soi, on fait attention à cette figure: on y voit trop qu'il est incapable de jouir des belles choses qu'il a réunies autour de lui, et cela en paralyse l'effet. » Pour moi, dans tous ces propos, je vois beaucoup d'envie. M. Torlonia est l'*homme à argent* par excellence; il se

moque de la louange et n'a pas de journaux à lui pour le vanter; à la vérité, tout le monde se connaît à Rome, et le charlatanisme *y est impossible*. (Voilà pourquoi, s'il est un pays où l'on puisse encore espérer des artistes, c'est Rome.)

Nos compagnes de voyage avaient pris en horreur M. Torlonia, et d'abord ne voulaient pas aller à son bal. J'ai eu besoin d'une grande éloquence pour dissiper cette répugnance. Depuis le prince jusqu'au laquais, tout le monde parle ces jours-ci d'un jeune M. de Saint-Pri***, qui, vivant en étourdi et étant arrivé sans y songer au fond de sa bourse, vient de se brûler la cervelle pour sortir d'embarras. On ne manque pas de dire que Torlonia lui a durement refusé une avance de quelques milliers de francs la veille de sa mort, et le lendemain matin, dix minutes peut-être avant que le jeune Français ne se brûlât la cervelle, le banquier a reçu des fonds pour lui.

Cet homme, si jalousé, n'a eu aucun tort dans cette affaire. Il possède un véritable talent pour deviner les *mouvements d'argent* ou *de denrées* qui ont lieu dans cette Italie, appauvrie par la paresse de ses habitants, et bien plus encore par les règlements baroques que de temps à autre quelque intrigant adroit arrache à ses souverains. Par exemple, le pape Léon XII, qui dans sa jeunesse a été un homme aimable et rien de plus, vient de mettre un impôt très-cher sur les *vetturini* qui amènent à Rome les voyageurs, sans lesquels cette ville malheureuse n'aurait pas de quoi payer une messe. Ce soir, grande indignation là-dessus, vers la fin du bal. Tout ira mal ici jusqu'à ce qu'un pape ait l'esprit de prendre un banquier pour ministre des finances; mais l'usage veut que le trésorier de l'église soit *monsignore*, c'est-à-dire prélat. Après quatre ans d'exercice, on ne peut point faire de cardinal sans qu'il n'ait un chapeau. On ne peut pas non plus le destituer sans le

faire cardinal. C'est ainsi qu'un insigne fripon, mort depuis peu, obtint le chapeau du temps de Pie VI.

Il est impossible de rien voir de plus distingué et de plus noble que les princesses, filles de M. le duc de Bracciano. Peut-être rougissent-elles un peu de la tournure de leur père. Je n'ai pas rencontré trois bals en ma vie supérieurs aux siens. On y trouve le *confort* réuni à une élégance suprême; nos compagnes de voyage ont été forcées d'en convenir. « Mais, me disait l'une d'elles, je vois errer autour de moi l'ombre de ce malheureux Saint-Pri***, dont la vie eût été sauvée avec la moitié de ce que coûte ce souper magnifique. — Madame, Chamfort disait que, quand on va dans le grand monde, il faut tous les matins avaler un crapaud. »

12 décembre. — La rue du Cours finit au mont Capitolin; Rome attend un pape ami des arts, qui, en abattant quelques maisons, pratiquera une montée qui, toujours dans la direction du Corso, arrivera à peu près au jardin des Capucins, sous l'église d'Ara Cœli. Quand on est au bout du cours, entre les deux palais Bonaparte, on tourne à droite, et l'on arrive à la magnifique église del Gesù.

C'est la maison centrale des jésuites, là réside leur général. A cause de l'élévation du mont Capitolin et de la disposition des rues, il fait assez ordinairement du vent près de l'église des jésuites. Un jour le diable, dit le peuple, se promenait dans Rome avec le vent; arrivé près de l'église del Gesù, le diable dit au vent : « J'ai quelque chose à faire là dedans, attendez-moi ici. » Depuis le diable n'en est jamais sorti, et le vent attend encore à la porte.

Cette église magnifique a été élevée en 1580, sur les dessins de Vignole; l'intérieur est fort riche; un peintre médiocre nommé Baciccio l'a rempli de grandes fresques. Il y a de la

chaleur et un beau désordre dans le groupe des vices renversés par un rayon qui part du nom de Jésus. On remarque surtout l'autel à gauche, sous lequel repose, dans un tombeau de bronze doré, orné de pierreries, le corps de saint Ignace. Cet aventurier espagnol, rempli d'exaltation et un peu fou, mourut en 1556, et fut canonisé en 1622. Les généraux ses successeurs, et entre autres Lainez, homme à comparer, pour le talent, au cardinal de Richelieu, et même à saint Paul, ont fait les jésuites ce qu'ils sont. Je voudrais bien qu'un athée écrivît leur histoire *sine ira et studio*. Cette société n'est-elle pas l'une des plus remarquables, depuis celle instituée par Lycurgue, depuis celle instituée par Moïse? M. de Lalande disait: « Savez-vous pourquoi tous les prêtres du monde me prônent? c'est que je suis un athée-jésuite! »

Ce sont deux Français qui sont coupables des exécrables sculptures que l'on voit auprès du tombeau de saint Ignace, MM. Legros et Théodon. En sortant del Gesù, on arrive bientôt à une petite place, de laquelle on aperçoit les trois palais placés sur le mont Capitolin, et le grand escalier qui y conduit. Tout cela n'a rien de fort beau; mais il y a des jours où l'on est ému par les souvenirs de l'histoire et par ce grand nom de Capitole.

13 décembre. — Mes compagnons de voyage sont déjà un peu *las d'admirer;* chaque jour ils attendent avec impatience leurs lettres de Paris. J'ai le rare bonheur de passer ma vie avec des personnes d'un esprit fort aimable et du commerce le plus doux; mais, dans ce qui me semble une belle fresque, elles ne voient encore qu'un morceau de mur enfumé.

Il faut des études préparatoires pour le voyage de Rome. Ce qui ajoute au désagrément de cette fâcheuse vérité, c'est que tout le monde, dans la société de Paris, croit fermement aimer

les beaux-arts et s'y connaître. C'est par amour pour les beaux-arts que l'on vient à Rome, et là, cet amour vous abandonne, et, comme à l'ordinaire, la haine est sur le point de le remplacer.

La perfection de ces maudites études préparatoires, auxquelles il faut bien en venir après quelques jours d'humeur, serait que l'œil apprît à voir sans que le cerveau s'affublât des préjugés du maître *qui enseigne à voir*.

La poste aux lettres, à Rome, est vers le milieu du Corso, sur l'admirable place Colonna (ainsi nommée à cause de la colonne élevée en l'honneur de Marc-Aurèle-Antonin). Ce matin, à notre grand chagrin, le courrier est en retard de huit heures, et il a été décidé de ne pas s'écarter des lieux où nous pouvons le rencontrer. Il fallait trouver une course à faire sur la route du nord, par laquelle arrivent les lettres de France. Nous sommes sortis par la porte del Popolo. A deux milles de là nous avons trouvé le Ponte-Molle. C'est sur ce pont, appelé jadis Milvius, que Cicéron fit arrêter les ambassadeurs allobroges (dauphinois), qui, dans l'intention de délivrer leur pays du joug des Romains, ou plutôt pour se lier avec la faction dominante, avaient conspiré avec Catilina. Nous avons cherché à reconnaître le paysage placé par Raphaël dans la grande bataille du Vatican. Constantin battit son rival Maxence entre le Ponte-Molle et le lieu appelé Saxa Rubra.

En 1552, Jules III fut délivré des mains des Allemands le jour de Saint-André. Il fit élever par Vignole un petit temple, chef-d'œuvre d'élégance, en l'honneur de cet apôtre. On le trouve à gauche, en revenant vers la porte del Popolo. De là nous sommes allés à la jolie cassine dite du *pape Jules*. Rien de plus gracieux et de plus agréable à habiter en été; mais il faudrait ne pas craindre la fièvre. C'est ainsi que devrait être le Trianon à Versailles. Nos compagnes de voyage en ont eu l'idée; c'est un progrès. Quelque Anglais riche devrait placer

dans son parc une copie de cette villa, chef-d'œuvre de Balthasard Peruzzi.

Le palais voisin fut élevé par Vignole. On y voit des fresques de Zuccari, peintre médiocre, mais qui font plaisir à cause du lieu où on les rencontre.

La porte del Popolo, quoique arrangée par Michel-Ange, est peu frappante; mais l'église voisine, Sainte-Marie-du-Peuple, est fort belle. Les tombeaux qu'on y voit furent élevés vers l'an 1540; c'était le siècle du bon goût. Le sac de Rome en 1527 avait dispersé les élèves de Raphaël; mais, dès que l'esprit des Romains put oublier les horreurs de la guerre et songer aux beaux-arts, ils revinrent aux idées qui avaient régné avec Léon X.

Vers l'an 1099, quelque homme adroit épouvanta le peuple de Rome de l'ombre de Néron, mort seulement mille trente et un ans auparavant. Le cruel empereur, enterré dans le tombeau de sa famille sur le *Collis Hortulorum* (mont des Jardins), aujourd'hui Monte-Pincio, s'amusait à reparaître de nuit pour tourmenter les vivants. Probablement à cette époque on ne faisait pas grande différence entre un démon et un *empereur romain*, persécuteur des chrétiens. L'on ne manqua pas de bâtir la jolie église où nous sommes, et Néron, effrayé, n'a plus reparu. Si vous aimez en peinture la vénérable antiquité, cherchez dans la première chapelle à droite en entrant, et dans la troisième, des ouvrages du Pinturicchio, élève du Pérugin et compagnon de Raphaël. Les tableaux de ce peintre (je parle de ceux de Rome et non des immortelles fresques de Sienne) sont plus curieux qu'agréables, ils inspirent ce qu'on appelle un *intérêt historique*. On le retrouve encore ici à la voûte du chœur.

Il faut examiner deux beaux tombeaux du Sansovin. Le tableau de la chapelle qui est à droite du maître-autel est d'An-

nibal Carrache; c'est une *Assomption*. Les deux tableaux voisins sont de Michel-Ange de Carravage; ce grand peintre fut un scélérat. L'avant-dernière chapelle appartient à la famille du banquier Chigi, pour qui Raphaël peignit la *Farnesina*. On dit que cette chapelle Chigi fut élevée sur ses dessins. L'exécrable goût du dix-huitième siècle éclate dans le tombeau de la princesse Odescalchi-Chigi.

Vers 1760, les artistes d'Italie ne valaient guère mieux que les nôtres. Du reste, l'humidité a gâté presque tous les tableaux. Le désir d'orner les églises de peintures s'empara des gens riches vers l'an 1300; mais il est heureux que depuis on ait eu l'idée de former des galeries; une toile peinte à l'huile ne reste pas impunément deux siècles dans une église. Au sortir de Sainte-Marie-du-Peuple nous avons examiné l'obélisque placé entre la porte et le Corso. On aperçoit de là, dans toute leur longueur, trois rues fort droites qui traversent de part en part toute la Rome moderne, qui, comme vous savez, est bâtie dans le champ de Mars de la Rome antique. La plus longue, celle du milieu, s'appelle le Corso, parce que de temps immémorial on y fait des courses de chevaux, plaisir particulier au peuple italien et dont il est fou; c'est comme les combats de taureaux en Espagne.

La rue de Ripetta, à droite en entrant à Rome, conduit au port sur le Tibre. Les grosses barques qu'on y voit attachées viennent de Naples ou de Livourne. La rue à gauche s'appelle del Babbuino. Le voyageur égaré se reconnaît dans Rome au moyen de ces trois rues et du Tibre, qui court à peu près du nord au sud. Mais souvent l'on se trouve dans une vallée tortueuse entre deux collines; alors le voyageur se dirige à l'aide d'une petite boussole placée derrière sa montre et d'un petit plan de Rome grand comme la main qu'il faut toujours avoir sur soi, ainsi que son *permis de séjour*.

L'obélisque de la place du Peuple est de granit rouge couvert d'hiéroglyphes ; il a soixante-quatorze pieds de haut. La mode, toute-puissante dans les sciences comme ailleurs, fait qu'en 1829 on croit fermement à Rome aux découvertes hiéroglyphiques de MM. Young et Champollion. Le pape Léon XII les protégeait ; car enfin un prince, au dix-neuvième siècle, doit bien protéger quelque chose de relatif aux arts ou aux sciences. Croyons donc, jusqu'à de nouvelles découvertes, que cet obélisque fut érigé à Héliopolis par le roi Ramessès pour servir de décoration au temple du Soleil.

Les deux églises élevées par le cardinal Gastaldi à l'entrée du Corso sont d'un effet médiocre. Comment un cardinal n'a-t-il pas senti qu'il ne faut pas élever une église pour *faire pendant* à quelque chose ? C'est ravaler la majesté divine.

Ce sont pourtant ces Français, qui quelquefois font des choses si ridicules à Paris, qui ont construit ces rampes admirables qui du niveau de la place du Peuple conduisent au sommet du Monte-Pincio. Il faut tout dire : il y avait à Rome, vers 1810, un architecte du plus rare talent, Raphaël Sterni, et Rome est trop petite ville pour que l'intrigue et les mensonges des journaux puissent assigner un rang aux artistes.

La petite plaine qui couronne le Pincio est assez vaste pour offrir une promenade suffisante aux personnes en voiture. Au centre du jardin s'élève un obélisque ; les arbres plantés par ordre de Napoléon sont déjà grands. Du côté de la villa de Raphaël le jardin se termine au mur d'enceinte de Rome, qui est à hauteur d'appui et s'élève de cinquante ou soixante pieds au-dessus de la petite vallée qui de la porte Pia descend à la villa Borghèse.

Dès qu'on voit une promenade plantée d'arbres en Italie, on peut être assuré qu'elle est l'ouvrage de quelque préfet français. La promenade de Spolette, par exemple, est due à M. Rœ-

derer. Les Italiens modernes abhorrent les arbres ; les peuples du Nord, qui n'ont pas besoin d'ombre vingt fois par an, les aiment beaucoup; cela tient à l'instinct de cette race d'hommes née dans les bois.

Le jardin du Pincio n'est pas enterré comme celui des Tuileries; il domine de quatre-vingts ou cent pieds le cours du Tibre et les campagnes environnantes. La vue est superbe. Là, en hiver, vers les deux heures, on voit assez souvent les jeunes femmes de Rome descendre de leur carrosse et se promener à pied; c'est leur bois de Boulogne. La promenade à pied est une innovation française. Les maisons d'éducation établies pour les jeunes filles par Napoléon commencent à changer les mœurs; il y a plus de promenades et moins de sigisbées. On ne dit plus à un étranger : « Monsieur, vous ne pouvez pas être présenté en ce moment à la princesse une telle, car elle est *innamorata.* » Un jour, au Pincio, je fus frappé de la tournure d'un homme remarquablement spirituel et un peu triste qui se promenait un gros bâton à la main; c'est M. Jérôme Bonaparte; il fut roi, et commandait une division à Waterloo.

Le parti *ultra* de Rome a gâté la mémoire de ce bon Pie VII en lui attribuant, par de grandes inscriptions sur marbre, tous les ouvrages de l'administration de Napoléon dans Rome. Cela m'a choqué ce matin au jardin du Pincio.

En avançant dans le Cours, on trouve le palais Ruspoli, dont le plus beau café de Rome occupe le rez-de-chaussée; on est frappé de la magnificence des salles et de leur peu de propreté. Le travail d'essuyer une table de marbre vingt fois par jour est le pire des supplices pour un Romain; le Français des basses classes, au contraire, se plaît dans l'activité. Différence de la race gauloise et de la romaine. Les Romains étaient beaucoup moins grands que les Gaulois et en avaient peur. Fort mécontents du café Ruspoli, nous sommes entrés

vis-à-vis, dans l'église de San-Lorenzo-in-Lucina, où l'on voit un beau crucifix attribué au Guide. Là furent déposés les restes du Poussin. M. le vicomte de Châteaubriand va lui faire élever un tombeau. Nous avons été chassés de cette église paroissiale par une mauvaise odeur bien prononcée.

Au coin de la place existait, dans le Corso, l'arc de triomphe de Marc-Aurèle, que le pape Alexandre VII fit barbarement démolir en 1660, afin, dit l'inscription, d'élargir la rue qui eût pu circuler tout autour. Le nombre de monuments antiques détruits par les papes ou leurs neveux est fort considérable. On en rougit depuis quelques années, et les faiseurs d'itinéraires ont ordre de n'en point parler. Mais d'abord Alexandre VII croyait bien faire, et si les papes eussent habité toute autre ville que Rome, auraient-ils pris dans leur jeunesse le goût des beaux-arts, qui les porta, une fois parvenus au trône, à faire élever tant de monuments magnifiques? Nous voyons le palais Fiano, bâti vers l'an 1300 sur les ruines d'un palais de Domitien.

16 décembre. — La rue du Corso, envers laquelle l'odeur de choux pourris, et les haillons aperçus dans les appartements par les fenêtres, m'a rendu injuste pendant deux ans, est peut-être la plus belle de l'univers.

Un sentier dans une montagne peut être beau par la vue dont on jouit en se promenant. Le Corso est beau à cause des pierres qui sont rangées les unes au-dessus des autres. Les palais qui bordent cette rue ont beaucoup de *style*. Ce style est sublime et fort supérieur à celui de la rue Balbi de Gênes. Regent-Street, à Londres, étonne, mais ne fait aucun plaisir et n'a pas de *style*. On voit des barbares fort riches, les premiers hommes du monde pour le *steam-engine* et le jury, mais qui du reste ne sont sensibles qu'à la sombre mélancolie de l'ar-

chitecture gothique, ou, ce qui revient au même, au monologue de Hamlet, tenant à la main le crâne d'Yorick.

La rue Saint-Florentin, quand on y entre par la rue Saint-Honoré, et qu'on regarde la terrasse des Tuileries, peut donner quelque idée du Corso à Rome.

Tous les enterrements de bon ton viennent y passer à la nuit tombante (à vingt-trois heures et demie). Là, au milieu de cent cierges allumés, j'ai vu passer sur un brancard et la tête découverte la jeune marquise Cesarini Sforza, spectacle atroce et que je n'oublierai de ma vie, mais qui fait penser à la mort, ou plutôt qui en frappe l'imagination, et par là, spectacle fort utile à qui règne en ce monde en faisant peur de l'autre.

La rue du Corso est par malheur étroite et humide, à peu près comme la rue de Provence à Paris; elle est bornée au levant par une suite de collines.

Le palais Chigi a des défauts; mais, par sa masse imposante, il contribue à faire vivre le nom du fameux banquier, contemporain de Raphaël. Quel que soit un homme à millions, en employant les meilleurs sculpteurs et architectes de son siècle, il a une chance d'être immortel. Si Samuel Bernard avait fait élever à Paris une copie exacte du palais Farnèse ou du palais Barberini, il serait connu autrement que par les jolis vers de Voltaire sur les trois Bernard; surtout si ce palais était situé au coin du boulevard et de la rue du Mont-Blanc; il donnerait du *caractère* à tout ce quartier.

On va voir au palais Chigi quelques bonnes statues grecques et cinq ou six tableaux des Carraches, du Titien et du Guerchin. Les étrangers réservent ce palais pour les jours de pluie. Nos compagnes de voyage ont été extrêmement frappées de deux petits ouvrages du Bernin, qui représentent la *Mort* et la *Vie*. La Vie est figurée par un bel enfant de marbre blanc, qui dort sur un coussin en pierre de touche. Vis-à-vis est une tête

de mort, aussi en marbre blanc, sur un coussin noir. Ceci rappelle bien le catholicisme; les anciens auraient eu horreur d'un tel spectacle [1].

Au milieu de la jolie place voisine s'élève la colonne Antonine; elle est composée de vingt-huit blocs de marbre blanc placés les uns sur les autres. Son diamètre est de onze pieds et demi, et la hauteur totale de cent quarante-huit pieds. A l'aide d'un petit escalier fort incommode on arrive au sommet. L'ancien piédestal de cette colonne est enterré de onze pieds. Ce fut le grand homme Sixte-Quint qui la fit restaurer en 1589. Il fit placer au sommet une statue de bronze dorée, nommée Saint-Paul.

Les bas-reliefs qui entourent le fût de la colonne sont relatifs aux exploits de l'empereur Marc-Aurèle contre les Allemands. Ces bas-reliefs, souvent imités de ceux de la colonne Trajane, leur sont bien inférieurs. La forme totale de la colonne Antonine n'est pas bonne; elle fait le tuyau de poêle (terme d'artiste); mais l'ensemble de la place est fort joli. Comme nous examinions, avec nos lorgnettes, la statue du grand homme saint Paul, qui a remplacé celle d'un homme grand par la bonté, le courrier de France est arrivé, et toutes nos idées d'antiquités se sont envolées. Nous avons couru à la petite grille où, par protection (car tout est protection à Rome), nous avons obtenu nos lettres cinq minutes avant le reste du peuple. Nous avons dévoré les journaux de Paris, et jusqu'aux annonces de chevaux à vendre et d'appartements à louer.

21 décembre. — Voici quinze jours que nous sommes éveillés dès les quatre heures du matin par les *piferari* ou

[1] Voyez à la galerie de Florence le beau *Génie de la Mort*. Canova, quoique très-pieux, était révolté de ces grossièretés, d'autant plus exécrables, qu'elles sont plus vraies; mais elles frappent fort.

joueurs de cornemuse. Ces gens-là dégoûteraient de la musique. Ce sont de grossiers paysans couverts de peaux de mouton, qui descendent des montagnes des Abruzzes, et viennent donner des sérénades aux Madones de Rome, à l'occasion de la Nativité du Sauveur. Ils arrivent quinze jours avant Noël et ne partent que quinze jours après; on leur donne deux *paoli* (un franc quatre centimes) pour une sérénade de neuf jours, soir et matin. Mais, pour être bien vu des voisins et ne pas encourir une dénonciation au curé de la paroisse, tout ce qui a peur de passer pour libéral s'abonne pour deux *neuvaines*.

Rien n'est odieux comme d'être réveillé au milieu de la nuit par le son mélancolique des cornemuses de ces gens-là, il agace les nerfs comme celui de l'harmonica. Léon XII, qui en avait éprouvé l'ennui avant de monter sur le trône, leur a fait enjoindre de ne pas réveiller ses sujets avant quatre heures. Au fond de chaque boutique, à Rome, on voit une Madone éclairée le soir par deux lampes. Il n'est pas de Romain, je crois, qui n'ait aussi une Madone dans son appartement. Ils sont fort attachés à la mère du Sauveur; et, quoique la police se mêle de *protéger ce culte*, elle n'est pas encore parvenue à diminuer la ferveur du peuple. J'ai vu des artistes, qui craignaient de passer pour libéraux, peindre une Madone à fresque sur le mur de leur atelier, et payer quatre *paoli* aux *pifferari* pour avoir deux neuvaines de sérénades. Le *piferaro* à qui j'ai eu affaire pour mon petit appartement m'a dit qu'il espérait rapporter chez lui trente écus (cent soixante-un francs), somme énorme dans les Abruzzes, et qui lui permettra de passer sept ou huit mois sans travailler. Il m'a demandé si je croyais que Napoléon fût mort; il aimait ce grand homme évidemment; cependant il a fini par me dire : « S'il eût continué à être le plus fort, notre commerce tombait à rien (*andava a terra*). » Il a beaucoup considéré mes pistolets étalés dans ma

chambre, comme signe de noblesse. Je l'ai comblé d'aise en lui permettant de les faire jouer. La physionomie du *piferaro* est devenue tellement féroce au moment où il faisait le geste de viser avec ces pistolets, que je l'ai conduit à madame Lampugnani. Il a eu le plus grand succès; on l'a fait dîner au cabaret voisin, et le soir il est venu répondre aux questions de ces dames sur son pays, sa famille, ce qu'il avait souffert dans les invasions des Allemands et des Napolitains, etc. Je ferais un volume de nos remarques sur les réponses du *piferaro*. Il nous a dit une chanson que les jeunes joueurs de cornemuse chantent aux belles Romaines :

Fior di castagna,
Venite ad abitare nella vigna,
Che siete una bellezza di campagna.

Voici un couplet fait par un paysan, dont l'amie recevait les hommages d'un soldat français :

Io benedico il fior di camomilla.
Giacchè vi siete data a far la Galla,
Vi vòlto il tergo, e me ne vado in villa.
Fior di Gran-Turco :
Voi mi fate paura più dell' Orco,
E credo ancor, che la fareste a un Turco.

Rien n'est mélancolique comme la cantilène de ces chansons; plusieurs couplets ne sont pas trop décents. M. Von*** prétend que l'on trouverait dans les poëtes latins cette forme de chanson, dont le premier vers se compose du nom d'une fleur, il pense que cette forme est antérieure aux Romains.

Pour moi, ce qui m'en touche, c'est la musique, empreinte d'une passion tellement profonde, et songeant si peu au voisin, qu'elle en est ennuyeuse. Qu'importe le voisin à l'homme

passionné? il ne voit dans la nature que l'infidélité de sa maîtresse et son propre désespoir.

25 décembre 1827. — Nous revenons de Saint-Pierre. La cérémonie a été magnifique. Il y avait peut-être cent dames anglaises, dont plusieurs de la plus rare beauté. On a construit derrière le grand autel une enceinte tendue en damas rouge. Sa Sainteté nomme un cardinal pour dire la messe à sa place. On porte le sang du Sauveur au pape assis sur son trône derrière l'autel, et il l'aspire avec un chalumeau d'or.

Je n'ai jamais rien vu d'aussi imposant que cette cérémonie; Saint-Pierre était sublime de magnificence et de beauté: l'effet de la coupole surtout m'a semblé étonnant; j'étais presque aussi croyant qu'un Romain.

Nos compagnes de voyage ne peuvent se lasser de se récrier sur un spectacle si grand et si simple. Elles n'ont trouvé que deux dames romaines de leur connaissance dans le bel amphithéâtre préparé pour les dames, et encore ces Romaines conduisaient-elles à Saint-Pierre des parentes de province, venues à Rome pour la *gran funzione*.

Elle a été favorisée par le plus beau soleil et un temps fort doux. En vérité, en voyant Saint-Pierre paré de ses plus beaux atours, si gai et si noble, on ne pouvait se figurer que la religion, dont on célébrait la fête, annonce un enfer éternel et qui doit engloutir à jamais la majeure partie des hommes. *Multi sunt vocati; pauci vero electi.*

Nous avions été obligés d'abandonner nos compagnes de voyage fort bien placées dans l'amphithéâtre à droite du grand autel. Les plaisanteries voltairiennes de Paul me faisaient mal; je me suis accosté d'un monsignore de nos amis, grand latiniste, qui a voulu me convertir. C'était tomber de Charybde en Scylla.

Je lui ai dit, avec simplicité, pourquoi je riais, et, sans tran-

sition, il s'est mis à me parler de Tite-Live. « Avez-vous remarqué, m'a-t-il dit, que cent trente-huit ans après la fondation de Rome, il y avait encore des eaux stagnantes entre les collines? (Tit. Liv., lib. I, cap. XXXVIII). Après la prise de Veyes, le peuple veut quitter un territoire malsain pour aller habiter sa conquête. Il en est détourné par les praticiens qui, à Veyes, n'auraient pas pu voler des terres. » (Voir les notes faites sur Tite-Live par Machiavel.)

Les pestes nombreuses qui désolent une population si active et si sobre nous semblent prouver que dès ce temps-là il y avait ici l'*aria cattiva*. « Romulus, dis-je à monsignore N., manquait de prévoyance, ou plutôt il crut fonder sur le mont Palatin une ville de deux ou trois mille habitants. Pour une ville cent fois plus grande, les montagnes voisines offraient des situations bien préférables. — Mais, me répond mon ami, qu nous dit que du temps de Romulus ces beaux sites des montagnes fussent à sa disposition? La superstition lui ordonnait probablement de bâtir sa ville au lieu où il avait été nourri. » — D'ailleurs le mont Palatin était une position forte comme Venise. Les marais qui l'environnaient devenaient dangereux à traverser à la moindre crue du Tibre, qui quelquefois s'élève de dix pieds en une nuit.

Mon ami m'a raconté des anecdotes qui font le plus grand honneur à M. Cappellari, moine blanc, depuis cardinal.

Pour donner une juste idée des mœurs, des usages et de la politique à Rome, en 1743, je ne saurais mieux faire que de transcrire ici quelques passages extraits des Mémoires du célèbre et spirituel aventurier Casanova. Il arrivait à Rome à l'âge de dix-huit ans et pourvu de quelques lettres de recommandation pour des personnages importants, ou jouissant d'un certain crédit dans la haute société. Casanova ne possédait, en arrivant dans cette antique capitale du monde, que sept *paoli*

Le paolo vaut cinquante-quatre centimes; donc, trois francs soixante-dix-huit centimes les sept paoli.

. . . .

« Me voilà donc à Rome [1], bien nippé, passablement fourni d'espèces, monté en bijoux, pourvu de quelque expérience, avec de bonnes lettres de recommandation, parfaitement libre, et dans un âge où l'homme peut compter sur la fortune s'il a un peu de courage et une figure qui prévienne en sa faveur les personnes qu'il approche. J'avais, non pas de la beauté, mais quelque chose de mieux, un certain je ne sais quoi qui force à la bienveillance, et je me sentais fait pour tout. Je savais que Rome était la ville unique où l'homme partant de rien pouvait parvenir à tout. Cette idée relevait mon courage; et je dois avouer qu'un amour-propre effréné, dont l'inexpérience m'empêchait de me défier, augmentait singulièrement ma confiance.

« L'homme appelé à faire fortune dans cette antique capitale du monde doit être un caméléon susceptible de réfléchir toutes les couleurs de l'atmosphère qui l'environne, un Protée apte à revêtir toutes les formes. Il doit être souple, insinuant, dissimulé, impénétrable, souvent bas, perfidement sincère, faisant toujours semblant de savoir moins qu'il ne sait, n'ayant qu'un seul ton de voix, patient, maître de sa physionomie, froid comme glace lorsqu'un autre, à sa place, serait tout de feu; et, s'il a le malheur de n'avoir pas la religion dans le cœur, chose habituelle dans cet état de l'âme, il doit l'avoir dans l'esprit; souffrant en paix, s'il est honnête homme, la mortification de se voir contraint, de se reconnaître hypocrite. S'il abhorre cette conduite, il doit quitter Rome et aller chercher fortune ailleurs. De toutes ces qualités, je ne sais si je me vante ou si je me confesse, je ne possédais que la seule complaisance;

[1] En septembre 1743.

car, du reste, je n'étais qu'un intéressant étourdi, un assez bon cheval de race, point dressé, ou plutôt mal, ce qui est pis.

« Je commençai d'abord par porter au père Georgi la lettre de D. Lelio. Ce savant moine possédait l'estime de toute la ville, et le pape[1] même avait pour lui une grande considération, parce qu'il n'aimait pas les jésuites, et qu'il ne se masquait pas pour les démasquer, quoique les jésuites se crussent assez forts pour pouvoir le mépriser.

« Après avoir lu la lettre avec beaucoup d'attention, il me dit qu'il était prêt à être à mon conseil, et que, par conséquent, il ne tiendrait qu'à moi de le rendre responsable, que rien de sinistre ne m'arriverait, puisque avec une bonne conduite l'homme n'a point de malheurs à craindre ; et, m'ayant ensuite demandé ce que je voulais faire à Rome, je lui répondis que ce serait lui qui me le dirait.

« — Cela peut être ; mais pour cela, ajouta-t-il, venez me voir souvent, et ne me cachez rien, absolument rien de tout ce qui vous regarde, ni de tout ce qui vous arrivera.

« — D. Lelio, lui dis-je alors, m'a aussi donné une lettre pour le cardinal Acquaviva.

« — Je vous en fais mon compliment, car c'est un homme qui, à Rome, peut plus que le pape.

« — Dois-je la lui aller porter tout de suite ?

« — Non, je le verrai ce soir, et je le préviendrai. Venez me voir demain matin, je vous dirai où, et à quelle heure vous devrez la lui remettre. Avez-vous de l'argent ?

« — Assez pour pouvoir me suffire au moins un an.

« — Voilà qui est excellent. Avez-vous des connaissances ?

« — Aucune.

« — N'en faites pas sans me consulter, et, surtout n'allez pas

[1] Benoît XIV, Lambertini.

aux cafés, aux tables d'hôte; et si vous voulez y aller, écoutez et ne parlez pas. Jugez les interrogateurs, et, si la politesse vous oblige à répondre, éludez la question, si elle peut tirer à conséquence. Parlez-vous français?

« — Pas le mot.

« — Tant pis : il faut l'apprendre. Avez-vous fait vos études?

« — Mal, mais je suis *infarinato* au point que je me soutiens en cercle.

« — C'est bon; mais soyez circonspect, car Rome est la ville des *infarinati*, qui se démasquent entre eux, et qui se font constamment la guerre. J'espère que vous porterez la lettre au cardinal, vêtu en modeste abbé, et non dans cet habit élégant qui n'est pas fait pour conjurer la fortune. Adieu donc, à demain.

. . . .

« Le soir, je soupai à table d'hôte avec des Romains et des étrangers, observant soigneusement ce que m'avait prescrit le père Georgi. On y dit beaucoup de mal du pape et du cardinal ministre qui était cause que l'état ecclésiastique était inondé de quatre-vingt mille hommes, tant Allemands qu'Espagnols. Mais ce qui me surprit, fut qu'on mangeât gras, quoique ce fût un samedi. Au reste, à Rome, on éprouve pendant quelques jours des surprises auxquelles on s'habitue bien vite. Il n'y a point de ville catholique où l'homme soit moins gêné en matière de religion. Les Romains sont comme les employés à la ferme du tabac, auxquels il est permis d'en prendre gratis tant qu'ils veulent. On y vit avec la plus grande liberté, à cela près, que les *ordini santissimi* sont autant à craindre que l'étaient à Paris les fameuses lettres de cachet avant la Révolution, qui les a détruites et qui a fait connaître au monde le caractère général de la nation.

. . . .

« Je me rendis à Villa Negroni ; et, dès que le cardinal (Acquaviva) m'aperçut, il s'arrêta pour recevoir ma lettre, laissant aller deux personnes qui se trouvaient avec lui. Ayant mis la lettre dans sa poche, sans la lire, il passa deux minutes à m'observer, puis il me demanda si je me sentais du goût pour les affaires politiques. Je lui répondis que jusqu'à ce moment je ne m'étais connu que des goûts frivoles; que pourtant je n'oserais lui répondre que de mon grand empressement à exécuter tous les ordres qu'il plairait à Son Éminence de vouloir me donner, s'il me jugeait digne d'entrer à son service.—Venez, me dit-il, demain à mon bureau parler à l'abbé Gama, auquel je communiquerai mes intentions. Il faut, ajouta-t-il, que vous vous appliquiez bien vite à apprendre le français : c'est une langue indispensable.

« Ensuite il me donna sa main à baiser et me congédia.

. . . .

« Je dînai à l'hôtel à côté de l'abbé Gama, à une table d'une douzaine de couverts, occupés par autant d'abbés; car, à Rome, tout le monde est abbé, ou veut le paraître; et, comme il n'est défendu à personne d'en porter l'habit, quiconque veut être respecté le porte, la noblesse exceptée, qui n'est pas dans la carrière des dignités ecclésiastiques.

. . . .

«..... Je me dirigeai vers la Strada de' Condotti, dans l'intention d'aller me promener, quand je m'entendis appeler. C'était l'abbé Gama sur la porte d'un café. Je lui dis à l'oreille que Minerve m'avait défendu les cafés de Rome.— Minerve, me répondit-il, vous ordonne d'en prendre une idée. Asseyez-vous auprès de moi.

« J'entends un jeune abbé qui conte à haute voix un fait, vrai ou controuvé, qui attaquait directement la justice du saint-père, mais sans aigreur. Tout le monde riait et faisait écho.

Un autre, auquel on demandait pourquoi il avait quitté le service du cardinal B., répondit que c'était parce que l'Éminence prétendait n'être pas obligée de lui payer à part certains services; et chacun de rire à volonté. Enfin, un autre vint dire à l'abbé Gama que s'il voulait passer l'après-dîner à Villà Medici, il le trouverait avec deux petites Romaines qui se contentaient du *quartino*. C'est une monnaie d'or qui vaut le quart d'un sequin. Un autre abbé lut un sonnet incendiaire contre le gouvernement, et plusieurs en prirent copie. Un autre lut une satire de sa propre composition, et dans laquelle il déchirait l'honneur d'une famille. Au milieu de tout cela, je vois entrer un abbé d'une figure attrayante. A l'aspect de ses hanches, je le pris pour une fille déguisée, et je le dis à l'abbé Gama; mais celui-ci me dit que c'était Bepino della Mamana, fameux castrato. L'abbé l'appelle, et lui dit en riant que je l'avais pris pour une fille. L'impudent, me regardant fixement, me dit que, si je voulais, il me prouverait que j'avais tort ou que j'avais raison.

« A dîner, tous les convives me parlèrent, et je pensais avoir convenablement répondu. En sortant de table, l'abbé Gama m'invita à prendre le café chez lui, et j'acceptai. Dès que nous fûmes tête à tête, il me dit que toutes les personnes qui composaient notre table étaient d'honnêtes gens. »

28 décembre 1827. — Nous sommes allés au Capitole (demandez le Campidoglio). Cette colline célèbre est située à l'extrémité méridionale du Corso. Parlons d'abord du Capitole antique, puis nous verrons ce qu'il est aujourd'hui.

La petite colline qui fut le centre de l'empire romain n'est maintenant élevée que de cent trente-huit pieds au-dessus du niveau de la mer. Elle avait deux sommets, l'un au levant et l'autre vers le Tibre; entre les deux se trouvait un espace

appelé *Intermontium*. C'est là que nous voyons aujourd'hui la place du Capitole et la statue équestre de Marc-Aurèle [1].

Le sommet du côté du levant est occupé par l'église d'Ara Cœli, desservie par des moines de Saint-François. Ils sont en possession d'attirer chez eux chaque année tous les dévots de Rome et des campagnes voisines, au moyen de l'exposition d'une poupée qu'on appelle *il santo Bambino*. Cet enfant de bois d'olivier, magnifiquement emmailloté, représente Jésus-Christ au moment de sa naissance. Voilà ce qu'on fait en 1829 pour accrocher quelque argent, au lieu révéré jadis par les maîtres du monde comme le centre de leur puissance. C'était le Capitole proprement dit des anciens. Le sommet, qui est du côté du Tibre, plus élevé que l'autre, était la citadelle, *Arx*.

Le mont Capitolin, environné de hautes murailles, n'était accessible que du côté de l'orient, où se trouvait le Forum. Cette forteresse formait la fin de la ville vers l'occident et le nord. Du haut de ce rempart élevé et du portique du temple de Jupiter, la vue sur le Champ de Mars et le Monte-Mario devait être magnifique. Maintenant on arrive au mont Capitolin par l'occident et par l'orient, et toute la Rome moderne est au pied du Capitole. Les Romains y arrivaient par trois chemins, *Clivus Sacer, Clivus Capitolinus, centum Gradus rupis Tarpeiæ.*

C'est dans l'*Intermontium* que Romulus, manquant de soldats, ouvrit un asile pour tous les brigands des environs. Ces hommes courageux empruntèrent tous les arts et même la religion à leurs voisins les Étrusques, peuples très-civilisés, chez lesquels les prêtres s'étaient emparés de tout le *réel* du pouvoir.

On retrouve l'art de bâtir des Étrusques dans ce qui reste

[1] Un sculpteur français, M. Falconnet, a fait un livre contre elle, et en passant injurie Michel-Ange. Diderot promettait l'immortalité à M. Falconnet, qui en faisait fi; il y a soixante ans de cela. Avez-vous jamais entendu parler de M. Falconnet?

des murs de la forteresse du Capitole, *Arx*. Ce sont de gros blocs rectangulaires de cette pierre volcanique qu'on appelle *pépérin* parce que les gens du peuple trouvent qu'elle ressemble à du poivre pétri. On va voir ces ruines de la citadelle, si intéressantes pour qui a le cœur romain, au rez-de-chaussée du palais Caffarelli, à Monte-Caprino, qui est, comme on voit, le nom moderne de l'*Arx*. Les fortifications, dont nous avons trouvé là les ruines vénérables, furent faites après le départ des Gaulois. Nos terribles ancêtres détruisirent à Rome tout ce que le feu pouvait dévorer, et par conséquent les tablettes ou livres s'il y en avait. Il ne faut jamais perdre de vue que les Romains d'alors n'étaient que des brigands sans cesse sur le point d'être exterminés par leurs voisins plus civilisés qu'eux. L'histoire des flibustiers, si amusante à lire, doit contenir, quant à la partie morale, tout ce qui nous manque de l'histoire de Rome à cette époque [1].

Le peu que je viens de dire renferme, je crois, tout ce qu'on sait. J'invite le lecteur à se méfier beaucoup de ces ennemis jurés de toute saine logique qu'on appelle parmi nous des *savants* et dont le charlatanisme nous présente de temps à autre de longues narrations sur les premiers siècles de Rome. Si l'on peut trouver quelque certitude, ce n'est qu'au milieu des ruines vénérables que nous visitons en ce moment un Tite-Live à la main. Nous avons lu hier soir, à la maison, l'extrait de Tite-Live donné par M. Micali dans son *Histoire d'Italie avant les Romains*. Cet homme d'esprit, que nous avons vu à Florence, prépare une troisième édition de son ouvrage. Dans notre pe-

[1] Voilà ce que n'a pas dit un savant, nommé Lévêque, qui, sous Napoléon, publia trois volumes contre les anciens Romains, dont l'âpre vertu déplaisait à l'usurpateur. En vérité on ne trouve de vraie science qu'au delà du Rhin. A Paris on imprime fièrement aujourd'hui ce que l'on a appris hier.

tite caravane, composée de sept personnes, quatre adorent les Romains et trois les exècrent. Quoi que dise ma raison, leur souvenir me touche profondément.

Il paraît que les Romains, tant qu'ils furent brigands et sans cesse à la veille de périr, construisaient leurs bâtiments avec des troncs de chêne qu'ils arrachaient dans la forêt au milieu de laquelle ils vivaient. De là le fort grand nombre d'incendies qui détruisirent successivement les monuments élevés sur le mont Capitolin.

Il n'est pas au centre de Rome une toise de terrain qui n'ait été occupée successivement par cinq ou six édifices également célèbres, et il faut toute l'assurance d'un *savant* pour décider que tel fragment informe appartient plutôt au siècle des Tarquins qu'à celui des Gracques.

Lorsque Tarquin l'Ancien faisait creuser les fondements du temple de Jupiter, on trouva la tête d'un certain Tolus avec les chairs encore fraîches. Cet incident si extraordinaire frappa le peuple; on consulta les augures, qui ne manquèrent pas de répondre que cette tête, *caput*, annonçait clairement que ce lieu serait la capitale du monde. Ainsi ce mont, appelé d'abord Saturnius parce que Saturne y avait régné, ensuite Tarpeïen parce que Tarpeïa, jeune Romaine qui trahissait son pays, y avait été tuée par les Sabins, prit enfin le nom de Capitolium, formé des deux mots latins *caput Toli* (tête de Tolus).

Telles sont les fables convenues au sujet du Capitole, si cher à l'orgueil romain. Probablement on croyait à ces fables du temps de Tite-Live tout autant qu'aujourd'hui; mais on se serait perdu en osant écrire la vérité, ou, si quelqu'un l'a fait, son manuscrit a été détruit. Le sénat, qui exerçait le pouvoir sacerdotal, ne se serait pas contenté de mettre à l'index l'écrivain irréligieux. Alors, être irréligieux c'était être antipatriote, c'est-à-dire un homme exécrable tramant la ruine de sa patrie.

Le célèbre temple de Jupiter Capitolin occupait le sommet oriental de la colline (où il a été remplacé par la sombre église d'Ara Cœli et le sacré Bambino). Tarquin le Superbe fit construire ce temple pour accomplir le vœu fait par Tarquin l'Ancien dans un moment critique où les Sabins étaient sur le point de détruire la peuplade romaine. Cette ville devint la maîtresse du monde parce que, pendant plusieurs siècles, il a été évident, pour chacun de ses habitants, qu'il fallait être brave et prudent, ou périr. Les patriciens inventèrent la religion pour dominer les moments de colère du peuple. Deux ou trois fois l'État fut sauvé à cause du respect que ce peuple avait pour le *serment*.

Il faut que, dès ces temps reculés, les monuments aient parlé fortement à l'imagination italienne, disposée aussi par sa mobilité à croire aux miracles, car, dès que les patriciens de Rome eurent un peu de loisir et d'argent, ils bâtirent des temples, mais ils ne voulurent point de prêtres. Voilà le trait remarquable de la politique romaine. Apparemment ils étaient éclairés par ce qui se passait chez leurs voisins les Étrusques.

1er janvier 1828. — Le temple de Jupiter Optimus Maximus, sans cesse recommandé par les patriciens à la vénération du peuple, dura fort longtemps, puisqu'il ne fut rebâti que par Sylla (l'an de Rome 671); il fut renouvelé par Vespasien et refait par Domitien. Denis d'Halycarnasse dit qu'après la restauration de Sylla il avait deux cents pieds romains de long et cent quatre-vingt-cinq de large; sa façade était au midi, vers le Tibre. Cet édifice devait paraître d'une grandeur immense aux Romains des premiers siècles, dont la maison consistait en une seule chambre recevant le jour par une petite ouverture au-dessus de la porte. J'ai retrouvé cette façon de bâtir dans l'île d'Ischia.

Comme les Napolitains d'aujourd'hui, les Romains passaient leur vie en plein air. Le temple de Jupiter était probablement environné au nord et au couchant par un précipice de dix ou douze toises, ce qui le rendait facile à défendre. La façade était formée par un portique de trois rangs de colonnes; un portique semblable, mais appuyé seulement sur un double rang de colonnes, régnait sur les trois autres côtés et servait d'abri contre les ardeurs du soleil et contre la pluie; on s'y trouvait réuni naturellement, comme dans nos campagnes les paysans se rassemblent le dimanche sous le portail de l'église paroissiale.

C'est devant ce temple, centre de la religion et de la grandeur des Romains, que les généraux vainqueurs venaient faire un sacrifice en actions de grâces pour leur victoire [1]. C'est là tout le *triomphe ;* cérémonie qui mit l'émulation parmi les patriciens et empêcha ces aristocrates de tomber dans la torpeur, comme ceux de Venise. Le triomphe introduisait habilement dans le gouvernement de Rome le grand élément du gouvernement représentatif, l'*opinion publique*.

Le temple de Jupiter Optimus Maximus existait encore en son entier du temps de l'empereur Honorius, l'an 400 de notre ère. L'église de Rome comptait déjà une longue suite de

[1] J'ai apporté à Rome le *Tite-Live* de M. Dureau Delamalle. Une traduction *jolie* et quelquefois bien plaisante est placée vis-à-vis un texte qui a l'avantage d'être imprimé en assez gros caractères. Il faut avoir un *Gibbon,* homme dont le style impatiente, mais qui a véritablement *lu les originaux* et qui fait un *rapport impartial*. On peut prendre la traduction anglaise de Niebhur, l'ouvrage de M. Micali sur l'*Italie avant les Romains*, Florus, Suétone, et les *Vies des Romains* par ce rhéteur, prêtre spirituel et hypocrite, que nous appelons le *bon* Plutarque. Montesquieu était gentilhomme, il n'a jamais osé flétrir les lettres de cachet ni demander les états généraux, souvent même, à propos de Rome, il se moque de son lecteur; à cela près sa *Grandeur des Romains* est admirable.

papes. Quelle avait été leur politique à l'égard du temple le plus vénéré de l'Italie? Stilicon le dépouilla d'une partie de ses ornements. Genseric, en 455, emporta la moitié des tuiles de bronze doré qui le couvraient. Toutefois ce temple célèbre existait encore du temps de Charlemagne, vers l'an 800. Mais, au onzième siècle, on trouve tout à coup dans l'histoire qu'il est entièrement ruiné. Quelle force a renversé tant de colonnes? Par quelle raison n'a-t-on pas voulu changer, au moyen d'une cérémonie expiatoire, un temple païen en église chrétienne? Il était peut-être trop célèbre et trop aimé des peuples.

L'église des Capucins est formée de colonnes inégales, ramassées de côté et d'autre; mais l'ignorance des premiers chrétiens les a disposées à peu près comme ils les voyaient rangées dans les temples et les basiliques des païens; c'est ce que l'on remarque dans toutes les églises de Rome qui ont des colonnes.

8 janvier 1828. — Après avoir essayé de nous figurer ce qu'était le Capitole antique, nous sommes revenus au pied de la statue de Marc-Aurèle. Elle occupe le centre de la petite place en forme de trapèze arrangée par Michel-Ange dans l'*Intermontium*. Ce fut Paul III (Farnèse) qui, vers l'an 1540, fit élever les deux édifices latéraux, qui me semblent sans caractère, quoique de Michel-Ange. Il fallait en un tel lieu deux façades de temples antiques. Rien ne pouvait être trop majestueux ni trop sévère, et Michel-Ange semblait créé exprès pour une telle mission. Paul III renouvela la façade du palais du sénateur de Rome, qui occupe la pente du mont Capitolin, vers le Forum.

C'est encore Paul III qui a fait transporter ici, de la place qu'elle occupait près de Saint-Jean-de-Latran, l'admirable

statue équestre de Marc-Aurèle Antonin. C'est la meilleure statue équestre en bronze qui nous soit restée des Romains. Les admirables statues des Balbus, à Naples, sont de marbre. Pour l'expression, le naturel admirable et la beauté du dessin, la statue de Marc-Aurèle est le contraire de celles que nos sculpteurs nous donnent à Paris. Par exemple, le Henri IV du pont Neuf n'a l'air occupé que de ne pas tomber de cheval. Marc-Aurèle est tranquille et simple. Il ne se croit nullement obligé d'être un charlatan, il parle à ses soldats. On voit son caractère et presque ce qu'il dit.

Les esprits un peu matériels qui ne sont émus toute la journée que par le bonheur de gagner de l'argent ou par la crainte d'en perdre préféreront le Louis XIV au galop de la place des Victoires. Quoique je ne voulusse pas passer ma vie avec ces sortes de gens, cependant j'avouerai sans peine qu'ils ont tout à fait raison. L'action courageuse qu'ils accomplissent est la base du bon goût, *louer hardiment ce qui fait plaisir;* de là mon admiration pour M. Simond, de Genève, qui plaisante le *Jugement dernier* de Michel-Ange.

L'immense majorité des voyageurs pensait comme M. Simond, mais n'osait pas le dire.

Il n'en est pas de même quant à nos statues. Nous sommes sans rivaux dans notre admiration.

Un prince ami des arts pourrait essayer de placer une copie en bronze du Marc-Aurèle de Rome dans quelque coin du boulevard. Cette statue semblerait d'abord froide et sans grâce à nos gens d'esprit de Paris. Par la suite, à force de la voir louer dans le journal, ils l'admireraient.

La patrie de Voltaire, de Molière et de Courier est depuis longtemps la ville de l'esprit; mais le pays entre la Loire, la Meuse et la mer ne peut sentir les beaux-arts. Pourquoi? il aime le *joli* et hait l'*énergie*.

D'où vient cette haine ? Peut-être de ce que les nerfs sont montés sur un ton différent deux ou trois fois par jour par un climat trop inconstant. Qui peut aimer le Corrége à Paris lorsqu'il fait un vent de nord-est ? Ces jours-là il faut lire Bentham et Ricardo.

Des trois édifices qui décorent le Capitole moderne, celui qui se présente en face est le palais du sénateur de Rome, élevé vers l'an 1390, par le pape Boniface IX, sur les fondements du *tabularium* de Catulus.

En 1390 on ne songeait guère au *beau;* avant de penser à vivre agréablement il faut être sûr de vivre. Boniface IX cherchait à bâtir une forteresse. A la même époque, ou un peu auparavant, le Colysée servait de château fort aux Annibaldi. L'arc de triomphe de Janus Quadrifrons, cet admirable tombeau de Cecilia Metella (que nous avons vu dans la campagne, sur la route d'Albano), et beaucoup d'autres monuments antiques étaient employés comme forteresses.

Le premier pas que fait l'esprit de l'étranger qui aime les ruines (c'est-à-dire dont l'âme un peu mélancolique trouve du plaisir à faire abstraction de ce qui est et à se figurer tout un édifice tel qu'on le voyait jadis quand il était fréquenté par les hommes portant la toge), le premier pas que fait un tel esprit, dis-je, est de distinguer les restes des travaux du moyen âge, entrepris vers l'an 1300 pour servir à la défense, de ce qui fut construit plus anciennement pour donner la *sensation du beau;* car, dès qu'ils ont du pain et un peu de tranquillité, les hommes de nos races européennes sont amoureux de cette sensation du *beau*.

C'est à l'aide du petit nombre de colonnes subsistant encore dans une ruine que l'on se figure ce qu'était le monument ancien. Chaque petite circonstance de ce qui reste fait une révélation. Mais, pour entendre la voix de la vérité, qui dans ce

cas parle si bas, il ne faut pas être étourdi par les déclamations et le Phébus de l'esprit de système. Les êtres qui ne sont pas faits pour ce genre de sensations trouvent de la *froideur* dans tout ce qui est raisonnable.

Comme, en visitant le Capitole moderne, nous cherchions aujourd'hui des plaisirs d'architecture, nous ne sommes entrés dans les musées (ouverts deux fois par semaine, le jeudi et le lundi) que pour reconnaître que dans le bâtiment à gauche du spectateur se trouvent le *Gladiateur mourant*, la *Vénus du Capitole*, le buste de Brutus et autres chefs-d'œuvre que nous avons vus à Paris (les têtes romaines ont une proéminence au-dessus des oreilles; c'est l'activité militaire).

Dans l'édifice qui est à droite et qu'on appelle le *palais des Conservateurs*, on voit une statue de Jules-César qui passe avec raison pour le seul portrait reconnu de cet homme célèbre qui existe à Rome. Tout près de là se trouve le buste de Cimarosa [1], que le cardinal Consalvi, ami de cet homme célèbre, demanda à Canova; mais ce buste est placé de façon à ce qu'on ne puisse pas le voir. MM. les directeurs des musées de Rome méritent la palme du ridicule, même au préjudice de ceux de Florence, qui ne permettent pas aux curieux de porter un manteau l'hiver dans leur galerie glaciale.

[1] Le seul portrait ressemblant de Cimarosa appartient à la célèbre madame Pasta. Il lui a été donné par une amie intime de ce grand homme, qui l'avait dessiné elle-même. Plusieurs personnes, qui avaient fort bien connu Cimarosa, qui n'est mort qu'en 1801, ont été frappées de la ressemblance. Rien de plus rare que le portrait naïf et sincère d'un grand homme. Dans nos belles lithographies, on donne un air fat à Washington lui-même. — Nos gens considérables de Paris demandent que leur portrait exprime surtout la qualité qui *leur manque*. Telle est, ce me semble, la maxime fondamentale de l'art du portrait : voyez nos grands contemporains exposés au Salon

10 janvier. — On trouve dans le palais des Conservateurs quelques excellents tableaux, entre autres la *Sainte Pétronille* de Guerchin, dont nous avons vu à Saint-Pierre la copie en mosaïque.

Après avoir mis quelques baïoques dans les petits sacs des prisonniers, qui nous assourdissaient de leurs cris, nous sommes montés au palais du sénateur pour voir la célèbre *Louve* de bronze *frappée de la foudre* (sculpture étrusque).

Nous parlerons plus tard des galeries de tableaux et des statues du Capitole.

Après avoir admiré la vue dont on jouit du haut de la tour, nous sommes descendus au Forum par la rue qui est à gauche, derrière la rue de Marc-Aurèle, et qui débouche vis-à-vis de l'arc de triomphe de Septime-Sévère.

Il paraît qu'au septième siècle le Forum était encore dans toute sa splendeur; mais, en l'an 1084, lorsque les Gaulois de Brennus vinrent de nouveau à Rome sous la conduite de Robert Guiscard, ce centre de la magnificence romaine éprouva le sort que les Cosaques avaient envie de nous infliger en 1814. Ces édifices, si fameux dans tout l'univers, furent, précisément à cause de cela, dépouillés de tous leurs ornements, et, à ce qu'il paraît, ruinés de fond en comble.

Par la suite, pour comble de misère, le Forum devint le marché aux bœufs, et c'est sous le nom ignoble de Campo Vaccino, qu'il a été connu jusqu'à l'époque des fouilles ordonnées par Napoléon.

Elles furent la suite d'une nouvelle conquête des Gaulois; il faut convenir que le courage guerrier de ce peuple a ravagé toute l'antiquité. La bravoure tient probablement à la vanité et au plaisir de faire parler de soi; combien ne voit-on pas de maréchaux de France sortis de la Gascogne!

Quand les Romains actuels nous reprochent notre mauvais

goût en fait d'arts, nous pouvons leur répondre par le compliment que Virgile adressa aux anciens Romains :

Excudent alii spirantia mollius æra;
Tu regere imperio populos, Romane, memento[1].
Æn., lib. VI.

« Nos ancêtres, disait Paul à des Romains qui nous plaisantaient sur la laideur des rues de Paris, nos ancêtres ont fait à Rome deux incursions certaines et dévastatrices, celle de Brennus et celle de Robert Guiscard; sous un troisième Français, le connétable de Bourbon, Rome a été pillée, et les fresques de Raphaël abîmées. Enfin, le terrible droit de la guerre s'adoucissant, les Français, qui, en 1798, pouvaient punir sévèrement N. et N., véritables assassins du général Duphot, et exercer les vengeances les plus justes, se contentèrent d'un traité de paix. Les chefs-d'œuvre des arts furent *plus utiles* à la France que les têtes de quelques misérables; et le général des Gaulois sut cette fois dompter assez sa colère pour voir l'*utile*[2]. »

Une émotion de curiosité que rien ne peut arrêter porte le voyageur à parcourir en entier le Forum. Nous sommes reve-

[1] D'autres sauront mieux que toi donner à l'airain toutes les grâces de la vie. Pour toi, Romain! souviens-toi que ton lot est de gouverner et de conquérir.

[2] On trouvera une liste, assez peu complète, il est vrai, des objets d'art enlevés à l'Italie en 1798, à la suite du troisième volume du voyage du président de Brosses : 1° Le président avait étudié l'antiquité en conscience; 2° son âme préférait le *beau* au *joli;* 3° il était trop bien né pour descendre au *métier de charlatan;* 4° il ne prévoyait pas que ses lettres seraient un jour imprimées. Elles sont peu goûtées :

Le Français, né malin, *aime* le vaudeville.

nus ensuite à l'arc de Septime-Sévère, que l'on rencontre à la descente du Capitole.

On sent bien, à l'aspect de ce monument, la profonde raison qui dirigeait l'esprit des anciens; on peut dire que chez eux le beau était toujours la saillie de l'utile. Ce qui frappe d'abord dans l'arc de Septime-Sévère, c'est la longue inscription destinée à porter l'histoire de ses exploits à la postérité la plus reculée. Et cette histoire *y arrive en effet.*

Ce fut l'an 205 de l'ère chrétienne que le sénat et le peuple romain élevèrent cet arc de triomphe en l'honneur de Septime-Sévère, de Caracalla et de Géta, ses fils, pour les victoires remportées sur les Parthes et autres nations barbares de l'Orient. Cet arc est de marbre pentélique, avec trois ouvertures, comme celui de la place du Carrousel. Il est décoré de huit colonnes cannelées, d'ordre composite; les bas-reliefs sont déjà d'une sculpture médiocre et montrent la décadence. Vers la fin de la troisième ligne de l'inscription, et dans toute la quatrième, on voit que le marbre a été altéré. Lorsque Caracalla eut tué son frère Géta, il fit effacer son nom dans tous les monuments, et le fit remplacer par des mots qui ne faisaient point partie de l'inscription primitive. Un petit escalier de marbre, pratiqué dans l'intérieur d'un des piliers, conduit à la plate-forme, où l'on voyait autrefois les statues de Septime-Sévère et de ses fils Caracalla et Géta, assises sur un char de bronze, auquel étaient attelés quatre chevaux de front. Le char était environné de quatre soldats, dont deux à cheval et deux à pied. En 1803, le pape Pie VII fit enlever la terre qui cachait et conservait ce monument jusqu'à la hauteur de douze pieds.

Ici se présente le plus grand problème que la Rome moderne offre à la curiosité du voyageur. D'où sont venus ces dix à douze pieds de terre répandus sur le sol de la Rome antique?

Cette terre couvre en partie la plupart des monuments, même ceux qui sont placés dans des lieux élevés. Ce ne sont point des débris de briques ou de mortier, c'est de belle et bonne terre végétale.

15 janvier. — M. Demidoff, cet homme singulier, si riche et si bienfaisant, qui faisait collection de têtes de Greuze et de reliques de saint Nicolas, avait à Rome une troupe de comédiens français, et faisait jouer au palais Ruspoli des vaudevilles du Gymnase. Malheureusement il se trouva un jour qu'un des personnages d'un de ces vaudevilles s'appelait Saint-Ange, et l'on remarqua dans la pièce cette exclamation : *Pardieu!* Ces circonstances offensèrent beaucoup S. É. monseigneur della Genga, cardinal *vicaire* (chargé par le pape Pie VII des fonctions d'évêque de Rome). Plus tard, sous le règne de Léon XII, les acteurs de M. Demidoff, étourdis comme des Français, eurent le tort de donner des vaudevilles, dont un des personnages s'appelait Saint-Léon. Enfin, une fois, une représentation donnée le jeudi ne finit qu'à minuit et un quart, empiétant ainsi un quart d'heure sur le vendredi, jour consacré par la mort de Jésus-Christ. Ces motifs attirèrent sur M. Demidoff toutes les vexations de la police (dans ce pays, elle a encore les formes terribles de l'Inquisition); et le Russe bienfaisant, qui faisait vivre plusieurs centaines de pauvres, et donnait deux jolies fêtes par semaine, alla s'établir à Florence.

Pendant qu'il habitait le palais Ruspoli, M. Demidoff disait un jour en ma présence que, voulant laisser un monument de son séjour à Rome, il pourrait bien faire enlever les dix ou douze pieds de terre qui couvrent le pavé du Forum, depuis le Capitole jusqu'à l'arc de Titus. Le gouvernement mettait à sa disposition cinq cents galériens, que M. Demidoff devait payer à raison de cinq sous par jour. Il comptait que, pen-

dant l'hiver, il aurait autant de paysans des Abbruzes qu'il en voudrait, en les payant dix sous par jour.

On calcula tous les frais le crayon à la main; la dépense totale ne devait pas s'élever à plus de deux cent mille francs, y compris un canal pour conduire les eaux pluviales dans la *Cloaca Maxima* (vers l'arc de Janus Quadrifrons). Rome fut bien vite instruite de ce projet capital pour elle; il manqua, parce que le personnage d'un vaudeville s'appelait Saint-Léon; et l'on s'étonne de la haine du peuple de Rome!

23 janvier. — Ce matin, notre travail a commencé par l'examen du temple de Jupiter Tonnant, dont il ne reste que trois colonnes. C'est le monument le plus voisin du mur antique du Capitole. L'empereur Auguste, voyageant de nuit en Espagne, un orage survint, et l'esclave qui l'éclairait fut tué par la foudre. C'est en mémoire de cet événement qu'Auguste éleva ce temple. On voit encore un fragment d'inscription qui annonce qu'il fut restauré par les empereurs Septime-Sévère et Caracalla. On ne conçoit pas trop cette restauration, après une durée de moins de deux siècles. Les trois colonnes qui restent de ce beau monument appartenaient au portique; elles soutiennent un morceau assez considérable d'entablement. Ces colonnes cannelées et d'ordre corinthien sont de marbre de Carrare, que les anciens appelaient de Luni. Leur diamètre est de quatre pieds deux pouces et leur hauteur de quarante-six pieds; différents instruments de sacrifices sont sculptés en bas-reliefs sur la frise, qui, ainsi que l'entablement, est d'une rare beauté.

Les Français ont découvert devant ce temple le pavé de la rue antique, composé de blocs de lave basaltique. Cette rue, probablement le Clivus Capitolinus, était extrêmement étroite, disposition fort commode dans les pays où le soleil est dange-

reux. Nous avons examiné, avec une émotion d'enfant, ce pavé sur lequel César et Brutus ont marché. La rue était si étroite devant le temple de Jupiter Tonnant, que l'escalier nécessaire pour arriver à l'intérieur du temple avait été pratiqué entre les colonnes du portique.

24 janvier 1828. — Ces huit colonnes, que l'on voit près des restes du temple de Jupiter Tonnant, sont désignées par le nom de Temple de la Fortune. Un incendie détruisit ce monument du temps de l'empereur Maxence, et le sénat le fit reconstruire.

On voit combien, vers l'an 310, les arts étaient déjà tombés à Rome. Les colonnes de ce portique ont toutes un diamètre différent; ce qui indique qu'il a été maladroitement restauré avec les dépouilles d'autres édifices. Les colonnes sont d'ordre ionique et de granit oriental; quelques-unes ont douze pieds de circonférence; leur hauteur, y compris le chapiteau et la base, est de quarante pieds. Elles soutiennent une frise décorée d'un bas-relief représentant des ornements. Les morceaux qui appartiennent au temple primitif sont d'un beau travail; rien de plus grossier, au contraire, que ce qui a été fait à l'époque de la restauration.

Plus loin, dans le Forum, on voit s'élever une colonne isolée. Elle est de marbre, d'ordre corinthien, et cannelée. Jusqu'en 1813, cette colonne a passé pour appartenir au temple de Jupiter Custos. Le 13 mars 1813, une des dernières fouilles ordonnées par Napoléon conduisit les ouvriers jusqu'à l'inscription placée à huit ou dix pieds sous terre, et l'on vit que cette colonne avait été élevée en l'honneur de Phocas, par Smaragde, exarque d'Italie, en l'année 608.

⊗ OPTIMO CLEMENTI*ssimo piissim*OQVE
PRINCIPI DOMINO N. *Focae imperat*ORI

PERPETVO A DO CORONATO TRIVMPHATORI
SEMPER AVGVSTO
SMARAGDVS EXPRAEPOS. SACRI PALATII
AC PATRICIVS ET EXARCHVS ITALIAE
DEVOTVS EIVS CLEMENTIAE
PRO INNVMERABILIBVS PIETATIS EIVS
BENEFICIIS ET PRO QVIETE
PROCVRATA ITAL. AC CONSERVATA LIBERTATE
HANC STATVAM *majestat*IS EIVS
AVRI SPLENDORE *fulgen*TEM HVIC
SVBLIMI COLVMNAE *ad* PERENNEM
IPSIVS GLORIAM IMPOSVIT AC DEDICAVIT
DIE PRIMA MENSIS AVGVSTI INDICT. VND.
PC. PIETATIS EIVS ANNO QVINTO.

Cette colonne portait une statue du tyran, en bronze doré. Après la chute de Phocas, on effaça son nom, qui vient d'être gravé de nouveau. Probablement Smaragde enleva cette colonne à quelque édifice du temps des Antonins.

Pour découvrir l'inscription en l'honneur de Phocas, on avait creusé le sol à quelques pieds seulement. Cette circonstance servit de pointe à un sonnet satirique qui, le lendemain de la découverte, courut dans Rome. Phocas parlait : « Un ouvrier avec une bêche, en deux jours, a tout éclairci ; ma gloire renaît ; sots savants, les volumes par vous écrits sur le nom à donner à ma colonne, placés les uns sur les autres, auraient formé une pile plus haute qu'elle. Combien vous eussiez été plus utiles et moins ennuyeux en jetant votre plume et prenant une bêche ! »

Près de cette colonne isolée et environnée d'une excavation profonde où nous sommes descendus, nous avons admiré trois colonnes magnifiques : elles sont en marbre pentélique, canne-

lées, et d'ordre corinthien; elles ont quarante-cinq pieds de haut. Il n'y a pas longtemps que ce magnifique reste de l'antiquité s'appelait le temple de Jupiter Stator. Les savants lui donnent aujourd'hui le nom de *Græcostasis*. Les phrases de ces pauvres gens sont bien ridicules; aussi ne faut-il point les lire : toute discussion, même bien conduite, diminue le plaisir du voyageur, et ôte quelque chose à la beauté des ruines admirables de l'antiquité [1].

L'entablement supporté par les trois colonnes du *Græcostasis* fait l'admiration des connaisseurs. Le monument dont elles faisaient partie devait être comparable au temple d'Antonin le Pieux et au Panthéon. Il y a plaisir à revenir se pénétrer de la beauté du Græcostasis toutes les fois que l'on passe près du Forum.

Le magnifique temple d'Antonin et de Faustine, que l'on aperçoit presque en face, a l'avantage de donner au voyageur une idée parfaitement nette d'un temple ancien. Celui-ci était sur la Voie Sacrée, et, dit-on, hors du Forum; la Voie Sacrée commençait vers le Colysée, et, passant sous l'arc de Titus, devant le temple d'Antonin et de Faustine, et sous l'arc de Septime-Sévère, arrivait au Capitole par le Clivus Capitolinus. Ce fut dans ce chemin, pratiqué au milieu des arbres fort élevés d'une forêt, que Romulus et Tatius, roi des Sabins, conclurent la paix. Les sacrifices que l'on fit en cette occasion et les cérémonies religieuses qui tous les mois avaient lieu sur la Via Sacra lui donnèrent son nom.

Le temple que nous examinons fut érigé par ordre du sénat,

[1] I would not their vile breath should crisp the stream
Wherein that image shall for ever dwell;
The unruffled mirror of the loveliest dream
That ever left the sky on the deep soul to beam.
Childe-Harold, canto IV, stanza LIII.

en l'honneur de Faustine, la jeune femme de Marc-Antonin. Après la mort de cet empereur, on ajouta son nom à l'inscription. Le portique est formé par dix grosses colonnes d'un seul bloc de marbre cipolin; elles ont quatorze pieds de circonférence et quarante-trois de hauteur. L'entablement est composé d'immenses blocs de marbre. Ce temple, élevé en l'honneur de la femme du souverain régnant, peut servir à nous donner une idée de la magnificence romaine.

La frise des deux parties latérales est chargée de bas-reliefs représentant des griffons, des candélabres, et d'autres ornements très-bien sculptés. Le marbre cipolin est fort rare; les anciens l'appelaient *lapis carystius*. Les blocs qui forment les colonnes de ce temple sont les plus grands qui nous restent de cette sorte de marbre. Ce qui rend ce monument si précieux pour les voyageurs qui commencent l'étude de l'antiquité, c'est que les deux murs latéraux de la *cella* ou sanctuaire, subsistent encore. Les Romains montaient au portique du temple Antonin et Faustine par un escalier de vingt et un degrés. Il y a environ seize pieds de la base des colonnes du portique au niveau de la Voie Sacrée. Ce qui a probablement empêché que ces admirables colonnes n'aient été pillées par les Barberins ou quelques autres neveux de papes, c'est que ce temple avait été changé en une église dédiée à saint Laurent.

Rien de plus vénérable, par sa haute antiquité, que le temple de Romulus et Rémus, que l'on voit ici près. Nous sommes sur le terrain où Rome a commencé. La *cella* de ce temple est de forme ronde. Il paraît qu'il a été réparé vers l'époque de Constantin (310). En 527, le pape Félix IV bâtit ici une église qu'il dédia à saint Côme et à saint Damien; du sanctuaire du temple des fondateurs de Rome, il fit le vestibule de son église. Par les ordres d'Urbain VIII, le sol fut exhaussé; un

escalier placé près du grand autel permet de descendre dans le temple antique. (Voir *Roma vetus ac recens*, de Donato, page 237.)

C'est là que l'on trouva, dans le quinzième siècle, de grandes tables de marbre, sur lesquelles est gravé le plan de Rome; depuis, on les a incrustées dans les murs de l'escalier du musée du Capitole. La porte de bronze de l'église de Saint-Côme appartenait probablement au temple des fondateurs de Rome. Les deux grosses colonnes à demi enterrées que l'on voit près de cette porte sont de marbre cipolin, et ont trente et un pieds de haut. Leur base repose sur le pavé de la Voie Sacrée. Elles demandent à quelque étranger riche et généreux la charité d'être déterrées comme celle de Phocas. Un pape ami des arts ne refuserait pas la permission nécessaire.

25 janvier 1828. — En avançant de quelques pas vers le Colysée, le voyageur est frappé par la vue de trois voûtes en briques placées à une grande hauteur; on croit qu'elles appartiennent à la basilique de Constantin. Lors de mes premiers voyages à Rome, cette ruine singulière était encore appelée le Temple de la Paix. Le style des morceaux de sculpture qu'on y voit encore montre la décadence de l'art et annonce le siècle de Dioclétien. On en conclut que ces immenses voûtes de briques sont un reste de la basilique construite par Maxence, et à laquelle Constantin donna son nom lorsqu'il eut tué Maxence.

Les trois grands arcs que nous voyons occupaient toute la longueur de la nef à droite de l'entrée; sur les piliers de ces arcades paraissent encore des fragments d'entablement en marbre; la voûte de la nef était soutenue par huit grandes colonnes de quarante-quatre pieds de haut et de dix-neuf pieds de circonférence. Une de ces colonnes était debout ici, vers

1610, et Paul V (Borghèse) la fit transporter au milieu de la place de Sainte-Marie-Majeure, où la foudre vint la frapper lorsque l'aimable de Brosses était à Rome (1740).

Les fouilles ordonnées par Napoléon ont découvert le pavé de ce monument; il est composé de marbre *jaune antique*, de marbre violet et de marbre cipolin. On a reconnu que cette basilique avait servi d'église dans le moyen âge; ce titre l'avait probablement préservée des pillages de tous les jours; mais elle aura été détruite dans quelque incursion de barbares. Ce vaste édifice avait trois cent deux pieds de long sur deux cent deux de large. Les voûtes que nous voyons suspendues, pour ainsi dire, au-dessus de nos têtes, servaient de chapelles à droite en entrant dans l'église.

On voit au bout du Forum l'église de S. Francesca Romana, bâtie au huitième siècle, et ornée d'une façade sous le règne de Paul V. Elle appartient à des moines fort obligeants; et dans une des cours de leur couvent nous avons reconnu une grande *tribune* (vous savez que c'est le nom qu'on donne à cette partie du temple opposée à la porte). Cette tribune est adossée à une autre parfaitement égale, et qui appartenait à un temple qui s'étendait vers le Colysée. L'ornement de ces deux tribunes est le même; elles répondaient à deux *cella* égales. Un des côtés de ces *cella* est resté debout; on y distingue une suite de niches alternativement rondes et carrées; chaque niche était environnée de colonnes formant portique; les voûtes étaient ornées de stucs dorés.

On reconnaît dans ces jolies ruines les restes du grand temple de Vénus et de celui de Rome, dont l'empereur Adrien lui même fut l'architecte. Ce temple était placé entre deux portiques auxquels appartiennent les fragments de colonnes colossales de granit qui couvrent le terrain tout à l'entour. La façade qui était vers le Colysée appartenait au temple de Vé-

nus; celle du temple de Rome était tournée vers le Forum.

Apollodore, architecte de Trajan, trouva deux défauts au double temple élevé par Adrien; il n'était plus temps d'y remédier. Cette critique lui coûta la vie.

Je demande pardon de la sécheresse des articles précédents. Pour faire en conscience le métier de cicerone, j'ai été obligé de supprimer beaucoup de conjectures, dont plusieurs sont curieuses et même vraisemblables; je les soumettrai au lecteur vers la fin de l'ouvrage, lorsque son œil sera plus accoutumé à distinguer dans une même ruine les travaux exécutés à différentes époques de l'antiquité. Je voudrais que le lecteur ne crût rien sur parole et sans l'avoir vérifié, et qu'il se méfiât de tout, même de cet itinéraire. *Croire sur parole* est souvent commode en politique ou en morale, mais dans les arts c'est le grand chemin de l'ennui.

On a fait une polémique immense à l'occasion des monuments du Forum. Il est bien que le voyageur place d'abord dans sa tête les faits que je viens de lui présenter, dont plusieurs sont incontestables et le reste fort probable.

« Vous êtes bien fier d'avoir vu Rome six fois! me disait Paul ce matin au Forum, à propos des phrases que je viens d'écrire en abrégé. — Le plus grand malheur, ai-je répondu, qui puisse arriver pour un jardin anglais qui plaît, c'est de le connaître. Que ne donnerais-je pas pour n'avoir vu en ma vie qu'un seul tableau du Corrége, ou pour n'être jamais allé au lac de Como! » Hélas! toute science ressemble en un point à la vieillesse, dont le pire symptôme est la *science de la vie*, qui empêche de se passionner et de faire des folies pour rien. Je voudrais, après avoir vu l'Italie, trouver à Naples l'eau du Léthé, tout oublier, et puis recommencer le voyage, et passer mes jours ainsi. Mais cette eau bienfaisante n'existe point; chaque nouveau voyage qu'on fait en ce pays a sa physio-

nomie, et il entre par malheur un peu de science dans le sixième. Au lieu d'admirer les ruines du temple de Jupiter Tonnant comme il y a vingt-six ans, mon imagination est enchaînée par toutes les sottises que j'ai lues à ce sujet.

Voulez-vous ne voir Rome qu'une fois, cherchez à vous former bien vite une idée nette des onze collines sur lesquelles s'étendent les maisons de la Rome moderne et les vignes couvertes des ruines de la Rome antique. Partez de la porte du Peuple, près le Tibre; suivez le chemin hors des murs, et faites le tour de la ville jusqu'au mont Testaccio (formé de débris de pots cassés); montez au prieuré de Malte, afin de jouir d'une vue délicieuse; le lendemain, sortez des murs par la porte du Vatican, et venez rentrer dans la ville vis-à-vis le prieuré de Malte; le troisième jour, montez à S.-Onuphre ou à la villa Lante. Jouissez de cette vue magnifique qui se déroule à vos pieds, et vous aurez une idée *exacte* des collines romaines. Mais si vous voulez revenir à Rome avec plaisir et y avoir des surprises, ne cherchez point cette idée *exacte*, fuyez-la, au contraire. Il est vrai que vous ne pourrez briller en parlant de Rome; quelques personnes penseront même que vous n'y avez pas été.

27 janvier. — On nous raconte l'anecdote touchante du colonel Romanelli, qui s'est tué à Naples, parce que la duchesse C. l'avait quitté. « Je tuerais bien mon rival, disait-il à son domestique, mais cela ferait trop de peine à la duchesse.» — Le Forum étant fini, nous avons voulu voir ce matin les ruines des Thermes de Caracalla, qui sont dans la ville, c'est-à-dire dans l'enceinte des murs. Nous avons fait trois quarts de lieue; et pendant la dernière demi-heure nous avons marché au milieu des vignes et des collines, loin de toute habitation. Après nous être avancés au delà du mont Capitolin et du

Colysée, nous avons suivi les ruines des murs de Romulus; reconnu celles du grand cirque, remonté le ruisseau nommé Aequa Crabra, et sommes enfin arrivés à ces immenses murs de briques, but de notre voyage.

Ces restes incultes, remarquables seulement par la *grandeur* des pans de murs qui restent debout, furent autrefois un des lieux de Rome les plus ornés. Il y avait dans ces Thermes seize cents siéges de marbre, apparemment comme ce siége de porphyre que l'on a gardé au musée du Louvre, et qui rappelle une anecdote sur l'élection des papes. Ici deux mille trois cents personnes pouvaient se baigner à la fois sans se voir; les petites chambres étaient revêtues de marbres précieux et ornées de bronze doré. A notre arrivée, un malheureux paysan, miné par la fièvre, a placé un bout de torche à l'extrémité d'un morceau de canne de dix à douze pieds; nous sommes descendus dans un lieu obscur, où il nous a fait voir les restes de la première enceinte de ces Thermes.

Ces choses-là sont bonnes à voir pour servir de *signe* à un souvenir; autrement rien de moins curieux

Les grands pans du mur dont j'ai parlé forment quatre salles; la barbarie des derniers siècles les a dépouillées de tout ce qu'il a été possible d'emporter. On ne distingue plus que les niches où étaient les statues. Quelques-uns d'entre nous se sont hasardés à monter un escalier en colimaçon, où l'on peut distinguer des restes de pavé en mosaïque. Parvenus au haut du mur, les voyageurs ont été frappés de l'étendue de ces Thermes. On y avait réuni tout ce qui peut convenir aux différents exercices du corps, si nécessaires même aux gens riches avant l'invention de la poudre.

Ces Thermes n'ont point de colonnes, ce qui, à mon gré, les prive de toute *expression;* ils sont pour moi comme des ruines de l'Orient. Il y avait ici quelque chose de fort admiré

des anciens. Autant qu'on peut comprendre le texte d'Élius Spartianus, c'était une grande voûte appuyée sur une grille de bronze. Il est des jours où ces ruines incultes font beaucoup de plaisir; mais elles intéressent d'autant plus, selon moi, que la description qu'on en donne est moins compliquée. Il y a si peu de forme dans ce monument, qu'il n'a pour lui que la *réalité;* en d'autres termes. l'art, qui n'a pour moyen qu'un vain récit qui devient obscur pour peu qu'il veuille être détaillé, n'a pas de prise sur des ruines aussi informes; il faut absolument une vue pittoresque; et peu de peintres auraient assez de talent pour lui donner du caractère. Nous avons été frappés de la belle verdure des plantes, la plupart vénéneuses, s'il faut en croire notre guide, qui croissent à l'abri de ces grandes murailles.

Les Thermes, chez les anciens, tenaient à peu près la place de nos cafés et de nos *cercles.* Les Thermes de Dioclétien, sur le mont Quirinal, étaient plus vastes que ceux-ci; les Thermes de Titus et de Néron passaient pour les plus beaux. Nous verrons la preuve, à Pompéi, que les anciens se réunissaient dans des boutiques pour prendre le plaisir de la conversation, et s'y faisaient servir des boissons chaudes.

— Cette nuit il y a eu deux assassinats. Un boucher, presque enfant, a poignardé son rival, jeune homme de vingt-quatre ans et fort beau, ajoute le fils de mon voisin, qui me fait ce récit. « Mais ils étaient tous deux, ajoute-t-il, du quartier dei Monti (des Monts); ce sont des gens terribles. » Notez que ce quartier est à deux pas de nous, du côté de Sainte-Marie-Majeure; à Rome, la largeur d'une place change les mœurs.

L'autre assassinat a eu lieu près Saint-Pierre, parmi des Transteverins; c'est aussi un mauvais quartier, dit-on; superbe à mes yeux; il y a de l'*énergie*, c'est-à-dire la qualité

qui manque le plus au dix-neuvième siècle. De nos jours on a trouvé le secret d'être fort brave sans énergie ni caractère. Personne ne *sait vouloir;* notre éducation nous désapprend cette grande science. Les Anglais savent vouloir; mais ce n'est pas sans peine qu'ils font violence au génie de la civilisation moderne; leur vie en devient un effort continu.

Quelle digression! et encore du genre odieux! me dit Paul. Mais n'avons-nous pas eu ces idées quand nous étions perchés sur les murs de briques des Thermes de Caracalla?

Parmi les Romains des basses classes, le coup de couteau remplace le coup de poing. M. Tambroni nous disait qu'il y a eu dans l'État papal dix-huit mille assassinats sous le règne de Pie VI, de 1775 à 1800; c'est deux par jour. L'*atrocité* des lois de Napoléon, pour parler comme M. le cardinal N..., avait corrigé cette mauvaise habitude. A Rome, la pitié est toujours pour l'assassin qu'on mène en prison, et si le gouvernement pieux et rétrograde qui a succédé au cardinal Consalvi plaît au peuple par quelque endroit, c'est parce qu'il emploie rarement la peine de mort pour tout autre crime que le *carbonarisme*. Pinelli, le jeune voisin qui me conte tout ceci pendant une heure, discute en quelque sorte, en me parlant, si le boucher a eu tort ou raison de tuer son rival. « Ce rival, me dit-il gravement, avait été averti plusieurs fois qu'il lui arriverait malheur s'il se laissait voir si souvent chez leur maîtresse, etc., etc. »

Pour me lier avec Pinelli, qui possède lui-même de fort belles armes espagnoles, je lui ai montré des pistolets. Je lui fais entendre que j'ai aidé un de mes parents, dans mon pays, à se défaire d'un ennemi; c'est à la suite de cet *accident* que j'allai à Paris, etc. Cette histoire m'a valu en quelques heures beaucoup de considération dans la maison. Rien n'est amusant comme d'avoir à soutenir un mensonge bien absurde; c'est un

moyen de tirer parti même d'un ennuyeux; mais Pinelli ne l'est point. Nous prenons de sa main les ouvriers que nous sommes dans le cas d'employer.

Grâce à lui, j'ai enfin trouvé, après de longues recherches, un barbier bavard et jeune; je le voulais absolument Transteverin, et je le paye fort cher. Le travail est une chose tellement contre nature pour un vrai Romain, qu'il lui faut de puissants motifs pour se déranger tous les jours. Les Transteverins prétendent descendre des anciens Romains; rien de moins prouvé; mais ce grand nom leur donne du cœur : noblesse oblige. Mon barbier est fort gros, quoique fort jeune, ce qui se voit souvent à Rome; il est bouillant d'énergie. Le comble du ridicule, aux yeux de ces gens-ci, serait de s'exposer à une égratignure pour l'intérêt du pape leur souverain; ils regardent le souverain, quel qu'il soit, comme un être puissant, heureux et méchant, avec lequel il est indispensable d'avoir certains rapports. On parle toujours de sa mort; on l'attend, on s'en réjouit, excepté certains personnages sombres, qui disent : « Le successeur sera pire. » Pie VII faisait exception à cause de son grand caractère, ou plutôt à cause de ses malheurs.

Quand mon jeune barbier me raconte quelque usage absurde dont il se plaint, il ajoute toujours : « *Che volete, o signore! siamo sotto i preti!* (Hélas! monsieur, quoi de plus naturel! ne sommes-nous pas gouvernés par des prêtres?) »

Le peuple de Rome admire et envie un Borghèse, un Albani, un Doria, etc., c'est-à-dire un prince romain fort riche et fort connu, dont on a vu le père, le grand-père, etc.; mais je n'ai jamais trouvé ici cette attention pleine de respect qui porte l'Anglais à rechercher dans son journal l'annonce du *rout* de milord tel et du grand dîner donné à *une partie choisie*, par milady une telle. Cette vénération pour les hautes

classes passerait ici pour le comble de la bassesse et du ridicule. Le Romain est beaucoup plus près des mœurs de la république, et, suivant moi, beaucoup plus homme. Pour faire une bassesse, il faut qu'on le paye *bien et comptant.*

J'excepterai de ce grand éloge tout ce qui, étant né avec plus de deux mille écus de rente (plus de dix mille sept cent soixante francs), est étiolé par la vanité et les convenances, ou plutôt par la société des laquais. On ne saurait se faire d'idée, à Paris, des flatteries dont est l'objet, dès l'âge de deux ans, le fils aîné d'un marquis romain; il y aurait de quoi hébéter l'Arioste. On connaît le mot de Johnson sur les fils aînés des pairs d'Angleterre : « Le droit d'aînesse a ce grand avantage de ne faire qu'un sot par famille. »

Lord Byron faisait un récit plaisant de la révolution qui s'opéra autour de lui quand, à l'âge de dix ans, étant à l'école, il succéda au titre de son cousin et devint lord. Il aurait été plus heureux et plus grand poëte s'il n'eût été pair qu'à trente ans. Les universités de Cambridge et d'Oxford sont peut-être les établissements les plus curieux du monde. Le pauvre bon sens est soigneusement écarté de ces cloîtres; Locke est en disgrâce, mais on y enseigne la mesure du vers grec nommé saphique. Aussi le parti tory se plaint-il amèrement dans un de ses journaux, le *Blackwood Magazine*, de ne pas posséder un seul homme de talent. Ce sont toujours des bourgeois anoblis qui mènent les affaires : les lords Liverpool, Eldon, Lindhurst, etc. (1828). Les pairs français dont on lit les discours étaient-ils nobles en naissant? Leurs fils les vaudront-ils?

28 février. — Ce soir, chez M. Gherardo de Rossi, M. l'abbé Viteleschi nous donne des détails incroyables sur l'ignorance et la faiblesse de caractère des princes et des cardinaux romains. Il confirme pleinement ce que le cardinal Lante me di-

sait autrefois. Le cardinal Spina, qui est présent, a des accès de fou rire, mais ne dit mot. Sous Pie VII, en dépit des efforts du cardinal Consalvi, et surtout depuis la mort de ce pape, les Romains sont gouvernés suivant l'*ordre inverse.* Ce sont les plus ineptes qui obtiennent les places et jouissent de toutes les distinctions. Comme ces nigauds ont la conscience qu'on se moque d'eux, ils deviendraient facilement cruels; mais le poignard du carbonarisme les retient. Le peuple indigné croit qu'il est mûr pour la république. « Ce régime serait le pire de tous pour vous, disais-je à mes amis; songez que Robespierre, Marat et les auteurs des atrocités du régime de la Terreur, avaient été formés par le gouvernement faible et bon de Louis XVI. » Ce langage sincère me fait passer pour un homme de l'extrême droite. Le plus éloquent de mes républicains a été ravi le mois passé, parce que le sous-ministre lui a envoyé une collection de gravures pour le remercier d'un sonnet en l'honneur du pape. — Je me plaignais à un peintre de ce que les femmes du peuple, à Rome, souvent fort belles, ont rarement les deux épaules parfaitement égales. « Cela vient, m'a-t-il répondu, de l'usage de lancer de grands coups de poing dans le dos des jeunes filles pour les faire grandir. Ce sont leurs mères qui leur donnent cette marque d'intérêt. »

La morgue grossière du banquier enrichi et le sourire de supériorité de l'homme de haute naissance sont également inconnus à Rome. On leur rirait au nez ouvertement; c'est ce qu'a éprouvé certain ambassadeur. Le peuple de Rome est fin, moqueur, satirique au suprême degré. Il n'est pas triste; il faut un commencement d'espoir pour être triste. Il reconnaît bien vite le vrai mérite. Si les cours qui envoient ici des ambassadeurs voulaient savoir à quoi s'en tenir sur leur compte, elles pourraient demander ce qu'en pensent les bourgeois de Rome.

2 mars. — La noblesse romaine est à peu près ruinée; elle en est réduite à se réunir tous les soirs dans les salons de quelque ambassadeur. Les vendredis de madame la comtesse A*** étaient célèbres en 1825. Cette dame, née en Italie et élevée en Allemagne, est remarquable, dit-on, par les grâces de l'esprit. Le peuple romain l'admirait beaucoup, parce qu'elle a fait son confesseur archevêque.

M. d'Italinsky pense que la pauvreté de la noblesse donnera une couleur particulière à la révolution d'Italie. A Naples, à Florence, à Rome, la noblesse, ne voulant pas se mêler de ses affaires par paresse, a été ruinée par ses gens d'affaires. Elle est à la mendicité à Venise. Longtemps avant 1797, les nobles vénitiens ne se soutenaient qu'en abusant de leur droit de souveraineté : par exemple, ils ne payaient pas l'impôt.

L'esprit d'ordre répandu à Milan par Napoléon a porté à l'économie une centaine de familles qui ont quatre-vingt mille livres de rentes et professent des principes rétrogrades, mais sans fanatisme.

La noblesse du Piémont, au contraire, est, ce me semble, fort attachée aux principes politiques de l'extrême droite. M. le comte de Maistre était Savoyard, mais a vécu à Turin. La noblesse piémontaise jouit avec délices de sa supériorité sur le bourgeois; elle a beaucoup d'argent et de bravoure. Quelques-uns des jeunes gens compromis dans l'échauffourée de 1821 sont, dit-on, partisans d'un gouvernement légal. Les libraires font fortune à Turin.

La noblesse de Naples est franchement libérale; elle serait, au besoin, secondée par les prêtres. Ces messieurs lisent Filangierl et Vico, et raisonnent un peu comme nos Girondins.

La Romagne, Reggio, Modène et toute la haute Italie attendent avec la patience de la haine le premier moment d'embarras qui surviendra à l'Autriche. La Lombardie espère alors

faire cause commune avec les braves Hongrois; elle compte sur la France. Après la guerre, la paix pourra se faire en donnant un archiduc pour roi à l'Italie.

La noblesse de Naples a les yeux fixés sur l'Espagne. Les abominables vexations dont ils sont les victimes font l'éducation des Espagnols. Ils ont vu le *serment* de don Miguel, et, s'ils parviennent à se dégoûter de leurs moines, ils pourront, vers 1835, se donner une sorte de gouvernement représentatif. Je crois donc n'être pas chimérique en plaçant vers 1840 ou 1845 l'époque de la révolution de l'Italie. Mais alors nous serons tous morts, me disait fort bien M. le cardinal Spina.

Y aura-t-il cascade ou pente douce?

Si Louis XVI avait donné, mais de bonne foi, la charte de Louis XVIII, aurait-il pu prévenir les excès de la révolution? Probablement il eût été attaqué à main armée par le clergé et la noblesse.

Les princes d'Italie pourraient-ils empêcher les flots de sang que va coûter la révolution de leur pays, exécutée par des gens outrés de colère, en accordant pour voter le budget une seule chambre composée des trois cents citoyens les plus riches de leurs États? A chaque session cette Chambre serait augmentée de vingt membres élus par les propriétaires payant trois cents francs.

J'ai eu l'honneur de discuter ces hautes questions avec M. le cardinal Spina. Cet homme supérieur ne voyait aucun moyen de prévenir les effets de la colère qui anime tout ce qui sait lire en Italie. Aux yeux des gens en colère, une concession ne prouve que de la faiblesse dans le prince qui l'accorde. Il faudrait donner sans délai le Code civil des Français, déjà essayé pendant le règne de Napoléon. En cas de révolution, la classe moyenne de Bologne, de Reggio, de Modène et de la Romagne défendrait son opinion avec héroïsme.

A Naples, le clergé est libéral comme on l'était en France en 1789. Les nigauds seuls font exception; il faut y joindre les membres d'une certaine société secrète. Depuis Joseph II, le clergé est sans influence dans les États de l'Autriche; elle joue avec le jésuitisme sans le craindre, et voudrait le lancer aux autres souverains. Mais, à l'instant de la révolte que je voudrais prévenir, à partir du Pô jusqu'aux Marais Pontins, le clergé, dirigé par les jésuites, sera espagnol et animé d'une haine furibonde contre toute amélioration. C'est à regret que j'ai parlé politique; mais, dès qu'il y a intimité, on ne parle pas d'autre chose en Italie; et, pour être honnête homme envers le lecteur, j'aime à noter chaque soir les idées entendues pendant la journée.

De tous les beaux-arts il n'en est qu'un qui résiste à la politique. On parlait aujourd'hui avec passion du *Pirate* et de la *Straniera*, opéras de Bellini. On ne s'entretient de tableaux et de statues que dans les moments perdus pour ainsi dire, ou lorsqu'on redoute la présence de quelque espion.

3 mars 1828. — Ce soir, à la chute du jour, sous les grands arbres si sombres de la villa Strozzi, M. le comte C*** a récité avec un accent inimitable le sonnet qu'on va lire. Il nous semblait entendre Talma. Une sorte de mélancolie s'était emparée de la plus aimable société du monde. Les vers admirables de Foscolo ont redoublé ce que cette situation de l'âme a de touchant. En idéalisant les peines qui pesaient sur quelques âmes, il leur a enlevé sans doute ce qu'elles avaient de trop amer :

LA SERA.

Forse perchè della fatal quiete
  Tu sei l'imago, a me sì cara vieni,
  O sera! E quando ti corteggian liete
  Le nubi estive e i zeffiri sereni,

E quando dal nevoso aere inquiete
  Tenebre lunghe all' Universo meni,
  Sempre scendi invocata, e le secrete
  Vie del mio cor soavemente tieni.
Vagar mi fai co' miei pensier sull' orme
  Che vanno al nulla eterno, e intanto fugge
  Questo reo tempo, e van con lui le torme
Delle cure, onde meco egli si strugge;
  E mentre guardo la tua pace, dorme
  Quello spirto guerrier ch' entro mi rugge.

UGO FOSCOLO,
Mancato ai vivi in Londra, nel 1828.

4 mars 1828. — Nous avons passé la matinée à suivre une fouille qu'un jeune architecte français a obtenu la permission de faire près de la colonne Trajane. Il a fallu de puissantes protections, car les arts sont en défaveur sous Léon XII.

M. N*** veut donner la restauration de la basilique de Trajan, c'est-à-dire deviner la forme de l'ancien bâtiment et nous en présenter les *plans, coupes* et *élévation;* mais qui jugera de la ressemblance?

Je donnerai, comme à l'ordinaire, le procès-verbal de la conversation qui a eu lieu à huit ou dix pieds au-dessous du pavé, autour d'une grosse colonne que l'on venait de déterrer.

« Il faut toujours chercher l'explication des monuments antiques, disait l'un de nous, dans les habitudes des peuples qui les ont élevés. — Et Paris! s'est écrié Paul. — A Paris, le peuple payant cent écus commence seulement à être consulté. Les ancêtres de ce peuple-là étaient avilis il y a cent ans: quand Dancourt les baffouait dans ses comédies, ils applaudissaient Louis XIV ne songea qu'à ses palais et à ses convenances. Louis XV, Louis XVI, placèrent un homme (M. de Marigny, M. d'Angiviliers) à la tête des beaux-arts, et suivirent ses avis. De nos jours enfin on ne bâtit plus de palais, qui les

peuplerait? Mais on élève une Bourse, on fait des trottoirs; d'ici à vingt ans nous arriverons à l'architecture raisonnable. »

Jusqu'au temps des despotes fous, tels que Caligula et Néron, l'architecture le fut toujours à Rome, car les patriciens gouvernaient, mais avec la condition de plaire au peuple; et certaines institutions empêchaient les patriciens de tomber à ce que sont aujourd'hui les pairs d'Angleterre. Un patricien qui eût passé sa vie à chasser au renard, à marchander des tableaux et à boire, eût été accusé devant le peuple et banni, ou du moins rayé par les censeurs de la liste du sénat[1].

Un patricien n'était placé au premier rang que par le triomphe, et, pour le demander, il fallait avoir tué cinq mille hommes à l'ennemi (on compte trois cent vingt-deux triomphes de Romulus à l'empereur Probus). L'opinion publique gouvernait donc à Rome. Les famines et la guerre firent que, pendant les premiers siècles de la République, on ne songea qu'à l'*utile*. Le *beau* parut en même temps que la *corruption* parmi les riches. C'est pourquoi les Caton et autres vieux Romains bourrus qui, comme de Thou en France, avaient plus d'attachement aux anciens usages que de vertu, et plus de vertu que de lumières, furent toujours en colère contre le *beau*, et par suite contre les richesses et contre la Grèce, pays d'où le *beau* était venu.

Le Panthéon, bâti par le gendre d'Auguste, fut le premier grand monument d'architecture non utile. Les jeux du cirque préparaient à la guerre; les temples, formés de quatre murs et couverts par des poutres de chêne prises dans le bois voisin,

[1] But now i'm going to be immoral; now
I mean to show things really as they are,
Not as they ought to be.
Oh, pardon me digression!

Don Juan, canto XII, stanza XL.

suffisaient à la première des nécessités, celle d'apaiser la colère du maître du tonnerre et de donner une garantie aux serments. (Voyez le temple de la Fortune virile.)

Auguste songea toute sa vie à n'être pas assassiné par tous les grands seigneurs de Rome qu'il privait du pouvoir. (Voir les *Lettres de Cicéron*, quoique antérieures, et Suétone.) La tragédie de *Cinna* peint fort bien sa position. Il portait des robes filées par sa femme. Enfin il parvint à mourir dans son lit, l'an 14 de Jésus-Christ, et laissa à Tibère un pouvoir affermi qui bientôt produisit ce que tout le monde sait, les meurtres de Rome et les turpitudes de Caprée.

Le plaisir de bâtir est, avec celui de la chasse, le seul qui soit laissé à l'homme qui peut tout. Comme les empereurs avaient d'ailleurs une certaine envie de plaire au peuple, ils se mirent à bâtir de grands édifices qui pussent être agréables aux Romains. C'est ainsi que Vespasien eut l'idée d'élever le Colysée.

La société de Paris commence à s'apercevoir que le portique de la rue de Rivoli est une ressource en hiver. Dans la révolution on se promenait sous les arcades du Palais-Royal. Le besoin de promenades à couvert se fait sentir bien davantage en Italie, où, pendant six mois, le soleil donne la fièvre. Les pluies d'orage sont d'ailleurs si subites et si extraordinaires à Rome, qu'au bout de six minutes on est mouillé comme si l'on sortait du Tibre.

De là la nécessité de promenades à couvert. La basilique Portia, près du Forum, qui brûla lors de la mort de Claudius, fut la première bâtie à Rome.

La forme de ces vastes édifices, nommés *basiliques*, était un carré long. L'intérieur était divisé en plusieurs nefs par des rangées de colonnes; ordinairement les colonnes de la grande nef du milieu étaient surmontées par d'autres colonnes d'un

ordre plus léger, qui formaient un premier étage en tribunes. La basilique se terminait par une niche de forme demi-circulaire; là siégeaient les juges du tribunal. Les Romains se donnaient rendez-vous dans les basiliques pour traiter de toutes sortes d'affaires; on y vendait une foule de menus objets; c'était un lieu de ressource pour les oisifs.

L'an 704 de Rome, Paul-Émile fit bâtir la basilique Æmilia dans le voisinage du Forum; elle coûta près de cinq millions de francs. César, qui était dans les Gaules, envoya cette somme, et sa popularité en fut augmentée. Les basiliques les plus vastes et les plus commodes furent élevées dans les premiers siècles du gouvernement impérial, et contribuèrent à faire oublier la liberté. Napoléon faisait peur aux Parisiens par sa garde et par le souvenir du 13 vendémiaire; les empereurs romains, tant qu'ils n'eurent pas une garde dévouée, firent la cour au peuple. Souvent ils faisaient tuer un homme riche, et sous un prétexte quelconque distribuaient sa fortune aux prolétaires.

L'un des plus grands plaisirs de ce peuple devenu oisif, depuis la tyrannie, était d'aller dans les basiliques; rien n'était plus amusant pour lui. Du temps de la république, toutes les affaires, grandes comme petites, pouvaient finir par un jugement. Un consul qui avait malversé, comme un citoyen qui avait volé un bœuf à son voisin, finissaient également par être appelés en jugement. Les jeunes gens des plus grandes familles plaidaient. L'éloquence était le chemin des honneurs. Voir juger était pour les Romains ce que lire le journal est aujourd'hui pour nous. A Rome, on prenait beaucoup plus d'intérêt à la chose publique, parce qu'on était beaucoup moins occupé de sa famille. Les femmes n'étaient que des servantes occupées à filer la laine et à soigner les enfants. Les Romains, comme les Anglais d'aujourd'hui, avaient eu l'adresse de per-

suader à leurs femmes que s'ennuyer était le premier devoir d'une matrone respectable. Ce ne fut guère que vers le temps de César que les femmes riches sentirent la duperie de ce système; alors Caton cria que tout était perdu.

Je suis convaincu que les Romains contemporains de César vivaient dans la rue, comme on le fait encore à Naples: fréquenter les basiliques et les portiques était comme, aujourd'hui, aller au café, lire le journal, aller à la Bourse, aller dans le monde.

Si vous examinez, avec les idées que je viens de rappeler, la basilique découverte par l'administration française auprès de la colonne Trajane, vous la comprendrez mieux. L'intérieur de cette immense salle était partagé en cinq nefs par quatre rangs de colonnes. Le pavé était formé de marbre jaune et violet. Un riche revêtement de marbre blanc couvrait les murs. Le lambris était de bronze doré; la plus grande longueur de ce magnifique promenoir était de l'est à l'ouest. Trois grandes portes, décorées chacune d'un portique, formaient l'entrée principale vers le sud; du côté du nord, la basilique était fermée par un mur.

Dans l'état actuel de nos connaissances, on pense qu'Apollodore de Damas, architecte célèbre que Trajan avait admis à sa familiarité, éleva cette basilique immense (115 de J. C.), d'après laquelle on peut prendre une idée des autres.

Les fouilles ordonnées par Napoléon ont donné la possibilité d'atteindre à la certitude pour les détails matériels de ce monument. La partie historique n'a d'autres fondements que quelques phrases obscures pour nous, échappées à divers auteurs. Il faudrait les réunir et en déduire un sens, travail bien au-dessus de mes connaissances. Peut-être un jour quelque savant allemand et *consciencieux* viendra-t-il changer tout ce que l'on répète sur les ruines de Rome.

A mesure que le voyageur s'instruira, je lui prédis qu'il sera étonné du petit nombre de choses qu'il est permis de croire sur les antiquités romaines. Les écrivains les plus graves sont dupes d'une équivoque ou d'un mot mal lu. Le savant Rollin, ce professeur de l'ancienne université si renommé parmi nous, parlait du groupe de *Laocoon* comme d'un monument perdu. Les résultats des recherches raisonnables ne sont guère que des conclusions générales et des probabilités; ils ne satisfont point la curiosité qui veut des faits individuels, qui veut savoir ce que tel mur de brique informe était du temps de César. Cette disposition jette dans le roman : on prend un cicerone romain, et il vous inonde de certitudes qu'on *aime à croire*.

Nous sommes allés au portique d'Octavie : à la place qu'avait occupée le portique de Métellus, Auguste en construisit un nouveau, auquel il donna le nom de sa sœur Octavie. Ce portique était formé de quatre galeries couvertes formant un carré. Chacune était soutenue par deux rangs de colonnes. Celles que nous voyons encore formaient l'entrée du portique. Il y a une inscription qui annonce qu'après un incendie il a été restauré par Septime-Sévère et Caracalla ; c'est pourquoi on l'appelle souvent le Portique de Sévère. Les colonnes ont trente-deux pieds et demi de hauteur, et trois pieds quatre pouces de diamètre. (Toutes les mesures sont données en pieds romains.)

7 mars 1828. — Ce matin, au moment de partir pour Ostie, il s'est trouvé qu'on voulait voir le palais du Vatican.

Là se trouvent les quatre grands ouvrages de Raphaël : les *stanze*, les *loges*, les *arazzi* ou tapisseries, et enfin le tableau de la *Transfiguration*, la *Vierge au donataire*, et cinq ou six autres chefs-d'œuvre.

Le Vatican renferme aussi le *Jugement dernier*, et la voûte

de la chapelle Sixtine. Quel que soit le rang que l'opinion du voyageur assigne à ces tableaux, la manière dont ils ont été produits fait anecdocte dans l'histoire de l'esprit humain. (Voir Taja, *Descrizione del Vaticano*.)

Le Vatican a plusieurs parties d'une fort belle architecture, dix mille chambres et pas de façade. Il faut chercher sous la colonnade de Saint-Pierre la porte qui y conduit. Le voyageur remarque, à l'extrémité de la partie ronde de la colonnade à droite, certaines figures grotesques, vêtues de bandes de drap jaune, rouge et bleu; ce sont de bons Suisses armés de piques, et habillés comme on l'était au quinzième siècle. Les Suisses formaient alors la moitié de toute l'infanterie existant en Europe, et la moitié la plus brave; de là vint l'usage d'avoir des Suisses.

Un escalier obscur et fort beau, qui est au bout du portique de Saint-Pierre (*la Scala regia*), conduit à l'entrée du Vatican. Pendant la semaine sainte il est illuminé avec une admirable magnificence; le reste de l'année il est solitaire. On sonne à une porte de bois vermoulue; une vieille femme vient ouvrir au bout de dix minutes; et vous vous trouvez dans une antichambre immense; c'est la *Sala reale*, qui sert de vestibule aux chapelles Sixtine et Pauline.

Nous avons examiné de grands tableaux qui représentent les faits mémorables de l'histoire des papes; par exemple, *Charlemagne qui signe la fameuse donation à l'Église romaine*, par Zuccheri, et l'*Assassinat de l'amiral Gaspard de Coligny*, par Vasari. Ceci est tout simplement la Saint-Barthélemy, qui, comme on voit, est encore classée à Rome parmi les événements glorieux pour le catholicisme. Il y a trois tableaux, voici l'inscription du premier :

GASPARD COLIGNIUS AMIRALLIUS. ACCEPTO VULNERE. DOMUM REFERTUR. GREG. XIII. PONTIF. MAX. 1572.

On voit en effet Coligny blessé d'un coup d'arquebuse : on porte l'amiral dans sa maison.

C'est dans cette maison que, deux jours après, l'amiral fut assassiné avec Téligny, son gendre, et quelques autres. Ce meurtre sacré fait le sujet du second tableau, sous lequel on lit :

CÆDES COLIGNII ET SOCIORUM EJUS.

Le troisième représente Charles IX, qui reçoit la nouvelle de la mort de Coligny, et qui en témoigne sa joie :

REX COLIGNII NECEM PROBAT.

Je n'ai pas vu la médaille que Grégoire XIII fit frapper en l'honneur de la Saint-Barthélemy, mais je crois qu'elle existe; d'un côté est la tête de Grégoire XIII, fort ressemblante, avec ces mots :

GREGORIUS XIII. PONT. MAX. AN. I.

Le revers représente un ange exterminateur, qui de sa main gauche tient une grande croix, et de l'autre une épée dont il perce de malheureux huguenots déjà blessés.

On lit, dans le champ de la médaille, ces mots :

VGONOTTORVM STRAGES. 1572.

Ainsi, il est un lieu en Europe où l'assassinat est publiquement honoré. Ces honneurs sont d'autant plus dangereux, que de nos jours des assassinats du même genre ont eu lieu à Nîmes : sont-ils punis? (Voir la Bibliothèque historique de 1816.)

8 mars. — Les étrangers vont à la chapelle Sixtine le dimanche, pour voir le pape entouré de cardinaux ; c'est un

spectacle imposant : il y a messe avec musique de castrats, et quelquefois un sermon en latin. Le fond de la chapelle Sixtine est occupé par le *Jugement dernier* de Michel-Ange ; le plafond est rempli de fresques du même auteur. L'étranger qui désire les voir de plus près peut se faire ouvrir la tribune étroite le long des fenêtres ; il ne faut pas y aller après avoir pris du café : on ne songerait qu'à la peur de tomber. Lorsqu'on veut regarder le *Jugement dernier* de Michel-Ange, on achète dans le Corso une gravure au trait, qui aide à comprendre ce tableau, composé de neuf groupes principaux.

C'est dans la chapelle Pauline, ainsi nommée parce qu'elle fut bâtie par Paul III, qu'a lieu la superbe cérémonie des quarante heures. La fumée des cierges a rendu invisibles deux grands tableaux de Michel-Ange ; l'un représentait la *Conversion de saint Paul*, et l'autre le *Crucifiement de saint Pierre.*

Après avoir traversé, en sortant de la chapelle Pauline, plusieurs salles désertes et toujours ouvertes au public, nous sommes arrivés aux fameuses *loges* de Raphaël. C'est un portique donnant sur la magnifique cour de Saint-Damaze ; on aperçoit de là toute la ville de Rome, et plus loin les montagnes d'Albano et de l'Abruzze. Cette vue est délicieuse, et, ce me semble, unique au monde.

Lorsque le roi Murat vint à Rome, en 1814, il s'étonna que le pavé et les côtés du portique où sont les chefs-d'œuvre de Raphaël fussent exposés à la pluie, il y fit placer des vitrages. Les *montants* en bois sont trop larges et interceptent la lumière, qui ne peut arriver aux fresques que par *réflexion.*

Les petits plafonds, en forme de coupole, placés au-dessus de chaque arc, sont ornés chacun de quatre petites fresques représentant des traits de la Bible. La création est le sujet du premier tableau. La figure du Tout-Puissant, tirant du néant la terre et les eaux, est, dit-on, de la main même de Raphaël.

Je n'ai rien à dire au spectateur, qui doit juger de tout par sa propre impression ; quant à moi, je crois que la peinture ne peut aller plus loin. Nous avons vu cinquante-deux fresques, toutes sont dessinées par Raphaël, peintes sous ses yeux, et quelques-unes retouchées par lui. Le portique immortalisé par ces plafonds sublimes est orné d'arabesques charmantes et qui donnent souvent la sensation de l'imprévu. Le siècle aimable de Léon X est là tout entier ; le monde alors n'était point gâté par le puritanisme génevois ou américain. Je plains les puritains, ils sont punis par l'ennui. J'engage les gens tristes à ne pas trop regarder ces arabesques ; leur âme n'est pas accessible à cette grâce sublime. Trois siècles de pluie n'ont pas effacé les amours de Léda ; il serait peut-être *moral* de les faire détruire par le marteau d'un maçon. Quoi ! Léon X, un pape ! faire placer les amours de Léda à côté des traits les plus célèbres de l'histoire sainte ! Il y a loin de Léon X à Léon XII. Notre siècle est plus correct ; mais aussi quel ennui ! et partout !

Au troisième étage de ces portiques, on sonne à une petite porte, et un portier fort obligeant vous fait voir le musée du pape, composé d'une cinquantaine de tableaux, tels que la *Transfiguration*, la *Communion de saint Jérôme*, etc., etc. Ces tableaux sont beaucoup mieux placés pour être vus qu'ils ne le furent jamais au musée de Paris ou dans les églises de Rome avant leur voyage.

9 mars. — A côté de l'entrée du musée se trouve une fresque fort curieuse qui représente Saint-Pierre à demi construit. Les jours de pluie, j'aime à errer seul dans les trois étages de ce portique charmant ; on y respire le siècle de Léon X et de Raphaël. Le pape habite à cent pas d'ici, et la présence de sa cour ne trouble en aucune manière la solitude et le profond

silence, à Rome, nulle jactance gasconne, nul faste, nulle ostentation; tout le monde a l'air simple. On s'attache uniquement à la *réalité* du pouvoir.

En descendant au premier étage on trouve la porte de l'immense musée Pio-Clémentin. C'est l'ouvrage de Clément XIV et de Pie VI. Monsignor Braschi le commença lorsqu'il était ministre des finances, *tesoriere*, et lui donna un fort grand accroissement lorsqu'il fut monté sur le trône. Là se trouvent l'*Apollon du Belvédère*, le *Torse*, le *Laocoon*, le *Persée* et les *Athlètes*, de Canova, les moins bons de ses ouvrages. Le *Persée* est cependant bien joli; il plaît aux femmes bien plus que l'*Apollon;* c'est une figure dans le genre du *Saint Michel* des Capucins de la place Barberini. Canova ayant été *romantique*, c'est-à-dire ayant fait la sculpture qui convenait réellement à ses contemporains (et qui leur faisait le plus de plaisir, puisqu'elle était taillée à leur mesure), ses ouvrages sont compris et sentis bien longtemps avant ceux de Phidias.

Du vivant de Canova, deux hommes envieux, intrigants, fort actifs, fort répandus dans le monde, empêchaient cet effet. Depuis la mort du grand homme dont la gloire les vexait, leur crédit tombe, et les choses commencent à être laissées à leur pente naturelle.

Les curieux réunis chez M. de D**** débattaient ce soir ces deux questions :

1° Admirera-t-on les statues de Canova aussi longtemps que celles de Phidias?

2° Un homme de génie plus hardi que Canova ne pourrait-il pas faire des statues encore plus *adaptées* aux goûts et aux passions du dix-neuvième siècle?

A mes yeux, une simple femme, mademoiselle de Fauveau, l'auteur du groupe de *Monaldeschi*, a résolu en partie cette question.

10 mars. — Ce matin, au Vatican, nous avons été arrêtés par une fresque moderne d'un jeune peintre allemand. Un des torts de la suffisance parisienne est de ne pas connaître cette école. Quelque ministre ami des beaux-arts pourrait faire acheter un tableau de M. Cornelius, un tableau de M. Hayez, de Venise, une statue de M. Rauch, de Berlin, un buste de M. Daneker, de Munich. On placerait tout cela au Louvre, comme avertissement, à côté de ce *Déluge* de M. Girodet, que la France a adoré dix ans de suite par l'effet de dix mille articles de journaux; car nous sommes un peuple que l'on prend par l'esprit, et nous trouvons *beau ce qui est à la mode*. Voilà ce qui m'afflige. — La vanité de mes amis se moque de ma douleur.

M. Quirino Visconti a fort bien décrit les statues du musée Pio-Clémentin. Ce savant n'admet dans son livre que les mensonges absolument indispensables. Son ouvrage est la source de toute bonne érudition sur les statues. Rappelez-vous toujours que l'auteur était pauvre et salarié par le pape. Pourquoi un homme indépendant comme Forsyth n'a-t-il pas eu la science et le goût de Visconti? Il faudra désormais naître avec de la fortune pour inspirer quelque confiance! Dans la suite nous parlerons plus en détail de cette immense réunion de choses curieuses. Une de celles qui frappent le plus l'étranger à cette époque de son séjour à Rome, c'est le tombeau original de Scipion Barbatus. Quel plaisir de lire cette inscription tracée il y a tant d'années! Après avoir parcouru toutes les salles du musée Pio-Clémentin, et vu par les croisées tous les jardins du Vatican, l'on passe à une immense galerie dont les murs sont couverts de cartes géographiques peintes à fresque par Danti; rien de plus amusant. Voilà ce qui aujourd'hui nous a fait le plus de plaisir. La mer est d'un bleu superbe; on prend ici une idée fort nette de l'Italie. Les batailles des au-

ciens Romains sont peintes à la place où elles eurent lieu. Après avoir marché dix minutes sur les briques mal jointes de la galerie géographique, on arrive à plusieurs salles, où sont tendus vingt-deux morceaux de tapisserie exécutés d'après les dessins de Raphaël. Enfin l'on se trouve dans les fameuses chambres du Vatican peintes à fresque par ce grand homme.

Lorsque l'armée du connétable de Bourbon prit Rome d assaut en 1527, sept ans seulement après la mort de Raphaël, des soldats allemands établirent leur bivac dans les stanzes. Les feux qu'ils allumèrent au milieu de ces salles enfumèrent les fresques sublimes que nous avons revues aujourd'hui pour la sixième fois.

La plupart des étrangers qui arrivent à Rome préfèrent à toutes les figures de Raphaël les jolies lithographies enluminées que l'on vend à Paris sur le boulevard (l'alphabet de M. Grévedon), ou les petites gravures fines et soignées du *Keepsake* et autres almanachs anglais. C'est peut-être un malheur d'avoir reçu du ciel une âme peu propre à sentir les beautés divines de Raphaël ou du Corrége; mais c'est un ridicule bien facile à deviner que de feindre pour elles un sentiment que l'on n'éprouve pas. On se moque encore à Rome du goût que certain grand personnage se donnait pour les beaux-arts. Ne désespérez pas de votre cœur; telle femme n'inspire rien le jour où on lui est présenté, dont six mois après vous voyez qu'on est amoureux fou.

Nous nous sommes dit ce matin en sortant : Allons au palais d'Auguste. Nous avions parcouru jadis le livre de Bianchini sur le *Palazzo dei Cesari*. Hélas! mensonge de sa part, illusion de la nôtre!

Le site de ce palais est occupé par la Vigne Farnèse. Tout le sommet du mont Palatin est couvert de débris et de ruines informes. Les barbares, on ne sait même lesquels, ont détruit

jusqu'aux fondations le palais de ces despotes qui avaient cent vingt millions de sujets. Ce que nous voyons n'est que les ruines des *substructions*, amas de gros murs et de voûtes destinés à racheter les inégalités du terrain; cela forme un plan horizontal sur lequel le palais était élevé. Les rêveries de Bianchini, dépourvues de toute logique, suivant l'usage des archéologues, ne peuvent nous donner aucune idée du palais des Césars. En parcourant ces ruines, nous avons fait grand peur à une douzaine de serpents qui nous l'ont bien rendu. Je crains que cet article ne paraisse aussi plat (décoloré) que l'a été notre sensation. Les ruines trop informes ne supportent pas le récit; il faut les voir.

11 mars 1828. — A Paris, dès qu'on a l'idée de faire un voyage en Italie, on pourrait acheter et placer dans la chambre où l'on se tient le plus habituellement quelques gravures de Morghen, d'après les tableaux de Raphaël au Vatican. C'est une triste vérité : on n'a beaucoup de plaisir à Rome que lorsque l'éducation de l'œil est achevée. Voltaire eût quitté les salles de Raphaël en haussant les épaules et faisant des épigrammes, car l'esprit n'est pas un avantage pour jouir de l'espèce de plaisir que ces peintures peuvent donner. J'ai vu les âmes timides, rêveuses, et qui souvent manquent d'assurance et d'à-propos, goûter plus vite que d'autres les fresques de Luini à Sarono, près Milan, et celles de Raphaël au Vatican.

La plupart des Français ne peuvent s'élever jusqu'à sentir les fresques du Corrége à Parme; ils s'en vengent par des injures. C'est quelque chose dans le genre des fables les plus délicates de la Fontaine. Pour moi, j'ai beaucoup d'estime pour un brave Génevois, M. Simond, qui se moque franchement de Michel-Ange et de son *Jugement dernier*, où l'on voit des hommes *arrangés à la crapaudine*. M. Simond place dans

ce tableau le Tasse, qui, à la vérité, n'était pas né; mais la bonne foi et la hardiesse du Génevois n'en sont pas moins fort remarquables. Genève, ville fort instruite, est faite pour gagner de l'argent et brûler Servet. Dans les mœurs du dix-neuvième siècle, au lieu de brûler Servet, les femmes sortent d'un salon quand lord Byron y entre [1]. Lord Byron *payait* son titre par être affligé de la scène qu'on lui avait faite. Un homme de génie italien en eût bien ri.

Raphaël travaillait dans la salle de Constantin, où il avait déjà peint *à l'huile* la figure de la *Justice* et celle de la *Mansuétude*, lorsque la mort arriva, et tout fut fini pour l'école romaine. Les sots s'emparèrent de sa manière, et la peinture ne fut grande de nouveau que lorsqu'un homme de génie (Louis Carrache) osa abandonner le style de Raphaël. C'est donc le sec et dur Jules Romain, qui a peint à fresque cette grande bataille de Constantin contre Maxence, qui ce matin nous a arrêtés. Tous les peintres modernes chargés de représenter des batailles ont pillé à plaisir le dessin de Raphaël. Probablement jamais on ne se battit ainsi; mais c'est un *beau mensonge*. Ce tableau ressemble à une bataille des Romains comme l'*Iphigénie* de Racine ressemble à l'histoire tragique qui se passa en Aulide. Il a encore été imité par MM. Gros et Girodet. La *Bataille de Montmirail*, de M. Horace Vernet, est enfin venue arrêter ce mouvement d'imitation. Pour la première fois un tableau a osé représenter la manière dont on se bat aujourd'hui. (L'amour du *laid*, qui caractérise nos jeunes peintres, ne paraît pas trop dans cette bataille.)

Nous avons terminé notre visite au Vatican par l'examen de la bibliothèque. Il est singulier de voir le chef d'une religion qui voudrait anéantir tous les livres avoir une bibliothèque.

[1] Historique.

Aussi il faut voir de quelle façon on y reçoit les étrangers curieux, les Français surtout. Monsignor Mai m'y a refusé avec impolitesse l'exemplaire de Térence, célèbre à cause des miniatures; on croit y retrouver quelques traces de l'habillement des Romains. Monsignor Mai est le seul homme grossier que j'aie trouvé à Rome; il sera bientôt cardinal, et, si l'on voit durer le système de Léon XII, les plaintes des étrangers hâteront son avancement.

La découverte des manuscrits palimpsestes était faite bien longtemps avant M. Mai. Les moines du moyen âge grattaient une feuille de parchemin sur laquelle était écrit un morceau de Cicéron, et sur cette feuille de parchemin grattée transcrivaient une homélie de leur abbé. Il s'agit de retrouver le passage de Cicéron à l'aide des traces laissées par le grattoir sur le parchemin. Malheureusement les palimpsestes ne nous ont donné jusqu'ici que des phrases de l'orateur romain; on n'a pas été assez heureux pour découvrir un récit de Salluste, de Tite-Live ou de Tacite.

12 mars. — Nicolas V, cet homme singulier, qui ne voulait pas accepter le pontificat, et dont j'ai déjà parlé à l'occasion de Saint-Pierre, établit cette bibliothèque vers l'an 1450. On sortait à peine de l'époque pendant laquelle le clergé avait formé la classe la plus instruite, et, à force de savoir-faire, dompté la force grossière par la perspective de l'enfer. Nicolas V, malgré son esprit supérieur, ne pouvait prévoir que des livres mêmes qu'il rassemblait sortirait l'idée de soumettre la croyance à l'*examen personnel*, idée si fatale au saint-siége.

Arrêtons-nous un moment à cet *examen personnel;* à Rome, c'est comme l'idée de *république* à Paris, le grand croquemitaine du gouvernement. Il faut, pour être sauvé, suivre en aveugle les pratiques indiquées par le pape; telle est la théorie de la re-

ligion *romaine*. Bossuet, malgré sa triste histoire des conversions opérées par les dragons de Louis XIV, est presque regardé comme un hérétique, et tous les chrétiens français de 1829 comme étant plus d'à moitié protestants; il n'y a d'exception que pour la congrégation du Sacré-Cœur de Jésus. M. le cardinal S., qui daignait m'expliquer cette théorie, peut se tromper au fond, mais son raisonnement est *logique*. Suivant la doctrine romaine, le pape, vicaire de Jésus-Christ, est chargé du salut de tous les fidèles; il est général en chef. Chaque fidèle, au lieu d'obéir avec humilité, veut-il *examiner*, il y a désordre dans l'armée, et tout est perdu. Que sont les quatre propositions de Bossuet? Une excitation au *désordre*, un acheminement à la lecture de Voltaire et de Bentham; de là à prêcher la religion comme *utile* même dans ce monde, il n'y a qu'un pas. L'écrivain qui a répandu cette damnable rêverie est Montesquieu. Les chrétiens de France ont pris cette plaisanterie au sérieux; ne sert-elle pas d'épigraphe au *Génie du christianisme?* Du moment que vous admettez l'utilité des bonnes actions, comme ces actions peuvent être *plus ou moins* bonnes, plus ou moins utiles, il y a *examen personnel;* vous arrivez au protestantisme.

Le chrétien qui examine la plus ou moins grande utilité des actions est, sans le savoir, un disciple de Jérémie Bentham et d'Helvétius. Vous n'échappez à ce malheur, ajoutait S. É. M. le cardinal S***, que par la légèreté de l'esprit français. Le comble de l'abomination, me disait un jour un *fratone* (nom romain pour désigner un moine intrigant, alerte et fort puissant), le comble de l'abomination, c'est de voir défendre la religion comme *utile*. Il est une chose plus triste encore, c'est de la voir défendre comme belle, c'est-à-dire comme *utile à nos plaisirs*. La cérémonie des Rogations est belle comme le serait un joli ballet (voir la charmante description dans le

Génie du christianisme). Telle est la substance de vingt conversations que j'ai eues à Rome avec des gens graves de toutes les opinions. La plupart regardent une révolution comme inévitable en Italie; serait-elle prévenue quant à la religion, en donnant aux curés l'élection des évêques?

14 mars 1828. — Une révolution serait prévenue ou adoucie dans ses fureurs par les réformes; mais ces réformes diminueraient le bien-être de gens âgés qui sont convaincus qu'elle n'osera paraître qu'après eux. Le mécanisme social des États romains est arrangé pour accumuler toutes les jouissances sur la tête d'une quarantaine de cardinaux et d'une centaine de généraux d'ordre, d'évêques, de prélats; ce sont gens sans famille, la plupart fort âgés, et dont la vie entière semble calculée de façon à augmenter en eux cette habitude d'égoïsme si naturelle aux prêtres de toutes les religions. Les trois quarts de ces personnages heureux sont choisis dans les familles nobles; et, comme vous le savez, la noblesse actuelle est assez libérale en Toscane, et carbonari à Naples. L'esprit du clergé romain sera donc forcément changé plus tôt qu'on ne pense. Je crois qu'il n'existe plus que deux cardinaux de ceux que je vis en 1802. On n'est fait cardinal que vers cinquante-cinq ans. La majorité de ce corps change tous les sept ans; sept ans forment aussi la durée moyenne du règne d'un pape.

Quelque éclairé que soit un souverain pontife, réunît-il les lumières du cardinal Spina au grand caractère de Pie VII, il est impossible qu'il ne soit pas un peu troublé par la haute position à laquelle il arrive, et qui toute sa vie a formé l'objet secret de ses vœux.

A moins d'être un politique du premier ordre, et de réunir à des lumières toujours fort rares un caractère de fer, ce pape n'apercevra pas la nécessité d'une réforme dans la religion

catholique. Si la religion ne prend pas une nouvelle forme, nous allons être témoins d'une guerre à mort entre le papisme ou la *croyance*, et le gouvernement représentatif fondé sur l'*examen* et la *défiance*.

Quelques lumières qu'aient les papes du dix-neuvième siècle, s'ils ne sont pas des hommes tout à fait supérieurs, ils protégeront le *sacré-cœur* et le *jésuitisme*, comme le seul moyen de ramener à l'*unité*. L'Autriche, qui a neutralisé le poison et qui ne craint nullement chez elle ses ligoristes ou jésuites, va faire tout au monde pour en embarrasser les autres souverains. Les jésuites seront ses espions en France, en Belgique, en Suisse, etc.

Mais, disais-je à mon habile antagoniste, M. l'abbé Ranuccio, la religion a eu l'imprudence de se faire *ultra* en Espagne, en Portugal, en France; si ce parti succombe sous la mode des constitutions, que deviendra-t-elle?

Je ne sais ce qui se passe en Espagne; mais je puis vous assurer que le *Constitutionnel* est le catéchisme de tous les Français nés vers 1800. Ils font bien pis que de ne pas croire au catholicisme, ils l'ignorent. Si vous ne vous exécutez de bonne grâce, quelque philosophe éloquent, comme M. Cousin, se lèvera, ira habiter une solitude affreuse à deux lieues de Paris, et se donnera le plaisir de fonder une religion.

A cela, mon antagoniste a répondu que l'an passé les dévots de France ont légué huit millions à la religion; et, comme je lui faisais observer que les vieillards ne pouvaient entrer dans nos calculs, il m'a fait entendre que la piété ne conférait pas l'immortalité physique, que chaque homme n'était responsable que de ce qui se passait de son vivant, etc., etc., en un mot, le mot de Louis XV : « Ceci durera plus que moi. »

Le 18 mars 1829, M. le cardinal Castiglioni, maintenant Pie VIII, qui se trouvait ce jour-là chef des cardinaux évêques,

a répondu, au nom du conclave, à M. de Châteaubriand, ambassadeur de France. Ce grand écrivain avait fait entrevoir dans son discours certaines idées raisonnables sur le gouvernement de l'Église; voici quelques fragments de la réponse :

« Le sacré collége connait la difficulté des temps auxquels le Seigneur nous a réservés. Toutefois, plein de confiance dans la main toute-puissante du divin Auteur de la foi, il espère que Dieu mettra une digue au désir immodéré de se soustraire à toute autorité, et que, par un rayon de sa sagesse, il éclairera les esprits de ceux qui se flattent d'obtenir le respect pour les lois humaines en dehors de la puissance divine.

« Tout ordre de société et de puissance législative venant de Dieu, la seule véritable foi chrétienne peut rendre sacrée l'obéissance, parce que seule elle consolide le trône des rois dans le cœur des hommes, parce que seule elle offre un appui inébranlable auquel la sagesse humaine s'efforce en vain de substituer d'autres motifs fragiles, et des causes de collision.

« Le sacré collége, pénétré de l'importance de l'élection qui intéresse la grande famille de toutes les nations réunies dans l'unité de la foi et dans l'indispensable communion avec le centre de cette même unité, adresse les prières les plus ferventes au Saint-Esprit, de concert avec les pieux et édifiants catholiques de la France, pour obtenir un chef qui, revêtu de la suprême puissance, dirige heureusement le cours de la nacelle mystique.

« Fort des paroles de notre Seigneur Jésus-Christ, qui nous a promis d'être avec son Église non-seulement aujourd'hui et demain, mais jusqu'au dernier des jours, le conclave espère que Dieu accordera à cette Église un pontife saint et éclairé, lequel, avec la prudence du serpent et la simplicité de la colombe, gouvernera le peuple de Dieu, et qui, plein de son esprit et à l'exemple du pontife défunt, réglera sa conduite selon

la politique de l'Évangile; politique découlant des saintes Écritures et de la vénérable tradition, unique école d'un bon gouvernement, politique par conséquent aussi élevée au-dessus de toute politique humaine que le ciel l'est au-dessus de la terre.

« Ce pontife, donné par Dieu, sera certainement le père commun des fidèles; sans acception des personnes, son cœur, animé de la plus vaste charité, s'ouvrira à tous ses enfants; émule de ses prédécesseurs les plus illustres, il veillera à la défense du dépôt qui lui sera confié; du haut de son siége il montrera aux admirateurs étrangers de la gloire ancienne et nouvelle de Rome, outre un grand nombre d'autres monuments, le Vatican et le vénérable institut de la Propagande, pour démentir celui qui accuserait Rome d'être l'ennemie des lumières et des arts. Le Vatican prouvera que tous les arts, dans leur union fraternelle, ont atteint, à Rome, le comble de la perfection; et, dans l'institut de la Propagande, on reconnaîtra le secours qu'il a prêté aux découvertes scientifiques, au progrès des connaissances, et à la civilisation des peuples les plus sauvages. »

15 mars. — Revenons à la bibliothèque du Vatican. Vers 1587, Sixte V, homme de génie, qui aurait dû comprendre le danger des livres, fit élever, sur les dessins de Fontana, l'édifice où nous sommes. On ne voit pas de livres; ils sont renfermés dans des armoires. Il est des cabinets remplis de manuscrits où l'on ne peut entrer sans être excommunié *ipso facto*. Un libéral nous disait qu'on a détruit plusieurs manuscrits de 1826 à 1829.

Je vous ai déjà engagés à remarquer au-dessus d'une porte la vue de Saint-Pierre de Rome, tel qu'il eût été si l'on avait suivi le plan de Michel-Ange. On trouve dans le cabinet des

Papyrus plusieurs fresques de Raphaël Mengs, qui, pendant un demi-siècle, a passé pour un grand peintre, grâce au charlatanisme adroit de M. d'Azara. En 1802, on admirait encore le *Moïse* de Mengs.

Monsignor N***, qui expliquait la bibliothèque à nos compagnes de voyage, leur raconta ce trait de sévérité de Sixte-Quint. Après qu'il eut renouvelé la défense d'avoir sur soi des armes cachées, il fut averti que le jeune prince Ranuce, fils et héritier d'Alexandre Farnèse, duc de Parme et gouverneur des Pays-Bas pour l'empereur, avait l'habitude de porter des pistolets. Un jour que ce jeune prince s'était présenté pour avoir une audience du pape, on l'arrêta dans une des salles du Vatican, on lui trouva des pistolets, et sur-le-champ il fut conduit au château Saint-Ange. Le cardinal Farnèse, instruit de ce qui venait d'arriver, se hâta de solliciter une audience du pape pour demander la grâce de son neveu; il essuya un refus. Le cardinal, qui connaissait Sixte-Quint et tremblait pour les jours du prince, revint à la charge, et obtint enfin sur les dix heures du soir l'audience demandée.

Pendant que le cardinal tombait aux genoux du pape, le gouverneur du château Saint-Ange recevait l'ordre de faire couper la tête à Ranuce. Sixte V prolongea pendant quelques instants l'audience accordée au cardinal, et enfin se débarrassa de lui en signant l'ordre nécessaire pour la liberté du prince. Heureusement, sans perdre un moment, le cardinal courut au château Saint-Ange; il y trouva son neveu, qui se lamentait entre les bras d'un confesseur. Sa mort n'avait été retardée que parce qu'il avait voulu faire une confession générale. Le gouverneur, voyant la signature du pape, rendit le prisonnier. Le cardinal avait des chevaux tout prêts, et, en peu d'heures, Ranuce fut hors des États de l'Église. Pendant longtemps on a montré ses pistolets au château Saint-Ange.

C'est par des mesures analogues que les généraux de Napoléon avaient supprimé l'assassinat dans les Calabres et en Piémont. Vers 1802, on envoya au supplice plusieurs centaines d'assassins en Piémont, ce qui semblait le comble de l'horreur aux habitants. Je vis alors le célèbre Maïno, voleur héroïque.

16 mars 1828. — L'on entre par une porte grillée dans un charmant petit musée, bâti par les ordres de Pie VII. Ce prince avait un goût réel pour les beaux-arts. Raphaël Sterni fut l'architecte; c'est le dernier homme de cette profession à qui l'on ait vu du talent. Dans ce petit musée, qu'on appelle Braccio Nuovo, se trouvent la *Minerva Medica,* achetée de Lucien Bonaparte par Pie VII; et plusieurs excellentes statues. Le buste de Pie VII, par Canova, est, de tout ce que nous avons vu aujourd'hui, ce qui a fait le plus de plaisir à nos compagnes de voyage. Nous avons cherché, dans le jardin Boscareccio du Vatican, un petit casin élevé par Pirro Ligorio. Nous étions fort curieux de l'examiner, car c'est une copie d'un édifice antique qu'on voyait sur la rive du lac Gabinius : ceci peut donner quelque idée de la manière dont les anciens se logeaient.

17 mars. — Nous sommes venus lire quelques articles de l'ouvrage de Quirino Visconti, en présence des statues qu'ils décrivent. Nous nous sommes arrêtés longtemps devant celle de Tibère; elle a été parfaitement comprise. En revanche, le *Torse* n'a produit aucun effet réel; on a reconnu que c'était là ce morceau de marbre si admiré par Michel-Ange et par Raphaël, qui l'a reproduit dans le *torse* du Père éternel de la *Vision d'Ézéchiel;* on l'a étudié comme un caractère chinois, mais il n'a créé ni peine ni plaisir. Ce fragment appartenait probablement à une statue représentant *Hercule élevé au rang des*

dieux; on y lit le nom du sculpteur Apollonius, fils de Nestor, Athénien. Les premières statues furent rassemblées sous des remises, près du jardin du Belvédère, par Jules II, Léon X, Clément VII et Paul III. Ces papes possédaient déjà l'*Apollon*, le *Laocoon*, le *Torse*, l'*Antinoüs*, et la statue couchée, à laquelle son bracelet à forme de serpent a fait donner le nom de *Cléopâtre*.

Ce n'est pas à cause de leur *beauté*, mais bien de leur vénérable antiquité, que nous avons été touchés à la vue de tous les monuments extraits en 1780 de l'antique tombeau des Scipion, découvert près la porte de Saint-Sébastien. Ce site, qui est maintenant compris dans les murs, était autrefois en dehors de la porte Capena. Nous ne pouvions nous éloigner du grand sarcophage de L. Scipion Barbatus. Quels souvenirs il rappelle! Pourquoi ne le replace-t-on pas dans le lieu où on l'a trouvé?

La forme de ce monument et l'inscription sont également remarquables. La pierre est celle de la montagne d'Albano, l'architecture est dorique, et atteste la conquête de la Lucanie.

Les peintures qui ornent les murs sont de Jean d'Udine, restaurées par Unterperger.

Après avoir passé devant quelques fragments de statues remarquables par les draperies, nous avons revu le fameux *Méléagre*, dont les Tuileries ont une copie.

Nous sommes entrés dans la petite cour, autour de laquelle sont disposés, dans des cabinets élevés en 1803 : 1° le *Persée* et les *Athlètes* de Canova; la figure de Persée, et surtout celle de Méduse, nous ont plu; 2° le *Mercure*, appelé autrefois l'*Antinoüs du Vatican*, qui fut trouvé dans le seizième siècle sur le mont Esquilin; 3° le *Laocoon*, trouvé en 1506 dans les Thermes de Titus. (Michel-Ange reconnut que ce groupe est formé de trois blocs de marbre. Le bras droit qui manquait fut fait en

marbre par Montorsoli et ensuite en stuc par Cornacchini, et toujours fort mal); 4° l'*Apollon du Belvédère*, trouvé à Antium vers la fin du quinzième siècle, et placé ici par Jules II (on a cru que le dieu était représenté au moment où il vient de lancer un dard contre le serpent Python; on pense maintenant que cette statue est un *Apollon destructeur des maux*); la vue des marbres d'Elgin, dont les plâtres existent à vingt pas d'ici, nuira beaucoup, ce me semble, au rang qu'occupait cette statue. La majesté du dieu sembla un peu théâtrale à nos compagnes de voyage. Nous avons lu la description de Winkelmann; c'est du Phébus allemand, le plus plat de tous. N'y a-t-il pas une description de l'*Apollon* dans *Corinne?*

Nous avons regardé avec plaisir deux ou trois sarcophages que nos yeux ont distingués parmi la foule de ceux qu'on a placés sous les portiques de cette petite cour. On sent bien vite ici la nécessité de se faire une idée du *beau antique*, le plaisir que donnent les statues en est centuplé. Il faut d'abord écarter toutes les phrases vides de sens empruntées à Platon, à Kant et à leur école. L'obscurité n'est pas un défaut quand on parle à de bons jeunes gens avides de savoir, et surtout de *paraître savoir;* mais dans les beaux-arts elle tue le plaisir. Jérémie Bentham conduit à l'intelligence du *beau antique* cent fois mieux que Platon et tous ses imitateurs.

La salle des animaux fait un joli contraste avec ce que nous venons de voir; plusieurs sont modernes, presque tous sont restaurés. Le beau *Centaure* fut trouvé près de l'hôpital Saint-Jean en 1780. Nous avons été frappés d'un lion de marbre gris qui tient dans ses ongles une tête de taureau; il fut trouvé en même temps que le *Centaure*. Au milieu de la pièce se trouve une belle table du plus beau vert antique.

Nous avons remarqué dans l'autre salle une belle chèvre trouvée auprès de l'église Saint-Grégoire; une truie avec ses

douze petits, trouvée sur le Quirinal; le groupe d'*Hercule qui tue Gérion.*

Pour délasser notre vue de la blancheur du marbre, nous avons levé les yeux dans la galerie des statues sur quelques peintures du Pinturicchio et de Mantègne; nous nous sommes arrêtés devant un bas-relief de Michel-Ange, qui représente l'infâme Côme Ier, qui rétablit Pise; nous avons vu le *Pâris* du palais Altemps; une statue de femme assise, *style étrusque*, ce qui veut dire style grec des premiers temps; la statue de *Caligula*, trouvée à Otricoli; un charmant groupe, un *Satyre avec une nymphe;* l'*Amazone Mastée;* la belle statue de *Junon;* la charmante petite *Uranie assise.*

La vérité parfaite de la statue du poëte comique Posidippe nous a délassés de l'idéal, elle fut trouvée à Rome sous Sixte-Quint. Nous avons remarqué la tête de Ménélas, dont les Romains ont fait *Pasquin;* la statue d'Auguste, déjà vieux, avec le front orné d'un camée, qui représente Jules-César; la statue colossale de Jupiter assis autrefois au palais Verospi; une belle tête de Nerva, trouvée près de l'arc de Constantin; une tête de Corbulon, qui a passé pour un portrait de cet aimable Brutus, le héros du *Jules-César*, de Shakspeare.

20 mars 1828. — Je crains d'abuser de la patience du lecteur. Je ne citerai plus que les bustes en demi-relief, connus sous le nom de *Caton et Porcie;* une statue nue de Septime Sévère, dont Canova s'autorisait pour avoir représenté Napoléon dans le même costume; un *Apollon* étrusque; un *Adonis blessé à la cuisse droite par le sanglier*, ce qui a permis au sculpteur d'exprimer la douleur et la crainte; une *Vénus nue sortant du bain*, copie de la *Vénus* de Gnide; enfin, un fragment qui a pu appartenir à un groupe d'*Hémon soutenant le corps de son Antigone et se donnant la mort.* Nous avons comparé ce fragment

au fameux groupe de la villa Ludovisi (la Chambre des députés à Paris en a une copie).

Enfin, nous avons trouvé au fond d'une grande salle cette *Ariane abandonnée*, qu'on appelait autrefois Cléopâtre. Je serais inintelligible si j'écrivais la centième partie de la discussion que cette statue a provoquée. L'habitude de vivre ensemble donne un dictionnaire commun, et fait qu'on est compris à demi-mot en parlant de *nuances* qui demanderaient deux pages pour être placées sous les yeux d'un lecteur.

L'extrême fatigue nous a empêchés d'examiner les statues du *Gabinetto delle Maschere*.

Ce qui fatiguait surtout nos amis, c'était la contemplation des statues nues et du *beau idéal*. Pourquoi se faire un devoir d'admirer l'*Apollon?* Pourquoi ne pas avouer que le *Persée* de Canova fait beaucoup plus de plaisir? En descendant des hauteurs de l'admiration obligée pour le Torse et le *Thésée*, j'ai remarqué que nos compagnes de voyage ont senti tout le mérite de plusieurs bustes représentant des gens comme il faut de la cour d'Auguste et de celle de ses premiers successeurs. Rien ne faisait plus de plaisir à ces dames que la facilité avec laquelle elles reconnaissaient dans ces têtes l'*habitude du désir de plaire* et des goûts élégants. La tête de Musa, le médecin d'Auguste, nous a surtout frappés (Braccio Nuovo).

On retrouve au contraire toute la rudesse antique dans la plupart des bustes antérieurs à l'époque de César. La tête de Scipion l'Africain (qui probablement voulut faire un 18 brumaire, ne réussit pas, et prit le parti de l'exil de crainte de pis) a toute la physionomie d'un grand seigneur moderne, je veux dire l'habitude de la représentation et la crainte du sarcasme dans les êtres devant qui l'on représente (voir l'*Essai sur les Mœurs*, de Duclos). Le beau buste de Scipion est aux Studj, à Naples; il est de bronze.

25 mars 1828.—Plusieurs papes ont agrandi le palais du Vatican, dans lequel Charlemagne prit son logement lorsqu'il se fit couronner empereur par Léon III. Sixte V, qui trouva le secret de faire tant de choses en cinq ans de règne, a bâti l'édifice immense qui est du côté oriental de la cour de Saint-Damase.

Depuis mille ans tous les architectes célèbres de l'école romaine ont travaillé au Vatican. On nous a montré des ouvrages de Bramante, Raphaël, Ligorio, Fontana, Charles Maderne, et enfin de ce cavalier Bernin, homme d'esprit, homme de talent, qui dans tous les genres a été le précurseur de la décadence. Me permettra-t-on un mot bas? Le Bernin fut le père de ce mauvais goût désigné dans les ateliers sous le nom un peu vulgaire de *rococo*. Le genre *perruque* triompha en France sous Louis XV et Louis XVI. Nos statues du dix-neuvième siècle se rapprochent du Bernin lui-même, bien supérieur à ses plats élèves. Ce grand artiste n'eût pas désavoué le *Louis XIV* de la place des Victoires. Nous sommes allés chercher dans l'*appartement Borgia* cette fresque antique si célèbre au dix-huitième siècle sous le nom de *Noces aldobrandines*. Vous trouverez au musée de Naples des fresques antiques bien plus importantes; elles ressemblent au Dominiquin quand il est faible. Les *Noces* ne nous ont fait aucun plaisir. Nous étions encore occupés à rire de certaines fresques représentant les principaux événements de la vie de Pie VI dans la galerie de la bibliothèque du Vatican. Ces fresques, que la faction antifrançaise a osé placer à cent pas de celles de Raphaël, sont inférieures, pour le mérite, à ces papiers peints qui, à la porte des petits cafés de Paris, représentent une bouteille de bière en effervescence qui d'elle-même va remplir le verre d'un dragon. Le peintre qui a été choisi pour faire ces tableaux devait avoir un *bien bon esprit*. Il nous a rappelé certaines croix distribuées aux dernières expositions.

26 mars 1828. — Quelle est la meilleure manière d'aller de Paris à Rome? nous demande-t-on de France. D'abord la poste; mais il faut avoir une calèche construite à Vienne et fort légère. Prenez peu de bagages; en traversant ces petits États soupçonneux, chaque caisse ou malle est une source de vexations à la douane ou à la police. Nous avons fait voyager nos caisses par la voie du roulage, qui nous a bien servis. Toutes les dépenses sont doublées en Italie pour un voyageur que l'on voit arriver en poste, et souvent les brigands n'arrêtent que les voitures en poste, et dédaignent les autres.

On peut prendre la malle-poste jusqu'à Béfort et Bâle, si l'on passe par le nord de la Suisse; et jusqu'à Pontarlier ou Ferney, si l'on veut arriver directement au Simplon. On prend la malle-poste jusqu'à Lyon ou Grenoble, si l'on passe par le Mont-Cenis; et enfin jusqu'à Draguignan, si l'on veut éviter les montagnes et entrer en Italie par le beau chemin en corniche, chef-d'œuvre de M. de Chabrol. On arrive de Nice à Pise en passant par Gênes; cette dernière route est de beaucoup la plus longue; on trouve, en côtoyant la plus jolie mer du monde, des aspects délicieux. Rien ne ressemble moins à l'Océan.

La plus expéditive, et, suivant moi, l'une des plus jolies routes, commence par quarante-huit heures de malle-poste; on arrive à Béfort; une petite voiture conduit à Bâle (douze francs). On peut prendre la diligence pour Lucerne; on navigue ensuite sur ce lac singulier et dangereux, théâtre des exploits de Guillaume Tell; on voit le lieu où il repoussa du pied la barque de Gessler. On arrive à Altorff; c'est sous les tilleuls de la grande rue de ce bourg que Guillaume Tell fit tomber la pomme placée sur la tête de son fils. On entre en Italie par le Saint-Gothard, Bellinzona, Como et Milan.

Comme le Simplon est à mon gré plus beau que le Saint-

Gothard, j'ai pris souvent la diligence qui, de Bâle, conduit à Berne ; je suis arrivé dans la vallée du Rhône par les gorges de Louech, et à Tourdemagne j'ai retrouvé mes malles, qui avaient fait le tour par Lausanne, Saint-Maurice et Sion.

On rencontre une excellente diligence qui conduit de Lausanne à Domo d'Ossola, au delà du Simplon. Le conducteur est un homme parfait; le seul aspect de la mine tranquille de ce bon Suisse éloigne toute idée de danger. Depuis dix ans, il passe le Simplon trois fois la semaine. Il n'y a de danger par les avalanches qu'à l'époque des dégels, au mois d'avril. La route du Simplon n'est pas bordée de précipices comme celle du Mont-Cenis, ou plutôt le côté du précipice est garni d'arbres qui retiendraient la voiture en cas de chute. Il est beaucoup plus sûr de passer la montagne dans la diligence que dans sa propre calèche. Enfin je crois que depuis l'ouverture de la route du Simplon quatorze voyageurs seulement ont péri, et encore neuf étaient de malheureux soldats italiens revenant de Russie, et qui se hasardèrent avec imprudence.

On trouve au village du Simplon, du côté de l'Italie, une des meilleures auberges d'Europe ; elle est tenue par un Lyonnais. Rien n'est plus pittoresque que les aspects de la vallée d'Izèle, qu'il faut suivre pour arriver au pont de la Crevola, où commence la belle Italie.

Une petite voiture qu'on fait payer douze francs conduit de Domo d'Ossola à Baveno, sur le lac Majeur, vis-à-vis les îles Borromées. En vingt minutes une barque transporte le voyageur à l'auberge del Delfino, dans l'Isola bella ; c'est un des plus beaux lieux du monde; là vous pouvez vous reposer des fatigues du Simplon. Le fameux jardin bâti par le comte Vitaliano Borromeo, 1660, est à cinquante pas de l'auberge del Delfino. Un bateau à vapeur offre un moyen facile de visiter la statue colossale de Saint-Charles, près d'Arona, et

les rives délicieuses d'un des plus beaux lacs de l'univers.

En quatre heures le bateau à vapeur conduit des îles Borromées à Sesto Calende; en cinq heures un vélocifère transporte à Milan.

Je trouve plus joli d'arriver à Milan par Varèse; une barque vous transporte des îles Borromées à Laveno; on prend la poste jusqu'à Varèse. Ce trajet me semble comparable à celui de Naples à Pompéïa, qui est ce que je connais de plus sublime au monde. Un vélocifère conduit en cinq heures de Varèse à Milan. Si l'on se permet une excursion d'un jour, on peut de Varèse aller voir le lac de Como. On suit des collines délicieuses, au delà desquelles, à gauche, on voit les neiges éternelles.

On trouve à Milan des diligences régulières pour Venise et Mantoue. De Mantoue une petite voiture mène à Bologne, où l'on rencontre une excellente malle-poste récemment établie par le ministre des finances du pape. Elle conduit à Rome par la superbe route d'Ancône et de Lorette.

Je trouve plus amusant de venir de Milan à Rome par voiturin.

On est abordé, dans une certaine rue de Milan, près de la poste aux lettres, par une foule de *vetturini*, qui, pour huit ou dix francs par jour, vous offrent une place dans le fond d'une calèche ouverte, ou d'une voiture faite comme un fiacre, avec la différence que le siége du cocher tient à la caisse. Pour ces huit ou dix francs par jour le *vetturino* paye le dîner, qui a lieu à sept heures du soir en arrivant, et la chambre à l'auberge. On emploie trois jours et demi pour faire les quarante lieues qui séparent Bologne de Milan.

On peut trouver mauvaise compagnie dans la *vettura;* alors on la quitte à la première ville par laquelle on passe, en payant le prix convenu pour le voyage jusqu'à Bologne, trente ou

trente-cinq francs; mais, si l'on est bien tombé ou si l'on a la patience de supporter les façons un peu agrestes des compagnons de voyage, on peut saisir une excellente occasion de connaître le caractère italien. Souvent l'on trouve des voitures fort bien composées. Tel homme riche et dédaigneux a couru toute l'Italie en poste, et ne doit les trois ou quatre idées justes qu'il rapporte de son voyage qu'aux petites courses que la nécessité l'a obligé de faire en *vetturino*. J'ai voyagé une fois avec trois prédicateurs qui allaient prêcher des carêmes en différentes villes d'Italie, et qui, le premier jour, me firent faire la prière le matin, à midi et le soir. Je fus sur le point de les quitter à la première couchée. Le désir de faire le métier de voyageur l'emporta; bientôt la société de ces messieurs me parut fort agréable. Je leur dois les idées les plus justes sur la manière d'être des femmes dans les différentes villes d'Italie. Au bout de deux jours, quand ils eurent pris quelque confiance en moi, ils me racontèrent les anecdotes les plus gaies et les plus certaines. Elles leur avaient été confiées au tribunal de la pénitence. La protection pateline de ces saints personnages m'exempta de toute vexation de la part de la douane, et l'un d'eux, prédicateur vraiment éloquent, est resté mon ami. Quand je vais en Italie, je me détourne de ma route pour aller le voir.

On trouve assez bonne compagnie dans les voiturins de Bologne à Florence; il faut deux jours pour faire ces vingt-deux lieues (vingt francs).

Toutes les auberges de Florence sont bonnes, et les *vetturini* très-attachés à l'argent, mais honnêtes. On paye quarante ou quarante-cinq francs, et l'on emploie quatre ou cinq jours pour aller de Florence à Rome; je préfère la route de Pérouse à celle de Sienne. On voit Arezzo, dans laquelle on dirait que rien n'a été changé depuis le siècle du Dante. Les abords du

lac de Trasimène sont de la première beauté. En approchant de Rome, les auberges deviennent tellement exécrables, que l'on fera bien de se munir de vivres à Castiglione ou à Pérouse. Il faut apporter de Toscane quelques bouteilles de vin. A la frontière, la barbarie sauvage et méfiante remplace en un instant la politesse la plus exquise.

J'ai vu quelquefois un *vetturino* devenir l'ami de ses voyageurs; l'un d'eux, Giovanni Costa, de Parme, est un homme remarquable que je reverrais avec un grand plaisir et que je recommande à tous les curieux. A Florence, il faut traiter directement avec MM. Menchioni ou Pollastri, qui ont un grand nombre de voitures sur les routes de Rome et de Bologne. On signe un petit traité qui descend à des détails minutieux en apparence; on spécifie qu'on aura un lit seul et le *posto buono*, c'est-à-dire au fond de la voiture. Les gens soigneux ont des modèles de traités contenant une foule de petites clauses.

Il faut, pendant ce voyage en Italie, être vêtu avec beaucoup de simplicité et ne pas porter de bijoux. Dès qu'on aperçoit un gendarme ou un douanier, on prend une pièce de vingt sous avec laquelle on joue de façon à ce qu'ils la voient. Toute la férocité de l'animal ne tient pas contre cette vue décevante. Le dimanche il faut aller à la messe; quand ce ne serait pas un devoir ce serait un plaisir. C'est à l'église de' Servi, à Milan, que nous avons entendu le mieux exécuter la musique de Rossini; à l'élévation, d'excellentes clarinettes allemandes nous donnèrent le duo d'*Armide*. On se fait conduire à l'église à la mode par le garçon d'auberge, auquel on donne dix sous. Je conseille de payer comptant tous les petits services de ce genre. L'argent le mieux dépensé de notre voyage, ce sont trente ou quarante pièces de dix sous distribuées ainsi.

Dans les pays où la police est terrible, on peut jouer le ma-

lade, dire qu'on voyage pour sa santé, et s'asseoir en entrant dans le repaire. L'examen qu'on y subit dure quelquefois trois ou quatre heures, et l'on est obligé de répondre aux plus étranges questions.

« Que venez-vous faire en ce pays? — Je viens pour voir les monuments de l'art et les beautés de la nature. — Il n'y a rien de curieux ici, il faut que vous ayez un autre motif que vous me cachez. Avez-vous été dans ce pays du temps de Napoléon? »

Puis tout à coup on regarde vos habits avec une attention singulière. — « Quels sont vos moyens de subsistance? car il en coûte pour voyager. Êtes-vous recommandé à un banquier ici? quel est son nom? Vous a-t-il engagé à dîner? Avec qui? Qu'a-t-on dit à table? »

Cette question a pour but de vous mettre en colère et de vous faire oublier la prudence. Nous avons répondu d'un air très-froid : « Je suis un peu sourd, et n'entends pas ce qu'on dit quand je ne vois pas la personne qui parle. — Avez-vous des lettres de recommandation? » Si on répond *oui*, « Montrez-les; » si l'on dit n'en pas avoir, on peut faire visiter votre malle. En arrivant à Domo d'Ossola, nous avons mis nos lettres de recommandation à la poste, avec notre nom sur l'adresse et celui de la ville où nous en aurons besoin.

Un de nos amis a voyagé seul en poste en se faisant précéder par un courrier; il a des croix et un titre. Doit-il rendre grâces à ces avantages, ou est-ce par hasard qu'aucun bureau de police n'a demandé à le voir? Il a voyagé en Lombardie comme en France. D'un autre côté, nous avons vu vexer indignement des Anglais fort riches et de jeunes commis voyageurs suisses, âgés de dix-huit ans.

On se tire de partout en se disant malade, en allant à la messe chaque jour et ne prenant jamais d'humeur; l'air gai

déconcerte les commis de la police; ce sont des renégats italiens.

27 mars 1828. — Nous venons de voir la *Descente de Croix* à la Trinità de' Monti. C'est une fresque célèbre de Daniel de Volterre, que l'on citait autrefois après la *Transfiguration* et la *Communion de saint Jérôme*.

A je ne sais quelle invasion des Napolitains, vers 1799, je crois, on plaça un bataillon dans cette église; ils abîmèrent cette fresque. En 1811 je la vis chez le célèbre Palmaroli, restaurateur de tableaux, dans l'ancien palais de France au Corso, vis-à-vis le palais Doria. Le général Miollis, gouverneur des États romains, le pressait de rendre le tableau, qui devait être envoyé à Paris. Palmaroli répondait que son travail n'était pas fini; il l'a fait durer de 1808 à 1814. Il disait à ses amis : « On n'a déjà enlevé que trop de tableaux à notre pauvre Rome, tâchons de sauver celui-ci. » Il y a réussi. Nous étions huit ou dix voyageurs à la Trinità de' Monti; cette fresque savante n'a fait plaisir qu'à M. Falciola, qui nous la montrait. Les autres spectateurs auraient préféré une bonne copie à l'huile. M. Falciola, indigné, a mis quelque malice à nous réciter le beau sonnet de Monti sur les chefs-d'œuvre des arts enlevés par les Français en 1798 :

SOPRA I MONUMENTI DELL' ARTE PRESI A ROMA DA FRANCESI.

SONETTO.

Questi che dalle vinte attiche arene
Sull' agreste passar Lazio guerriero,
Famosi marmi, e al vincitor severo
Gli error portaro, e le virtù d'Atene
Or nuovo a Roma ad involarli viene
Fatal nemico con possente impero

E lo mertammo, chè il valor primiero
 Perse Italia incallita alle catene.
Ma Gallia un giorno pentirassi : erede
 Dell' arti Greche stracciera la chioma,
 Se inerte il brando allo scalpello cede;
Chè, ov' è fasto e mollezza, ivi alfin doma
 Muor Libertade; e dolorosa fede
 Il cernere ne fan d'Atene e Roma.

Resté seul avec M. Falciola, il m'a dit : « Pendant quatre ans et demi que la France nous a gouvernés, nous n'avons eu à nous plaindre que des mesures de détails; la conscription était faite avec ménagement; nous n'avions des droits-réunis français que l'octroi, et la marque de garantie pour les matières d'or et d'argent. »

Ces Romains ont une intelligence incroyable, me disait M. Falciola, qui ne les aime pas. L'administration des droits-réunis leur envoyait de Paris des circulaires avec des registres imprimés extrêmement difficiles à remplir; en trente-six heures ils comprenaient ce qu'on leur demandait et faisaient réponse; le même travail exigeait six mois à Cologne.

Ce qui exaspéra la haute société de ce pays, c'est que tout à coup, en 1811, le prince Lante, le prince Spada et huit ou dix jeunes gens de la même volée reçurent des brevets de sous-lieutenants, et, pour comble d'horreur, plusieurs devaient rejoindre leurs régiments en Espagne. En même temps, l'empereur avait désigné quinze ou vingt enfants de huit à dix ans choisis dans les familles *principesche*, on les plaça dans les lycées de Paris. Quelle horreur ! — Vous voyez bien, monsieur, que Napoléon était le seul homme qui pût sauver le principe monarchique; sa main de fer eût défendu la noblesse jusqu'au moment où elle aurait eu assez de caractère pour se défendre elle-même.

Je me promenais ce soir dans le Corso avec un noble Piémontais de beaucoup d'esprit; il a rencontré un bourgeois de son pays fort riche, qui lui a dit, avec le sourire d'un esclave et de l'air le plus bas :

« *I eu ben l'ounour de riverilo.* » Le noble a répondu : « *Cerea, monsu Magi.* » Ces mots dédaigneux étaient accompagnés d'un mouvement de deux doigts de la main droite. Jamais je ne vis de salut montrant davantage la différence du rang.

28 mars. — La peinture est au fond une bien petite chose dans la vie. Tout ce qui me paraît admirable en ce genre semble laid à mes amis, et *vice versa*. Je n'en sens pas avec moins de vivacité le plaisir de trouver des soirées charmantes et qui délassent des admirations du matin. La société avec des Italiens rappelle les chefs-d'œuvre de leur pays; l'amabilité française fait un contraste parfait. Parmi les Italiens la louange de Raphaël est un lieu commun *permis;* car on s'adresse à l'âme plus qu'à l'esprit, et une phrase sans nouveauté peut exprimer ou faire naître un sentiment. Parmi nous il faut satisfaire à la fois ces deux grands rivaux, l'esprit et le cœur.

Paul, mon adversaire éternel, ne prise Rome qu'à cause des bals délicieux de M. Torlonia; il aime ce vieux banquier, et va le matin causer avec lui. Pour moi, quand j'ai été obligé de regarder une figure à argent, pendant vingt-quatre heures Raphaël me devient invisible. En 1817, quand j'étais fou des arts, j'aurais quitté mes amis. Il y a un fonds d'intolérance incroyable dans l'admiration passionnée.

1er avril 1828. — Le plus beau reste de l'antiquité romaine, c'est sans doute le Panthéon; ce temple a si peu souffert, qu'il nous apparaît comme aux Romains. En 608, l'empereur Pho-

cas, celui-là même à qui les fouilles de 1813 ont rendu la colonne du Forum, donna le Panthéon au pape Boniface IV, qui en fit une église. Quel dommage qu'en 608 la religion ne se soit pas emparée de tous les temples païens! Rome antique serait presque debout tout entière.

Le Panthéon a ce grand avantage : deux instants suffisent pour être pénétré de sa beauté. On s'arrête devant le portique; on fait quelques pas, on voit l'église, et tout est fini. Ce que je viens de dire suffit à l'étranger; il n'a pas besoin d'autre explication, il sera ravi en proportion de la sensibilité que le ciel lui a donnée pour les beaux-arts. Je crois n'avoir jamais rencontré d'être absolument sans émotion à la vue du Panthéon. Ce temple célèbre a donc quelque chose qui ne se trouve ni dans les fresques de Michel-Ange, ni dans les statues du Capitole. Je crois que cette voûte immense, suspendue sur leurs têtes sans appui apparent, donne aux nigauds le sentiment de la peur; bientôt ils se rassurent et se disent : « C'est cependant pour me plaire que l'on a pris la peine de me donner une sensation si forte! »

N'est-ce pas là le sublime? Après avoir admiré le Panthéon, peut-être un jour serez-vous curieux d'apprendre son histoire. Si le lecteur n'est pas à Rome, je l'invite à chercher dans le recueil de M. Lesueur les lithographies qui représentent la vue du portique et celle de l'intérieur.

Une charmante copie du Panthéon, c'est le temple de Canova, à Possagno; il a quatre-vingt-quatorze pieds de haut, le fronton est remplacé par une colonnade. A qui n'a pas vu Rome, l'église de l'Assomption, rue Saint-Honoré, peut donner une idée bien imparfaite de la forme intérieure du Panthéon.

On voit à Berlin une jolie petite église qui en est la miniature. Pourquoi, dans le besoin d'églises qui se fait sentir vers

la partie occidentale de Paris, ne nous donnerait-on pas une copie du Panthéon? Ce temple si célèbre n'a que cent trente-trois pieds de diamètre et cent trente-trois pieds de haut. Il fut bâti par Marcus Agrippa, pendant son troisième consulat, c'est-à-dire l'an 727 de Rome, vingt-six ans avant l'ère chrétienne (il y a dix-huit cent cinquante-quatre ans). On lit sur la frise du portique :

M. AGRIPPA L. F. COS. TERTIVM. FECIT.

Il fut restauré par les empereurs Adrien et Marc-Aurèle, et enfin par Septime-Sévère et Antonin Caracalla. Il n'y a pas le moindre doute à cet égard ; on lit l'inscription suivante sur l'architrave du portique :

IMP. CAESAR. LVCIVS. SEPTIMVS. SEVERVS.
PIVS. PERTINAX.
ARABIC. ADIABENIC. PARTHIC. PONT. MAX.
TRIB. POT. XI. COS. III. PP. PROCOS.
ET. IMP. CAES. MARCVS. AVRELIVS. PIVS.
FELIX. AVG. TRIB. POT. V. COS. PROCOS.
PANTHEVM. VETVSTATE. CORRVPTVM.
CVM. OMNI. CVLTV. RESTITVERVNT.

Agrippa était gendre d'Auguste ; il dédia ce temple à Jupiter Vengeur, en mémoire de la célèbre victoire que son beau-père avait remportée près d'Actium, sur Marc-Antoine et Cléopâtre (il y a mille huit cent cinquante-neuf ans). On y voyait les statues de Mars, protecteur de Rome, et de Vénus, protectrice de la famille des Jules.

Vous avez peut-être remarqué au Musée, à Paris, salle de la Diane, la figure pensive d'Agrippa. Ce fut le principal mi-

iustre d'Auguste. Il jouait auprès de ce prince le *rôle raisonnable*, à peu près celui de M. Cambacérès auprès de Napoléon.

Comme le lecteur est à Rome depuis plusieurs mois, je lui dois un abrégé des longues controverses auxquelles l'histoire du Panthéon a donné lieu.

On a prétendu qu'originairement la vaste rotonde qui est sous vos yeux fut le vestibule, ou du moins une grande salle des Thermes d'Agrippa; mais bientôt et avant que l'édifice ne fût terminé, on aurait changé cette destination pour en faire un temple; car on ne trouve aucune communication entre la rotonde et les Thermes qui sont derrière. D'autres connaisseurs (*intelligenti*) disent qu'Agrippa ne fit que le portique; le temple aurait été construit à une époque antérieure; on soutient cet avis par trois raisons.

On voit sur la façade du temple un fronton entièrement détaché du portique.

L'entablement du portique ne correspond pas à celui du temple.

Enfin, l'architecture du portique est bien meilleure, *à nos yeux*, que celle du temple; mais la salle ronde est liée au mur des Thermes, et, comme Agrippa a construit ceux-ci, on peut regarder comme extrêmement probable que la rotonde a été élevée par ses ordres. Jamais on n'avait vu à Rome de voûte aussi hardie que celle du Panthéon; peut-être les voûtes étaient-elles fort rares dans les temples. Le toit était soutenu par des pièces de bois, comme on le voyait à Saint-Paul hors des murs. Si cette conjecture était prouvée, elle expliquerait la fréquence des incendies. Des temples voûtés et fermés, comme les nôtres, auraient rendu insupportable l'odeur de viande brûlée.

La beauté de la voûte que nous examinons engagea peut-être Agrippa à consacrer cette salle aux dieux. Dans cette

supposition, il aurait fait ajouter le portique pour donner plus de majesté à l'entrée de son temple, et se serait servi d'un architecte plus habile.

Le portique du Panthéon a huit colonnes de front.

Les rites sacrés des anciens exigeaient qu'après le portique et avant le temple, il y eût une sorte de vestibule. La religion chrétienne imita cette disposition; certains pécheurs, non encore reconciliés, se tenaient durant la prière dans le vestibule de l'église [1]. Le vestibule du Panthéon est extrêmement petit.

Les huit colonnes du portique portent un fronton, orné autrefois d'un bas-relief et de statues, ouvrages de Diogène, sculpteur athénien.

Ce portique, le plus beau qui existe en Italie, a quarante et un pieds de large et cent trois de longueur. Il est formé par seize colonnes corinthiennes; les huit colonnes de la façade sont d'un seul morceau de granit oriental blanc et noir. Elles ont quatre pieds quatre pouces de diamètre et trente-huit pieds dix pouces de hauteur, non compris la base et le chapiteau. Les entre-colonnements sont d'un peu plus de deux diamètres, et celui qui est vis-à-vis la porte est un peu plus large que les autres.

On a remarqué que les entrecolonnements vont toujours en diminuant, à partir de celui du milieu. Les colonnes des extrémités du portique ont, au contraire, un diamètre un peu plus fort que celles entre lesquelles on passe pour arriver à la porte du temple.

Dion nous apprend que, dans le vestibule placé entre le portique et le temple, on voyait les statues d'Auguste et d'A-

[1] J'aime mieux encourir le blâme de quelques répétitions que de faire des renvois.

grippa. Ce vestibule est formé par des pilastres cannelés de marbre, et orné d'une frise sur laquelle sont sculptés divers instruments servant aux sacrifices.

La porte de bronze que l'on voit au Panthéon n'est pas celle qu'Agrippa y avait fait placer, et qu'on dit avoir été enlevée par Genseric, roi des Vandales. C'est dans la grosseur du mur, à droite, qu'on trouve l'escalier de cent quatre-vingt-dix degrés, par lequel on monte sur la coupole. Il existait à gauche un escalier tout semblable, maintenant détruit.

L'intérieur du temple, que les anciens appelaient *Cella*, forme un cercle parfait de cent trente-trois pieds de diamètre ; il n'y a pas de fenêtres. La lumière descend d'une ouverture circulaire placée au haut de la voûte ; elle a vingt-sept pieds de large, et laisse pénétrer la pluie dans le temple. C'est le vestige le plus frappant que l'on trouve dans une église chrétienne, d'un culte où l'on brûlait certaines parties des victimes.

La hauteur totale du Panthéon (cent trente-trois pieds), est divisée en deux parties égales ; la moitié supérieure est occupée par la courbe de la grande voûte ; l'architecte a divisé la moitié inférieure en cinq parties. Les trois premiers cinquièmes, à partir du pavé, sont occupés par un ordre corinthien parfaitement semblable à celui du portique. Les deux autres cinquièmes forment un attique avec sa corniche.

Cet espace fut gâté par Septime Sévère, qui y fit construire de petits pilastres en marbre coloré, qu'on a remplacés vers 1750 par un ornement encore plus mesquin.

Après le premier moment de respect, lorsque vous voudrez vous occuper des détails de ce temple admirable, vous remarquerez le long du mur circulaire quatorze colonnes cannelées ; les bases et les chapiteaux sont de marbre blanc et appartiennent à l'ordre corinthien. La plupart de ces colonnes,

qui ont vingt-sept pieds de haut, sont d'un seul bloc ; leur diamètre est de trois pieds six pouces. On en compte huit en marbre jaune ; les six autres sont en *pavonazzetto*. Chaque colonne a son contre-pilastre du même marbre. Dans le mur, qui a dix-neuf pieds d'épaisseur, l'architecte d'Agrippa pratiqua deux niches en demi-cercle et quatre rectangulaires, où l'on voit maintenant des chapelles ; un septième intervalle est occupé par la porte, et celui qui est vis-à-vis par une tribune semi-circulaire. C'est là probablement que l'empereur Adrien, grand amateur de belle architecture, avait placé le tribunal où, assisté de certains magistrats, il avait coutume de rendre la justice.

Huit petits autels chrétiens ont remplacé les statues des dieux d'Agrippa. Quatre de ces autels conservent leurs colonnes de jaune antique cannelées ; deux autres ont des colonnes de porphyre ; on les croit mises ici par Septime Sévère. Enfin, des colonnes de granit ordinaire sont placées devant les deux dernières chapelles ; cet arrangement fut fait, dit-on, par les chrétiens.

Pline nous apprend que ce temple avait des cariatides célèbres qui ont péri, ainsi que tous les ouvrages du sculpteur Diogène. La statue de Jupiter Vengeur occupait, sans doute, la place du grand autel vis-à-vis la porte. On peut supposer que les cariatides s'élevaient vers le centre du temple, à peu près comme celles du temple d'Érechtée à Athènes. Ces cariatides servaient à séparer du reste du temple, ce que nous appellerions aujourd'hui la chapelle de Jupiter. On dit que les cariatides furent ainsi nommées, parce que ces statues qui soutiennent des fardeaux expriment le châtiment d'une trahison dont les Cariens s'étaient rendus coupables.

Le Panthéon est ce qui nous reste de plus parfait de l'architecture romaine : nous demandons la permission, comme

pour Saint-Pierre, de suivre son histoire avec quelques détails.

L'an 732 de Rome, la foudre frappa le sceptre placé dans la main de la statue d'Auguste. L'an 80 de Jésus-Christ, il y eut un incendie dont les ravages furent réparés par Domitien. Mais à quoi le feu put-il s'attacher? Il faut convenir qu'il nous reste de grandes incertitudes à ce sujet. La foudre alluma un autre incendie sous Trajan, et le temple fut réparé successivement par Adrien, par Antonin le Pieux, et enfin par Septime Sévère et Caracalla, nommés dans l'inscription.

En 608, lorsque Boniface IV changea ce temple en église, il fit enlever non-seulement toutes les idoles, mais probablement aussi les cariatides, dont la forme humaine pouvait rappeler les idoles aux chrétiens fervents. L'on déplaça quatre des petites colonnes de porphyre. Constance II dépouilla cette église de toutes les plaques de métal qui la couvraient, lorsqu'en 662 il fit embarquer pour Constantinople tout ce qu'il put arracher aux édifices de Rome.

En 713, Grégoire III fit remplacer les tuiles de bronze par des lames de plomb. Grégoire IV, en 830, consacra cette église à tous les saints, et ordonna que cette fête serait célébrée le 1er novembre. Eugène IV ordonna divers changements dans l'église. A cette époque l'on voyait, sous le portique, la belle urne de porphyre que Clément XII a fait transporter dans la chapelle Corsini à Saint-Jean-de-Latran. La colonne angulaire du portique, dans le chapiteau de laquelle on voit une abeille, a été élevée par les ordres d'Urbain VIII; il employa ailleurs le bronze qui restait dans la couverture, et fit construire les deux mauvais clochers. Alexandre VII compléta le portique en faisant élever les deux colonnes qui manquaient au côté droit.

On démolit les petites maisons bâties contre le Panthéon.

Ce pape commença une restauration bien plus essentielle; il fit enlever une petite partie de la terre tombée sur la place antique; mais l'on n'arriva point jusqu'à l'ancien pavé.

L'aimable Lambertini, Benoît XIV, eut le tort de ne pas savoir choisir son architecte; il gâta bien des choses dans ce temple, et surtout la partie qui est entre les colonnes et la voûte. On dit que la grande statue de marbre blanc représentant la Madone que l'on voit ici fut faite par Lorenzetto, d'après les dernières intentions de Raphaël. Winkelmann qui, en sa qualité d'Allemand, est un peu sujet à faire du phébus, la regarde comme un des meilleurs ouvrages modernes.

Ce qui nous reste à raconter est l'abomination de la désolation. A l'époque de la mort de Raphaël, ses restes furent déposés au Panthéon; plus tard, le peintre Charles Maratte plaça le buste de ce grand homme sur son tombeau. De nos jours, un certain parti a obtenu sur Raphaël le même triomphe que nous lui avons vu remporter à Paris sur Voltaire et Rousseau. Le buste de Raphaël a été enlevé à son tombeau et relégué dans une petite chambre basse du Capitole. Au Panthéon il était éclairé par la lumière religieuse qui descend de l'ouverture de la voûte; dans le lieu obscur où on l'a placé, il est comme invisible. Qui aurait dit, lors de la chute de Napoléon, que la réaction religieuse atteindrait Raphaël mort en 1520 ! Le buste d'Annibal Carrache a suivi celui du grand homme qu'il avait tant étudié. Vous remarquerez ces deux tombeaux mutilés, auprès d'un autel à gauche en entrant. Je ne sais pourquoi on n'a pas effacé les vers charmants du cardinal Bembo, assurément fort peu catholiques :

Ille hic est Raphael, etc.

L'inscription du tombeau d'Annibal Carrache est touchante,

elle rappelle avec simplicité la mauvaise fortune qui ne cessa de poursuivre ce grand réformateur de la peinture. S'il eût vécu quelques années de plus, il aurait vu s'accomplir la révolution à laquelle il avait travaillé avec tant de courage. Le Guide et Lanfranc, deux de ses élèves, vécurent riches et honorés.

A quelques pas de l'inscription qui raconte la mort prématurée et la pauvreté d'Annibal, vous remarquerez un buste qui donne une bien fausse idée de la physionomie si fine du cardinal Consalvi; M. Thorwaldsen en a fait un curé de campagne. Le parti rétrograde n'a pu empêcher que ce buste ne fût placé ici; le cardinal Consalvi était titulaire de Sainte-Marie *ad martyres;* c'est le nom latin du Panthéon, qui lui fut donné, en 608, quand Boniface IV y fit transporter vingt-huit charretées d'ossements de saints martyrs.

Le cardinal Consalvi a eu pour successeur, dans ce titre de Sainte-Marie *ad martyres*, le fameux cardinal Rivarola, contre lequel a eu lieu, aux portes de Ravenne, cette tentative d'assassinat, qui a fait tant de bruit à Rome et dans toute l'Italie, et dont à Paris personne n'a entendu parler. Le 6 mai 1828, il y a eu des exécutions à ce sujet; la terreur règne dans la Romagne. C'est le pays qui a fourni les plus braves soldats à l'armée italienne de Napoléon, les Schiassetti, les Severoli, les Nerboni, etc.

La statue de marbre blanc élevée à M. le cardinal Rivarola, de son vivant, est placée sur le pont du Santerno, près d'Imola; nous l'avons vue criblée de petites taches grises, qui indiquent les balles qu'on lui a tirées, et maintenant elle est gardée par une sentinelle qui a grand'peur. Nos postillons nous ont engagés à descendre pour voir cette statue; ils nous ont raconté beaucoup de détails que je ne puis redire. Le peuple de la Romagne abhorre les prêtres, et les flatte pourtant

avec la dernière bassesse. Nous avons rencontré au pied de la statue du cardinal Rivarola deux voitures remplies de carbonari enchaînés. Paul est allé leur offrir des secours et deux exemplaires du *Constitutionnel*. Silence profond dans cette foule de paysans qui est accourue pour voir les carbonari; ce sont des martyrs à leurs yeux.

Les Thermes d'Agrippa contenaient cent soixante-dix bains, et furent les premiers que l'on vit à Rome; ce fut un signe de décadence dans les mœurs; César et Caton allaient se baigner au Tibre.

Les restes des Thermes d'Agrippa touchent le mur extérieur du Panthéon, du côté opposé au portique. En mourant, l'heureux gendre d'Auguste laissa ces Thermes au peuple romain, ainsi que les vastes jardins arrosés par l'Acqua Vergine. Ils étaient situés dans le lieu où est maintenant l'arc della Ciambella.

Clément XI a fait placer devant le portique du Panthéon un petit obélisque chargé d'hiéroglyphes; cet ornement est on ne peut pas plus mal entendu. Au lieu de charger la place qui enterre le Panthéon, il faudrait en faire enlever douze pieds de terre. Lorsque le Tibre inonde Rome, tous les rats du quartier se réfugient sur la partie du pavé du Panthéon, qui est placée au-dessous de la lanterne, où on les fait attaquer par des troupes de chats[1].

[1] Chaque monument de Rome a donné naissance à deux ou trois volumes in-4°. On voit, dans ces ouvrages, la *mode* qui régnait dans la science de l'antiquité du temps de l'auteur. Ces gros volumes ne sont pas même d'accord sur les mesures des monuments qu'ils décrivent. M. de la Condamine, Français fort exact, a mesuré plusieurs monuments de Rome (Mémoires de l'Académie des Inscriptions pour 1757). Suivant MM. de la Condamine et Desgodets, l'intérieur du Panthéon a cent rente-sept pieds deux pouces de diamètre entre les axes des co-

Une réparation qui ne serait pas très-coûteuse rendrait le Panthéon à sa beauté première, et nous ferait jouir exactement du coup d'œil qu'il présentait aux Romains. Il faudrait exécuter pour ce temple ce qu'un préfet, homme d'esprit, a fait pour la maison Carrée à Nîmes, enlever les terres jusqu'au niveau du pavé antique. On pourrait laisser une rue de quinze pieds de largeur le long des maisons de la place, vis-à-vis du portique. Cette rue serait soutenue par un mur de douze ou quinze pieds de haut, dans le genre de celui qui est autour de la basilique près la colonne Trajane.

Plusieurs jeunes prélats, dans les mains desquels le pouvoir arrivera *nécessairement* d'ici à un demi-siècle, sont tout à fait dignes de concevoir cette façon de restaurer l'antique.

En 1711, on croyait qu'il fallait *orner* l'antique, et l'on mettait un obélisque vis-à-vis le Panthéon. En 1611 on démolissait les arcs de triomphe anciens pour élargir les rues, et l'on pensait bien faire. Chose singulière, le despotisme de Napoléon a retrempé le caractère d'un peuple étiolé par trois cents ans d'un despotisme tranquille et pacifique ! C'est que Napoléon n'était pas ennemi de *toutes* les idées justes.

5 avril 1828. — Enfin nous avons reçu de Paris la traduction française de la vie de Benvenuto Cellini, écrite par lui-

lonnes, cent trente-trois pieds dix pouces entre la surface ou le vif des colonnes. L'ouverture de la voûte a vingt-sept pieds cinq pouces de diamètre. Le portique du Panthéon a quatre-vingt-dix-huit pieds dix pouces entre les axes des colonnes. Les colonnes ont quinze pieds dix pouces de circonférence.

Le pied antique, dont se servaient les Romains, comparé au pied de roi de Paris, a dix pouces dix lignes, et trente-sept centièmes de ligne.

Le pied romain actuel est au pied de roi comme 11, 82 est à 10, 83, ou comme 11 est à 10.

même. Nous l'avons lue jusqu'à trois heures du matin. Avant la publication des Mémoires de Casanova de Seingalt, l'ouvrage de Cellini était le plus curieux de ce genre. Le traducteur de Cellini a sagement supprimé les passages les plus scabreux. Ce seul volume en apprend plus sur l'Italie que MM. Botta, Sismondi, Roscoe, Robertson, *e tutti quanti*.

Frédéric est enchanté des Villani, historiens florentins originaux, il vient d'en acheter une superbe édition faite à Florence il y a deux ans.

Milan est une colonie dont la maison d'Autriche à peur; les rigueurs de sa police sont célèbres en Europe; cependant on y imprime une foule d'ouvrages originaux. Florence jouit d'une honnête liberté, et toutefois la presse n'y produit rien de neuf. Telle est la force du levain de civilisation jeté en Lombardie par Napoléon et par les deux ou trois mille hommes distingués qu'il mit dans les emplois. Le noble milanais le plus rétrograde par sa position dans le monde, s'il avait cinq ans en 1796, a été élevé au milieu d'une ville passionnée pour le grand homme qui a tiré l'Italie du néant. Le privilégié que je prends pour exemple, né vers 1791, a aujourd'hui trente-huit ans, et sous peu d'années entrera en possession de la fortune de sa famille. Voilà pourquoi la librairie de Milan l'emporte sur celle de Florence.

Paul nous raconte qu'un de ses nouveaux amis lui a fait voir une clef avec laquelle un prince Savelli empoisonnait ceux de ses gens dont il voulait se défaire. La poignée de cette clef a une petite pointe imperceptible. On la frottait d'un certain poison, le prince disait à un de ses gentilshommes, en lui remettant cette clef : « Un tel, allez chercher un papier dans telle armoire. » La serrure ne jouait pas bien, le gentilhomme serrait la main et faisait un petit effort auquel la serrure cédait. Mais, sans s'en apercevoir, il s'était un peu écorché la

main avec la petite pointe du manche de la clef, et vingt-quatre heures après il n'était plus.

Nos compagnes de voyage ont eu une grande discussion sur les poisons avec M. Agostino Manni, le premier chimiste de Rome; c'est un homme de beaucoup d'esprit, que M. Demidoff nous a fait connaître.

M. Agostino Manni pense que l'*acqua tofana* existait encore il y a quarante ans, du temps de la célèbre princesse Giustiniani, qui fut sur le point d'en être la victime. L'*acqua tofana* était inodore et sans couleur; une goutte administrée toutes les semaines faisait périr au bout de deux ans. Si la moindre maladie survenait dans l'intervalle, elle était mortelle, et c'est sur quoi comptaient les empoisonneurs. L'*acqua tofana* pouvait être mêlée au café et au chocolat sans perdre de sa force. Le vin la neutralisait en partie[1].

M. Manni a connu un diseur de bonne aventure, dont le père vivait dans l'aisance sans industrie apparente; il suppose que cet homme vendait des poisons. Cet art est heureusement perdu. Il croit que dans les beaux temps de l'empoisonnement, vers 1650, il a été possible de couper une pêche en deux moitiés avec un couteau d'or empoisonné seulement d'un côté. On partageait cette pêche avec la femme dont on était jaloux; on pouvait manger sans danger la moitié qui avait été touchée par la partie saine du couteau; l'autre moitié donnait la mort. M. Manni pense que presque toujours le premier breuvage que l'on donnait à un malheureux qui éprouvait les pre-

[1] Le fameux médecin G.... me dit qu'il connaît telle substance pouvant être étendue dans l'eau, et qui, sous cette forme, n'aurait pas de goût bien marqué. Deux gouttes de cette eau, administrées toutes les semaines, donnent la mort en deux ans. Donc l'*acqua tofana* existe, quoique probablement la recette du quinzième siècle ait été perdue.

mières douleurs de l'empoisonnement était préparé de façon à assurer l'effet du poison. Les plus chers étaient ceux dont l'effet ne se manifestait qu'au bout de plusieurs années. Il pense qu'une personne affaiblie par l'*acqua tofana* était beaucoup plus sujette à prendre la fièvre, et, dans ce cas, le quinquina devait être fatal.

M. Manni nous dit que l'*acqua tofana* et d'autres poisons d'un effet presque surnaturel, sont comme

L'araba Fenice
Che vi sia ognun lo dice,
Dove sia nessun lo sa.

A force de discuter avec cet homme d'esprit, il a cependant fini par nous en apprendre plus qu'il ne voulait; par exemple, comment expliquer la mort des cardinaux M et M ?

M. Manni est bien plus à son aise quand il nous parle de la *bague de mort*. Il ne nie point avoir vu cet instrument singulier, qui se compose de deux griffes de lion fabriquées avec l'acier le plus tranchant. Ces deux griffes, longues de plusieurs pouces, se placent dans l'intérieur de la main droite; elles tiennent au doigt par deux bagues. Lorsque la main est fermée, rien ne paraît que ces deux bagues. Les griffes suivent la direction des deux doigts du milieu. Elles sont rayées profondément, et probablement l'on plaçait du poison dans les rainures.

Dans une foule, au bal par exemple, on saisissait avec une apparence de galanterie la main nue de la femme dont on voulait se venger; en la serrant et retirant le bras, on la déchirait profondément, et, en même temps, on laissait tomber la *bague de mort*. Comment, dans une foule, trouver le coupable? Qui aurait voulu accuser un prince romain, un neveu du pape, ou

tel autre grand personnage sans avoir des preuves à donner? Il ne restait que la maxime célèbre :

Celui-là fait le crime à qui le crime sert.

Au seizième siècle un empoisonnement était vengé par un autre. On pense maintenant que le plus grand empêchement pour ces sortes de crimes, c'est la crainte de voir l'opinion de Rome divulguée deux mois après dans quelque journal anglais. On cite plusieurs *reporters* de journaux anglais, dont le voyage en Italie est défrayé par les lettres qu'ils font insérer dans le *Times* ou le *Morning Chronicle*. Ainsi, la liberté de la presse est utile même dans les pays qui en sont privés. M. Manni aura la bonté de faire voir à une partie de notre société plusieurs instruments singuliers destinés à guérir de leurs terreurs certains maris du moyen âge. Ils remplissaient parfaitement leur objet.

Obsédés par toutes ces idées de mort et de poison, nous avons cherché dans Bandello l'histoire de la belle Pia Tolomei, de Sienne, que le Dante a crue innocente.

Voici ces vers si touchants du cinquième chant du *Purgatoire*, poëme que l'on a tort de ne pas lire autant que l'*Inferno*.

Deh! quando tu sarai tornato al mondo.
. . . .
Ricordati di me, che son la Pia.
Siena mi fè : disfecemi maremma;
Salsi colui, che inannellata pria,
Disposando, m'avea con la sua gemma.

Purgatorio, V[1].

[1] « Hélas! quand tu seras de retour au monde des vivants, daigne aussi m'accorder un souvenir. Je suis la Pia, Sienne me donna la vie,

La femme qui parle avec tant de retenue avait eu en secret le sort de Desdemona, et pouvait, par un mot, faire connaître le crime de son mari aux amis qu'elle avait laissés sur la terre.

Nello della Pietra obtint la main de madonna Pia, l'unique héritière des Tolomei, la famille la plus riche et la plus noble de Sienne. Sa beauté, qui faisait l'admiration de la Toscane, et une grande différence d'âge firent naître dans le cœur de son époux une jalousie qui, envenimée par de faux rapports et des soupçons sans cesse renaissants, le conduisit à un affreux projet. Il est difficile de décider aujourd'hui si sa femme fut tout à fait innocente; mais le Dante nous la représente comme telle.

Son mari la conduisit dans la maremme de Sienne, célèbre alors comme aujourd'hui par les effets de l'*aria cattiva*. Jamais il ne voulut dire à sa malheureuse femme la raison de son exil en un lieu si dangereux. L'orgueil de Nello ne daigna prononcer ni plainte ni accusation. Il vivait seul avec elle, dans une tour abandonnée, dont je suis allé visiter les ruines sur le bord de la mer; là il ne rompit jamais son dédaigneux silence, jamais il ne répondit aux questions de sa jeune épouse, jamais il n'écouta ses prières. Il attendit froidement auprès d'elle que l'air pestilentiel eût produit son effet. Les vapeurs de ces marais ne tardèrent pas à flétrir ses traits, les plus beaux, dit-on, qui, dans ce siècle, eussent paru sur la terre. En peu de mois elle mourut.

M. Demidoff nous a procuré un professeur fort instruit, M. Dardini, qui nous donne d'excellentes leçons sur le Dante. Il nous fait sentir les moindres allusions de ce poëte, qui,

je trouvai la mort dans nos maremmes. Celui qui, en m'épousant, m'avait donné son anneau, sait mon histoire. »

comme lord Byron, vit d'allusions aux événements contemporains.

17 avril 1828. — M. Von***, que nous avons rencontré à la Villa Pamfili, nous disait ce matin qu'il regarde comme fort douteux que saint Pierre soit jamais venu à Rome [1]. La vérité sur ce point restera à jamais hors de notre portée. Non-seulement les contemporains, mais tous les copistes de manuscrits, ont eu intérêt à mentir pendant quatorze siècles. Il en est de l'histoire des premiers temps de l'Église comme de celle des Carthaginois, qu'il faut chercher dans les récits des Romains leurs ennemis. Quiconque, à Rome, osait démentir le *Bulletin officiel* du consul, était regardé comme ennemi de la patrie et puni par l'exécration publique. Si l'indiscret avait un ennemi, cet ennemi pouvait le tuer impunément, assuré d'être absous par le peuple si on le traduisait en jugement. « Il faut savoir ignorer, » nous répète souvent le savant Von ***.

18 avril 1828. — Nous avons fait aujourd'hui la plus jolie promenade; jamais peut-être nos compagnes de voyage n'avaient été aussi contentes d'être à Rome. Nos lettres de Paris ne parlent que de mauvais temps et de froids tardifs; ici, depuis le milieu de février, nous jouissons d'un printemps plus agréable que l'été.

[1] Le siècle étant pédant, rétablir la note suivante que j'ai supprimée sur l'épreuve.

Saint-Pierre est-il venu à Rome? consultez Basnage, t. Ier, page 346. Basnage, digne successeur de Bayle, dit ce qu'il veut dire nettement et sans phrases, secret perdu depuis cinquante ans. Consultez Henke et l'*Histoire des papes*, in-4°, pages 13 et 14. Cet ouvrage est d'un bénédictin défroqué, réfugié en Hollande.

Cette note, nécessaire pour être estimé des sots, ôte la *netteté du souvenir* au lecteur.

Nous avons eu ces jours-ci d'assez jolis bals donnés par des dames anglaises; là se voyaient les figures les plus grotesques et quatre ou cinq jeunes filles de la plus céleste beauté. Ce qu'il y avait de mieux, à ce que prétend Paul, ce sont les figures d'*honnêtes gens*. Nous connaissons sept ou huit Anglais que nous regardons comme la perfection de la probité, des bonnes manières et de la sûreté de caractère; ce sont des gens que l'être le plus méfiant choisirait pour exécuteurs testamentaires ou pour juges. Plusieurs pousseraient la probité jusqu'à l'héroïsme; c'est ce qu'ils ont prouvé quand il l'a fallu, et jamais ils n'y font la moindre allusion. Ces hommes d'un âge mûr ne sont pas plus moroses que de jeunes lords de vingt-cinq ans. En un mot, ils approchent beaucoup de la perfection sociale. Mais, si l'on peut compter sur eux pour la pratique des vertus les plus difficiles, rien n'est plus comique que leurs théories. Le plaisant de leurs raisonnements nous frappe surtout à cause de la gravité qu'ils y mettent. Quelque esprit qu'aient ces messieurs, ils ne peuvent concevoir que l'on agisse ailleurs *autrement qu'en Angleterre*. Suivant eux, cette petite île a été créée pour servir de modèle à l'univers.

Mais qu'importent les théories d'un homme quand on est sûr de sa conduite? Au-dessous de ces Anglais, qui seraient parfaits sous les rapports sociaux s'ils avaient des mines moins sévères et l'air moins découragé, nous avons distingué deux classes d'hommes, malheureusement trop nombreuses chez ce peuple.

1° Les ministériels éhontés, qui louent le pouvoir toujours et de tout, sont hypocrites sur tout, et avides de jouissances chères, comme l'homme qui n'est pas accoutumé à avoir de l'argent. Ces gens nient les vérités les plus évidentes avec une impudence qui quelquefois pourrait donner un mouvement de vivacité.

2° Nous voyons des hommes riches, nobles, parfaitement honnêtes, qui ne trouvent de *plaisir qu'à se fâcher*. Le plus mauvais tour qu'on puisse leur jouer, c'est de leur ôter toute occasion de se mettre en colère; c'est ce que nous avons bien vu ces jours-ci, pendant une course que nous avons faite à Pesenta sur le lac de Fucino, et à Subiaco. Paul, l'ordonnateur de la partie, et qui avait ses raisons pour plaire, voyant que les femmes anglaises sont toujours les victimes de la mauvaise humeur de leurs pères ou de leurs maris, avait réussi à écarter toute occasion de contrariété. Pour y parvenir, il avait étudié jusqu'aux bizarreries des Anglais qui voyageaient avec nous. A la fin, ces messieurs avaient de l'humeur de ne pouvoir en prendre contre rien.

Les hommes de cette race ne sentent la vie que lorsqu'ils se mettent en colère. Comme ils ont beaucoup de prudence, de sang-froid et de résolution, leurs accès de colère sont presque toujours suivis d'une petite victoire; mais ils n'y sont guère sensibles. C'est avoir un *obstacle à surmonter* qu'il leur faut. Ils ne peuvent conserver de liberté d'esprit pendant le combat qu'ils livrent à l'obstacle; on les voit entièrement absorbés, et ils réunissent toutes leurs forces. Ils ne savent rien faire en riant. Les met-on en présence d'une chose charmante, ils se disent : « Je ne jouis pas de ce plaisir, et cependant combien je serai malheureux lorsque je serai hors d'état de le goûter! quels regrets atroces troubleront mon âme! » Ce sont des gens incapables de sentir la joie, et dont la morosité redouble lorsqu'ils voient les autres avoir du plaisir sans leur en demander la permission. Alors ils deviennent hautains et *distants*. Si on laisse sa liberté à un Anglais qui est dans cette disposition, et qu'on ne s'occupe pas de lui, son chagrin redouble, et le soir il est capable de faire une scène à sa femme. Par de douces paroles et des attentions pleines de grâce et

d'amitié, cherchez-vous à venir au secours de cette mauvaise disposition, vous la voyez s'augmenter, et voici pourquoi : c'est le *brio* qui éclate dans votre conduite, c'est l'*animation* que vous mettez à lui parler qui double le chagrin de l'Anglais, en lui montrant clairement que son âme *manque* de ce feu qu'il voit dans la vôtre et dont il est jaloux. Nous sommes parvenus à égayer un de nos Anglais, ou du moins à le tirer de son humeur massacrante, en lui donnant un mulet rétif qui, trois fois, l'a jeté par terre. Nous l'en avions prévenu; mais il ne l'a monté qu'avec plus d'empressement : il trouvait une *difficulté à combattre*. Au fond, c'est là le seul plaisir de cette nation morose, et ce qui l'appelle aux plus grands succès. — Ils seront les derniers en Europe à croire à l'enfer.

M. le duc de Laval-Montmorency a donné un bal déguisé charmant, comme tout ce qui se fait au palais de France; le maître de la maison a été d'une grâce et d'une amabilité parfaites. Paul dit que dans ce grand seigneur il n'y a rien du *parvenu*, ce qui est fort rare en France. Rien de plus difficile que de porter un cordon bleu. Au fait, en 1829, ne sommes-nous pas un peuple de parvenus? Personne dans la société n'occupe la place que son père aurait devinée pour lui lorsqu'il avait douze ans.

Une jolie Bohémienne, madame de R***, était la reine de la fête, au grand chagrin d'autres dames à hautes prétentions. Comme il y avait beaucoup plus de gens du Nord que d'Italiens au bal de M. de Laval, l'opinion s'est décidée pour les beautés anglaises, qui ont obtenu la préférence sur les Romaines. La jolie madame de R*** a été prise pour une Espagnole. Nous n'avons peut-être jamais vu douze femmes plus séduisantes réunies dans un salon. Ce bal ne s'est point passé sans amener de ces grands événements dont toute une ville

s'occupe pendant deux jours; ces bons petits caquets nous ont délassés de l'admiration.

Le voyageur solitaire et puritain qui refuse les invitations de son ambassadeur et se prive du spectacle des petits événements de la société peut dire n'avoir pas vu Saint-Pierre. Au bout d'un an, qu'est-ce qu'avoir vu Saint-Pierre? C'est un souvenir. Le voyageur est-il arrivé à Saint-Pierre morose et fatigué d'admirer, le souvenir qu'il en garde est terne et sans plaisir.

Le but de notre promenade d'aujourd'hui était de jouir d'un temps voluptueux (couvert, avec des bouffées de chaleur, et de tous côtés une légère odeur de fleur d'oranger et de jasmin). Nous avons porté des cafetières, des petits pains et du café au tombeau de Menenius Agrippa. Ce patricien jovial et bonhomme est connu de nos compagnes de voyage, à cause de Shakspeare (tragédie de *Coriolan*).

Nous avons débuté par une visite, la vingtième peut-être, à l'église de Santa-Maria-degli-Angeli, et par un acte d'admiration pour Michel-Ange. De là nous sommes allés voir une citerne ornée de marbres dans le jardin attenant à l'église de Sainte-Suzanne. Les ciceroni romains attribuent cette citerne à Michel-Ange. Nous sommes restés une heure peut-être dans ce délicieux jardin; souvent on passait cinq minutes sans parler. Non, il n'est point dans le Nord de sensation semblable; c'était une flânerie tendre, noble, touchante; on ne croit plus aux méchants; on adore le Corrége, etc., etc.

J'en ai tiré un petit prône impromptu sur le peu de cas que l'on devait faire de vingt vexations essuyées à propos de nos passeports, et de deux ou trois réceptions *meno civili* de la part de nos agents français. Que nous importe maintenant, disais-je à nos compagnes de voyage, d'avoir été pris pour des jacobins par de pauvres diables à six mille francs d'appointement et mourant de peur d'être destitués?

La fontaine de Termini n'a pu obtenir de nous un moment d'attention; elle est grossière. Nos âmes étaient à la hauteur des beautés les plus délicates; il nous aurait fallu des arabesques de Raphaël ou des fresques du Corrége.

Nous sommes entrés dans l'église de Santa-Maria-della-Vittoria. L'intérieur fut décoré comme un boudoir par Charles Maderne; mais ce n'était pas pour l'architecture que nous avions fait appeler le frère portier. Toutes ces églises peu fréquentées des hauteurs de Rome sont fermées après les messes, à onze heures du matin. Trois *paoli* font d'un pauvre moine l'être le plus heureux du monde, et il nous fait avec grâce les honneurs de son église.

« Où est le *San-Francesco* du Dominiquin? » lui avons-nous dit. Il nous a conduits dans la seconde chapelle à droite. Enfin nous sommes arrivés au fameux groupe du Bernin et à la chapelle célèbre élevée par un des grands-oncles de notre ami l'aimable comte Corner.

Sainte Thérèse est représentée dans l'extase de l'amour divin; c'est l'expression la plus vive et la plus naturelle. Un ange qui tient en main une flèche semble découvrir sa poitrine pour la percer au cœur; il la regarde d'un air tranquille et en souriant. Quel art divin! quelle volupté? Notre bon moine, croyant que nous ne comprenions pas, nous expliquait ce groupe. « *È un gran peccato*, a-t-il fini par nous dire, que ces statues puissent présenter facilement l'idée d'un amour profane. »

Nous avons pardonné au cavalier Bernin tout le mal qu'il a fait aux arts. Le ciseau grec a-t-il rien produit d'égal à cette tête de sainte Thérèse? Le Bernin a su traduire, dans cette statue, les lettres les plus passionnées de la jeune Espagnole. Les sculpteurs grecs de l'Illissus et de l'Apollon ont fait mieux, si l'on veut; ils nous ont donné l'expression majestueuse de

la *Force* et de la *Justice;* mais qu'il y a loin de là à sainte Thérèse!

Un tableau du Guerchin et deux tableaux du Guide, dans la chapelle voisine, ne nous ont fait aucun plaisir; nous avions besoin de prendre l'air.

Nos petits chevaux noirs et malins nous ont conduits bien vite à l'angle de la rue de Macao. Là, on enterrait les pauvres vestales coupables; c'étaient encore des âmes passionnées comme sainte Thérèse. Deux d'entre nous avaient vu jadis l'immortel ballet de Vigano. Frédéric a ouvert un volume de Tite-Live si plaisamment traduit par M. Dureau, et nous a lu le récit du supplice de deux vestales, l'an 536 de Rome. Nous avons répété les noms d'Opimia et de Floronia, plus de deux mille années après la mort cruelle qu'elles souffrirent en ce lieu. Tous les détails nous en ont été donnés par Frédéric : madame Lampugnani et moi, qui avions vu le ballet de Vigano, étions touchés profondément.

Nous nous sommes promenés dans les jardins des Sciarra et des Costaguti, parmi des orangers en fleurs; tout cela est encore dans Rome. Enfin, nous sommes sortis de la ville par la porte Pia, achitecture de Michel-Ange.

Sur le trottoir de la grande route au delà, nous avons rencontré trois ou quatre cardinaux qui se promenaient; c'est un des lieux que les éminences fréquentent le plus volontiers. M. le cardinal Cavalchini nous a fait l'honneur de nous indiquer la villa Patrizj, sur la hauteur à droite de la route. Son éminence nous en a très-bien raconté l'histoire, avec esprit, et sans importance; en revanche, nous lui avons donné nos voix pour être pape à la première occasion. Il protégerait les arts, qui en ont bon besoin.

Au sortir de la villa Patrizj, nous sommes allés à deux milles de là monter sur le Monte Sagro (le Mont Sacré). Nous avons

trouvé ce lieu célèbre tout couvert de grandes herbes et d'arbrisseaux très-verts, dont la végétation vigoureuse lui donne un aspect singulier.

Ici, le peuple de Rome se retira, abandonnant la ville aux patriciens, qu'il regardait comme ses tyrans, mais sans les attaquer; il *n'osait pas* (an de Rome 260). La religion, toujours si utile aux puissants, l'en empêchait[1]. Les plébéiens furent ramenés dans Rome par l'ingénieux apologue de Menenius Agrippa

Quarante-cinq ans plus tard, émus par le spectacle atroce d'un père tuant sa fille pour la soustraire aux désirs du décemvir Appius, les plébéiens revinrent au Mont Sacré; mais ils imitèrent la modestie de leurs pères: *modestiam patrum suorum nihil violando imitati.* Le peuple, cette fois, obtint des tribuns inviolables. (C'est notre chambre des députés.) Il ne fut plus possible d'attenter à la liberté qu'en *corrompant* les tribuns. Parmi douze cents députés qui ont siégé depuis 1814, n'est-ce pas mille qui ont obtenu des places ou au moins un ruban?

Rien ne pouvait toucher ces Romains si durs, que le sang d'une femme: Lucrèce et Virginie leur donnèrent la liberté.

En descendant du Mont Sacré, nous songions beaucoup au tombeau du jovial Menenius. Nous étions à trois milles de Rome, nous sommes revenus sur nos pas, et, avant de repasser le Teverone sur le pont Lamentano, détruit par Totila et refait par Narsès, nous avons trouvé, en descendant un peu dans la vallée, de très-bon café préparé par notre domestique italien, l'excellent Giovanni. Les vaches qui habitent maintenant le tombeau de Menenius avaient fourni le lait.

[1] Voir l'admirable fragment de Montesquieu intitulé: *Politique des Romains dans la religion.* Primavera dell Ventinove; L forsanscrit and jea. 46.

Nous sommes allés voir la villa Albani. Il faudrait ici vingt pages de descriptions, et nous avions de grands projets. M. le cardinal S. nous avait procuré un billet qui nous permettait de voir une des plus belles choses du monde, la villa Ludovisi. Ce qui n'est que curieux nous semblait froid. Nous avons bien regardé le buste d'Annibal, les statues de Brutus et de César. L'architecture de cette villa, quoique tout à fait moderne, n'est point ridicule. Rien de plus singulier, pour des gens du Nord, que ces jardins remplis d'architecture dont les Tuileries et Versailles sont une imitation affaiblie.

Le style étrusque du bas-relief de *Leucothée*, nourrice de Bacchus, nous a plu. Nous avons trouvé dans le Parnasse de Mengs les portraits bien froidement exécutés des beautés célèbres à Rome sous le règne de Pie VI; le portrait de madame Lepri nous a intéressés à cause de l'anecdote si connue [1].

La statue de Junon méritait d'être vue avec recueillement, mais il fallait partir. Nous voulions voir la villa Ludovisi; elle a surpassé l'attente de nos compagnes de voyage.

[1] Le mari, fort âgé, de cette femme charmante, vient à mourir; quinze jours après elle annonce qu'elle est grosse, et lui donne un héritier neuf mois et quelques jours après sa mort. Le frère du marquis Lepri, privé d'une succession fort considérable par cette naissance, intente un procès scandaleux à sa jolie belle-sœur. Au moment de le perdre, il lègue ce procès au pape régnant, Pie VI, qui le fait Monsignore. Les juges condamnent le pape; il leur fait défense de se présenter devant lui, et s'empare de l'immense succession Lepri. Quand M. Janet administrait les finances à Rome, en 1811, il me semble que cette affaire n'était pas encore terminée. Voir Gorani, *Mémoires sur les Cours d'Italie.*

La figure de la belle marquise Lepri a quelque chose de mélancolique : on attribue son aventure à un sentiment de délicatesse. Du vivant de son mari, elle n'avait pas voulu le tromper tout à fait, et avait su résister à un amant qu'elle adorait.

VILLA LUDOVISI.

Le cardinal Lodovico Ludovisi (en Italie, on aime que le nom de baptême ressemble au nom de famille), le cardinal Ludovisi, neveu de Grégoire XV, bâtit cette villa sur la partie nord du Monte Pincio (1622).

Ce siècle était, à Rome, celui de la décadence complète des beaux-arts; mais Ludovisi était de Bologne et les Carraches y avaient rallumé le feu sacré. Notre billet a été obtenu de M. le duc de Sora, prince de Piombino, je crois, de la maison Buoncompagni. On blâme beaucoup ce grand seigneur de ne pas recevoir chaque jour chez lui trente ou quarante Anglais. Si j'avais le bonheur de posséder ce lieu charmant, on me blâmerait plus sévèrement encore. Jamais, moi présent, personne n'y mettrait les pieds; et, en mon absence, le billet d'entrée se payerait deux piastres au profit des artistes pauvres.

Nous avons erré avec délices dans d'immenses allées d'arbres verts; ce jardin a un mille de tour. Nous ne nous pressions point, nous nous disions : Si la nuit vient avant que nous soyons entrés dans le casin, nous solliciterons un autre billet.

Que demandons-nous à ce beau lieu? du plaisir; si nous le trouvons dans le jardin, pourquoi l'aller chercher devant l'*Aurore* du Guerchin? peut-être n'y est-il pas.

Cependant tout naturellement, sans nous presser, nous sommes arrivés, vers les cinq heures, au chef-d'œuvre de Jean-François Barbieri, surnommé le Guerchin, parce qu'il louchait un peu. Né à Cento, près de Bologne, en 1590, il mourut en 1666.

(Nous avons lu sa vie en rentrant, dans la *Felsina Pittrice* de Malvasia, t. III, pag. 143.) Vous voyez que Louis XIV aurait

pu employer ce grand homme. Quelle différence pour l'école française! Le fat nommé Lebrun nous a confirmés dans nos défauts naturels : une vaine pompe et la haine du clair-obscur et de tous les grands effets. Le Guerchin avait justement des défauts contraires aux nôtres.

Mais, hélas! trop aimer le beau donne le ton misanthrope; et le mot de méchant se présente à la pensée des gens froids. Heureux les tempéraments à la hollandaise qui peuvent aimer le *beau* sans exécrer le laid!

Au grand détriment de nos habits, nous nous sommes couchés sur le plancher de la salle où est l'*Aurore* du Guerchin, la tête appuyée sur des chaises renversées. Giovanni avait eu l'idée d'apporter les serviettes du déjeuner que l'on a étendues par terre pour les dames.

Le char de l'Aurore est attelé de deux chevaux pleins de feu. Le vieux Titon paraît dans un angle du tableau; il soulève un voile. Cette tête exprime la surprise de voir partir l'Aurore, qui répand des fleurs; elle est précédée des Heures et dissipe les ténèbres.

La Nuit, qui dort ayant un livre ouvert devant elle et la tête appuyée sur la main, nous a semblé au-dessus de tous les éloges. Ce *naturel* délasse de la fiction hardie représentée par l'étonnement du vieux Titon qui voit partir l'Aurore. Malgré sa froideur apparente, on voit que le Guerchin avait la sublime intelligence de son art.

Le Lucifer est charmant : c'est un génie ailé qui tient un flambeau.

Nous avons remarqué dans les deux côtés de la grande fresque, des enfants de la composition la plus piquante. Est-il besoin de dire que la vigueur du clair-obscur est portée presque aussi loin que possible, dans le chef-d'œuvre d'un maître si célèbre pour ce genre de mérite?

On nous a fait voir dans une salle voisine quatre paysages peints à fresque par le Dominiquin et plusieurs autres par le Guerchin. Nous avons eu le bon esprit de monter au premier étage, où nous avons trouvé une voûte peinte à fresque par ce grand maître; c'est une Renommée qui porte un rameau d'olivier et sonne de la trompette.

Un *Mars en repos*, restauré par le Bernin, et un buste de Jules César nous ont frappés dans la salle des statues. Nous nous souviendrons de la forme de la bouche et des yeux d'une grande tête de Bacchus; ce bas-relief en marbre rouge peut donner quelque idée de la façon dont les prêtres païens s'y prenaient pour rendre les oracles.

Nous n'avons donné que peu d'instants à ces idées curieuses; nous apercevions de loin ce fameux groupe d'*Électre reconnaissant Oreste* dont nous avions une bonne copie aux Tuileries. (On vient de la remplacer par cet *Hercule* de M. le baron Bosio, qui se tient debout par un si grand miracle.) Ce groupe d'*Électre* montre bien l'horreur qu'avait la sculpture ancienne, non-seulement pour les poses exagérées, mais encore pour l'imitation exacte de la nature dans les moments d'extrême agitation. Il faut voir madame Pasta dans Médée, à l'instant où elle résiste à l'horrible tentation de tuer ses enfants. Voilà l'art qui peut s'emparer avec succès des points extrêmes des passions; il n'est pas immobile et éternel comme la sculpture. Les artistes qui ont plus d'esprit que de talent ne savent pas respecter les limites des arts.

Nous avons admiré le groupe d'*Hémon et Antigone*, dont on voit une copie dans les couloirs de la Chambre des députés, à Paris. Antigone venait de donner la sépulture à son frère Polynice, chose d'un intérêt capital dans l'antiquité. Cette coutume, très-protégée par les prêtres qui ne peuvent influer sur la vie présente qu'en parlant de la vie future, fut probable-

ment importée d'Égypte dans la Grèce. L'Égypte la tenait peut-être de la Chine, où l'on rend, comme vous le savez, un culte aux ancêtres, mais le pouvoir civil y a supprimé les prêtres. Nous voyons, au Père-Lachaise, la vanité des tombeaux rendre un peu de vie réelle à la sculpture qui, autrement, ne se soutiendrait que par les tristes encouragements du gouvernement. Je dis *tristes*, non pas qu'ils ne soient fort chers pour le budget ; mais les commis qui ordonnent les statues ont en horreur les gens de génie impertinents, c'est-à-dire les Michel-Ange, les Canova, les Mignard ; ils aiment les intrigants tels que Lanfranc, Lebrun, etc. Beaucoup de gens riches ne songent à la sculpture, que lorsqu'il s'agit d'enterrer un des leurs ; maintenant la seule vanité est un principe d'action ; chez les anciens, donner la sépulture à un parent était un devoir rigoureux.

J'avoue que voilà une terrible digression, mais elle rend raison à l'histoire de l'art. Malgré les ordres de Créon, Antigone vient de rendre les derniers devoirs à son frère Polynice ; elle lui a consacré ses cheveux. Ce signe certain de l'action qu'elle vient de faire, l'a conduite à la mort. Hémon, fils de Créon, l'adorait ; il soutient le corps inanimé d'Antigone et se perce la poitrine avec son glaive. Cette anecdote, sans intérêt pour nous, qui n'avons pas le préjugé de la sépulture, était tellement touchante pour les anciens, que Sophocle et Euripide en ont fait le sujet de trois tragédies, dont une seule nous est parvenue. Properce l'a indiqué dans des vers célèbres.

Quid? non Antigones tumulo Bœotius Hæmon
  Conruit ipse suo saucius ense latus:
Et sua cum miseræ permiscuit ossa puellæ
  Qua sine Thebanam noluit ire domum?

PROPERT., liv. II, v [illegible].

Les anciens n'auraient pas compris le point d'honneur du soufflet, dont l'infamie vint dans l'origine de ce qu'on ne pouvait le donner qu'à un homme qui avait la figure découverte, qui ne portait pas de casque, qui n'était pas noble.

Les archéologues font remarquer les moustaches d'Hémon; c'est un signe caractéristique des Thébains. La science de ces messieurs consiste à connaître tous ces petits usages. L'un d'eux nous parlait hier des dix-huit manières dont les sculpteurs anciens arrangeaient les cheveux de Minerve.

Il était presque nuit; nous avons encore pu examiner un groupe célèbre du Bernin : c'est *Pluton enlevant Proserpine.* La figure de Pluton rappelle les poses comiques de certaines statues du pont Louis XVI. Le Bernin avait un rare talent pour tailler le marbre.

29 avril 1828. — Un Romain, âgé d'une cinquantaine d'années, voit assez souvent depuis un mois une jeune femme française fort jolie, mais dont il n'est point amoureux. Il n'en est pas moins allé chez le banquier de la dame pour savoir au juste ce qu'elle dépensait chaque mois.

La dame a su ce procédé et s'en est plainte vivement à Paul, qui lui a répondu : « On m'a fait bien pis à Florence : par simple curiosité de petite ville, on avait chargé un cordonnier, dont l'échoppe était vis-à-vis de ma porte, de tenir la liste des visites que je recevais. On s'est informé chez M. Fenzi, mon banquier, du nombre d'écus que je prenais chez lui chaque mois. Enfin on est allé en mon nom demander mes lettres à la poste, et tout cela sans intérêt d'amour ni envie de me voler, uniquement par curiosité de petite ville, effet de l'ennui profond. A Florence, on a quelquefois la tête étroite; on s'occupe surtout de petites choses comme celles que je viens de noter; mais jamais on ne pourra reprocher à un Florentin de

la légèreté ou un manque de logique. Rarement il se trompe sur ce que son voisin a dépensé pour faire un habit, ou sur le nombre de visites que madame une telle a reçues de monsieur un tel. Il entrera dans vingt boutiques (sans rien acheter, il est vrai) plutôt que de manquer la vérité, faute d'un renseignement. »

30 avril. — Ce matin, nous avons revu la villa Ludovisi; nous sommes plus charmés que jamais des fresques du Guerchin; c'est une passion subite et qui, chez une de nos amies, va jusqu'à l'exaltation. C'est un peu ce qu'en amour on appelle le *coup de foudre*. Un instant vous révèle ce dont votre cœur avait besoin depuis longtemps sans se l'être avoué à lui-même. Elle aimait beaucoup la délicatesse des femmes du Guide, et voilà que tout à coup elle adore le Guerchin, qui est tout l'opposé!

Il y a ici tout un système de peinture à discuter. Vaut-il mieux être avare de la lumière, comme le Guerchin, Rembrandt, Léonard de Vinci, le Corrége, ou la prodiguer comme le Guide?

En revenant de la villa Ludovisi, nous nous sommes arrêtés longtemps sur la place de Monte-Cavallo, qui nous semble l'une des plus belles de Rome et du monde. Elle est fort irrégulière; c'est là le reproche que lui font les nigauds à *goût appris*. On a devant soi la façade latérale du palais du pape avec la grande porte devant laquelle sont assis sur des bancs les huit ou dix soldats suisses qui gardent le souverain; à droite le palais de la Consulta; à gauche une pente rapide, au delà de laquelle on aperçoit les sommets de tous les grands édifices de Rome, car nous sommes sur l'extrême bord du mont Quirinal, à peu près à la hauteur de la coupole de Saint-Pierre, que l'on voit parfaitement bien de l'autre côté de

Rome et qui produit un effet étonnant (elle est bien moins pointue que la coupole du Panthéon, à Paris).

Auprès des fameux chevaux de grandeur colossale que Constantin fit venir d'Alexandrie, se trouve une fontaine admirable élevée par les ordres de Pie VII, et qui donne cette sensation si rare dans les beaux-arts : *l'imagination ne peut rien concevoir au delà.* Rome est le pays des fontaines charmantes. Au milieu des chaleurs extrêmes que nous éprouvons déjà, le bruit des eaux et leur admirable limpidité produit un effet dont on ne peut se faire d'idée dans les pays froids. Un préfet de police raisonnable, en supprimant les mauvais usages et les mauvaises odeurs, ferait de Rome une ville parfaite.

J'ai vu aux fenêtres du palais du pape qui donnent sur la rue Pia des serviettes étendues pour les faire sécher. Cette simplicité me touche. Suivant ma façon de sentir, elle n'exclut nullement la grandeur ; Cincinnatus et Washington étaient ainsi, mais non pas le maréchal de Villars. — La fausse grandeur de la cour de Louis XIV gâte les ouvrages de Mignard.

Madame Lampugnani a obtenu d'une dame romaine le journal du marquis Targini, cet homme d'esprit, qui, au retour de Paris, s'est tué dernièrement parce que sa maîtresse était devenue amoureuse de son cocher. (Explication singulière de cet amour, cristallisation involontaire et invincible. Combats de la maîtresse.)

M. Targini a fort bien connu la cour du pape Pie VII. Voici ce qu'il en écrit : « 20 mai 1821... »

(Anecdote très-favorable à Pie VII, mais que je ne puis traduire, à cause des tribunaux ; ensuite :)

« Telle est l'admirable simplicité de l'homme d'esprit souverain de fait, et du bon moine ami des arts souverains de droit. Je viens de rencontrer Pie VII, qui rentrait à Monte-Cavallo après avoir passé une heure chez un sculpteur mé-

diocre assis devant une statue colossale. L'atelier du sculpteur où j'écris ceci, assis sur le banc que Sa Sainteté occupait il y a quelques instants, est une sorte de remise qui ouvre sur la rue. Rien de plus inculte. Pendant trois quarts d'heure, le pape s'est entretenu avec le sculpteur et avec M. le marquis Melchiori, officier de sa garde noble, qui, aujourd'hui, commandait le détachement de service (ce jeune officier, membre de la Légion d'honneur, est l'un des antiquaires les plus distingués de Rome). »

Et plus loin, page 230 : — « Une âme épuisée pour avoir rêvé pendant une heure à la beauté céleste de la Vénus nue de Canova, ou à un regard que sa maîtresse fixait sur un rival, est incapable de parler même à un bottier pour commander une paire de bottes. »

Au milieu de notre civilisation parisienne, rien de plus odieux, ce me semble, que ce genre de rêverie. En 1850, il y aura moins d'artistes à Paris qu'à Berlin ou à Madrid. Il faut être tout entier à l'homme à qui l'on parle, ou il vous punit de votre préoccupation par une plaisanterie, et personne ne veut être ridicule, pas même Werther. Les petites passions de nos amis nous donnent au moins des distractions. Artistes, vivez à Rome comme le Poussin et Schnetz.

1er mai 1828. — Dégoûtés des arts du dessin par l'effet des mauvaises statues et des croûtes sur lesquelles nous sommes tombés ce matin et qui nous ont empoisonnés, nous sommes descendus du mont Quirinal à la rue du Cours, en passant devant la fontaine de Trevi et une petite église bâtie par le cardinal Mazarin. M. Agostino Manni nous disait ce matin que, près le palais Sciarra, on a trouvé le pavé de la Rome antique à vingt-trois palmes au-dessous du pavé actuel.

Madame de Staël dit que, lorsque les eaux de la fontaine de

Trevi cessent de jouer par suite de quelque réparation, il se fait comme un grand silence dans tout Rome. Si cette phrase se trouve dans *Corinne*, elle suffirait à elle seule pour me faire prendre en guignon toute une littérature. On ne peut donc obtenir d'effet sur le public, en France, que par une plate exagération! L'architecture de cette fontaine de Trevi, adossée au palais Buoncompagni, n'a de bien que sa masse et le souvenir historique qui nous apprend que cette eau coule ainsi depuis dix-huit cent quarante-six ans. La chute de ces nappes d'eau assez abondantes au fond d'une place entourée de hautes maisons fait un peu plus de bruit que la fontaine de Bondi sur le boulevart. Agrippa, le gendre d'Auguste, dont l'admirable buste du Capitole nous montrait hier la figure réfléchie et sérieuse, fit bâtir un aqueduc de quatorze milles pour amener cette eau à Rome. On l'appelle *acqua vergine*, parce qu'une jeune fille l'indiqua à des soldats altérés. Elle arriva pour la première fois dans les Thermes d'Agrippa, derrière le Panthéon, le 9 de juin l'an 735 de Rome (vingt-neuf ans avant Jésus-Christ). La décoration actuelle de la fontaine de Trévi, exécutée en 1735, sous Clément XII, est de l'architecte Salvi. Les statues et les bas-reliefs sont de Bracci, Valle, Bergondi et Grossi, artistes fort inférieurs à ceux qui ont contribué au monument de M. de Malesherbes.

LES STANZE DE RAPHAEL AU VATICAN.

5 mai. — Ce n'est pas moi qui ai parlé de ces fresques; nos compagnes de voyage ont absolument voulu les voir.

Hier et aujourd'hui, nous avons passé plusieurs heures dans ces grandes salles obscures; le temps est délicieux; la chaleur est assez forte pour qu'on trouve un extrême plaisir à s'expo-

ser au courant d'un air frais. Un homme puissant, ami de ces dames, nous avait recommandés au concierge des *stanze*, personnage que les insolences des Anglais ont rendu insolent. Il y a un mois, un Anglais tira de sa poche, dit le concierge, un petit couteau, et se mit sans façon à détacher du mur un petit morceau de peinture, probablement pour le placer comme *souvenir* dans sa bibliothèque.

Les quatre salles ou *stanze* que les fresques de Raphaël ont rendues si célèbres appartiennent à cette partie du Vatican qui fut élevée par Nicolas V, ce prince ami des arts. Elles prennent des jours assez sombres sur la fameuse cour du Belvédère. L'architecture annonce bien un pays chaud et ces temps d'énergie où il fallait souvent qu'un prince se défendît dans son palais.

Alexandre VI fit orner de peintures le second étage de ce bâtiment; aussi est-il appelé l'appartement Borgia. Plusieurs voûtes de cet appartement ont été peintes par le Pinturicchio. C'est là que l'on voit les *Noces aldobrandines*, ce tableau antique si célèbre au dix-septième siècle, avant la découverte de Pompéi et d'Herculanum.

A l'exemple d'Alexandre VI, Jules II voulut faire peindre à fresque ce troisième étage dans lequel nous entrons. Il employait les artistes les plus célèbres de son temps, Pietro Perugino, Bramantino de Milan, Pietro della Gatta, Pietro della Francesca et Lucca da Cortona. Le Bramante parla au pape d'un jeune parent à lui, qui, disait-il, était une merveille et venait de faire des choses étonnantes à Sienne. Jules II consentit à ce que ce jeune homme vînt; c'était vers le commencement de 1508. Raphaël fit la *Dispute du Saint-Sacrement*. Et, comme vous savez, Jules II fit détruire les fresques des autres peintres; il voulut n'avoir dans ces salles que des ouvrages de l'homme qui avait ému sa grande âme.

En entrant dans la salle de Constantin, on remarque un grand soubassement qui règne tout autour. Polydore de Carravage y a peint avec un rare talent des bas-reliefs qui simulent le bronze doré; la plupart des figures sont imitées de celles de la colonne Trajane. Ces bas-reliefs représentent des siéges, des batailles et autres actions de guerre d'une armée romaine. Au-dessus de ce soubassement et dans l'espace laissé vide par les grands tableaux, sont représentés, dans leurs habits pontificaux, huit des papes les plus célèbres. Ils sont assis sur des trônes surmontés de baldaquins. Ce sont, en commençant par la gauche, saint Pierre, saint Clément, saint Grégoire, saint Urbain, saint Damase, saint Léon Ier, saint Sylvestre et saint Alexandre. Suivant l'usage on voit, auprès de chaque pape, deux figures assises qui représentent ses vertus, et il est assisté de deux anges faisant les fonctions de chambellans. Le mot *suave*, qu'on lit en divers endroits, appartenait aux armes de Léon X et de Clément VII.

Raphaël à peint à l'huile sur un enduit préparé à cet effet deux vertus, la *Mansuétude* et la *Justice;* c'était un essai : il avait le projet de peindre de cette manière la grande bataille de Constantin contre Maxence. Quelques connaisseurs lui attribuent aussi la tête de saint Urbain. Le tableau qui est à droite, en entrant, représente l'apparition de la croix à Constantin. On y lit ces mots célèbres : *in hoc signo vinces.*

Sans doute le dessin est de Raphaël ; mais ce tableau ne fut peint qu'après sa mort; on l'attribue à Jules Romain. Nous avons remarqué dans les lointains le château et le pont Saint-Ange tels que Raphaël se figurait qu'on les voyait du temps de Constantin. On aperçoit aussi le mausolée d'Auguste (c'est aujourd'hui une tour ronde, qui sert de théâtre. Le dimanche le peuple va voir au Mausoleo di Augusto un combat de taureaux, et les étrangers vont voir le peuple.)

L'immense fresque, vis-à-vis les fenêtres, représente la fameuse bataille de Ponte-Molle et la victoire de Constantin sur Maxence. Raphaël mourut au moment de se mettre à l'ouvrage; déjà la muraille était préparée pour recevoir des couleurs à l'huile; ce tableau fut exécuté à fresque par Jules Romain; il a soixante-quatre pieds de long, et quinze de hauteur. Les personnages sont de grandeur naturelle. La mêlée est effroyable; chaque figure est admirablement dessinée; mais, si tout à coup la baguette d'un magicien donnait la vie à ces soldats et à ces chevaux, la plupart tomberaient. Je regarde ce tableau comme une des grandes erreurs de Raphaël; très-probablement il n'avait jamais vu de bataille.

Il s'est trouvé parmi nous, ce matin, plusieurs personnes qui préfèrent l'*élégance* à la vérité. Tout ce que je dis ici doit sembler bien absurde si le lecteur n'a pas une gravure de cette bataille sous les yeux.

Deux grandes armées se choquent sur les bords du Tibre. Le combat est fort animé : on se bat sur le ponte Molle; les vaincus tombent dans le Tibre et y trouvent la mort; tel est le sort de Maxence. Constantin à cheval s'avance *avec majesté;* il est secouru par trois anges, qui paraissent dans le ciel, l'épée à la main. Dans le lointain, on aperçoit le monte Mario. Je suis loin de blâmer l'intervention des anges; songez chez qui nous sommes.

Le baptême de Constantin est le sujet du tableau suivant. L'empereur, dépouillé de ses vêtements et un genou en terre, reçoit l'eau sainte que le pontife saint Sylvestre verse sur sa tête. On reconnaît dans le *champ* de ce tableau plusieurs parties du baptistère qui existe encore près Saint-Jean-de-Latran, sous le nom de San Giovani in fonte. Très-probablement cette fresque a été exécutée d'après les dessins de Raphaël. Le peintre fut Francesco Penni, appelé il Fattore, parce qu'il avait la

direction des affaires pécuniaires de Raphaël. La date est 1524 (trois ans avant le sac de Rome, sous le règne de Clément VII).

Le dernier tableau de cette salle représente une action dont l'existence a été soutenue dans des milliers de volumes. Constantin donne la ville de Rome à saint Sylvestre. En douter était hardi il y a cent ans; aujourd'hui il serait hardi d'avouer qu'on y croit. Constantin présente au pape une petite figure d'or, c'est l'image de la ville de Rome. Cette action se passa dans l'ancienne basilique de Saint-Pierre, telle qu'elle existait avant Bramante et Michel-Ange. On voit au fond l'ancienne tribune, et sur le devant la Confession sous laquelle repose le corps de l'apôtre saint Pierre. La Confession est entourée de ces colonnes torses *vitineæ* dont nous avons souvent parlé, et que l'on croyait avoir appartenu au temple de Jérusalem. La *donation* fut exécutée par Raffaël del Col, d'après les dessins du grand Raphaël.

Les peintures de la voûte de cette salle furent commencées sous Grégoire XIII, dont on y voit les armes, et terminées sous Sixte V. Le tableau du milieu brille par la perspective. Une idole s'est brisée et est tombée par morceaux au pied d'un crucifix d'or. L'auteur est Lauretti. Les autres ornements de cette voûte montrent à quel point de décadence la peinture était déjà arrivée un demi-siècle après la perte qu'elle avait faite en 1520.

SECONDE SALLE.

Ici tous les tableaux sont de Raphaël. Le soubassement est formé de dix-sept figures *in chiaroscuro* (d'une seule couleur). Ces figures, allusives aux vertus de Jules II, soutiennent la cor-

niche. On remarque plusieurs bas-reliefs qui imitent le bronze doré, comme dans la première salle. On les dit faits par Polydore de Carravage, et renouvelés par le Maratte. On distingue les *Quatre Saisons*. Polydore, comme les autres élèves de Raphaël, peignait d'après les dessins de ce grand homme.

Le premier tableau représente le châtiment d'Héliodore, préfet du roi Séleucus. Par l'ordre de son maître, il a pénétré dans le temple de Jérusalem; il vient y enlever les dépôts appartenant aux veuves et aux pupilles. Ce voleur des lieux saints est renversé par le cheval d'un guerrier céleste qui a paru tout à coup: deux anges s'apprêtent à le frapper de verges. Dans une partie reculée du temple, on aperçoit le grand prêtre Onias; il ne voit point le châtiment d'Héliodore : plongé dans l'immobilité d'une douleur profonde, entouré des prêtres et du peuple, il invoque le secours du Très-Haut. Vers la gauche, quelques femmes qui se trouvent plus rapprochées du lieu où s'opère le prodige que le grand prêtre demande encore, paraissent éperdues de ce qui se passe sous leurs yeux; il faut admirer ce parti pris par Raphaël pour représenter la soudaineté du miracle. La figure du cavalier qui *charge* Héliodore a été longtemps pour les peintres de l'école romaine, ce que l'Apollon du Belvédère est encore pour les sculpteurs.

Un peintre chrétien ne peut aller plus loin. Raphaël peignit le groupe principal; celui des femmes fut ébauché, dit-on, par Pierre de Crémone, élève du Corrége. Je le croirais assez; il y a quelque chose de suave. La magnificence de l'intérieur de l'édifice, le candélabre, le voile, l'autel, tout contribue à représenter à notre imagination ce fameux *temple* de Jérusalem détruit par Titus.

Par une fiction pleine de hardiesse, Jules II, libérateur des États de l'Église, arrive dans le temple, porté dans sa chaise *gestatoria* par ses officiers (*seggettarj*); on remarque parmi ces

derniers deux portraits, celui du fameux graveur Marc-Antoine Raimondi, élève de Raphaël, et celui de Fogliari, de Crémone, un des ministres de l'époque, qui alors sans doute l'emportait de beaucoup sur Marc-Antoine.

Jules II regarde avec sévérité Héliodore abattu. Probablement les têtes de cette fresque sont presque en entier de la main de Raphaël : car elle fut terminée avant 1512. Jules Romain, qui l'aida si souvent par la suite, n'avait pas vingt ans, et n'était encore chargé que d'ébaucher les draperies et l'architecture. Sous la direction de Raphaël, des hommes médiocres ont exécuté de fort belles choses.

On aperçoit au-dessus de la fenêtre le *Miracle de Bolsena*. Un prêtre, en disant la messe, a le malheur de douter de la présence réelle du corps de Jésus-Christ dans l'hostie consacrée. Aussitôt des gouttes de sang s'échappent de l'hostie et tombent sur le *corporal*. Les assistants sont pénétrés de la foi la plus vive à la vue d'un si grand prodige. Jules II est présent, on le voit à genoux environné de sa cour. La *componction* du prêtre, la profonde dévotion et la curiosité des spectateurs chrétiens, sont les expressions que Raphaël avait à rendre. Très-probablement il croyait à ce miracle, avantage immense.

Quel beau contraste entre ce sujet et l'*Héliodore chassé du temple!* Une fenêtre coupait de la manière la plus gênante la muraille sur laquelle Raphaël devait placer le miracle de Bolsena. Il dispose son sujet avec tant d'adresse, que l'espace qui lui manque *paraît inutile*. Raphaël n'avait pas trente ans. Cet ouvrage, tout de sa main, est regardé comme l'un des plus vigoureux. Le talent du peintre d'Urbin est plus vigoureux, parce qu'il y a une grâce plus divine, parce que rien n'est *forcé*, parce qu'il est plus *lui-même*. Quand Raphaël est *déclamateur*, il l'est comme Fénelon dans certains morceaux

du *Télémaque*. A droite du *Miracle de Bolsena*, d'un effet si tranquille, un grand tableau représente la confusion et le tumulte. C'est la marche d'une armée barbare commandée par un roi furieux Les massacres et les incendies marquent tous ses pas et forment le fond du tableau.

Attila, roi des Huns, surnommé le fléau de Dieu, s'avançait vers Rome pour la détruire. Saint Léon le Grand, digne cette fois du nom que lui donnèrent ses contemporains, ose aller à la rencontre d'Attila. Il s'agissait de toucher cette âme féroce ou d'être massacré. Le pontife arrive sur le Mincio (entre Mantoue et Peschiera); il va parler au roi barbare. Attila est persuadé, c'est-à-dire rempli de terreur, par la vue des saints apôtres Pierre et Paul, qui, armés d'une épée, paraissent dans le ciel. Admirable invention de Raphaël, pour *représenter aux yeux* la *persuasion* telle qu'elle pouvait entrer dans le cœur d'un sauvage furieux envahissant la belle Italie.

Au milieu du tableau, Attila frappé de terreur retient son cheval. Vis-à-vis de lui, au-dessous des saints Apôtres, paraît Léon X, dans ses habits pontificaux. Ce qui eût tué un autre peintre augmente l'intérêt des tableaux de Raphaël; je veux parler des portraits. Ce grand homme a su les élever juste au degré d'expression qui convient à chacun de ses ouvrages.

On nous a donné depuis des têtes superbes bien imitées des Grecs, mais qui ont l'air un peu bête (le Romulus des *Sabines*), c'est le pire des défauts. Souvent la vérité, qui à l'insu du peintre brille dans un portrait, délasse de l'idéal.

Léon X paraît au lieu de saint Léon le Grand. Le cortége est celui de la cour de 1518. Il me semble que la figure d'Attila n'est pas assez singulière; il fallait une tête de sauvage comme le Chactas, de Girodet, mais blonde.

La *pacatezza* de la cour du pape, je veux dire la manière tranquille, simple, naturelle, avec laquelle elle s'avance, fait

un admirable contraste avec ce soldat qui, de l'autre côté du tableau (à droite du spectateur), peut à peine retenir son cheval. Il est couvert du *giacco*, ou chemise de mailles, fort en usage au quinzième siècle, mais bien inconnu aux barbares du septième. Les armures commencent sous saint Louis, atteignent à la perfection d'utilité et de beauté sous Louis XII; après la mort de Bayard, elles deviennent à la fois inutiles et laides. Probablement Léon X lui-même avait porté le *giacco* à la bataille de Ravenne, un an avant son élection.

Le champ du tableau, derrière l'armée barbare, est occupé par les incendies qu'elle a allumés. On croit que cette fresque est de 1513; Raphaël avait trente ans. Le *mazziere* près de Léon X est le portrait du Pérugin son maître.

Sur la fenêtre, vers la cour du Belvédère, on voit saint Pierre que l'ange fait évader de prison.

Au centre du tableau, et à travers des barreaux de fer, on voit le saint apôtre chargé de chaînes et plongé dans un profond sommeil; deux soldats dorment à ses côtés et tiennent le bout de ses chaînes; un ange remplit de sa lumière céleste tout l'intérieur de cette prison.

Raphaël, s'emparant du privilége de la poésie lyrique, a représenté dans le même tableau, à droite, saint Pierre hors de la prison; l'ange le conduit par la main; ils passent, sans être entendus, au milieu des gardes endormis. La sécurité de saint Pierre, qui vient de la fermeté de sa foi, et l'air de puissance de l'ange, sont rendus avec une finesse, un naturel et une absence de toute exagération qui font le désespoir des artistes dignes de ce nom.

La lumière qui émane de l'ange se réfléchit sur les armures brillantes des soldats. Le peintre a osé représenter une troisième période de ce même sujet. A gauche du spectateur, les gardes viennent de s'apercevoir de la fuite de l'apôtre; ils ont

allumé une torche ; l'un est épouvanté de la nouvelle, l'autre en est encore à demander à son voisin ce qui est arrivé, un troisième accourt. Cette scène est éclairée à la fois par la lumière de la torche qu'on vient d'allumer et par la clarté de la lune. Raphaël exécuta cette fresque en 1514, la première année du règne de Léon X. Il fallait ici une extrême finesse de ton que le temps a détruit ou qui jamais n'exista. J'aime mieux la *Nuit* du Corrége, à Dresde.

On laissa subsister l'ornement de la voûte de cette salle tel que l'avaient fait les peintres que remplaçait Raphaël; il y ajouta quatre grands morceaux de tapisserie qu'il suppose avoir été tendus contre le plafond, et sur lesquels on voit quatre sujets pris dans la Bible.

Dieu promet à Abraham une postérité innombrable : ce fanatique sacrifie son fils Isaac ! Jacob voit en songe l'échelle mystérieuse, par laquelle des anges montent au ciel et en descendent. Le même sujet est traité dans les loges ; on peut comparer. Moïse a la vision du buisson ardent. Ces tableaux ont souffert.

TROISIÈME SALLE.

C'est celle de la *signature*. Le soubassement est moins élevé que dans les autres pièces. La corniche est soutenue par des cariatides à *chiaroscuro;* ce sont des figures d'hommes barbus et de femmes. Entre ces cariatides, on a peint des bas-reliefs qui simulent le bronze doré. Les sujets ont du rapport avec les grands tableaux placés au-dessus du soubassement.

Le premier bas-relief, à gauche de la fenêtre, représente Moïse qui donne les tables de la loi; dans le second, on voit un prêtre qui fait un sacrifice; plus loin, saint Augustin

médite sur le mystère de la Trinité; et enfin la Sibylle montre à l'empereur Auguste la Vierge, mère de Dieu. Nous rencontrons ici une croyance du quatorzième siècle, maintenant abandonnée par l'Église.

On voit dans un autre bas-relief une réunion de philosophes qui, placés autour d'un globe céleste, discutent sur la forme de la terre; plus loin, Archimède est tué par un soldat romain, pendant qu'il est occupé à tracer des figures de géométrie sur le pavé de sa chambre; Marcellus triomphe de Syracuse; et enfin, sous le tableau du *Parnasse*, on a représenté l'histoire de la découverte des livres sibyllins dans le tombeau de Numa. La sagesse du sénat les fait jeter au feu, et évite ainsi toute hérésie. En 1828, les convenances ne permettraient pas ce sujet.

Nous arrivons enfin à la grande fresque, qui est le premier ouvrage de Raphaël au Vatican, et dont il a été parlé plus haut à l'époque de notre première visite aux *stanze*.

Nous étions loin alors de pouvoir saisir tous les détails des tableaux de Raphaël, et surtout les nuances d'expression de ses personnages. Accoutumés, comme de vrais Parisiens, aux expressions chargées des figures des peintres modernes qui ambitionnent le *suffrage du vulgaire*, et continuent le système de Pierre de Cortone, la plupart de ces têtes de Raphaël nous semblaient *froides*. Huit mois de séjour à Rome commencent à nous *guérir* de ce mauvais goût que nous reprendrons à Paris. Un des grands traits du dix-neuvième siècle, aux yeux de la postérité, sera l'absence totale de la hardiesse nécessaire pour n'être pas comme tout le monde. Il faut convenir que cette idée est la grande machine de la civilisation. Elle porte tous les hommes d'un siècle à peu près au même niveau, et supprime les hommes extraordinaires, parmi lesquels quelques-uns obtiennent le nom d'hommes de génie. L'effet de

l'idée *nivelante* du dix-neuvième siècle va plus loin; elle défend d'*oser* et de travailler à ce petit nombre d'hommes extraordinaires qu'elle ne peut empêcher de naître. Toute leur vie, on les voit sur le rivage se préparant à oser se lancer à l'eau. Cloués sur la rive, ils jugent de là les nageurs, qui souvent valent moins qu'eux.

Le tableau qui fait le mieux connaître le talent de Raphaël, c'est la *Dispute du saint sacrement*. Jamais il ne travailla avec un aussi grand désir de bien faire. Jeune, à peine arrivé dans Rome, entouré de huit ou dix peintres célèbres jaloux de sa faveur naissante, il est très-probable qu'il ne se fit aider par personne.

L'école allemande actuelle pense que la peinture eût gagné à ne jamais se départir du soin extrême et de la sécheresse qu'on aperçoit en plusieurs parties de cette fresque. La peinture porte dans l'âme du spectateur les mouvements les plus nobles et les plus agréables, en donnant l'idée des objets qu'elle représente. Indépendamment du choix des objets, jusqu'à quel point, pour atteindre à ce but, *cette représentation doit-elle être exacte?*

Voilà toute la question : j'ai cherché à la résoudre dans la vie de Raphaël.

Qui ne connaît l'*École d'Athènes?* C'est une réunion idéale des philosophes de tous les temps de la Grèce. La scène se passe sous le portique d'un grand édifice orné de statues et de bas-reliefs. Sur une plate-forme placée assez loin du spectateur, et à laquelle on arrive par des gradins, on aperçoit Aristote et Platon (ou la raison et l'imagination). Ces grands hommes peuvent être regardés comme les fondateurs des deux explications des choses inexplicables, dont l'une entraîne les âmes tendres et l'autre les esprits secs. L'une a pour représentants Kant, Steding, Fichte, M. Cousin et tous les Al-

lemands. La triste raison, à laquelle il faut bien en revenir quand il s'agit de raisonner, nous offre, pour nous guider dans la recherche si difficile du vrai, les ouvrages de Bayle, de Cabanis, de MM. de Tracy et Bentham. Une certaine explication philosophique fort honorable sans doute, et qui perçoit un grand nombre de millions, penche pour la philosophie allemande, qui, dans certains pas difficiles où elle ne peut satisfaire la raison de ses auditeurs, les prie d'avoir de la foi et de croire sur parole. Ces idées nous ont fait oublier l'*École d'Athènes* pour quelques instants.

Les principaux disciples de Platon et d'Aristote sont groupés autour de leurs maîtres. A côté de ces hommes célèbres, on aperçoit celui dont la renommée ne peut périr; Socrate, debout, parle au jeune Alcibiade, qui est vêtu de l'habit militaire. Du même côté, mais plus près de nous, vous voyez Pythagore, qui écrit sur les proportions harmoniques; Empédocle, Épicharme, Archytas, sont auprès de lui. Ce jeune homme qui porte un manteau blanc et s'éloigne de Pythagore comme pour se rapprocher de Platon présente, dit-on, le portrait de François-Marie della Rovere, duc d'Urbin et neveu de Jules II.

Vers le bord du tableau, Épicure, couronné de pampres, tout occupé à écrire ses préceptes éclaircis de nos jours par Jérémie Bentham, semble faire peu de cas de la secte de Pythagore. Cet Épicure ne ressemble point au buste auquel on donne aujourd'hui le nom de ce philosophe; probablement il n'était pas découvert du temps de Raphaël.

Au milieu des gradins, on aperçoit un homme seul et à demi nu; c'est le cynique Diogène. Un jeune homme semble vouloir se rapprocher de lui; mais un vieillard l'en détourne en lui indiquant Aristote et Platon.

A la droite du spectateur, vous voyez le célèbre groupe des

Le troisième côté de cette salle présente trois tableaux; celui qui est au-dessus de la fenêtre est composé de trois figures assises que l'on appelle la *Prudence*, la *Force* et la *Tempérance*. La *Prudence* est au milieu. Raphaël a osé exprimer cette vertu en lui donnant deux visages, l'un de jeune homme et l'autre de vieillard avec de la barbe; l'un est tourné vers un flambeau et l'autre vers un miroir. La *Force* tient à la main un rameau de chêne et a un lion près d'elle. La *Tempérance* tient un mors de cheval. Ces Vertus sont environnées d'enfants ailés; jamais Raphaël n'eut un style plus élevé.

L'un des tableaux voisins nous montre Grégoire IX qui remet le livre des Décrétales à un avocat consistorial qui est à genoux. La tête du pape est le portrait de Jules II; on remarque auprès de lui le cardinal del Monte, le cardinal Jean de Médicis, qui fut Léon X, et le cardinal Alexandre Farnèse, qui fut Paul III.

De l'autre côté de la fenêtre, Justinien remet le Digeste à des jurisconsultes. Ce tableau a beaucoup souffert.

Vis-à-vis, du côté de la cour du Belvédère, est la célèbre fresque du *Parnasse;* Apollon paraît environné des Muses; il y a quelques lauriers qui, ce me semble, devraient être plus grands et donner de l'ombre, ce qui eût pu amener un bel effet de *clair-obscur*, comme dans le tableau de *Saint Romuald*, d'André Sacchi. Il faut avouer qu'Apollon joue du violon; on prétend que le pape voulut que Raphaël représentât un fameux joueur de violon alors vivant. On aperçoit auprès des Muses le vieil Homère, figure inspirée; le Dante, couronné de lauriers et revêtu d'un manteau rouge, semble guidé par Virgile. On prétend que cette figure couronnée de lauriers près de Virgile est le portrait de Raphaël. Ce serait le seul trait de fatuité de ce grand homme; je l'en crois incapable.

A la gauche du spectateur, Sapho, assise, tient un livre

dans lequel son nom est écrit; elle est tournée vers un groupe de quatre figures. Là se trouvent Pétrarque et madona Laura, qui représente Corinne. Les deux autres figures sont inconnues. De l'autre côté du tableau, Pindare chante; Horace, debout, l'écoute attentivement. Plus loin, on aperçoit Sannazar, figure sans barbe. L'une des têtes couronnées de lauriers représente Boccace; il est sans barbe, et ses mains sont cachées par les draperies. Raphaël exécuta cette fresque en 1511, d'après les avis de l'Arétin. On peut comparer ce *Parnasse* avec celui que Mengs a peint à la villa Albani, près de Rome, et avec le *Parnasse* d'Appiani, à la villa Bonaparte, à Milan.

Les ornements de la voûte de cette salle sont, dit-on, de Balthazar Peruzzi; mais les quatre tableaux ronds et les quatre petits sujets qui simulent la mosaïque sont de Raphaël. Là se trouvent ces figures célèbres dont le burin de Raphaël Morghen a placé des copies dans toutes les collections de l'Europe. Qui ne connaît la *Théologie*, la *Philosophie*, la *Jurisprudence* et la *Poésie?*

Le Titien, Paul Véronèse et tous les peintres de l'école de Venise, Fra Bartholommeo, André del Sarto, et tous les peintres de l'école de Florence, n'avaient pas assez d'âme pour n'être pas *insignifiants* en peignant de tels sujets. La *Jurisprudence*, la *Théologie*, etc., n'eussent été tout au plus sous leurs pinceaux que de belles filles plus ou moins fières et bien portantes. Raphaël et le Corrége étaient seuls capables de s'élever à ce degré de sublimité. Mais j'avouerai que ces figures sévères n'ont rien du mérite qui distingue un vaudeville. Si on ne les comprend pas, il faut baisser les yeux et repasser deux ans plus tard.

Avant Raphaël, les plus grands maîtres, et même le Mantègue, homme supérieur, quand ils voulaient représenter une

Vertu, écrivaient son nom dans une sorte de ruban qui semblait agité par l'air au-dessus de sa tête.

De petits anges remplis d'une grâce modeste, placés auprès des figures allégoriques de Raphaël, présentent des tablettes sur lesquelles sont tracés, non pas des noms, mais deux ou trois mots qui font reconnaître la figure allégorique.

Le petit tableau dans l'angle du plafond, près de la *Théologie*, représente *Adam et Ève trompés par le serpent*. Près de la *Philosophie*, on aperçoit la *Réflexion* et un globe étoilé. Le *Jugement de Salomon* est placé auprès de la *Jurisprudence*, et du côté de la *Poésie* on voit Marsyas écorché vif pour avoir osé le disputer à Apollon, image énergique des jalousies de métier.

Une autre fois, car aujourd'hui nous sommes horriblement fatigués, nous verrons la dernière salle. Raphaël la peignit tout entière sous le règne de Léon X, vers l'an 1517.

2 juin. — Il fait une chaleur étouffante. Le besoin de trouver quelque fraîcheur nous ramène au Vatican, où nous ne pensions pas revenir sitôt.

Le soubassement de la quatrième *chambre* de Raphaël est composé de quatorze figures nues, peintes en *chiaroscuro* (d'une seule couleur) et qui se terminent en gaînes. Ces figures supportent la corniche. On remarque de distance en distance des figures supposées de métal doré; elles représentent les souverains qui ont bien mérité de l'Église : Charlemagne; Astolphe, roi de Lombardie, si connu par le conte de l'Arioste et par son aversion pour Joconde; Godefroi de Bouillon, le héros du Tasse; l'empereur Lothaire, et Ferdinand II, *roi catholique*. Sur la cheminée, on voit le nom seulement de Pépin, roi de France.

Au-dessus de chacune de ces figures, en *chiaroscuro*, se

trouve une inscription historique; quelques antiquaires prétendent que, ces figures ayant beaucoup souffert dans le sac de 1527, elles furent refaites par Charles Maratte, qui, par ordre de Clément XI, *restaura* toutes les peintures des *stanze*.

J'ai oublié de dire que les petits tableaux exécutés en *chiaroscuro* dans les premières salles sont toujours en rapport avec les grands, ce qui, en 1509, passait pour fort spirituel; par exemple, au-dessous du tableau de la *Théologie*, on voit *Saint Augustin au bord de la mer;* là un ange lui apprend ce qu'il doit penser du mystère de la Trinité; sous le tableau de la *Philosophie*, *Archimède est tué par un soldat.*

Rien de plus grandiose que ces petits ouvrages; je suis enchanté qu'ils existent; mais, pour la place qu'ils occupent autour des grandes fresques, une simple couleur grise valait mieux. Mais, en 1509, on était amoureux de la peinture, et l'amour ne connaît pas d'excès.

Vous avez peut-être remarqué à Paris, dans une grande salle du Louvre, une belle copie de l'*Incendie du Borgo;* c'est la fresque la plus estimée de la chambre où nous sommes. M. le président Dupaty en a donné une description animée. Vers le milieu du neuvième siècle, un incendie éclata dans les maisons du Borgo Vaticano et menaçait la basilique de Saint-Pierre. Saint Léon IV s'approche d'un balcon consacré (la loggia della benedizione), fait le signe de la croix, et l'incendie s'éteint. On aperçoit dans le fond, à gauche, la façade de l'antique basilique de Saint-Pierre. Ce qui nous a choqués dans ce tableau, c'est qu'il représente un incendie et non pas un miracle. Rien ne montre que le feu s'éteint au moment du signe de croix du pape.

Le trouble et la terreur sont à la gauche du spectateur; à droite, on songe déjà à apporter de l'eau. Les détails sont magnifiques; c'est à la droite du spectateur que l'on aperçoit

cette célèbre figure de jeune fille portant sur la tête un vase plein d'eau et appelant au secours. La sculpture antique n'a rien fait de mieux. Que d'affectation ne mettrait-on pas de nos jours dans une telle figure placée sur le premier plan! Les trois colonnes isolées sont une copie des restes de la Græcostasis, dans le Forum.

A gauche, le spectateur voit un jeune homme qui porte sur ses épaules un vieillard, apparemment son père. Ce jeune homme est suivi de son fils et de sa femme; c'est Énée sauvant le vieil Anchise durant l'incendie de Troie (livre II de l'*Énéide*). Du haut d'un mur, un homme, qui se retient à peine par l'extrémité des mains, va se laisser tomber à terre; une femme nue donne son fils à son père, qui étend les bras pour le recevoir.

Le milieu du premier plan du tableau est occupé par une troupe de femmes et d'enfants, images vivantes du trouble, de la crainte, de la consternation. L'une de ces femmes, à genoux, les cheveux épars, les mains élevées vers le ciel, implore son secours : une autre serre son jeune fils contre son sein, et regarde l'incendie; une troisième exhorte sa petite fille, qui est à genoux et les mains jointes, à implorer le secours du pape. La dernière presse la marche de ses deux enfants qui, égarés par la peur, ne savent ce qu'ils font.

On voit dans ces figures combien Raphaël était éloigné du goût actuel, qui exige avant tout des tailles sveltes; il pensait apparemment que ce n'est que dans des corps robustes que peuvent se rencontrer les passions fortes et toutes leurs nuances, domaine des beaux-arts. Sans doute un corps faible et décrépit, tel que ce Voltaire, si laid, que l'on voit à la bibliothèque de l'Institut, peut être lié à l'âme la plus ardente. On peut même dire que l'effet le plus assuré des passions vives est d'imprimer au corps des signes de décadence. Mais c'est une des imperfections des arts de ne pouvoir exprimer cette

triste vérité. Pour la peinture, une femme passionnée doit d'abord être belle, ou du moins ne pas frapper le spectateur par son manque de beauté.

Pour rendre les âmes, la sculpture n'a que la forme des muscles, et il lui faut le nu. La peinture a de plus la couleur et le *clair-obscur;* mais ceci nous entraînerait à nommer le Corrége, duquel mes amis m'accusent de parler sans cesse. Le *clair-obscur* est une des parties faibles de Raphaël. Ce grand homme n'a été *affecté* en rien ; il n'a manqué de raison en rien; mais pour le clair-obscur, non-seulement il est fort au-dessous du Corrége, mais il n'a pas atteint au degré de mérite de son ami Fra Bartolommeo della Porta. Si vous vous souvenez de la *Sainte Pétronille* et de l'*Aurore* du Guerchin, vous verrez qu'en ce genre Raphaël est fort inférieur au Guerchin, qui, comparé à ce grand homme, ne fut qu'un simple ouvrier.

A droite de l'*Incendie de Borgo* est la *Victoire de saint Léon IV sur les Sarrasins;* ces barbares, partis de l'île de Sardaigne, voulaient débarquer à Ostie et piller Rome. On présente des prisonniers au pape, qui est sur son trône, près du rivage. Raphaël triomphe dans les figures de soldats romains; il exprime admirablement le vrai courage *qui n'est pas de l'exaltation.* La douleur et le désespoir morne des prisonniers forment un beau contraste avec la victoire. On voit d'un côté la ville d'Ostie, et de l'autre la mer, des vaisseaux désemparés. et toutes les suites d'un combat naval. Raphaël eut peu de part à ce tableau, sans doute exécuté sur ses dessins. Peut-être était-il las de ce genre de travail; souvent la fin d'un livre est fort inférieure au reste.

L'autre fresque représente saint Léon III, qui couronne Charlemagne dans la basilique du Vatican. Le pape, assis sur son trône, va poser la couronne sur la tête de Charles, qui est placé plus bas. Singulier épisode d'un enfant et d'un chien;

qui oserait le placer dans un couronnement moderne? de là l'ennui. Ce tableau ne vaut pas les autres; les connaisseurs prétendent que les figures qui portent les vases d'argent destinés à être offerts à l'église sont de Vanni.

On voit sur la fenêtre la *Justification de saint Léon III*. Placé près d'un autel, les yeux levés au ciel, les mains posées sur le livre des Évangiles, ce pape proteste de son innocence et de la fausseté des accusations qui lui sont imputées. Raphaël n'a pas dédaigné le lieu commun qui fait la ressource de tous les peintres lorsqu'ils sont obligés de représenter une *cérémonie*, c'est-à-dire une action *dont tous les mouvements sont convenus d'avance*. On voit près de l'autel des cavaliers, des gardes et autres personnages vulgaires, qui peuvent avoir de l'expression, parce que tous leurs mouvements n'ont pas été prévus par M. le grand maître des cérémonies. Cette fresque a souffert plus que toutes les autres, et probablement elle n'était pas tout entière de la main de Raphaël.

La voûte de cette salle est du Pérugin; par respect pour son maître, Raphaël ne voulut pas y toucher. Les ennemis de ce grand homme et de tout ce qui est généreux n'ont pas manqué de prétendre qu'en laissant ce plafond il avait voulu se ménager un triomphe. La jalousie entre artistes est la règle générale, qu'il ne faut pas beaucoup d'esprit pour savoir par cœur; mais j'oserai contredire ces profonds philosophes, et croire que Raphaël fait exception. Les yeux de ses saints me disent qu'il n'avait pas une âme commune, et l'histoire de sa vie le prouve.

On dit que chacune de ces grandes fresques lui fut payée douze cents écus d'or.

On remarque beaucoup de portraits dans les fresques de Raphaël. De son temps on n'imitait pas l'antique pour la forme des têtes; c'est le Guide, soixante-dix ans plus tard, qui a eu cette idée.

Les six fresques où l'on trouve des allusions à Léon X, élu en 1513, furent terminées en 1517, trois ans avant la mort de Raphaël. Il était alors l'un des plus grands seigneurs de Rome. Ses journées se passaient à travailler, ou seul avec la Fornarina, et il était fort difficile de l'approcher. Il envoya des dessinateurs en Grèce, et se procura ainsi des dessins corrects de beaucoup de restes de l'antiquité.

Certaines religieuses de Foligno lui firent un procès, elles demandaient un tableau qu'autrefois elles lui avaient payé; il renvoya longtemps, et enfin s'en occupa. Ce tableau est au musée pontifical (au troisième étage du Vatican). Une tradition fort ancienne prétend que Léon X, qui devait beaucoup d'argent à Raphaël, était sur le point de le faire cardinal lorsque la mort enleva ce grand peintre. Une fois élevé à cette haute dignité, Léon X eût pu accumuler sur sa tête une immense quantité de bénéfices ecclésiastiques, et le payer ainsi, sans qu'il en coûtât rien au trésor.

Paul, qui s'est constitué l'ennemi de Rome, peut-être parce que son aimable et continuel enjouement a manqué le cœur des belles Romaines, nous disait ce soir :

« Mais considérez, je vous prie, que Rome n'a produit aucun grand artiste. Jules Romain ne jouit de quelque renom que parce qu'il fut l'aide de camp de Raphaël; c'est tout au plus le Berthier de ce Napoléon. Rome n'a rien en sculpture, en architecture, personne en musique. Depuis huit siècles elle n'a donné qu'un nom au dictionnaire des beaux-arts, Metastase, qui, encore, pour vivre, fut obligé d'aller écrire à Vienne et d'y passer les quarante dernières années de sa vie; à peu près comme le Piémontais Lagrange est venu vivre et écrire à Paris. Je cherche en vain dans la liste des papes et des cardinaux fondateurs de la puissance du saint-siége le nom d'un Romain. C'est que la *logique* est foncièrement pervertie dans

la capitale du monde chrétien, et sans cette base de *granit*, une saine logique, l'édifice d'aucune réputation ne peut durer. Qu'est-ce que c'est que MM. Olivieri, Rainaldi, Soria, de Rossi, Teoduli, Salvi, Vanvitelli, architectes célèbres de Rome? Qui les connaît? Et cependant, à suivre les courtes théories des hommes vulgaires, quel pays est plus fait, semble plus prédestiné à produire des architectes? Les premiers regards de l'enfant sont frappés par le Panthéon, le Colysée, Saint-Pierre, etc., etc. Mais, avant tout, pour les beaux-arts, il faut une âme, et le froid Jules Romain n'a point d'âme.

« Qu'est-ce que c'est que le peintre Sacchi de Nettuno, près de Rome? Qu'est-ce que c'est que Michel-Ange Cerquozzi [1], Ciro Ferri, Trevisani, Marc Benefuile? Je ne vois d'un peu passable que le paysagiste Duguet, beau-frère du Poussin. La Normandie, qui a produit Poussin, a donc plus fait pour la peinture que la superbe Rome! »

29 mai 1828. — Voici une suite d'intrigues assez peu intéressantes, il est vrai, que les hasards d'une procédure secrète viennent de faire découvrir à M. le cardinal N***, légat à ***.

Flavia Orsini gouvernait avec prudence et fermeté le couvent noble de Catanzara, situé dans la Marche. Elle s'aperçut qu'une de ses religieuses, l'altière Lucrèce Frangimani, avait une intrigue avec un jeune homme de Forli qu'elle introduisait la nuit dans le couvent.

Lucrèce Frangimani appartenait à l'une des premières famille des États de l'Église, et l'abbesse se vit obligée à beaucoup de ménagements.

Clara Visconti, nièce de l'abbesse et religieuse depuis peu de mois, était l'amie intime de Lucrèce. On regardait Clara comme la plus belle personne du couvent. C'était un modèle

[1] Surnommé Michel-Ange des batailles et des bombardes.

presque parfait de cette beauté lombarde que Léonard de Vinci a immortalisée dans ses têtes d'Hériodade.

Sa tante l'engagea à représenter à son amie que l'intrigue qu'elle entretenait était connue et que son honneur l'obligeait à y mettre un terme. « Vous n'êtes encore qu'une enfant timide, lui répondit Lucrèce ; vous n'avez jamais aimé ; si votre heure arrive une fois, vous sentirez qu'un seul regard de mon amant est fait pour avoir plus d'empire sur moi que les ordres de madame l'abbesse et les châtiments les plus terribles qu'elle peut m'infliger ; et ces châtiments, je les redoute peu : je suis une Frangimani ! »

L'abbesse, voyant que tous les moyens de douceur échouaient, en vint aux réprimandes sévères. Lucrèce y répondit en avouant sa faute, mais avec hauteur. Son illustre naissance devait, suivant elle, la placer bien au-dessus des règles communes. « Mes excellents parents, ajouta-t-elle avec un sourire amer, m'ont fait faire des vœux terribles dans un âge où je ne pouvais comprendre ce à quoi je m'engageais ; ils jouissent de mon bien ; il me semble que leur tendresse doit aller jusqu'à ne pas laisser opprimer une fille de leur nom ; ceci ne leur coûtera pas d'argent. »

Peu de temps après cette scène assez violente, l'abbesse eut la certitude que le jeune homme de Forli avait passé trente-six heures caché dans le jardin du couvent. Elle menaça Lucrèce de la dénoncer à l'évêque et au légat, ce qui eût amené une procédure et un déshonneur public. Lucrèce répondit fièrement que ce n'était pas ainsi qu'on agissait avec une fille de sa naissance, et que, dans tous les cas, si l'affaire devait être portée à Rome, l'abbesse eût à se souvenir que la famille Frangimani y avait un protecteur naturel dans la personne de monseigneur *** (c'est l'un des grands personnages de la cour du pape). L'abbesse, indignée de tant d'assurance,

comprit cependant toute la valeur de ce dernier mot; elle renonça à supprimer par les voies de droit l'intrigue qui déshonorait son couvent.

Flavia Orsini, d'une fort grande naissance elle-même, avait beaucoup d'influence dans le pays; elle sut que l'amant de Lucrèce, jeune homme fort imprudent, était vivement soupçonné de carbonarisme. Nourri de la lecture du sombre Alfieri, indigné de la servitude où languissait l'Italie, ce jeune homme désirait passionnément faire un voyage en Amérique, afin de voir, disait-il, la seule république qui marche bien. Le manque d'argent était l'unique obstacle à son voyage; il dépendait d'un oncle avare. Bientôt cet oncle, obéissant à la voix de son confesseur, engage son neveu à quitter le pays et lui donne les moyens de voyager. L'amant de Lucrèce n'osa la revoir; il traversa la montagne qui sépare Forli de la Toscane, et l'on sut qu'il avait pris passage à Livourne sur un vaisseau américain.

Ce départ fut un coup mortel pour Lucrèce Frangimani. C'était alors une fille de vingt-sept à vingt-huit ans, d'une rare beauté, mais d'une physionomie fort changeante. Dans ses moments sérieux, ses traits imposants et ses grands yeux noirs et perçants annonçaient peut-être un peu l'empire qu'elle était accoutumée à exercer sur tout ce qui l'environnait; dans d'autres instants, petillante d'esprit et de vivacité, elle devançait toujours la pensée de qui lui parlait. Du jour qu'elle eut perdu son amant, elle devint pâle et taciturne. Quelque temps après, elle se lia avec plusieurs religieuses qui faisaient profession de haïr l'abbesse. Celle-ci s'en aperçut, mais n'y fit aucune attention. Bientôt Lucrèce prêta son génie à la haine jusque-là inactive et impuissante de ses nouvelles amies.

L'abbesse avait toute confiance dans la sœur converse atta-

chée à son service; Martina était une fille simple, habituellement triste. Sous prétexte de santé, mais dans le fait par des motifs plus sérieux, la sœur Martina préparait seule les mets fort simples qui formaient la nourriture de l'abbesse. Lucrèce dit à ses nouvelles amies : « Il faut à tout prix nous lier avec Martina, et d'abord découvrir si elle n'a aucune intrigue au dehors. » Après plusieurs mois de patiente observation, on sut que Martina aimait un vetturino du bourg voisin de Catanzara et mourait de peur d'être dénoncée à la vertueuse abbesse. Le vetturino Silva était toujours par voies et par chemins; mais, à chaque voyage qu'il faisait à Catanzara, il ne manquait pas de trouver un prétexte pour venir voir Martina. Lucrèce et plusieurs de ses nouvelles amies avaient hérité de quelques parures en diamants; elles les firent vendre à Florence. Ensuite le frère de la femme de chambre de l'une de ces dames feignit d'avoir des affaires hors du pays, voyagea dans la voiture de l'amant de Martina, devint son ami, et un jour lui dit négligemment qu'une sœur converse du couvent, nommée Martina, venait d'hériter en secret du trésor d'une religieuse morte depuis peu et qu'elle avait soignée avec beaucoup de zèle.

Le vetturino venait justement d'être presque ruiné par une confiscation et une prison de trois mois qu'il avait subie à Vérone. Un de ses voyageurs, après avoir rempli sa voiture de contrebande, s'était évadé au moment où les douaniers autrichiens de la ligne du Pô saisissaient les marchandises prohibées. Après ce malheur, Silva revenait à Catanzara avec des chevaux de louage, les siens avaient été vendus; il ne manqua pas de demander de l'argent à Martina, qui, dans le fait, était pauvre, et fut réduite au désespoir par les reproches de son amant et ses menaces de l'abandonner. Cette fille tomba malade; Lucrèce Frangimani eut la bonté d'aller la voir souvent.

Un soir elle lui dit : « Notre abbesse a un caractère trop irascible; elle devrait prendre de l'opium pour se calmer, elle nous tourmenterait moins par ses réprimandes journalières. » Quelque temps après, Lucrèce revint sur cette idée : « Moi-même, dit-elle, quand je me sens disposée à tant d'impatience, j'ai recours à l'opium. Depuis mon malheur, j'en prends souvent. » Enhardie par cette allusion à un événement bien connu dans le couvent, Martina confia en pleurant à la puissante sœur Frangimani qu'elle avait le malheur d'aimer un homme du bourg voisin, et que cet amant était sur le point de la quitter parce qu'il la croyait riche, et lui demandait des secours qu'elle ne pouvait lui offrir.

Lucrèce portait ce jour-là, sous sa guimpe, une petite croix ornée de diamants; elle la détacha et força Martina à l'accepter. Peu de temps après, elle revint avec adresse sur l'idée de donner de l'opium à l'abbesse pour calmer ses emportements journaliers. Quelque prudence que Lucrèce mît dans cette proposition, la fatale idée de poison s'offrit à Martina dans toute son horreur. « Qu'appelez-vous poison? dit Lucrèce indignée. Tous les trois ou quatre jours vous mettrez quelques gouttes d'opium dans ses aliments, et je prendrai moi-même devant vous, dans mon café, la même quantité de gouttes d'opium sortant de la même fiole. » Martina était simple et confiante; elle adorait son amant; elle avait affaire à une personne passionnée, d'une adresse et d'un esprit infinis. Son amant avait reçu avec reconnaissance la petite croix de diamants et l'aimait plus que jamais. Elle donna à l'abbesse ce qu'on appelait de l'opium, et fut presque tout à fait rassurée en voyant Lucrèce laisser tomber dans son café quelques gouttes de la même liqueur.

Une autre séduction contribua surtout à décider Martina. Les religieuses du chapitre noble de Catanzara ont le privilége,

au bout de cinq ans de religion, d'exercer tour à tour et pendant vingt-quatre heures chacune les fonctions de portière du couvent. Lucrèce dit à Martina que, la première fois qu'elle ou une de ses amies aurait la garde de la clôture, on oublierait de mettre la barre derrière la petite porte près de la cuisine, par laquelle les hommes de peine apportaient les provisions au couvent. Martina comprit qu'elle pourrait cette nuit-là recevoir son amant.

Près d'une année s'était écoulée depuis que l'abbesse avait eu la fatale idée de gêner les amours de Lucrèce Frangimani. Pendant cet intervalle, un jeune Sicilien accusé de carbonarisme dans son pays était venu se réfugier en quelque sorte sous la protection du confesseur du couvent, qui était son oncle. Rodéric Landriani vivait fort retiré dans une petite maison du bourg de Catanzara; son oncle lui avait recommandé de ne pas faire parler de lui. Rodéric n'avait pour cela aucune violence à se faire. D'un caractère généreux et romanesque, mais fort pieux, les persécutions qu'il souffrait depuis la révolution de 1821 avaient redoublé la mélancolie qui lui était naturelle. Son oncle lui avait conseillé de passer chaque jour plusieurs heures dans l'église du couvent : « Vous pourrez y porter, lui dit-il, des livres d'histoire que je vous prêterai. » Aux yeux de Rodéric, une lecture mondaine en un tel lieu eût été une profanation; il y lisait des livres de piété. Les sœurs converses qui avaient le soin de l'église remarquèrent ce beau jeune homme auquel rien ne pouvait donner de distraction; sa beauté mâle et son air militaire faisaient un étrange contraste, aux yeux des bonnes sœurs, avec la réserve extrême de ses manières.

L'abbesse apprit cette conduite exemplaire; elle invita à dîner à son parloir particulier le neveu d'un personnage aussi important que le confesseur du couvent. Landriani eut ainsi

quelques rares occasions de parler à Clara Visconti. Par ordre du directeur de sa conscience, Clara passait des heures entières en contemplation derrière le grand rideau qui sépare du reste de l'église la grille du chœur des religieuses. Une fois que Rodéric lui fut connu, elle remarqua qu'il fréquentait assidûment l'église; il lisait avec attention, et, quand l'*Angelus* sonnait, il quittait son livre pour se mettre à genoux et faire la prière.

Landriani, qui, en Sicile, avait vécu dans le monde, se trouvant à Catanzara sans autre société que celle d'un oncle d'un caractère sombre et despotique, prit peu à peu l'habitude de venir voir l'abbesse tous les deux jours. Il trouvait Clara auprès de sa tante; elle répondait en peu de mots à ce qu'il disait, et d'un air fort triste et presque sauvage. Rodéric, qui n'avait aucun projet, se sentit moins malheureux; mais bientôt le jour qu'il passait sans voir Clara lui sembla d'une longueur insupportable. Comme il en disait quelque chose à la jeune religieuse sans dessein et presque sans s'en apercevoir, elle lui répondit que son devoir l'appelait presque tous les jours au chœur des religieuses, d'où elle le voyait fort bien lisant dans la nef. A la suite de cette confidence, il arrivait que quelquefois Clara appuyait sa tête contre le rideau et la grille de façon à marquer l'endroit où elle était.

Un jour que Rodéric regardait attentivement la grille qui le séparait de Clara; elle eut la faiblesse d'écarter un peu le rideau. Ils étaient assez près pour se parler facilement; mais il a été prouvé, dans la procédure, que jamais à cette époque ils ne s'étaient adressé la parole dans l'église. Après quelques semaines de bonheur et d'illusions, Rodéric devint fort malheureux : il ne put se dissimuler qu'il aimait; mais Clara était religieuse, elle avait fait des vœux au ciel; à quel crime ne le conduisait pas cet amour!

Rodéric, qui disait tout à Clara, lui fit part de ses remords et de son malheur; ce fut la première fois qu'il lui parla d'amour. Elle le reçut fort mal; mais cette étrange manière de déclarer sa passion ne le rendit que plus intéressant aux yeux de la jeune Romaine. Tel est l'amour dans ces âmes passionnées; les plus grands défauts, les crimes, les désavantages les plus extrêmes, loin d'éteindre l'amour, ne font que l'augmenter. « J'aimerais mon amant quand il serait voleur! » me disait madame L***, par qui j'ai su l'histoire que je raconte.

Tout ceci se passait pendant l'année que Lucrèce employa à nouer sa noire intrigue avec Martina. On était dans les grandes chaleurs de la fin d'août; il y avait déjà plusieurs mois qu'il n'existait plus d'autre bonheur pour Clara que celui de voir Rodéric de deux jours l'un au parloir, et l'autre jour dans l'église. Religieuse exemplaire et nièce favorite de l'abbesse, elle jouissait d'une grande liberté; souvent, ne pouvant dormir la nuit, elle descendait au jardin.

Le 29 août, vers les deux heures du matin, ainsi qu'il a été prouvé dans le procès, elle quittait le jardin à pas lents et rentrait dans sa cellule. Comme elle passait devant la petite porte destinée aux gens de service, elle s'aperçut que la barre transversale, qui ordinairement passait dans des anneaux de fer scellés dans le mur et dans un autre anneau fixé dans la porte et fermait celle-ci, n'avait pas été placée; elle continuait son chemin sans songer à rien, lorsqu'une petite clarté sombre qui passait entre les deux battants lui montra que la porte n'était pas même fermée à la clef. Elle la poussa un peu, et vit le pavé de la rue.

Cette vue jeta le trouble dans son âme. L'idée la plus extravagante s'empara d'elle; tout à coup elle détache son voile, dont elle se fait une sorte de turban; elle arrange sa guimpe comme une cravate, la grande robe flottante de soie noire de

son ordre devient une sorte de manteau d'homme. Ainsi vêtue, elle ouvre la porte, la repousse, et la voilà dans les rues de Catanzara, allant faire une visite à Rodéric Landriani.

Elle connaissait sa maison, qu'elle regardait souvent du haut de la terrasse qui forme le comble du couvent. Elle frappe en tremblant, elle entend la voix de Rodéric qui réveille son domestique. Celui-ci monte au premier étage pour voir qui frappe, il redescend, ouvre; le vent de la porte éteint la lampe qu'il venait d'allumer, il bat le briquet; pendant ce temps, Rodéric s'écrie de la chambre voisine : « Qui est-ce? que me veut-on? — C'est un avertissement qui intéresse votre sûreté, » répond Clara en grossissant sa voix.

Enfin la lampe est rallumée, et le domestique conduit à son maître le jeune homme qui lui apportait cet avis. Clara trouva Rodéric habillé et armé; mais, voyant un très-jeune homme tout tremblant et qui avait l'air d'un séminariste, Rodéric déposa le tromblon qu'il avait à la main. La lampe éclairait mal, et le jeune homme était si ému, qu'il ne pouvait parler. Rodéric prit la lampe, l'approcha de la figure de Clara, et tout à coup la reconnaissant, il poussa son domestique dans l'autre pièce, et dit à Clara : « Grand Dieu! que venez-vous faire ici? Le feu a-t-il pris au couvent? »

Ce mot ôta tout son courage à la pauvre religieuse, elle commença à voir toute l'étendue de sa folie. Le froid accueil de l'homme qu'elle adorait sans le lui avoir jamais dit la fait tomber presque évanouie sur une chaise; Rodéric répète sa question, elle porte la main sur son cœur, se lève comme pour sortir, et les forces lui manquant de nouveau, elle tombe tout à fait sans connaissance.

Peu à peu elle revient à elle, Rodéric lui parle, et enfin, par le silence prolongé de Clara, il comprend l'étrange démarche de son amie. « Clara, qu'as-tu fait? » lui dit-il. Il la serrait

dans ses bras ; tout à coup il la replace sur une chaise, s'éloigne un peu, et lui dit avec fermeté : « Tu es l'épouse du Seigneur, tu ne peux m'appartenir, le crime serait horrible pour toi et pour moi ; repens-toi de ton péché. Demain matin, je quitterai Catanzara pour jamais. » Ce mot affreux la fit fondre en larmes. Landriani passa dans la pièce voisine ; il reparaît bientôt couvert d'un grand manteau. « Comment êtes-vous sortie ? — Par la porte près de la cuisine, que j'ai trouvée ouverte par hasard, bien par hasard. — Je comptais vous mener à mon oncle..., il suffit, » dit Rodéric en lui présentant le bras, et, sans ajouter un mot, il la reconduit au couvent. Ils trouvèrent la petite porte dans l'état où Clara l'avait laissée, environ trois quarts d'heure auparavant. Ils entrèrent doucement, mais Clara ne pouvait plus se soutenir ; Rodéric lui dit avec tendresse : « Où est ta chambre ? — Par ici, » répondit-elle d'une voix mourante ; elle avait indiqué le dortoir du premier étage.

En montant l'escalier, Clara craignant d'être méprisée de son amant et sentant qu'elle lui parlait pour la dernière fois, tomba tout à fait évanouie sur les marches. Une lampe allumée devant une madone lointaine éclairait faiblement cette scène. Landriani comprit que son devoir lui ordonnait d'abandonner Clara, qui désormais était dans son couvent, mais il n'en eut pas le courage. Bientôt des sanglots convulsifs sont sur le point d'étouffer Clara. « Le bruit de ses pleurs peut attirer l'attention de quelque religieuse, se dit Rodéric, et ma présence ici la déshonore. » Mais il ne peut se résoudre à la quitter en cet état ; elle était incapable de se soutenir et de marcher, ses sanglots l'étouffaient ; Rodéric la prend dans ses bras. Il redescend vers la porte par laquelle il venait d'entrer et qu'il savait devoir être près du jardin. En effet, après avoir fait quelques pas dans le corridor, près de la porte, toujours por-

tant Clara, il aperçoit le jardin et ne s'arrête que dans la partie la plus éloignée des bâtiments, tout à fait au fond. Là il dépose son amie sur un banc de pierre caché dans un bosquet de platanes taillés fort bas.

Mais il avait serré trop longtemps dans ses bras une jeune fille qu'il adorait; arrivé sous les platanes, il n'eut plus le courage de la quitter, et enfin l'amour fit oublier la religion. Quand l'aube du jour parut, Clara se sépara de lui, après lui avoir fait jurer mille fois que jamais il ne quitterait Catanzara. Elle vint seule ouvrir la porte qu'elle trouva non fermée, et veilla de loin sur la sortie de son amant.

Le jour suivant, il la vit au parloir; il passa la nuit caché dans la rue près de la petite porte, mais vainement Clara essaya de l'ouvrir; toutes les nuits suivantes, elle la trouva fermée à clef et avec la barre. La sixième nuit après celle qui avait décidé de son sort, Clara, cachée dans les environs de la porte, vit distinctement Martina qui arrivait sans bruit. Un instant après, la porte s'ouvrit et un homme entra, mais la porte fut soigneusement refermée; Clara et son amant attendirent jusqu'à la sortie de cet homme, qui eut lieu à la petite pointe du jour. Ils n'avaient de consolation que celle de s'écrire. Dans la lettre du lendemain, Rodéric dit à son amie que l'homme plus heureux que lui était le vetturino Silva, mais qu'il la suppliait de ne faire aucune confidence à Martina. Bien éloigné maintenant de ses scrupules religieux, Landriani proposait à Clara de pénétrer dans le couvent par le mur du jardin; elle frémit du péril auquel il voulait s'exposer : ce mur, bâti dans le moyen âge pour défendre les nonnes contre les débarquements des Sarrasins, a quarante pieds de haut dans la partie la moins élevée. Il s'agissait d'avoir une échelle de cordes; Landriani, craignant de compromettre son amie en achetant des cordes dans les environs, part pour Florence;

quatre jours après il était dans les bras de Clara. Mais par une coïncidence étrange, cette même nuit la malheureuse abbesse Flavia Orsini rendait le dernier soupir; elle dit en mourant au père confesseur : « Je meurs par le poison pour avoir essayé d'empêcher les intrigues de mes religieuses avec des hommes du dehors. Peut-être cette nuit même la clôture a-t-elle été violée. »

Frappé de cette confidence, à peine l'abbesse est-elle morte, que le confesseur fait exécuter la règle dans toute son exactitude. Toutes les cloches du couvent annoncent l'événement qui vient d'avoir lieu. Les paysans du bourg se lèvent à la hâte et se réunissent devant la porte du couvent, Rodéric s'était échappé aux premiers coups de cloche.

Mais on voit sortir le vetturino Silva, qui est arrêté. On savait que cet homme avait vendu une croix de diamants; il avoua qu'il la tenait de Martina, qui dit à son tour que Lucrèce avait eu la générosité de lui en faire cadeau. Accusée d'avoir commis un sacrilége en ouvrant la porte du couvent, Martina crut se sauver en compromettant le neveu du père confesseur; elle dit que la sœur Visconti ouvrait cette porte à son amant Rodéric Landriani. Le confesseur, assisté de trois prêtres que l'archevêque de R*** lui avait envoyés, interrogea Clara; il déclara, en sortant du couvent, que le lendemain elle serait confrontée à Martina. Il paraît que, la nuit suivante, Rodéric pénétra jusqu'à la cellule qui servait de prison à son amie et lui parla à travers la porte. Le lendemain matin Lucrèce Frangimani, qui jusqu'ici n'était nullement compromise, mais qui redoutait la confrontation de Martina avec Clara, fit probablement jeter du poison dans le chocolat qu'on leur porta à toutes les deux. Vers les sept heures, quand les délégués de l'archevêque arrivèrent pour continuer la procédure, on leur apprit que Clara Visconti et la sœur converse Martina n'existaient

plus. Rodéric se conduisit d'une manière héroïque, mais personne ne fut puni, et l'affaire a été étouffée. Malheur à qui en parlerait !

30 mai 1828. — Ce matin, le ciel chargé de nuages nous permettait de courir les rues de Rome sans être exposés à un soleil brûlant et dangereux. Nos compagnes de voyage ont voulu revoir le Forum, sans projet ni science, et uniquement en suivant l'impulsion du moment.

Nous avons débuté par descendre dans le trou profond du milieu duquel s'élève la colonne de Phocas. Nous avons remarqué les fragments de colonnes renversées que l'on a laissées couchées sur l'ancien pavé du Forum, à quinze ou dix-huit pieds de profondeur, car en ce lieu telle est l'épaisseur de la couche de terre. Que de colonnes et peut-être de statues n'eût pas trouvées le Russe généreux qui voulait déterrer le Forum ! Au lieu de se piquer contre les courtisans de Léon XII, qui le forcèrent à quitter Rome, il aurait dû les acheter. Aujourd'hui, quelle différence pour sa mémoire ! A l'aide d'un peu d'adresse et de deux cent mille francs, le nom de Demidoff aurait pénétré en Amérique et dans l'Inde, à la suite des noms de Napoléon, de Rossini et de lord Byron.

Je crois que c'est à cause de l'air de propreté de la jolie ruine appelée le Forum Palladium, que dès le premier jour elle a séduit nos compagnes de voyage. Ce Forum, commencé par Domitien, achevé et dédié par Nerva, était une grande salle carrée ; le long des murs de chaque côté étaient placées seize colonnes cannelées d'ordre corinthien : à en juger par les deux qui nous restent, elles avaient neuf pieds et demi de circonférence et vingt-neuf pieds de haut. L'entablement qu'elles soutenaient présentait des ornements d'un beau travail ; les petites figures sculptées en bas-relief sur la frise sont admirables.

Tout ce forum est recouvert de douze ou quinze pieds de terre. Sur les fonds de sa liste civile pour 1814, l'empereur Napoléon avait ordonné qu'on exécutât ici un travail analogue à celui de la basilique de Trajan.

On voit, au-dessus du sol, la partie supérieure du mur de l'angle oriental du Forum Palladium, les extrémités de deux colonnes corinthiennes cannelées, l'entablement, la frise, et au-dessus la figure de Pallas debout : tout cela est on ne peut pas plus joli. Les extrémités de la grande salle que j'ai appelée carrée étaient formées par des murs légèrement circulaires. Tous ces détails sont niés par des antiquaires qui donnent d'autres explications.

Ces trois magnifiques colonnes de marbre blanc que vous apercevez à gauche, en allant vers le mont Quirinal, appartenaient au Forum Transitorium, ou à un temple de Pallas, ou à un temple de Nerva. Le lieu où nous sommes était peut-être le plus fréquenté de l'ancienne Rome. Tout y était magnifique et monumental.

C'était le chemin naturel par lequel la partie basse de Rome, située du côté de Velabro, la rue Suburra, placée entre le Colysée et Saint-Jean-de-Latran et l'une des plus populeuses, et enfin le Forum, communiquaient avec la partie élevée de la ville, située sur les monts Quirinal, Viminal et Esquilin. (Il faudrait que le lecteur voulût bien vérifier ceci sur une carte.) La hauteur qui était couronnée par les thermes de Titus faisait obstacle à ce que les habitants de la rue Suburra se rendissent au mont Esquilin en suivant la ligne la plus droite.

Le forum dédié par Nerva prit le nom de *transitorium* à cause de la position que nous venons d'indiquer, ou bien ce nom lui vint de l'arc de' Pantani, qui fut une porte de Rome au temps de Numa. C'est dans ce lieu qu'Alexandre Sévère fit étouffer avec de la fumée de paille brûlée un de ses courti-

sans, nommé Turinus, qui vendait aux particuliers les grâces qu'il promettait d'obtenir de l'empereur : « Que le vendeur de fumée soit puni par la fumée ! » dit Sévère.

Ce forum était appuyé à un grand mur qui nous semble l'une des choses les plus étonnantes de Rome; il est construit de blocs de pépérin assemblés sans mortier avec des crampons d'un bois fort dur. Je n'ai rien trouvé de satisfaisant sur ce mur; mais je ne puis affirmer au lecteur avoir compulsé la masse énorme des trois ou quatre cents bouquins, la plupart in-folio, relatifs aux monuments de Rome. Ce qu'il y a de pis, c'est que, faute de logique dans la tête des auteurs, ils sont écrits d'un style entortillé et obscur.

La construction de ce mur, l'impression de grandeur sévère qu'il laisse dans l'âme du spectateur, et sa direction, qui ne s'accorde point avec les bâtiments situés au couchant, font supposer qu'il est antérieur de plusieurs siècles à Nerva.

Le temple que Trajan fit élever en l'honneur de Nerva passait pour l'un des plus beaux édifices de l'ancienne Rome. Par sa grandeur, il se rapprochait de nos églises modernes; toute l'antiquité a loué son architecture comme excellente, enfin Trajan y avait fait réunir les ornements les plus riches.

D'un aussi grand monument il ne paraît aujourd'hui au-dessus du sol que trois magnifiques colonnes de marbre blanc, qui ont cinquante et un pieds de hauteur et seize et demi de circonférence. Elles sont cannelées et d'ordre corinthien. Il reste un fragment du mur de la Cella (ou sanctuaire), qui, avec les trois colonnes et un pilastre, supporte l'architrave. Pendant le moyen âge on a bâti sur cet architrave un clocher carré en briques, fort élevé et fort pesant, qui finira par faire écrouler ce qui nous reste du temple de Nerva. C'est contre ce clocher que sont dirigés les vœux de tous les antiquaires de Rome. Je ne doute pas qu'il n'ait donné des idées libérales à plusieurs

de ces messieurs. Tous désirent qu'il soit démoli, mais il appartient à l'église de l'Annonciation. Quand aurons-nous un pape assez philosophe pour permettre qu'un édifice consacré au culte soit démoli, et cela pour augmenter le plaisir profane des *dilettanti?*

L'architrave et le plafond du portique, pour lequel nous tremblons, présentent les plus beaux ornements. Palladio a donné un plan de ce temple de Nerva. On peut en conclure que la façade était tournée vers la Voie Sacrée et le Forum. Ce temple était environné de colonnes d'une grande hauteur et d'une beauté parfaite. Le portique formant la façade était composé de deux rangs de huit colonnes chacun. Les deux parties latérales du portique, le long des grands côtés du monument, avaient neuf colonnes, en comptant celles de l'angle.

Nous arrivons au grand péché de Paul V Borghèse. Par les ordres de ce pape, qui a fini Saint-Pierre, on enleva ce qui restait du temple de Pallas élevé par l'empereur Nerva. Cette ruine magnifique se composait de sept grandes colonnes cannelées de marbre blanc, et d'ordre corinthien. Elles soutenaient un riche entablement et un fronton. Hier soir, chez madame de D***, nous avons vu plusieurs gravures représentant ce monument tel qu'il était avant Paul V. Ce pape le fit démolir parce qu'il avait besoin des marbres pour sa fontaine Pauline sur le mont Janicule. L'utilité du livre que vous lisez, si tant est qu'il en ait, est peut-être d'empêcher à l'avenir de tels attentats. Avant la fin de la promenade d'aujourd'hui, vous verrez ce que l'on a osé faire en 1823.

Ce n'est que par un appel à l'opinion de l'Europe que l'on peut mettre un frein à la sottise opiniâtre et hardie de certains hommes que je devrais nommer, et qui feraient démolir le Colysée pour arriver au chapeau un an plus tôt.

Il y a quelques jours qu'un Anglais est arrivé à Rome avec

ses chevaux, qui l'ont porté d'Angleterre ici. Il n'a pas voulu de cicerone, et, malgré les efforts de la sentinelle, il est entré à cheval dans le Colysée. Il y a vu une centaine de maçons et de galériens qui travaillent toujours à consolider quelque pan de mur ébranlé par les pluies. L'Anglais les a regardés faire, puis nous a dit le soir : « Par Dieu ! le Colysée est ce que j'ai vu de mieux à Rome. Cet édifice me plaît; il sera magnifique quand ils l'auront fini. » Il a cru que ces cent hommes bâtissaient le Colysée.

Avant de retourner vers le Forum, nous sommes entrés dans la tour de Conti, élevée au commencement du treizième siècle par Innocent III, de la maison Conti, sur les ruines du temple de la Terre, si célébré par les auteurs anciens.

ARC DE TITUS.

Ce petit arc de triomphe si joli fut élevé en l'honneur de Titus, fils de l'empereur Vespasien; on voulut immortaliser la conquête de Jérusalem; il n'a qu'une arcade. Après l'arc de triomphe de Drusus près la porte Saint-Sébastien, celui-ci est le plus ancien de ceux que l'on voit à Rome; il fut le plus élégant jusqu'à l'époque fatale où il a été refait par M. Valadier.

Cet homme est architecte et Romain de naissance malgré son nom français. Au lieu de soutenir l'arc de Titus, qui menaçait ruine, par des *armatures* de fer, ou par un arc-boutant en briques, tout à fait distinct du monument lui-même, ce malheureux l'a refait. Il a osé tailler des blocs de travertin d'après la forme des pierres antiques, et les substituer à celles-ci, qui ont été emportées je ne sais où. Il ne nous reste donc qu'une *copie* de l'arc de Titus.

Il est vrai que cette copie est placée au lieu même où était

l'arc ancien, et les bas-reliefs qui ornent l'intérieur de la porte ont été conservés. Cette infamie a été commise sous le règne du bon Pie VII; mais ce prince, déjà fort vieux, crut qu'il ne s'agissait que d'une restauration ordinaire, et le cardinal Consalvi ne put résister au parti rétrograde, qui protégeait, dit-on M. Valadier.

Heureusement, le monument que nous pleurons était semblable en tout aux arcs de triomphe élevés en l'honneur de Trajan à Ancone et à Bénévent.

Les bas-reliefs de l'arc de Titus sont d'un travail excellent et qui ne rappelle point le fini de la miniature comme ceux de l'arc du Carrousel. L'un de ces bas-reliefs représente Titus dans son char triomphal, attelé de quatre chevaux; il est au milieu de ses licteurs, suivi de son armée, et protégé par le génie du sénat. Derrière l'empereur on aperçoit une victoire qui de la main droite pose une couronne sur sa tête, et de la gauche tient un rameau de palmier allusif à la Judée. Le bas-relief qui est placé vis-à-vis est plus caractéristique; on y voit les dépouilles du temple de Jérusalem portées en triomphe : le candélabre d'or à sept branches, la caisse qui contenait les livres sacrés, la table d'or, etc. Les petites figures de la frise complétaient l'explication du monument. On distingue encore la statue couchée du Jourdain, fleuve de la Judée, portée par deux hommes.

Cet arc était orné sur ses deux façades de quatre colonnes composites cannelées, qui soutenaient une corniche extrêmement riche. Quelques *dilettanti* regardent les victoires en bas-reliefs que l'on voit ici comme les plus belles qui existent à Rome. On suppose que cet arc a été élevé à Titus par Trajan, qui, avec sa modestie ordinaire, ne s'est pas nommé dans l'inscription que l'on voit sur l'attique, du côté du Colysée; je la transcris à cause de sa brièveté et de sa noble simplicité :

S. P. Q. R.
DIVO TITO DIVI VESPASIANI F
VESPASIANO AVGVSTO.

La qualité de *divus* donnée à Titus annonce que ce monument lui a été élevé après sa mort. On voit, au milieu de la voûte de la porte, la figure de ce grand homme revêtu de la toge ; il est assis sur un aigle.

Ce monument charmant n'a que vingt-cinq pieds et demi de haut, vingt et un de large et quatorze pieds d'épaisseur. Les surfaces extérieures étaient de marbre pentélique ; la pierre de Tivoli ou travertin, avait été employée pour certaines parties de l'intérieur. Vous savez que la Voie Sacrée passait sous cet arc.

Après avoir fait quelques pas vers le Colysée, nous avons vu sur la droite l'arc de Constantin. La masse de ce monument est imposante et belle : il a trois arcades comme celui du Carrousel, avec lequel nous lui avons trouvé beaucoup de rapports ; il est orné sur chaque façade de quatre colonnes cannelées de jaune antique et d'ordre corinthien qui portent des statues.

Il est évident que Constantin a eu la bassesse de faire arranger en son honneur cet arc de triomphe qui avait été élevé à Trajan. On explique ainsi la beauté du plan général, qui fait disparate avec la pauvre exécution de plusieurs détails. Le caractère romain, brisé et avili par le règne d'une suite de monstres, trahissait son abaissement par la décadence des arts. Ce monument fut élevé vers l'an 326; l'inscription annonce qu'on a voulu célébrer la victoire remportée par Constantin sur Maxence.

Lorenzino de Médicis, celui-là même qui tua le duc Alexandre sans avoir eu l'esprit de convoquer un gouvernement qui

pût réorganiser la liberté, crut s'immortaliser en faisant enlever de nuit les têtes des huit statues de barbares prisonniers de guerre qui sont placées au-dessus des colonnes de l'arc de Constantin. Les têtes que nous avons vues aujourd'hui sont donc modernes; un nommé Bracci les fit sous Clément XII, d'après des modèles antiques, dit-on.

Tous les bas-reliefs de l'attique et les huit médaillons placés de chaque côté au-dessus des portes latérales, sont d'une rare beauté. Ces bas-reliefs représentent des guerres, des chasses et autres actions de Trajan. Les autres sculptures de cet arc de triomphe annoncent la barbarie qui s'emparait de Rome en l'an 326 de notre ère.

L'intérêt historique ou de curiosité nous a portés à examiner ces mauvais bas-reliefs, moins menteurs que des livres. On y voit Constantin qui prend Vérone, sa victoire sur Maxence, son triomphe; on le voit parler aux Romains réunis dans le Forum, du haut de la tribune aux harangues. Deux médaillons qui représentent le char du soleil et celui de la lune sont plus soignés.

M. Raphaël Sterni nous a fait reconnaître qu'il faut attribuer au siècle de Trajan les deux grands bas-reliefs que l'on voit sous l'arcade principale; seulement ils ont été gâtés par les sculpteurs employés par Constantin, et qui voulurent adapter à leur héros des bas-reliefs relatifs aux actions de Trajan, et qui semblent la continuation de ceux de l'attique.

Lorsque ce monument était à demi enterré, ces sculptures furent gâtées par les passants. Ce n'est qu'en 1804, sous Pie VII, que cet arc a été dégagé, ainsi que celui de Septime Sévère; ils se trouvent placés maintenant comme au centre d'une petite cour en contre-bas, laquelle est environnée d'un mur de soutènement de huit ou dix pieds de haut.

M. Demidoff avait le projet d'étendre jusqu'ici sa grande

opération relative à l'enlèvement des terres qui couvrent le Forum. Il voulait déterrer tout ce qui se trouve entre l'arc de Titus, le temple de Vénus et de Rome, la basilique de Constantin d'une part, et de l'autre le Colysée et l'arc de Constantin.

Sept des colonnes d'ordre corinthien qui ornent ce monument sont de jaune antique; la huitième est d'un marbre tirant sur le blanc. Sept des statues des rois barbares prisonniers de guerre sont en marbre violet et appartenaient à l'arc de Trajan. La huitième, qui est en marbre blanc, est un ouvrage moderne de l'époque de Clément XII, qui restaura cet arc de triomphe. On nous a fait voir une petite chambre dans l'attique.

Nous sommes allés lire la vie de Trajan à l'ombre d'un petit bois d'acacias planté par les Français à quelques pas d'ici. Elle nous a tellement intéressés, que nous sommes revenus à l'arc de triomphe pour examiner en détail les bas-reliefs qui rappellent les actions de ce grand homme.

Le premier, à gauche du spectateur qui vient du Colysée, réprésente l'entrée de Trajan dans Rome; le second est relatif à la voie Appienne restaurée par lui; le troisième à une distribution de vivres faite au peuple; le quatrième à Parthomasiris, roi d'Arménie détrôné par Trajan.

Le bas-relief carré, placé vers les jardins Farnèse, nous montre, ainsi que celui qui est vers le Cœlius, la victoire que Trajan remporta sur Décébale, roi des Daces. Les autres bas-reliefs carrés représentent la découverte d'une conspiration tentée par le roi Décébale, Trajan qui donne un nouveau roi aux Parthes, cet empereur qui fait une allocution à ses soldats, et enfin le sacrifice solennel qu'on appelait *Suovetaurilia.*

Les huit bas-reliefs ronds placés de chaque côté sur les petites arcades représentent des chasses et des sacrifices offerts

par Trajan à Mars, Sylvain, Diane et Apollon. Il paraît que cet arc avait des ornements en porphyre et en bronze. On suppose qu'il était couronné par un char triomphal en bronze, attelé de quatre chevaux et dans lequel Constantin était placé. Le charmant arc de triomphe du Carrousel peut donner une idée de tout ceci[1].

Quels que soient les outrages que les ouvriers employés par Constantin aient fait subir à ce monument, qui d'abord fut destiné à un grand homme, il nous semble qu'il doit toujours servir de modèle. Il est singulier qu'une chose aussi inutile fasse autant de plaisir; le genre de l'arc de triomphe est une conquête de l'architecture.

Rome, 1er juin 1828. — L'empereur Adrien avait une véritable passion pour l'architecture; c'est ce que montrent bien les vestiges de la fameuse villa Adriana, sur la route de Tivoli. Il y avait fait bâtir des copies en miniature de tous les édifices célèbres vus par lui dans ses voyages. On reconnut de son temps qu'il n'y avait plus de place dans le mausolée d'Auguste pour la cendre des empereurs. Adrien saisit cette occasion de se bâtir un tombeau; le souvenir de ce qu'il avait vu en Égypte eut sans doute beaucoup de part à cette résolution. Il choisit la partie des immenses jardins de Domitia qui était la plus voisine du Tibre, et cet édifice fut la merveille de son siècle.

Sur une base carrée, dont chaque côté avait deux cent cinquante-trois pieds de long, s'élevait la grande *masse ronde* du mausolée, dont vous ne voyez plus maintenant que ce qu'il a été impossible de détruire. Les revêtements de marbre, les

[1] Voir les détails de sa construction dans les Mémoires de M. de Beausset.

corniches admirables, le ornements de tous les genres ont été brisés. On sait seulement que les vestiges de la base carrée ont existé jusqu'au huitième siècle.

L'immense tour ronde que nous voyons aujourd'hui était comme le noyau de l'édifice. Elle se trouvait environnée d'un corridor et d'un autre mur qui faisait façade : tout cela a disparu. Au-dessus de cette partie ronde s'élevaient, suivant l'usage, d'immenses gradins, et l'édifice était couronné par un temple magnifique, aussi de forme ronde. Vingt-quatre colonnes de marbre violet formaient un portique autour de ce temple; enfin, au point le plus élevé de la coupole, était placée la pomme de pin colossale qui a donné son nom à l'un des jardins du Vatican, et que nous y avons vue. C'est dans ce tombeau de bronze que furent déposées les cendres d'un des hommes les plus spirituels qui aient jamais occupé un trône. Il fut passionné comme un artiste, et quelquefois cruel. Si Talma avait été empereur, n'eût-il pas envoyé à la mort l'abbé Geoffroy? Adrien avait longtemps habité l'Égypte, et trop pour sa gloire. Le malheur qu'il y éprouva lui nuit plus aujourd'hui que ses cruautés. Il pensa avec raison qu'un tombeau tel que celui dont nous examinons les restes informes était plus élégant qu'une pyramide; mais les pyramides durent encore, et toutes les causes se sont réunies pour réduire le plus beau tombeau qui ait peut-être jamais existé à ce qu'on appelle maintenant le fort Saint-Ange ou le *Mole Adriana*.

Aujourd'hui on aperçoit au-dessus de quelques bastions fort bas une masse ronde de cinq cent soixante-seize pieds de tour, laquelle est surmontée de bâtiments assez irréguliers, et terminée par une statue de bronze de dix pieds de proportion.

Quand Aurélien renferma le Champ de Mars dans l'enceinte de Rome, il se servit du mausolée d'Adrien pour former ce

qu'on appellerait aujourd'hui une tête de pont sur la rive droite du Tibre. Il y ouvrit une porte appelée Cornelia, qui n'a été fermée que sous Paul III.

Procope nous a laissé la description du tombeau d'Adrien tel qu'il l'avait vu. De son temps, la partie supérieure était déjà privée de ses colonnes; la nouvelle religion les avait transportées à la basilique de Saint-Paul hors des murs; mais Procope vit encore le revêtement de marbre et les ornements sculptés qui décoraient le reste du tombeau.

En 537, les Goths assaillirent à l'improviste la porte Cornelia; les troupes de Bélisaire renfermées dans le fort voisin mirent en pièces les ornements de marbre pour les lancer sur les assaillants. Après cette grande dévastation, le tombeau d'Adrien porta plusieurs noms, et entre autres celui de l'immortel Crescentius, qui voulut rendre la liberté à son pays. Comme le marquis de Posa de Schiller, comme le jeune Brutus, Crescentius n'appartenait pas à son siècle; c'était un homme d'un autre âge. Notre révolution s'est chargée de fournir un nom à cette espèce d'hommes généreux et malhabiles à conduire les affaires : c'était un girondin. Pour agir sur les hommes, il faut leur ressembler davantage; il faut être plus coquin.

Crescentius, assiégé par l'empereur Othon, se confia à la capitulation qui lui fut offerte par ce prince; il sortit de sa forteresse et fut immédiatement conduit au supplice. Après que la mémoire de ce grand homme eut péri, sa forteresse fut appelée la maison de Théodoric.

Au douzième siècle, on la trouve désignée par le nom de château Saint-Ange, probablement à cause d'une petite église située dans la partie la plus élevée et qui était dédiée à saint Michel. On voit dans l'histoire que les chefs de faction qui tour à tour s'emparaient du pouvoir se regardaient comme

bien établis dans Rome lorsqu'ils étaient maîtres de ce fort; souvent il fut occupé par les papes.

En 1493, la foudre mit le feu à une certaine quantité de poudre qu'on y gardait. Alexandre VI répara le dommage et augmenta les fortifications, ce dont bien lui prit, car, lors de l'entrée de Charles VIII, si le fort Saint-Ange n'avait pas été considéré comme difficile à enlever, ce pape scandaleux eût été déposé, ou plus simplement mis à mort. Trente ans plus tard, le fort Saint-Ange rendit le même service à Clément VII. Paul III l'embellit; enfin le cavalier Bernin, que nous retrouvons partout, mit les fortifications extérieures dans l'état où on les voit aujourd'hui. Nous avons remarqué, il y a peu de jours, à Civita-Vecchia, que, même au milieu des choses utiles de l'architecture militaire, les Italiens savent conserver une beauté et un style que l'on ne retrouve jamais dans les ouvrages de Vauban, probablement fort supérieurs sous d'autres rapports.

Le geôlier du fort Saint-Ange nous a fait remarquer plusieurs petits passages dans l'épaisseur du mur de cet immense tour ronde. Les anciens y avaient placé des tombeaux, ou bien ils servaient de communication entre les divers étages. C'est ici qu'Innocent XI a pris l'urne de porphyre où il repose à Saint-Jean-de-Latran. Par les ordres de Paul III, on orna de peintures et de stucs le portique qui est situé du côté de la campagne. Ce pape, voulant justifier le nom donné à cette forteresse, fit placer au sommet de l'édifice une statue de marbre représentant un ange tenant à la main une épée nue. Cet ouvrage de Raphaël de Montelupo a été remplacé, du temps de Benoît XIV, par une statue de bronze qui fournit cette belle réponse à un officier français assiégé dans ce fort à une époque de nos guerres d'Italie : « Je me rendrai quand l'ange remettra son épée dans le fourreau. »

Cet ange a l'air naïf d'une jeune fille de dix-huit ans, et ne cherche qu'à bien remettre son épée dans le fourreau.

Cette statue est du Flamand Wanschefeld. On trouve dans le salon des peintures de Pierin del Vaga; et, lorsque certaines chambres ne sont pas occupées par des prisonniers d'État, le geôlier fait voir quelques petites fresques de Jules Romain. La présence d'un prisonnier d'importance n'a pas permis qu'on nous les montrât.

C'est un archevêque égyptien qui a, dit-on, mystifié la cour de Rome, et, à son tour, a été pipé par le gouvernement napolitain; l'archevêque avait pris pour confident un jésuite.

C'est du haut du château Saint-Ange que, dans les soirées des 28 et 29 juin, fêtes de saint Pierre et de saint Paul, protecteurs de Rome, on tire un des plus beaux feux d'artifice que j'aie jamais vus. Le bouquet est composé de quatre mille cinq cents fusées. L'idée de ce feu est due à Michel-Ange.

Je me garderais d'en jurer. On frémit quand on songe à ce qu'il faut de recherches pour arriver à la vérité sur le détail le plus futile.

Les jours de fête, on hisse à des mâts placés sur les fortifications, le long du Tibre, de grands pavillons aux couleurs brillantes, le vent les agite mollement; rien n'est plus joli. Nous avons retrouvé cet usage à Venise, sur la place Saint-Marc, et dans tout le pays vénitien.

On nous a dit que le fameux Barbone, chef de brigands, était dans le château, mais jamais le geôlier n'a voulu répondre à nos questions sur les carbonari qui s'y trouvent renfermés. A la fièvre près, qui peut les atteindre en été, ils ne sont pas mal; presque tous sont tombés dans une excessive dévotion. La vue qu'ils ont du haut de leur prison est magnifique et faite pour changer en douce mélancolie la tristesse la plus

colérique. On plane sur la ville des tombeaux; cette vue enseigne à mourir.

Cadono le città, cadono i regni,
E l' uom d' esser mortal par che si sdegni.
TASSO.

Quoi de plus ridicule qu'un homme qui se présenterait avec vingt mille francs dans sa poche pour acheter le Louvre? Voilà les conspirateurs.

Quand nous faisions des questions sur les carbonari, le geôlier, qui voulait gagner la *mancia*, nous parlait des galériens qui sont sous sa garde. Ceux que le ministre de la police (*monsignor gobernatore di Roma*) veut favoriser sont employés à balayer les rues. Ces malheureux, avec leurs chaînes bruyantes, forment un spectacle hideux qui nous attriste tous les matins, quand nous traversons le Corso. Nous nous sommes trouvés au château Saint-Ange comme ils rentraient. Le geôlier nous a fait remarquer le mari de la célèbre Maria Grazzi, dont les traits se trouvent répétés dans la plupart des tableaux faits à Rome de notre temps, et notamment dans les admirables ouvrages de Schnetz. Cette femme ne songe qu'à obtenir la liberté de son mari, qui réellement est en prison par un malentendu. Dans son simple bon sens, elle ne peut comprendre qu'il soit regardé comme coupable. Il était *alla machia*; il lut une amnistie à la porte d'une église; il se rend chez lui pour faire sa soumission; le délai fixé par l'amnistie était expiré depuis quelques heures, et on le met dans les fers comme s'il eût été pris les armes à la main.

Le geôlier nous a montré le corridor qui communique du palais du Vatican au château Saint-Ange; il a plus de quatre cent vingt mètres de long, et fut élevé par Alexandre VI sur

l'ancien mur de la cité Léonine[1]. Pie IV fit faire dans ce mur, lorsqu'il étendit cette partie de la ville, les grands arcs que l'on y voit aujourd'hui. Enfin, par ordre d'Urbain VIII, ce corridor fut isolé des maisons voisines.

Le plaisir de sentir un petit *venticello ponentino* bien frais, qui régnait à cette hauteur, nous avait arrêtés sous le portique situé dans la partie la plus élevée du fort Saint-Ange, Paul nous a surpris agréablement en faisant servir des glaces. Frédéric nous a lu le récit du sac de Rome, nos yeux dominaient une partie du champ de bataille.

Le 5 mai 1527, le connétable de Bourbon parut dans les prés devant Rome, le long de la muraille qui s'étend entre le Vatican et le mont Janicule; il fit sommer la ville par un trompette. Clément VII, dont la conduite dans ce grand événement ne fut qu'un mélange ridicule d'extrême timidité et de vanité puérile, renvoya ce trompette avec arrogance. Il fit ordonner au comte Ragone, qui accourait pour défendre Rome avec cinq mille fantassins et un petit corps d'artillerie, de changer de direction et d'aller joindre la grande armée qui venait de Toscane. Comme le connétable se présentait devant les murs de la partie de la ville où est Saint-Pierre, quelques hommes sages eurent l'idée de couper les ponts afin de se défendre derrière le Tibre, si le Borgo était forcé. Clément VII s'y refusa avec hauteur, et leur prudence passa pour lâcheté et fut en butte aux railleries de sa cour. Il donna ordre aux gardes des portes d'empêcher que rien ne sortît de Rome. La route de

[1] Un corridor semblable a été élevé dans Florence par la méfiance de Médicis : il donne au souverain un moyen facile de se réfugier du palais Pitti au Palazzo Vecchio. Mais les Toscans sont le peuple d'Europe le moins susceptible de révolte. Ils jouissent encore en 1829 du gouvernement sage et juste du ministre Fossombrone. Quelle différence pour l'Italie si ce grand homme n'avait que quarante ans !

Naples était encore libre, ainsi que celles de Frascati, de Tivoli, etc. Par Frascati, on pouvait facilement gagner des forêts inaccessibles.

Le pape voulut que l'on déchargeât de grandes barques sur lesquelles on avait placé beaucoup d'effets précieux.

L'armée qui menaçait les murs était forte de quarante mille hommes. Beaucoup de soldats étaient des Allemands luthériens, et avaient eu exécration Rome et sa religion. Le connétable lui-même, qui portait les armes contre son pays, sentait qu'il était profondément méprisé; une victoire éclatante pouvait seule le relever à ses propres yeux et aux yeux des autres.

Le 6 mai au matin, il conduisit ses troupes à l'assaut contre la partie du mur de Rome située au couchant de la ville, entre le Janicule et le Vatican. A peine l'attaque commencée, il crut voir que ses fantassins allemands se portaient mollement au combat; il saisit une échelle et l'appuya lui-même contre le mur. Il avait monté trois échelons lorsqu'il fut atteint d'une balle de mousquet qui lui traversa le côté et la cuisse droite; il sentit aussitôt que le coup était mortel, et ordonna à ceux qui l'entouraient de couvrir son corps d'un manteau, afin que ses soldats ne fussent pas découragés; il expira au pied du mur pendant que l'assaut continuait.

La mort du connétable fut bientôt connue des soldats, ils étaient furieux; mais on leur résistait vaillamment; les Suisses de la garde du pape défendaient le mur d'enceinte avec une bravoure héroïque. Une batterie placée dans Rome, sur le haut de la colline, prenait de flanc les assiégeants et leur tuait beaucoup de monde. Malheureusement, au moment où le soleil se levait, il survint un épais brouillard qui empêcha les artilleurs de bien diriger leurs pièces; les Espagnols profitèrent de cet instant pour entrer dans la ville au moyen de quel-

ques petites maisons attenant au mur. Au même moment, les Allemands y pénétraient aussi d'un autre côté, les assaillants avaient perdu alors un millier d'hommes.

En entrant dans la ville par deux endroits, les soldats du connétable de Bourbon se trouvèrent avoir coupé une partie de ce qu'on appellerait aujourd'hui la garde nationale de Rome. Ces jeunes gens qui avaient marché sous les ordres de leurs *capo-rioni* (chefs de quartier), furent tous massacrés sans pitié, encore que la plupart eussent jeté leurs armes et demandassent la vie à genoux [1].

Benvenuto Cellini, qui se trouvait ce jour-là au château Saint-Ange, et probablement dans le lieu où nous sommes, a laissé un récit curieux de cette journée et de celles qui la suivirent. Mais il est un peu gascon et je ne le crois guère. Pendant que l'on se battait, Clément VII était en prières devant l'autel de sa chapelle au Vatican, détail singulier chez un homme qui avait commencé sa carrière par être militaire. Lorsque les cris des mourants lui annoncèrent la prise de la ville, il s'enfuit du Vatican au château Saint-Ange par le long corridor dont nous avons parlé et qui s'élève au-dessus des plus hautes maisons. L'historien Paul Jove, qui suivait Clément VII, relevait sa longue robe pour qu'il pût marcher plus vite, et, lorsque le pape fut arrivé au pont qui le laissait à découvert pour un instant, Paul Jove le couvrit de son manteau et de son chapeau violet, de peur qu'il ne fût reconnu à son rochet blanc et ajusté par quelque soldat bon tireur.

Pendant cette longue fuite le long du corridor, Clément VII apercevait au-dessous de lui, par les petites fenêtres, ses su-

[1] Guichardin, liv. XVIII, p. 14; Paul Jove, *Abrégé historique*, liv. XXIV, p. 14; *Vie de Pompée Colonna*, par Paul Jove, p. 172; et tous les historiens contemporains.

jets poursuivis par les soldats vainqueurs qui déjà se répandaient dans les rues. Ils ne faisaient aucun quartier à personne et tuaient à coups de pique tout ce qu'ils pouvaient atteindre[1].

Après avoir gagné le château Saint-Ange, le pape aurait eu le temps de s'enfuir par le pont voisin, qui était sous la protection de l'artillerie du fort; il aurait pu entrer dans la ville, la traverser rapidement, et, sous l'escorte de ses chevau-légers, gagner la campagne et quelque lieu de sûreté: mais la peur et la vanité en faisaient un imbécile. On calcule que, dans cette première journée, sept ou huit mille Romains furent massacrés.

Le Borgo et le quartier du Vatican furent immédiatement saccagés; les soldats tuaient et violaient; ils n'épargnèrent ni les couvents, ni le palais du pape, ni l'église de Saint-Pierre elle-même. Ils eurent à livrer un petit combat pour s'emparer du quartier de Trastevere. Les habitants, si féroces encore aujourd'hui, ne soutinrent point leur réputation en défendant leurs maisons. Les soldats de l'empereur parcoururent rapidement la rue de la Longara; enfin, Louis de Gonzague, à la tête de l'infanterie italienne, entra le premier dans Rome proprement dite par le Ponte-Sisto.

La singulière circonstance militaire que nous avons vue à Paris en 1814 se présenta à Rome en 1527. Le jour même où l'armée du connétable emportait Rome, le comte Rangone, qui avait eu le bon sens de ne pas obéir à l'ordre ridicule que Clément VII lui avait envoyé, était parvenu jusqu'au Ponte-Salario avec ses chevau-légers et huit cents arquebusiers. Si les ponts avaient été coupés et que la ville eût tenu quelques heures, elle était sauvée par ce brave militaire. Une grande

[1] Voir dans Bandello la nouvelle dont Shakspeare a fait sa charmante comédie de *Twelfth Night*.

armée marchait au secours de Rome, mais elle n'était partie de Florence que trois jours auparavant, et d'ailleurs le général commandant en chef était un ennemi personnel du pape.

Le fanatisme de la nouvelle réforme que professaient presque tous les soldats allemands fut la véritable cause des horreurs commises au sac de Rome, tant il est vrai que cette passion inconnue des anciens est la pire de toutes. Jamais rien de plus atroce n'a eu lieu en pareille circonstance. Plusieurs femmes et filles se jetèrent par les fenêtres pour éviter le déshonneur, dit l'historien contemporain Jacques Buonaparte[1], d'autres furent tuées par leurs pères ou leurs mères, et ces corps palpitants et ensanglantés n'étaient point à l'abri de la brutalité des soldats. Ils pénétraient dans les églises, se couvraient des ornements pontificaux, et dans cet état allaient prendre des religieuses qu'ils exposaient nues aux regards de leurs camarades. Les tableaux d'église furent mis en pièces et brûlés, les reliques et les hosties consacrées répandues dans la boue, les prêtres étaient battus de verges et livrés aux huées de la soldatesque.

Ces horreurs durèrent sept mois, les soldats régnaient dans Rome et se moquaient de leurs généraux.

Les soldats espagnols se distinguèrent par leur avidité et leur cruauté. On observa qu'après le premier jour il arriva rarement qu'un Allemand tuât un Romain; ils permettaient à leurs prisonniers de se racheter à très-bon compte. Les Espagnols, au contraire, brûlaient les pieds aux leurs et les obligeaient par des tourments prolongés à découvrir leurs richesses, ou à épuiser la bourse des amis qu'ils pouvaient avoir hors de Rome. Les palais des cardinaux furent pillés avec d'autant plus de soin, que beaucoup de marchands, à l'approche

[1] *Ragguaglio storico del sacco di Roma,* p. 100. Coloniæ, 1756.

de l'armée de l'empereur, avaient déposé leurs effets dans les palais des cardinaux partisans de ce prince; mais il n'y eut de grâce pour personne.

La marquise de Mantoue racheta son palais au prix de cinquante mille ducats; tandis que son fils, qui avait un commandement dans l'armée impériale, reçut dix mille ducats pour sa part du pillage. Le cardinal de Sienne, après s'être racheté des Espagnols, fut fait prisonnier par les Allemands, complétement dépouillé, battu, et forcé de racheter de nouveau sa personne au prix de cinq mille ducats. Les prélats allemands ou espagnols ne furent nullement épargnés par leurs compatriotes.

Le cardinal Pompée Colonna entra dans Rome deux jours après la prise de cette ville, il venait pour jouir de l'humiliation de son ennemi Clément VII. Une foule de paysans de ses fiefs arrivèrent avec lui : peu de temps auparavant ils avaient été barbarement pillés par ordre du pape, ils s'en vengèrent en pillant à leur tour les maisons romaines. Ils y trouvèrent encore les gros meubles.

Mais Pompée Colonna fut touché d'une profonde pitié quand il vit l'état dans lequel il avait contribué à précipiter sa patrie. Il ouvrit son palais à tous ceux qui voulurent s'y réfugier; il racheta de ses deniers, sans distinction de faction, amie ou ennemie, les cardinaux que les soldats tenaient captifs; il conserva la vie à une foule de misérables qui, ayant tout perdu dès le premier jour, seraient morts de faim sans lui.

Ces scènes d'horreur ont été décrites en détail par Sandoval, évêque de Pampelune, qui, de peur de déplaire à Charles-Quint, se contente d'appeler le sac de Rome une œuvre non sainte (*obra no santa*). Charles-Quint, âgé seulement de vingt-sept ans, mais qui comprenait qu'on ne peut combattre Rome qu'avec ses propres armes, lorsqu'il apprit les horreurs qui,

faute de contre-ordre de sa part, durèrent sept mois, fit une belle procession pour demander à Dieu la délivrance du pape, qui dépendait uniquement de lui Charles-Quint. Ce trait d'habileté doit troubler le sommeil de certains prélats modernes.

L'évêque Sandoval rapporte qu'un soldat espagnol avait volé dans le *Sanctus sanctorum* de Saint-Jean de Latran une cassette remplie de reliques, parmi lesquelles se trouvait une petite partie du corps de Jésus-Christ, détachée par le grand prêtre dans la première enfance du Sauveur. Lors de la retraite de l'armée impériale, le soldat abandonna cette cassette dans un village des environs de Rome. En 1551, c'est-à-dire trente ans après, un prêtre la retrouva et se hâta de la porter à Madeleine Strozzi. Aidée de Lucrèce Orsini, sa belle-sœur, et en présence de sa fille Clarice, âgée de sept ans, Madeleine Strozzi ouvrit la cassette. Ces dames trouvèrent d'abord un morceau de chair encore toute fraîche de saint Valentin, une partie de la mâchoire avec une dent de sainte Marthe, sœur de sainte Marie-Madeleine.

La princesse Strozzi prit ensuite un petit paquet sur lequel on ne lisait autre chose que le nom de Jésus. Aussitôt elle sentit ses mains s'engourdir, et force lui fut de le laisser échapper. Ce miracle ouvrit les yeux de Lucrèce Orsini, qui s'écria que le paquet contenait sans doute une partie du corps de Jésus. A peine eut-elle prononcé ce nom, que la cassette exhala une odeur suave et tellement forte, que Flaminio Anguillara, mari de Madeleine Strozzi, qui se trouvait dans un appartement voisin, demanda d'où provenait le parfum qui arrivait jusqu'à lui.

En vain l'on essaya, à plusieurs reprises, d'ouvrir le paquet. Enfin le prêtre qui avait trouvé la cassette eut l'idée que les mains pures de la jeune Clarice, âgée de sept ans seulement, auraient plus de succès. La sainte relique fut en effet décou-

verte et placée ensuite dans l'église paroissiale de Calcata, diocèse de Civita-Castellana.

Une dissertation, réimprimée à Rome *avec approbation en* 1797, donne sur cette relique des détails que je n'oserais répéter. L'approbation d'un livre qui traite un sujet si délicat prouve que l'auteur ne s'écarte en rien des opinions regardées comme orthodoxes par la cour de Rome. L'auteur discute le mot de saint Athanase, qui soutient que le Verbe divin *cum omni integritate resurrexit.* Jean Damascène avait dit, en parlant du Verbe : *Quod semel assumpsit, nunquam dimisit.* Ici paraît la théorie des quantités infiniment petites d'Euler, que l'on peut considérer comme nulles.

La première fois que nous passerons près de Calcata, nous irons voir cette relique unique au monde.

4 juin. — Hier, comme je visitais seul le palais de Monte-Cavallo, admirablement restauré, d'après les ordres de M. Martial Daru (intendant de la couronne à Rome sous Napoléon), j'ai été joint par M. l'abbé Colonna, auquel j'ai apporté une lettre de Naples. Il m'a parlé *in confidenza*, preuve d'estime dont je ne me vante que parce qu'il est en un lieu où il se moque fort de la police. (Nous avons passé trois heures sous les ombrages charmants du jardin de Monte-Cavallo ; la femme du portier nous a fait d'excellent café.)

A la chute du gouvernement de Napoléon, Pie VII envoya à Rome un certain personnage qui se hâta de destituer les autorités établies par les Français ; et de propos délibéré laissa Rome sans gouvernement pendant trente heures. Les citoyens honnêtes furent saisis de terreur. Heureusement la canaille de ce pays, la plus féroce du monde, car elle est façonnée par les moines mendiants, ne s'aperçut pas de cette belle occasion de massacrer et de piller. Si les Transteverins et autres sans-

culottes de Rome eussent compris toute l'étendue de leur bonheur, ils auraient commencé par égorger les sept ou huit cents citoyens qui avaient accepté un emploi quelconque des Français. Ce peuple, alléché par le sang comme le tigre, eût massacré probablement tous les riches marchands, et ensuite il se serait enivré et endormi au coin des rues. Cette journée eût fait un beau pendant avec l'assassinat du ministre Prina, à Milan.

C'est cette hideuse canaille de Rome qui fut employée par les mêmes personnages, en 1793 et en 1795, pour assassiner M. Basseville et le général Duphot. Ce pauvre Hugues Basseville ne se doutait pas, en mourant, qu'il allait être immortalisé par Monti. Cet assassinat politique, célébré comme un *haut fait* dans lequel la victime a tort, a donné lieu à l'admirable poëme de la *Basvigliana* (égal ou supérieur à tout ce qu'a fait lord Byron); ce qu'il y a de plaisant, c'est que Monti était libéral alors et mourait de peur. Il avait connu Basseville, lui avait offert des renseignements pour ses projets d'organisation libérale, et ne pensait pas un mot de ce qu'il écrivait. Qui le dirait en lisant ces vers magnifiques?

J'ose révéler cette anecdote maintenant que l'immortalité de ce grand homme a commencé. M. Horace Vernet a fort bien représenté dans sa *Course de chevaux* (*la ripresa de' Barberi*), cette canaille romaine, à la fois hideuse et admirable par l'énergie.

Cette canaille est une contre-épreuve fidèle de la religion chrétienne, telle que l'entendent les papes. Quelle différence avec le bas peuple presque déiste de Paris, recruté parmi des paysans auxquels la vente des biens nationaux a donné de la probité! La canaille de Paris était féroce en 1780. Je tiens de M. d'Agincourt qu'avant la révolution il y avait souvent des coups de couteau dans les bals du dimanche à la Rapée. Si

l'on tue dans le peuple maintenant, c'est par amour comme Othello. Voir l'admirable défense de M. Lafargue, ouvrier ébéniste, Pau, 1829.

Des *journées d'anxiété*, comme celle que je viens de révéler, changent le caractère d'un peuple. C'est ainsi que les assassinats et les bourreaux font l'éducation de la péninsule ibérique.

5 juin. — J'ai retrouvé monseigneur Colonna à l'église des Saints-Apôtres, devant le tombeau de Clément XIV, Ganganelli ; c'est le premier grand ouvrage de Canova. Ce tombeau, placé au-dessus de la porte de la sacristie, est fort curieux pour l'histoire de son talent. Nous bavardons une heure en le regardant, nous admirons surtout la figure de la Tempérance. Canova commença sa carrière à Venise par imiter la nature avec tant de scrupule, que ses ennemis disaient qu'il *moulait* ses modèles au lieu de les *copier;* il travaillait à vingt ans, comme feu M. Houdon faisait des bustes. — Bel aigle antique sous le vestibule des SS.-Apostoli ; petit tombeau érigé par Canova à l'un de ses protecteurs.

Nous parlons de l'empoisonnement de ce pauvre honnête homme Ganganelli (1775)[1]. En signant une certaine bulle, il dit : « Je suis perdu ! » Monseigneur Colonna me donne des détails singuliers, il me conte ensuite un autre empoisonnement digne du moyen âge. Je conçois maintenant pourquoi mon anecdote du duc de Chaulnes, surprenant l'abbé de Voisenon, à minuit, chez sa femme, et prenant bien la plaisanterie, semblait si absurde à Bologne ; elle me valut la réputation de menteur effronté. Mais à quoi bon raconter des choses communes ?

[1] Voir la *Vie de Scipion Ricci*, évêque de Pistoja, par le savant de Potter.

Nous venions de rencontrer un vieillard à figure singulière. « Tenez, *voilà le remords*, m'a dit monseigneur C***; cet homme va laisser cent mille scudi *aux prêtres.* » Un jeune peintre en miniature voyait souvent une dame romaine de la plus haute volée; le mari n'y songea guère pendant six mois; enfin, il considéra que ce peintre, d'ailleurs fort habile, n'avait pas de naissance et *n'était protégé par personne*.

Un jour qu'il faisait très-chaud, le prince mari offrit lui-même un verre de limonade au peintre. Ce jeune homme se sentit bientôt fort altéré, rentra chez lui, se mit au lit; là, *au bout de vingt-quatre heures*, il fut saisi de vomissements si violents et de spasmes si atroces, que, couché sur le dos, les sérosités que la douleur arrachait de son estomac faisaient jet d'eau et allaient retomber au milieu de la chambre. Le médecin appelé ordonna de l'eau sucrée, partit à l'instant pour la campagne, ne reparut qu'au bout de quinze jours, et pendant vingt ans n'a pas prononcé le nom du peintre. Il va sans dire que la justice romaine considéra cette mort comme la plus naturelle du monde. Mais figurez-vous la femme du prince dînant le lendemain avec son mari! Voilà une femme qui peut lire le Dante, et le mari aussi. Heureux pays pour les poëtes! En Angleterre la tristesse naturelle fait qu'on se tue trop vite. Rien n'est moins touchant qu'un homme qui s'est tué il y a vingt ans, mais un homme qui a passé ces vingt ans comme notre vieillard!

Beaucoup de poisons, connus à Rome en 1750, sont perdus; on ne trouverait plus, même à Naples, certains poisons encore en usage avant les guerres civilisantes de la révolution française.

Ce qui étonnera les ultra-français qui ont supprimé le divorce en 1815, c'est qu'avant la révolution il n'était point rare à Rome. A la vérité on n'y arrivait qu'après un procès scanda-

leux, et il n'était guère demandé que par des gens de la très-haute société. L'habitude à cet égard était tellement enracinée, que lorsque les autorités françaises succédèrent à celles du pape, elles furent encore obligées de prononcer la dissolution du mariage d'un jeune Romain prétendu incapable, et qui huit jours après épousa sa maîtresse, dont il avait trois enfants.

Monseigneur Colonna a récité ce soir à nos dames le sonnet délicieux que fit Monti vers 1790, à l'occasion de l'arrivée à Rome d'une jeune et charmante Génoise, qui venait solliciter la résiliation de son mariage.

PER CELEBRE SCIOGLIMENTO DI MATRIMONIO IN GENOVA.

Su l'infausto Imeneo pianse e rivolse
 Altrove il guardo vergognoso Amore;
 Pianse Fecondità, e al ciel si dolse
 L' onta narrando del tradito ardore.
Ma del fanciullo Citereo si volse
 Giove dall' alto ad emendar l' errore;
 Vide l' inutil nodo e lo disciolse,
 E rise intanto il verginal Pudore.
Or sul tuo fato in ciel si tien consiglio
 Ligure Ninfa, ed altra insidia ha tesa,
 Per vendicarti di Ciprigna il figlio.
E ben farallo, chè alla dolce impresa
 Fia sprone il balenar del tuo bel ciglio
 L' età che invita, e la svelata offesa.

Les personnes qui aiment l'art de peindre les passions par des paroles comprendront bien, sans que je le leur *prouve*, la différence du ton galant des madrigaux de Voltaire et de Voiture à la manière passionnée de Monti. Le rang de la femme aux charmes de laquelle on rend hommage entre pour beau-

coup dans les vers de Voltaire. On sent confusément, dans ceux de Monti, que l'amour

> Fait les égalités et ne les cherche pas.
>
> CORNEILLE.

Hier un Anglais marchandait un tableau ; il dit au peintre : « Monsieur, combien de jours ce tableau vous a-t-il occupé? — Onze jours. — Eh bien! je vous en donne onze sequins; vous devez être assez payé à un sequin par jour. » L'artiste indigné replaça sa toile contre le mur et tourna le dos à l'aristocrate. Ce genre de politesse livre les Anglais aux charlatans. J'ai vu des tableaux achetés vingt ou trente louis et qui ne valent pas cent francs, ce qui m'a fort réjoui. Mais, d'ici à un siècle, tous les tableaux d'Italie seront en Angleterre exposés sur de belles tentures de soie rouge. L'humidité du climat anglais sera bien contraire à ces pauvres chefs-d'œuvre.

« Il n'y a pas cent ans, me dit M. Malo, jeune négociant français, qu'un ambassadeur s'approchant d'un voyageur qu'il avait engagé à sa soirée : « Ah! monsieur, lui dit-il, que j'ai « de pardons à vous demander! Je ne vous ai pas prié de ve- « nir chez moi depuis six semaines que vous êtes à Rome; « *on m'avait dit que vous étiez négociant.* »

Ce même personnage recevait les Anglais, sur la présentation de *leur valet de place.* (Historique.)

CHRONOLOGIE

DES EMPEREURS ROMAINS

Octavien Auguste fonde l'empire après les victoires de Philippes et d'Actium. En l'an 30 avant l'ère chrétienne, et après avoir régné 44 ans, il meurt, laissant l'empire à Tibère.

Ère chrét.
Ans.

14 Tibère.
37 Caligula.
41 Claude.
54 Néron. Saint Pierre établit le siége de l'Église à Rome en 54. *Sic dicitur.*
68 Galba.
69 Othon.
69 Vitellius.
69 Vespasien. Bâtit le Colysée. Les sciences sont en honneur. Pline est l'ami de l'empereur; il se permet quelques nuances de plaisanterie dans la dédicace de son *Histoire naturelle* à Titus.
79 Titus.
81 Domitien.
96 Nerva.
98 Trajan. Colonne et basilique de Trajan.
117 Adrien. Alexandre Ier, pape. Molle Adriana.

Ère chrét.
Ans.

138 Antonin le Pieux. Pie I.
161 Marc Aurèle et Lucius Vérus. Anicet, pape.
180 Commode.
193 Pertinax.
193 Didius Julianus.
193 Septime Sévère.
198 Antonin Caracalla, et Geta son frère.
217 Macrin.
218 Héliogabale.
222 Alexandre Sévère,
235 Maximin I.
237 Gordien I et Gordien II.
237 Maxime et Balbin.
238 Gordien III.
244 Philippe le père et le fils.
249 Décius.
251 Gallus et Volusien.
253 Émilien.
253 Valérien.
253 Gallien.
268 Claude II.
270 Aurélien.
275 Tacite et Florien
276 Probus.
282 Carus.
283 Carin et Numérin.
284 Dioclétien.
286 Maximien.
305 Constance Chlore et Maximien Galère.
306 Constantin le Grand. Se fait chrétien, bâtit Saint-Pierre. *Voir* Gibbon.

Ère chrét.
Ans.
306 Maxence.
308 Maximin II.
308 Licinius.
337 Constantin le jeune, Constance et Constant.
361 Julien, homme singulier.
363 Jovien.
314 Valentinien I, et Valens.
367 Gratien.
375 Valentinien II.
379 Théodose I.
383 Arcadius.
393 Honorius.
402 Théodose II.
421 Constance II.
425 Valentinien III.
450 Marcien
455 Avitus.
457 Majorien et Léon
461 Lybius Sévère.
467 Anthème.
472 Olybrius.
473 Glycerius.
474 Népos et Zénon.
475 Romulus, ou Augustule, qui l'année suivante fut détrôné par Odoacre, roi des Hérules. Avec lui finit l'empire d'Occident. Simplice était pape.

CHRONOLOGIE OFFICIELLE DES PAPES

DEPUIS SAINT PIERRE JUSQU'À NOS JOURS.

Ère chrét.
Ans.

54 Saint Pierre de Bethsaïs en Galilée, établit le siége à Rome [1]. Néron régnait.

65 Lin, Toscan.

78 Clet, ou Anaclet, Athénien; fin du règne de Vespasien.

91 Clément I, Romain.

96 Évariste, Grec.

108 Alexandre I, Romain.

119 Sixte I, Romain.

128 Télesphore, Grec.

139 Hygin, Athénien.

142 Pie I, Aquiléien; règne d'Antonin le Pieux.

157 Anicet, Syrien. Marc Aurèle.

168 Soter, de la Campanie.

177 Éleuthère, Grec.

193 Victor I, Africain. Pertinax et Julianus, empereurs.

202 Zéphyrin, Romain.

218 Calixte I, Romain. Alexandre Sévère.

223 Urbain I, Romain.

230 Pontien, Romain.

235 Anthère, Grec.

236 Fabien I, Romain.

[1] Les écrivains protestants élèvent bien des doutes sur ces papes des premiers siècles, ils prétendent que saint Pierre n'est jamais venu à Rome.

Ère chrét.
Ans.

250 Cornelius, Romain.
252 Luce I, de Lucques.
253 Étienne I, Romain.
257 Sixte II, Athénien.
259 Denis, Grec.
269 Félix I, Romain.
275 Eutychien, Toscan. Probus, empereur.
283 Caïus, Dalmate. Dioclétien.
296 Marcellin, Romain. Constantin.
308 Marcel I, Romain.
310 Eusèbe, Grec.
310 Melchiade, Africain.
314 Sylvestre I, Romain.
336 Marc I, Romain.
337 Jules I, Romain.
352 Libère, Romain.
355 Félix II, Romain. Julien, empereur.
366 Damase I, Espagnol.
385 Sirice, Romain.
398 Anastase I, Romain.
401 Innocent I, d'Albano.
417 Zosime, Grec.
418 Boniface I, Romain.
422 Célestin I, de la Campanie.
432 Sixte III, Romain.
440 Léon I ou le Grand, Toscan.
461 Hilaire, de Sardaigne.
468 Simplice, Tiburtin. L'empire d'Occident finit en 476.
483 Félix III, Romain.
492 Gélase I, Africain.
496 Anastase II, Romain.

Ère chrét.
Ans.

498 Symmaque, Romain.
514 Hormisdas, de Frosinone.
523 Jean I, Toscan.
526 Félix IV, Samnite. En 526, le moine Denys *le Petit* introduit l'usage de compter les temps par les années écoulées depuis la naissance de J.-C.
530 Boniface II, Romain.
532 Jean II, Romain.
535 Agapit I, Romain.
536 Sylvère, de Frosinone.
538 Virgile, Romain. En 537, Bélisaire reprend l'Italie et Rome sur les Goths.
555 Pélage I, Romain.
560 Jean III, Romain.
574 Benoît I, Romain.
578 Pélage II, Romain.
590 Grégoire I ou le Grand, Romain. Le latin cesse d'être la langue vulgaire en Italie vers 581. Saint Grégoire établit en 599 une école de chant à Rome.
604 Sabinien, de Blère.
607 Boniface III, Romain.
604 Boniface IV, des Marses.
615 Deusdedit, Romain.
619 Boniface V, Napolitain.
625 Honorius I, de la Campanie. En 622, ère de l'hégire, Mahomet, âgé de cinquante-quatre ans, fuit de la Mecque à Médine.
640 Sévérin, Romain.
640 Jean IV, Dalmate.
642 Théodore, Grec.
649 Martin I, de Todi.

Ère chrét.
Ans.

655 Eugène I, Romain.
657 Vitalien, de Segni.
672 Adeodat, Romain.
676 Domnus I, Romain.
678 Agathon, Sicilien.
682 Léon II, Sicilien. Constantin IV remet aux papes l'argent qu'ils offraient aux empereurs après leur élection. Cependant il conserve à ses successeurs le droit de ratifier les nominations des souverains pontifes.
684 Benoît II, Romain.
685 Jean V, Syrien.
686 Conon, Sicilien.
687 Serge I, Syrien.
701 Jean VI, Grec.
705 Jean VII, Grec. En 704, élection du premier doge de l'état vénitien à Héraclée.
708 Sisinnius, Syrien.
708 Constantin, Syrien.
715 Grégoire II, Romain.
731 Grégoire III, Syrien.
741 Zacharie, Grec.
752 Étienne II, Romain. En 754, siége de Rome, par le Lombard Astolphe.
757 Paul I, Romain.
768 Étienne III, Sicilien.
772 Adrien I, Romain. En 787, la suprématie des papes est reconnue par les évêques d'Orient à Nicée. En 792, troisième voyage de Charlemagne à Rome, et quatrième voyage en 800. En 808, publication des fausses décrétales favorables à l'autorité des papes.
795 Léon III, Romain.

Ère chrét.
Ans.

816 Étienne IV, Romain.
817 Pascal I, Romain.
824 Eugène II, Romain.
827 Valentin, Romain.
827 Grégoire IV, Romain.
844 Serge II, Romain.
847 Léon IV, Romain.
855 Benoît III, Romain.
858 Nicolas I, Romain.
867 Adrien II, Romain.
872 Jean VIII, Romain.
882 Marin I ou Marin II, Toscan.
884 Adrien III, Romain.
885 Étienne V, Romain.
891 Formose, Romain.
896 Boniface VI, Romain.
896 Étienne VI, Romain.
897 Romain I, Toscan.
898 Théodore II, Romain.
898 Jean IX, Tiburtin.
900 Benoît IV, Romain.
903 Léon V, Ardéatin.
903 Christophe, Romain.
904 Serge III, Romain.
911 Anastase III, Romain.
913 Landon, Sabin.
914 Jean X, de Ravenne.
928 Léon VI, Romain.
929 Étienne VII, Romain.
931 Jean XI, Romain.
936 Léon VII, Romain.

Ère chrét.
Ans.

939 Étienne VIII, Allemand.
942 Marin II, ou Martin III, Romain.
946 Agapit II, Romain.
956 Jean XII, Romain.
964 Léon VIII, Romain.
965 Jean XIII, Romain.
972 Benoît VI, Romain.
974 Domnus II, Romain.
965 Benoît VII, Romain.
983 Jean XIV, Italien.
985 Jean XV, Romain.
985 Jean XVI, Romain.
996 Grégoire V, Romain.
999 Sylvestre II, d'Auvergne.
1003 Jean XVII, Romain.
1003 Jean XVIII, Romain.
1009 Serge IV, Romain.
1012 Benoît VIII, Romain.
1024 Jean XIX, Romain.
1033 Benoît IX, Romain.
1046 Grégoire VI, Romain. Grand bienfait de la religion; établissement de la trêve de Dieu en 1041 ; on ne se bat pas du samedi soir au lundi matin.
1047 Clément II, Saxon.
1048 Damase II, Bavarois.
1049 Léon IX, Allemand.
1055 Victor II, Allemand.
1057 Étienne X, de la Lorraine.
1058 Nicolas II, Bourguignon.
1061 Alexandre II, Milanais.

Ère chrét.
Ans.

1073 Grégoire VII, Hildebrand, grand homme et saint, régna douze ans, il était né en Toscane. Grégoire dépose l'empereur Henri IV en 1076.

1086 Victor III, de Benevent.

1088 Urbain II, de Lagery.

1099 Pascal II, Toscan.

1118 Gélase II, Gaëtan. En 1106, diverses villes d'Italie se constituent en républiques.

1119 Callixte II, Bourguignon.

1124 Honorius II, Bolonais.

1130 Innocent II, Romain.

1143 Célestin II, Toscan.

1144 Luce II, Bolonais.

1145 Eugène III, Pisan.

1150 Anastase IV, Romain.

1151 Adrien IV (Breakspeare), Anglais.

1153 Alexandre III, Siennois. En 1170, première réforme. Pierre Valdo, de Lyon, dont les fidèles (les Vaudois) sont encore persécutés en 1830, près de Pignerol, est extrêmement curieux, comme précurseur de Luther. Il fait traduire les écritures en langue vulgaire. Qui eût dit en 1270, un siècle après Valdo, que la moitié du monde finirait par être de son parti.

1181 Luce III, Lucquois.

1185 Urbain III (Crivelli), Milanais.[1]

1187 Grégoire VIII, de Benevent.

1187 Clément III, Romain.

1191 Célestin III, Romain.

1198 Innocent III (Conti), d'Anagni. Homme de talent, réalise les projets de Grégoire VII.

Ère chrét.
Ans.

1216 Honorius III (Savelli), Romain.
1227 Grégoire IX (Conti), d'Anagni.
1241 Célestin IV, Milanais.
1243 Innocent IV (Fieschi), Génois.
1254 Alexandre IV (Conti), d'Anagni.
1261 Urbain IV, de Troyes.
1264 Clément IV (Foucauld), Languedocien.
1271 Grégoire V, de Plaisance.
1276 Innocent V, Savoyard.
1276 Adrien V (Fieschi), Génois.
1276 Jean XIX ou XXI, Portugais.
1277 Nicolas III (Ursin), Romain.
1281 Martin IV, de Montpincé.
1285 Honorius IV (Savelli), Romain.
1287 Nicolas IV, d'Ascoli.
1292 Célestin V, Napolitain.
1294 Boniface VIII (Gaëtani), d'Anagni.
1303 Benoît XI (Boccasini), de Trévise.
1305 Clément V (De Gouth), Gascon. Lettres de Pétrarque.
1316 Jean XXII (D'Euse), de Quercy.
1334 Benoît XII (Fournier), du pays de Foix.
1342 Clément VI, Limousin.
1352 Innocent VI, Limousin.
1362 Urbain V (De Grimoard de Grissac), du Gévaudan.
1370 Grégoire XI, Limousin.
1378 Urbain VI (Prignani), Napolitain.
1389 Boniface IX (Tomacelli), Napolitain.
1404 Innocent VII (Meliorati), Abruzzois.
1406 Grégoire XII (Coriario), Vénitien.
1409 Alexandre V (Philarge), Crétois.
1410 Jean XXIII (Cossa), Napolitain.

Ère chrét.
Ans.
1417 Martin V (Colonna), Romain.
1431 Eugène IV (Condulmere), Vénitien.

LISTE

DES QUARANTE-SIX DERNIERS PAPES

De 1447 à 1829.

(382 ans : terme moyen de la durée de chaque règne, 8 ans 5 mois 26 jours.)

212 Nicolas V, 212e pape, né à Sarzane, fut élu en 1447, et gouverna l'Église 8 ans et 19 jours. Ce prince, ami des arts, jeta les fondements du Saint-Pierre actuel.

213 Calixte III (Borgia), Espagnol, élu en 144, régna 3 ans 3 mois 29 jours.

214 Pie II (Piccolomini), de Sienne ; les traits de sa vie sont représentés dans la sacristie de Sienne, régna 5 ans et 11 mois.

215 Paul II (Barbo), de Venise, élu en 1464, gouverna l'Église 6 ans 10 mois et 26 jours. Épigramme de Pasquin :

> Pontificis Pauli testes ne Roma requiras,
> Filia quam genuit sat docet esse marem.

216 Sixte IV (Della Rovere), oncle du grand homme Jules II, né dans un château peu éloigné de Savone, fut élu en 1471. Il gouverna l'Église 15 ans et 4 jours.

217 Innocent VIII (Cibo), de Gênes, élu en 1484, régna 7 ans 10 mois et 27 jours. Épigramme de Pasquin :

> Octo nocens pueros genuit, totidemque puellas ;
> Hunc merito poteris dicere Roma patrem.

Alexandre VI (Lenzoli Borgia), de Valence en Espagne, l'un des plus grands hommes de son siècle, voulut faire du pape le sou-

verain prépondérant en Italie, comme l'empereur l'a été longtemps en Allemagne. Élu en 1492, il gouverna l'Église 11 ans et 8 jours; son tombeau est caché dans les souterrains de Saint-Pierre; il meurt par le poison. Nous donnerons l'histoire de sa mort.

Pie III (Piccolomini), de Sienne, élu en 1503, régna 27 jours.

Jules II (Della Rovere), né au bourg de Albizzola, près de Savone, élu en 1503, gouverna l'Église 9 ans 3 mois et 20 jours. Ce prince, comparable à Napoléon, est le véritable auteur de Saint-Pierre. Il appelle à Rome Michel-Ange et Raphaël. Le Bramante, son architecte, était un peu voleur et employait de mauvais matériaux; il joua des tours pendables à Michel-Ange; du reste, homme du plus grand talent. Quelle ville que celle où les arts étaient dirigés à la fois par Jules II, Michel-Ange, Bramante et Raphaël.

Léon X (Médicis), d'une famille de marchands, dont l'alliance est considérée comme une tache pour la famille de B***, élu en 1513, fut malheureusement empoisonné après un règne de 8 ans 8 mois et 12 jours. M. Roscoe, en le louant toujours, lui ôte beaucoup de sa grandeur véritable.

Adrien VI (Florent), né à Utrecht, élu en 1522. Heureusement il ne régna qu'un an 8 mois et 6 jours. Ce prêtre haïssait les statues antiques qu'il prenait pour des idoles; du reste, fort honnête homme et très-scandalisé des mœurs qu'il trouva dans Rome.

223 Clément VII (Médicis), avait été militaire, et sur le trône fut le plus faible de tous les princes. Cet homme commit le plus grand crime possible, en plaçant Florence, sa patrie, sous le despotisme le plus avilissant. Il régna 10 ans 10 mois et 7 jours.

Paul III (Farnèse), Romain, élu en 1534, gouverna l'Église 15 ans et 29 jours; il ne songea qu'à donner un trône à son fils, l'infâme Pierre-Louis, assassiné à Plaisance par ses courtisans. Viol de l'évêque de Fano.

Jules III (Del Monte), Romain, élu en 1550, régna 5 ans 1 mois et 16 jours. Il assura la grandeur de la famille Farnèse.

Marcel II (Cervini de Montepulciano), élu en 1555, régna 21 jours.

Paul IV (Carafa), Napolitain, élu en 1555, régna 4 ans 2 mois et 27 jours. Ce vieillard furibond, mais de bonne foi, ne songea qu'à supprimer l'hérésie par les supplices; décadence des arts.

Pie IV (des Médicis), de Milan, élu en 1559, régna 3 ans 11 mois et 15 jours.

Saint Pie V (Ghislieri), Piémontais, était grand inquisiteur quand il fut élu en 1566. Il gouverna l'Église 6 ans et 24 jours. Son zèle sanguinaire l'a fait *saint*. Voir ses lettres publiées par M. de Potter.

Grégoire XIII (Buoncompagni), de Bologne, élu en 1572, gouverna l'Église 12 ans 10 mois et 28 jours. Il se réjouit de la Saint-Barthélemy. Voir les fresques du Vatican.

231 Sixte V (Peretti). Ce grand prince naquit sous le chaume, dans le village de Grotte-a-Mare, dans la Marche. Élu en 1585, il ne gouverna l'Église que 5 ans 4 mois et 3 jours. Ce règne si court lui suffit pour remplir Rome de monuments et pour supprimer les brigands. Il donna à la cour de Rome des statuts que l'on peut considérer comme une sorte de constitution. Par exemple, il fixa à soixante-dix le nombre des cardinaux, et voulut que quatre de ces messieurs fussent toujours choisis parmi les moines.

232 Urbain VII (Castagna), Romain, ne régna que 13 jours, élu en 1590.

Grégoire XIV (Sfrondati), Milanais, élu en 1590, régna 10 mois et 10 jours. Voir la belle villa Sfrondati dans la position la plus pittoresque du lac de Como; c'est un des plus beaux lieux du monde.

234 Innocent IX (Facchinetti), de Bologne, élu en 1591, régna un peu plus de 2 mois.

Clément VIII (Aldobrandini), de Fano, élu en 1592, régna 13 ans 1 mois et 3 jours. Vous vous rappelez la belle villa Aldobrandini à Frascati.

Léon XI (Médicis), de Florence, élu en 1605, ne régna que 27 jours.

Paul V (Borghèse), Romain, élu en 1605, régna 15 ans 8 mois et 13 jours. Il finit Saint-Pierre, dont il changea la forme, en ajoutant les trois chapelles les plus voisines de l'entrée. Il laissa d'immenses richesses à sa famille, qui est devenue française.

238 Grégoire XV (Ludovisi), de Bologne, élu en 1621, régna 2 ans et 5 mois.

Urbain VIII (Barberini), Florentin, élu en 1623, régna 21 ans

moins 7 jours. Il a immortalisé son nom et celui du Bernin, en remplissant Rome de monuments.

Innocent X (Pamphili), Romain, élu en 1644, régna 10 ans 3 mois et 23 jours.

Alexandre VII (Chigi), de Sienne, élu en 1655, régna 12 ans 1 mois et 16 jours.

Clément IX (Rospigliosi), de Pistoja, élu en 1667, régna 2 ans 5 mois et 19 jours. Le prince R*** actuel dit la messe sans toutefois être prêtre.

Clément X (Altieri), Romain, élu en 1670, régna 6 ans 2 mois et 24 jours. Sa douleur profonde quand il apprit les exactions de ses neveux.

Innocent XI (Odescalchi), de Como, élu en 1676, gouverna l'Église 12 ans 10 mois et 23 jours.

Alexandre VIII (Ottoboni), de Venise, élu en 1689, régna 16 mois moins 4 jours.

Innocent XII (Pignatelli), Napolitain, élu en 1691, régna 9 ans 2 mois et 16 jours.

Clément XI (Albani), d'Urbin, élu en 1700, régna 20 ans 3 mois et 25 jours. M. le cardinal Albani, secrétaire d'État de Pie VIII, est le dernier rejeton de cette famille.

Innocent XIII (Conti), Romain, élu en 1721, régna 2 ans et 10 mois.

Benoît XIII (Orsini), Romain, élu en 1724, régna 5 ans 8 mois et 23 jours.

Clément XII (Corsini), Florentin, élu en 1730, régna 9 ans 6 mois et 23 jours.

Benoît XIV (Lambertini), de Bologne, élu en 1740, régna 17 ans 8 mois et 6 jours. *Se volete un buon c....... pigliatemi.*

Clément XIII (Rezzonico), fils d'un banquier, élu en 1758, régna 10 ans 6 mois et 28 jours. Immortel par son tombeau. L'argent le fait cardinal et peut-être pape.

Clément XIV (Ganganelli), de S. Angelo in Vado, élu en 1769, régna 5 ans 4 mois et 3 jours. Il supprima les jésuites, qui peut-être l'empoisonnèrent.

254 Pie VI (Braschi), de Césène, élu en 1775, régna 24 ans 6 mois et 14 jours. Il mourut à Valence en Dauphiné. — Affaire Lepri dans l'ouvrage de Gorani. — Les marais Pontins. Voir la statue de Pie VI par Canova, à Saint-Pierre.

255 Pie VII (Chiaramonti), de Césène, évêque d'Imola, élu à Venise le 14 mars 1800, peu de temps avant la bataille de Marengo, qui rend l'Italie à la France, a gouverné l'Église 23 ans 5 mois et 6 jours. Étant évêque de Césène, il avait publié un mandement singulièrement *libéral.*

256 Léon XII, né à la Genga près Spoleto le 2 août 1760. Monseigneur de la Genga a été employé dans les légations, et entre autres à Munich et à Paris. M. le cardinal Annibale della Genga était *vicario* lorsqu'il fut élu le 28 septembre 1823. Couronné le 5 octobre 1823, Léon XII prit possession le 13 juin 1824. Léon XII a eu deux ministres, le cardinal della Somaglia, le plus âgé des cardinaux, et le cardinal Bernetti, né en 1779.

257 Pie VIII (François-Xavier Castiglioni), né à Cingoli dans la Marche, le 20 novembre 1761, élu le 31 mars 1829. M. le cardinal Castiglioni était grand pénitencier. Il nomme *segretario di stato* M. le cardinal Albani qui succède à M. le cardinal Bernetti. Que Dieu inspire à Pie VIII l'idée d'octroyer à ses États le Code civil des Français !

FIN DE LA PREMIÈRE SÉRIE.





TABLE

DE LA PREMIÈRE SÉRIE.

FIN DE LA TABLE DE LA PREMIÈRE SÉRIE.

Poissy. — Typ. S. Lejay et Cie.





